



CAITLIN BRENNAN

LA MONTAGNE  
SACRÉE

  
LUNA

CAITLIN BRENNAN

# LA MONTAGNE SACRÉE



*A Moon, à Mickey et à tous les autres résidents de Rider's Hall, je dédie un sourire, une chanson et je leur soumets cette grande question : une femme est-elle vraiment obligée de choisir entre Euan et Kerrec ?*

## 1.

Le neuvième concurrent était le plus impressionnant. Sa silhouette menaçante se détachait dans le soleil levant, aussi massive que les flancs de Dun Mor qui s'élevaient en toile de fond de l'arène. Il dégagait une puissante odeur de musc qui frappa Euan Rohe de plein fouet, comme s'il venait de pénétrer dans l'antre d'un ours en fin d'hibernation.

Euan ravala la bile qui lui montait aux lèvres. Cela faisait trois jours qu'il combattait sans relâche, d'abord à l'aube, puis à midi, et enfin au crépuscule. Huit princes guerriers étaient tombés sous sa lame et seul ce neuvième et dernier combattant se dressait encore entre Euan et le trône de haut roi. Son adversaire était le champion des Mordantes, béni par le Dieu Unique. Touché par la grâce de la rage guerrière, il ignorait la peur et était insensible à la douleur.

Euan était couvert de plaies et de meurtrissures qui l'enveloppaient d'une douleur constante et lancinante, comme celle qui émanait de son bras blessé, celui-là même que le troisième combattant avait ouvert en deux d'un revers de lame. Euan plongeait son regard dans les yeux immenses du Mordante, des yeux emplis d'une résolution absolue et il y vit passer l'ombre de la mort.

Euan découvrit ses dents et lâcha un rire rauque. Le septième combattant avait bien failli le vaincre, mais il ne lui restait désormais qu'un combat à livrer avant de devenir haut roi... Ou de mourir. Il se déplaça légèrement afin de ne pas avoir le soleil dans les yeux.

Le Mordante fit jouer ses épaules puissantes, tout en se balançant d'un pied sur l'autre, ouvrant et fermant ses mains comme d'immenses serres.

Il avait des mains si gigantesques qu'il aurait pu sans peine lui séparer la tête des épaules d'un seul geste. Euan n'était pas particulièrement petit, mais il avait une musculature fine, comparable à celle d'un loup des steppes. La seule chose qui permettait de distinguer son adversaire d'un ours, c'était son regard.

On l'eût dit sorti d'une de ces légendes qui parlent d'hommes se changeant en bêtes la nuit venue, pour venir se repaître de sang humain. Par le passé, Euan considérait ce genre d'histoires comme des contes pour enfants, mais il avait franchi la rivière depuis cette époque, et il avait vu de ses propres yeux ce dont les mages impériaux étaient capables.

Il sentit que son esprit se mettait à vagabonder malgré lui.

Il lui fallait rester concentré.

Le Mordante continuait à osciller comme un navire sur les flots, en laissant échapper un léger grognement. La foule des hordes barbares réunies pour assister aux combats formait une toile de fond mouvante et indistincte autour d'eux, un vaste cercle de visages grimaçants et assoiffés de sang.

Le colosse n'avait pas d'autre arme que son corps massif, Euan quant à lui était armé d'un poignard, d'une lance et de son esprit acéré.

Il soupesa la lance, en éprouva l'équilibre et visa le cœur de son adversaire, sous le vêtement en peau d'ours.

Le Mordante choisit cet instant pour bondir dans sa direction avec une rapidité déconcertante. La pointe de la lance glissa sur la peau d'ours tandis que la hampe échappait à Euan.

Il sentit un étau se refermer sur son poignet et fut soulevé du sol dans un mouvement qui l'amena contre l'épiderme chaud et puant de l'immense guerrier. Il tenta d'attraper son poignard, mais leur corps à corps maintenait l'arme, dont il sentait le pommeau lui rentrer douloureusement dans le ventre, hors d'atteinte.

Euan fit mine de se relâcher, dans une posture de soumission. Le Mordante laissa échapper un rire épais et le saisit à bras-le-corps, comme pour le briser dans l'étreinte de ses puissants biceps. Euan eut le souffle coupé.

Il laissa tout son corps pendre sous la poigne du colosse comme un pantin désarticulé, se laissant glisser lentement au sol. Le Mordante raffermi sa prise et à cet instant Euan lança son bras libre vers le visage grossier.

Le sang jaillit du nez brisé, mais Euan constata que son coup n'avait pas été suffisamment puissant pour que l'arête du nez vienne lui perforer le cerveau, comme il l'avait escompté.

Le Mordante accusa le coup et lâcha sa prise sur le poignet d'Euan, à demi aveuglé par le sang, crachant des flots de liquide carmin.

Euan n'était pas en meilleur état, il avait certainement des côtes fêlées et sa vision se troublait par intermittence. Il s'éloigna en titubant et faillit s'effondrer.

Le Mordante s'était déjà remis en mouvement et luttait pour se remettre debout ouvrant et fermant ses gigantesques pattes dans un geste menaçant.

Euan savait que sa vie pouvait s'achever entre ces mains massives poisseuses d'un sang couleur crépuscule.

Il tint fermement son poignard dans sa main, conscient qu'il n'aurait droit qu'à un seul essai. Son coup devait être fatal. Il était au bord de l'inconscience et son corps n'était que douleur. Il risquait de s'écrouler d'un instant à l'autre. Le Mordante avança péniblement vers lui et Euan en profita pour plonger entre ses jambes.

Toute son attention était focalisée sur un point ; le défaut de la cuirasse. Il savait exactement à quel endroit précis de la vaste poitrine il devait frapper pour terrasser l'homme ours qui venait de se débarrasser de sa peau de bête. Il lui semblait entendre battre le gigantesque cœur du colosse entre les barreaux de ses côtes, l'univers tout entier semblait s'être accordé sur cette lente et ample pulsation.

La lame d'Euan plongea dans les chairs, juste en dessous du plexus solaire, se frayant un chemin mortel. Le Mordante se débattit pour échapper au poignard fatal, mais il était trop tard, l'arme avait plongé trop profondément.

Pourtant la blessure ne suffit pas à l'abattre. Le guerrier était trop grand, son corps trop musculeux. Il saisit de nouveau Euan à la gorge de son bras immense, afin de lui broyer la trachée et de lui briser la nuque. Euan avait épuisé ses stratagèmes, il était désormais sans défenses. Il ne pouvait guère que continuer à remuer la lame dans les entrailles du colosse, en espérant que ses propres mouvements feraient pénétrer l'arme encore plus profondément.

Le rythme lancinant du cœur du Mordante fut couvert par une autre pulsation, celle de centaines de pieds, de tambours et de glaives frappant des boucliers. Les tribus réunies avaient entamé le chant de mort.

Euan ne percevait la sombre litanie que de très loin, au travers des brumes de sa conscience vacillante. Il sentit soudain que la lame rencontrait une résistance puis franchissait l'obstacle. Le pommeau remua un instant dans sa main avant de s'immobiliser.

Il se sentit basculer dans un gouffre sans fond, et la douleur se fit plus lointaine. La peur, le désespoir devinrent de simples concepts, des mots vidés de leur substance. Une douce obscurité l'enveloppa et la mort bienveillante vint l'emporter dans son étreinte chaude. Il ne s'était certes pas attendu à ça. A bien y regarder, la mort semblait même avoir un visage... un visage de femme à l'ovale parfait et au teint ivoire, dont les yeux mi-vert, mi-brun étaient teintés de petits éclats dorés.

Ce visage lui était familier, et il connaissait ce regard qui ressemblait au sien. Il tendit la main, mais l'apparition s'évapora.

Le tonnerre de son cœur battant dans sa poitrine le fit revenir à lui. Des voix s'élevaient, scandant sans cesse les mêmes mots.

— Ard Ri ! Ard Ri Mor ! Ard Ri ! Ard Ri Mor !

Ils acclamaient le haut roi.

Le Mordante était mort, et Euan avait senti son propre cœur cesser de battre. Il était donc mort également. Alors comment était-il possible que... Et qui... ?

Une voix bien trop familière, coupante comme le fil d'une lame, emplit l'espace.

— Debout. Réveillez-vous. J'en ai assez de vous porter.

Une vague de haine aussi pure que l'acier sortant de la forge l'envahit, finissant de le ramener à la conscience. D'autres mains se tendirent pour le soulever et il comprit que les hommes de son clan, ses compagnons les plus loyaux, le transportaient sur leurs épaules. Le soleil s'était éteint, jetant comme un dais mortuaire sur les cieux. Les feux royaux avaient été allumés sur tout le pourtour de l'arène, et jusqu'au sommet des collines. Il savait qu'on en allumerait d'autres, de loin en loin, à travers tout le pays, de sorte que chaque membre de chaque tribu sache bien que Dun Mor avait de nouveau un roi.

Euan chercha du regard l'homme qui l'avait ramené des rives de la mort. Tous les visages qui l'entouraient lui étaient familiers et il appréciait chacun de ses compagnons. Ils étaient sa famille, ses frères de sang. Il lui fallut un moment avant d'apercevoir enfin la haute silhouette drapée de magie, dissimulée dans l'ombre, à l'écart.

Par le Dieu Unique, comme il haïssait cet homme ! Il était pourtant indéniable qu'il lui était désormais redevable. Il avait ramené Euan du plus profond des ténèbres et il lui devait d'être de nouveau bien vivant. Euan lutta pour se redresser et les plus charpentés de ses hommes hissèrent un bouclier qu'ils tinrent sur leurs épaules. D'autres l'aidèrent à se tenir droit, mais il était aussi faible qu'un nouveau-né. Il saisit malgré tout la lance qu'un de ses hommes brandissait au-dessus de sa tête. A ce geste, chacune de ses plaies, chacune de ses blessures se rappelèrent à son souvenir, mais il décida de les ignorer.

Il s'avança et un chemin s'ouvrit dans la foule à son passage. Il s'élança, planta la lance en terre et se propulsa en direction du bouclier.

Il demeura suspendu quelques instants dans les airs, persuadé d'avoir manqué son saut. Il allait s'écraser au sol, c'était certain. Avec un peu de chance, il se briserait le cou et s'éteindrait sans

avoir à endurer l'humiliation d'un tel échec le jour de son couronnement.

Contre toute attente, ses pieds vinrent fermement se poser sur le bouclier qui vacilla un instant sous son poids avant de se stabiliser. Il se tenait debout, dominant son peuple, encore un peu étourdi, le souffle court, le visage déformé par une grimace démente.

Il leva les bras au ciel comme pour étreindre l'univers tout entier. Il avait réussi. Il avait vaincu. Il était enfin l'Ard Ri, le haut roi réunissant toutes les tribus sous son autorité.

\* \* \*

— On dirait que vous avez fini par obtenir ce que vous vouliez, observa Gothard, mais n'oubliez pas que la médaille a toujours un revers.

— Comment pourrais-je l'oublier ? grogna Euan entre ses dents.

Il avait dansé et bu toute la nuit jusqu'au petit jour, après quoi il s'était accordé quelques heures de repos. A son réveil, il avait eu la désagréable surprise de trouver Gothar à son chevet. C'était bien la dernière personne qu'il aurait souhaité voir à l'aube de sa première journée en tant qu'Ard Ri. Il aurait même donné beaucoup pour ne jamais croiser de nouveau sa route.

Mais l'homme était là, assis en tailleur au centre de cette tente qu'Euan avait encore du mal à considérer comme sienne, et manifestement, ni la garde royale ni ses guerriers n'étaient parvenus à l'en déloger.

Il était probable qu'aucune puissance en ce monde n'en aurait été capable. Gothard était un non-mort, il avait été un puissant sorcier dans le passé, dont le corps avait été détruit et dont l'essence même avait été annihilée, et seule la puissance de sa magie lui avait permis de revenir marcher parmi les vivants. Ce n'était pas, comme on aurait pu s'y attendre, son aspect effrayant ou sa voix sépulcrale qui rendaient son existence même si terrifiante. Non, c'était son apparence, d'une banalité affligeante.

Euan s'assit avec précaution. Durant son sommeil, on l'avait baigné et on avait changé les bandages autour de son bras meurtri.

Seule la présence de Gothard ternissait une journée qui s'annonçait sous les meilleurs auspices. Sa tête ne le faisait presque plus souffrir et ses blessures semblaient vouloir le laisser en paix. Même sa voix, pourtant malmenée ces derniers temps, n'était pas trop rauque. Sans doute aurait-il souri de contentement en compagnie de n'importe qui d'autre, mais c'était Gothard qui se tenait devant lui.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? lui lança Euan avec agressivité, le visage muré dans une expression qu'il aurait voulu plus haineuse encore.

La formulation était certes impolie, mais les deux hommes avaient cessé depuis longtemps de se faire des ronds de jambes.

— Je respecte simplement la tradition, répondit Gothard. Lorsque le nouveau roi s'éveille, il est de coutume que ses plus loyaux sujets soient à ses côtés pour lui rappeler les vertus de l'humilité, afin qu'il n'oublie pas que tous ces honneurs ont un prix. D'ordinaire, ce sont les prêtres qui s'en chargent, mais vous préférez sans doute que ce soit moi qui m'en charge, n'est-ce pas ?

— Non, lâcha-t-il d'une voix intentionnellement rauque.

— Pourtant je sens meilleur qu'eux, lui fit remarquer Gothard, avec une pointe de son humour si singulier.

— Vous avez trois jours devant vous pour jouir de votre nouveau statut. Passé ce délai, vous

devrez vous colleter avec la dure réalité des faits. Je suis là pour vous rappeler que les tribus qui sont sous votre autorité ne sont plus vraiment les mêmes que celles qui obéissaient à votre prédécesseur. Elles ont connu la douleur d'une gigantesque défaite. Les hommes ont perdu de nombreux amis et ils sont affaiblis. L'hiver a été sans pitié. Les blessés et les plus faibles d'entre eux, ceux qui n'ont pas péri dans la bataille, ont été terrassés par la faim et la maladie. Le printemps qui s'annonce ne sera guère plus clément et il ne faut rien espérer de l'été qui suivra. L'empire nous prive du peu qu'il nous reste et nous écrase sous la botte de ses légions.

Vous êtes le haut roi, le guide de ce peuple, et c'est là une chose magnifique, mais c'est aussi un immense fardeau. Même s'ils sortaient victorieux de ce bras de fer, il serait de votre responsabilité de partager leurs souffrances comme leurs triomphes. Aujourd'hui dans la défaite, vous seul devez supporter le poids de l'échec.

Euan sentit ses épaules s'affaisser. C'était comme si toutes les horreurs de cette guerre terrible et leur cortège de conséquences calamiteuses s'abattaient brutalement sur lui. Il n'avait pas l'intention de laisser le mage faire de lui son pantin. Il se débarrassa du sortilège avec une moue de mépris.

— Croyez-vous que j'ignore tout cela ? Ce fardeau, je le porte en moi depuis toujours. J'étais destiné à monter sur ce trône.

— Je n'en doute pas une seconde, mais êtes-vous vraiment prêt à faire face aux grandeurs et aux décadences de la royauté ?

— J'ai connu deux défaites cinglantes, répliqua Euan entre ses dents. Je n'ai pas l'intention d'en connaître une troisième et vous allez m'aider à faire en sorte que cela n'arrive pas.

— Auriez-vous un plan, mon seigneur ? s'étonna Gothard en soulevant un sourcil.

— Peut-être bien.

Euan repoussa les draps avec des gestes lents.

— Peut-être pourrions-nous appliquer le même plan en lui apportant quelques améliorations. Pourquoi nous acharner à détruire les armées impériales quand nous pouvons frapper ses chefs ? Nous aurions dû nous poser cette question dès le départ.

— Moi qui croyais que la guerre était une chose bien plus noble que l'assassinat et la conspiration, s'étonna Gothard d'une voix amusée qui contrastait avec le sérieux de son regard.

— Croyez-vous que les tribus partageront votre point de vue ?

— Je doute qu'ils acceptent de repartir au combat avant longtemps, répondit Euan. Il ne s'agit plus de choisir entre gloire et pragmatisme désormais, il semble bien qu'il n'y ait plus guère de gloire à retirer dans cette guerre.

— Alors c'est que vous voulez vous venger.

— Pas vous ?

— Qu'avez-vous en tête ? lui demanda Gothard avec un sourire qui laissa apparaître la pointe d'une canine proéminente.

— Revenez me voir après le couronnement, répondit Euan en éludant la question, il est temps de porter un coup fatal à l'empire. Nous avons échoué par deux fois. La troisième tentative mettra un terme à tout cela, d'une façon ou d'une autre.

Une étincelle fugitive passa dans le regard de Gothard et Euan sut qu'il avait touché un point sensible. Le mage avait du sang impérial dans les veines. Il était l'enfant que le dernier empereur avait eu de l'une de ses concubines. Né bâtard, il s'était vu à jamais interdire l'accès au trône et il



n'avait jamais pardonné à son père de le priver ainsi de ce qu'il estimait être son droit légitime. Il lui vouait une haine profonde, intense et malade.

Gothard était l'artisan du déchaînement de pouvoirs qui avait amené la chute de l'empereur et qui avait bien failli détruire le monde. Si cela ne tenait qu'à lui, Euan ne doutait pas que Gothard aurait condamné son frère et sa sœur, qui serait bientôt couronnée impératrice, à un sort pire que la mort. Il les aurait livrés au chaos, afin que rien ne subsiste d'eux, pas même un souvenir.

Gothard n'évoqua rien de tout cela, ainsi qu'Euan s'y était attendu. Au lieu de cela, il se tourna vers le jeune roi.

— Vous seriez prêt à vous sacrifier, à abandonner votre peuple ?

— Non, je périrais à leurs côtés, si tel est mon destin.

— Alors vous êtes peut-être vraiment né pour être roi.

— Si j'avais accédé au trône un peu plus tôt, nous n'aurions pas perdu cette guerre ! cracha Euan en sentant monter la colère en lui, une colère froide et profonde mais qui n'avait rien perdu de sa vigueur.

Il fit un effort pour ravalier sa rage. Il n'avait aucune raison de passer ses nerfs sur Gothard, qui demeurait son allié, même s'il aurait préféré pouvoir compter sur quelqu'un d'autre.

Euan se força à sourire, mais ne parvint qu'à esquisser un pauvre rictus.

— Il n'en reste pas moins que je suis désormais l'Ard Ri. Avec un peu de chance, je réussirai à faire un peu mieux que mes prédécesseurs. A moins que je ne fasse qu'empirer les choses, mais ce qui est certain, c'est que je ferai de mon mieux pour le bien-être de mon peuple. J'en fais le serment.

Ses paroles faisaient écho à celles qu'il avait prononcées un peu plus tôt alors que le corps de son ultime adversaire était encore chaud. Il s'était dressé face à son peuple et avait revêtu la pelisse. Il avait saisi la lance, s'était paré du lourd torque d'or et avait parlé aux tribus. Mais en cet instant, les conditions étaient très différentes et lorsqu'il parla, face à son allié abhorré, les mots lui vinrent du cœur. Il sentit le sol vibrer sous ses pieds. Il y eut une petite secousse puis le calme revint. C'était ce qui se produisait d'ordinaire, disait-on, lorsque l'un des puissants de ce monde prononçait un serment solennel.

Il pensait chacun de ses mots et il était décidé à en faire le précepte qui dicterait désormais son existence, qui le lierait à jamais à son peuple dans sa chair et dans son âme.

Les choses étaient en ordre, à présent. Il laissa derrière lui la tente qu'il avait gagnée de haute lutte et il y laissa seul l'allié que l'Unique lui avait imposé, pour faire quelques pas dans l'air frais du matin, ce matin radieux où il entamait sa première journée de haut roi.

## 2.

La montagne était assoupie sous le manteau neigeux de l'hiver. Dans les profondeurs, loin en dessous de la glace et des pierres gelées, le feu de sa vénérable magie ronflait doucement, comme en hibernation.

Bientôt elle s'éveillerait et lancerait l'Appel. De jeunes hommes et peut-être quelques femmes convergeraient alors vers elle, venant des quatre coins d'Aurelia pour y répondre. Pour l'heure, en cette nuit paisible, la montagne était silencieuse. Un œil candide aurait même pu imaginer que ce n'était là qu'une montagne ordinaire comme en arpentent les humains et que les pouvoirs endormis sous la roche étaient eux aussi à la portée des mortels. Un esprit ignorant aurait pu penser que les chevaux blancs qui paissaient dans les hauts pâturages n'étaient que des montures ordinaires, et non des dieux revêtant une forme équine.

Valeria s'appuya sur le rebord de la fenêtre. La lune était haute et faisait scintiller les neiges éternelles de reflets bleutés qui se reflétaient sur la voûte nocturne.

— Quelqu'un a-t-il déjà atteint le sommet, au-delà des pâtures des Dames ? demanda-t-elle.

Kerrec déposa une couverture chaude sur ses épaules et l'enveloppa de ses bras, épousant de ses mains la courbe de son ventre arrondi. Il déposa un baiser dans le creux de son épaule et y appuya son menton.

— Une légende parle d'un cavalier qui aurait tenté de rejoindre le sommet, commença-t-il d'une voix basse, douce et chaude qui vint vibrer contre l'oreille de Valeria.

— On ignore s'il en est revenu fou ou s'il est resté là-haut à jamais.

— Pourquoi, qu'y a-t-il là-haut ?

— De la glace, de la neige, des roches traîtresses et trop peu d'air pour qu'on puisse y respirer longtemps. Et puis aussi, à ce qu'on dit, une porte qui permet d'emprunter les couloirs temps. C'est ce passage qu'empruntent les dieux, les Grands Equins, pour gagner notre monde. On dit aussi que c'est par ces portes que les Dames vont et viennent, mais tout cela est probablement au-delà de ce qu'un esprit humain peut concevoir ou comprendre.

— Tu y crois ?

— Je serais en tout cas bien en peine de prouver le contraire, répondit-il.

— Peut-être qu'un jour, quelqu'un le pourra.

— Mais ce ne sera pas toi, intervint-il d'un ton ferme, en tout cas pas aujourd'hui.

Elle se tourna vers lui, toujours blottie entre ses bras. Il avait la prestance d'un empereur, comme on les voit représentés sur les pièces de monnaie. Il avait les traits finement dessinés, et un

beau profil d'aigle, ce qui n'avait rien d'étonnant lorsqu'on songeait qu'il était d'ascendance impériale, même s'il avait dû renoncer à toute prérogative. Malgré son ton sans réplique, un vague sourire flottait sur ses lèvres.

— Disons, pas avant le printemps, concéda-t-elle en l'embrassant longuement.

Le bébé s'agita et lança des coups de pied si violents qu'elle laissa échapper un gémissement. Kerrec la saisit par les épaules avec inquiétude et prévenance, mais elle le repoussa en riant avec un regard de reproche.

— Qu'est-ce que tu fais, voyons ! je ne suis pas mourante, et elle non plus.

— Tu es sûre que ça va ? Tu avais l'air si...

— Remuée ? Ce n'est pas étonnant, elle rue comme une mule.

Valeria se massa le ventre et la douleur reflua lentement.

— Allez, monte te coucher, je te rejoins dans une minute, lui conseilla-t-elle.

— Tu me le promets ? lui demanda-t-il avec un regard soupçonneux, tu ne vas pas retourner traîner du côté des écuries ?

— Pas cette nuit, il fait trop froid.

Il laissa échapper un léger bruit de gorge qui évoquait immanquablement celui d'un étalon, avant de bâiller à s'en décrocher la mâchoire. Il était déjà tard et l'aube se lèverait tôt, même en cette fin d'hiver, aussi regagna-t-il la chaleur de leur lit, non sans lui voler un baiser au passage.

Elle entendit bientôt la respiration lente et profonde de Kerrec et resserra la couverture autour de ses épaules.

Quelque part en elle, là où les étalons ne quittaient jamais ses pensées, la rassurant de leurs longues têtes blanches aux yeux paisibles, la lune brillait d'un éclat plus intense encore que celui dont elle inondait le sommet de la Montagne. Le pouvoir s'éveillait, lentement mais sûrement, comme une source jaillissant en flot toujours plus puissant dans les tréfonds de la terre. Le monde était de nouveau en train de changer, pour le meilleur ou pour le pire, et Valeria, qui n'avait rien d'une prophétesse, n'aurait su dire dans quel sens le vent allait les emporter. Elle s'éloigna de la fenêtre, délaissant le halo lunaire, pour aller rejoindre Kerrec au chaud sous les draps. Il murmura quelque chose dans un demi-sommeil et la prit dans ses bras pour la réchauffer.

\* \* \*

A son réveil, Kerrec était déjà debout. Le petit déjeuner l'attendait sur la table près du feu, protégé par un charme qui maintenait le porridge chaud et la crème bien fraîche. Elle aurait préféré déjeuner au réfectoire, mais cette délicate attention la toucha. Depuis que les nausées matinales avaient enfin cessé, grâce aux dieux, elle avait chaque matin une faim de loup. Elle avala jusqu'à la dernière cuillère de crème et but tout le contenu de la théière avant de s'habiller, bataillant et grimaçant comme une diablesse pour réussir à enfiler des vêtements dans lesquels elle commençait à se sentir à l'étroit.

Son étalon l'attendait aux écuries, dont le Guérisseur lui avait interdit de nettoyer les boxes. Cet idiot persistait à la croire trop affaiblie pour faire le moindre effort. Elle continuait pourtant à monter et si quelqu'un trouvait quelque chose à y redire, elle était prête à le recevoir.

Sabata piaffa dans sa stalle en la voyant arriver, ruant de plaisir contre le bois. Le bruit était assourdissant. Oda, plus ancien et plus sage, se contentait de fourrager dans les restes de son petit

déjeuner tandis que Marina hennissait en réponse aux puissantes ruades de Sabata.

Valeria prit le temps de flatter le nez de Marina et lui murmura quelques mots à l'oreille. Il était un peu plus âgé que Sabata, mais c'était encore un jeune étalon, plus élancé et à la silhouette plus fine que son aîné, il était souvent d'humeur égale et il avait le regard doux. Marina était l'un des derniers étalons que le vieux Rugier avait formé. Rugier avait été Troisième Cavalier et n'avait jamais réussi ou peut-être jamais souhaité atteindre un rang plus élevé, mais il n'en restait pas moins le meilleur entraîneur que l'école ait jamais connu. Il était mort paisiblement dans son sommeil, peu après la Danse du Cœur de l'Hiver. Le matin suivant, Marina avait changé de stalle pour occuper celle qui jouxtait celle d'Oda, afin que chacun comprenne qu'il souhaitait que ce soit Valeria qui achève son entraînement.

C'est aussi ce jour-là que Valeria avait avoué à Maître Nikos qu'elle était enceinte. Elle avait préparé cet entretien dans ses moindres détails. Elle avait choisi ses mots avec soin et avait répété plusieurs fois, jusqu'à être capable de réciter son aveu en dormant, mais lorsque le moment était enfin arrivé, le décès de Rugier et les dispositions que cela impliquait occupaient tous les esprits. Et puis il y avait la décision de Marina de choisir Valeria comme cavalière, de la choisir elle, parmi tous les candidats possibles au sein de l'école.

— J'imagine, avait commencé Maître Nikos lorsqu'ils eurent regagné son étude après avoir quitté les écuries, que nous devrions vous mettre à l'épreuve pour vous élever au rang de Quatrième Cavalier. Vous êtes encore un peu jeune pour cela, mais il y a déjà eu des précédents. Cela fera de toute façon moins de remous que de permettre à une novice d'enseigner et de suivre l'enseignement de trois Grands Equins.

— Vous me croyez prête ? avait-elle demandé, je ne veux surtout pas...

— Les étalons pensent que vous l'êtes, lui avait-il simplement répondu, cependant je préférerais attendre que passe la mi-été, si vous pouvez patienter jusque-là.

— La patience est l'une des vertus cardinales du cavalier, avait-elle rétorqué, et puis je pense qu'il est plus sage d'attendre que le bébé soit né.

Pendant un instant qui avait duré une éternité, elle s'était demandé s'il avait seulement entendu ce qu'elle venait de dire. Il avait semblé perdu dans ses pensées, certainement occupé à planifier l'épreuve tout en organisant mentalement le chapelet des obligations immédiates inhérentes à sa charge.

— C'est également ce que je me suis dit, avait-il finalement répondu.

Valeria avait redouté sa réponse, mais s'était attendue à tout sauf à ça. Totalement prise au dépourvu, elle sentit ses jambes manquer de la trahir.

— Co... comment saviez... ?

— Nous ne sommes pas totalement aveugles, vous savez.

Valeria avait fait un effort pour rassembler ses esprits.

— Depuis quand êtes-vous au courant ?

— Suffisamment pour voir au-delà du scandale que cela provoquera et pour me résigner à l'inexorabilité de la chose. Et puis les étalons font front à vos côtés.

— Ce sont des étalons, n'est-ce pas leur rôle, après tout ?

Maître Nikos avait accueilli sa remarque avec une moue et il avait poussé un profond soupir.

— Madame, vous parvenez à vous seule à causer plus d'ennuis à cette école qu'elle n'en a connus depuis sa création. Cependant les étalons vous portent une affection profonde comme jamais

aucun cavalier n'a su en inspirer. Un jour ou l'autre, même les plus récalcitrants d'entre nous devront se rendre à l'évidence, votre destin est entre les mains des dieux, et il ne nous appartient pas de juger vos actions.

Valeria n'en avait pas cru ses oreilles, et était restée bouche bée.

— Est-ce que les autres cavaliers partagent votre opinion ?

— J'en doute, mais ils devront finir par s'y résoudre. Nous avons tous fait serment de servir les Dieux, certains jours, ce sacerdoce est plus difficile à assumer que nous ne le souhaiterions, voilà tout.

— Je vais garder son enfant et je l'élèverai, avait-elle répliqué, sans montrer le moindre repentir. Je ne l'abandonnerai pas et je ne la confierai pas à un tuteur.

Maître Nikos n'avait pas souri à sa démonstration de désobéissance, mais il n'avait montré aucun signe de colère.

— Je n'en attendais pas moins de vous, avait-il simplement ajouté, prenant Valeria au dépourvu.

Ce jour-là, il lui avait donné une leçon, comme elle en recevait presque quotidiennement dans cet endroit. Oui, les gens pouvaient changer, les esprits pouvaient évoluer si on les y incitait, et même un cavalier vétérans pouvait accepter l'inacceptable, si on ne lui laissait pas d'autre choix.

\* \* \*

Dans la fraîcheur de ce matin d'hiver, trois mois après que Maître Nikos lui eut prouvé qu'on ne pouvait jamais préjuger des réactions d'un cavalier, les étalons étaient reposés et d'humeur volontaire. Les cavaliers aussi semblaient en forme, convergeant en groupes disparates vers Valeria pour se rendre au réfectoire. Les motifs qu'ils laissaient sur le sable dans leur sillage étaient réfléchis autant qu'ils étaient involontaires. Réfléchis car les cavaliers ne cessaient jamais vraiment de s'exercer, et involontaires car ils ne procédaient pas d'une volonté d'ouvrir les portes du temps et du destin.

Valeria discernait de mieux en mieux ces motifs à mesure qu'elle approfondissait ses études au sein de l'école, mais elle sentait qu'il lui fallait prendre garde à ne pas se perdre dans les méandres de ce savoir. Le bébé avait modifié son centre de gravité, mais il avait aussi transformé son esprit. Elle voyait désormais des choses qui lui étaient jusque-là demeurées invisibles, et d'autres dont le sens lui échappait.

Elle monta successivement Sabata, puis Marina et enfin Oda, selon des motifs de complexité croissante. Lorsqu'elle en eut terminé avec Oda, ses genoux la faisaient souffrir mais elle fit en sorte que personne ne le remarque. La dernière chose dont elle avait besoin c'était des attentions excessives de ses coreligionnaires, inutile de leur fournir un nouveau prétexte. Ils réagissaient comme si elle était la première femme de l'histoire du monde à être enceinte.

Ce n'était qu'une faiblesse passagère. Le temps de remonter les étriers et de saisir les rênes, et le malaise s'était envolé. Elle parvint même à sourire aux cavaliers qui la rejoignaient et s'acquitter de ses tâches matinales sans rêver de son lit à chaque instant. Bientôt toute cette pesanteur ne serait qu'un mauvais souvenir, même si elle s'attendait à ce que les derniers jours soient les plus éprouvants.

Elle retira la selle du dos d'Oda et l'étrilla avant de le conduire vers l'enclos où il s'égayait comme un jeune poulain dans la chaleur du soleil printanier.

### 3.

Morag laissa derrière elle la caravane dans l'une des vastes cours pavées de la citadelle.

— Et surtout prenez bien vos remèdes pendant encore trois jours, ordonna-t-elle au chef de la caravane en guise d'au revoir, prenez-les ou la fièvre reviendra, comme si vous n'aviez rien fait.

— Oui, madame, répondit-il, je n'en oublierai pas une seule dose, madame.

— Veillez-y.

Elle envisagea un instant de lui faire remarquer qu'elle n'appartenait pas à la noblesse et qu'elle ne souhaitait nullement faire partie de cette caste, mais se résigna ; cela aurait été en pure perte. Elle lui adressa un dernier regard appuyé, et comme elle s'y était attendue, il baissa les yeux. Oui, il suivrait ses conseils.

Elle trouva un palefrenier à qui elle demanda de prendre soin de sa mule et de son chariot, et lui glissa en sus une pièce d'argent afin qu'il en assure la garde. Ce n'était pas vraiment nécessaire, puisque le chariot était protégé par un Mot de pouvoir, mais elle jugea que le garçon avait le regard un peu trop preste et l'allure un rien trop crâne. Il s'empara de la pièce avec un sourire et lui indiqua avec une foule de détails l'endroit où elle pourrait trouver la personne qu'elle cherchait.

— Mais vous aurez du mal à l'approcher, savez, y sont plutôt du genre à rester entre eux, voyez c'que j'veux dire !

— Oui, j'imagine, conclut-elle simplement avant de le remercier.

Le garçon sembla étonné de sa réaction. Décidément, il y avait du laisser-aller sur cette Montagne, la faute à une trop grande proportion de nobles et à un profond manque de bon sens. Elle se mit en chemin avec une petite moue de dépit. Elle s'était attendue à trouver un château au pied duquel se serait trouvé un village pour nourrir ses habitants. Certes il y avait bien des champs et des villages alentour, mais la place forte tenait d'avantage de la forteresse que du petit castelet. C'était une véritable ville, bâtie au pied de la Montagne. Les gens du commun y vaquaient à leurs occupations, il y avait là des serviteurs, des artisans, des marchands et l'on y trouvait des échoppes, des tavernes, des auberges, elle passa même devant un théâtre festonné de bannières colorées qui annonçait que l'on y donnait un grand spectacle venu tout droit de la capitale impériale.

Le palefrenier l'avait mise en garde en lui conseillant de ne pas s'aventurer du côté ouest de la ville, là où se trouvait, lui avait-il confié, l'Ecole Militaire. La plus grande des écoles se trouvait au nord-est, en direction du sommet enneigé de la Montagne. Où que l'on se trouve en ville, dans les venelles ou sur les places, on pouvait apercevoir par-dessus les toits son faîte immaculé. Sa puissance de la Montagne était telle que Morag ressentit un léger mal de tête. Ce devait être l'Appel

qu'elle ressentait ainsi confusément. Elle n'était pas supposée l'entendre, bien sûr, mais sa magie était puissante, et elle percevait les vagues de pouvoir émanant de la Montagne rouler contre ses os. Elle décida de ne pas se laisser impressionner. Après tout, ce n'était rien de plus qu'une autre forme de magie. Elle se dirigea donc d'un pas sûr vers la large porte surmontée d'une arche sculptée.

Curieusement, personne ne gardait cet accès. Un peu plus tôt, en ville, elle avait croisé des cavaliers, il y avait parmi eux des hommes mûrs et des garçonnets, mais aucune femme. Les vêtements qu'ils portaient n'étaient pas différents des tenues brunes des serviteurs, mais leur démarche à la fois altière et décontractée ne laissait planer aucun doute.

Aucun d'entre eux n'était affecté à la garde des portes de leur école et pourtant, Morag ne discernait aucun charme, aucune protection magique. D'un naturel prudent, elle marqua une pause avant de franchir les portes.

L'usure des motifs sculptés dans le bois témoignait du passage du temps et l'on n'y discernait qu'avec difficulté des silhouettes d'hommes montés sur des chevaux. Les cavaliers avaient une posture raide et martiale et les chevaux avaient l'allure d'épais percherons solidement charpentés, très loin de leur réputation de délicatesse et de leur aura divine. Mais ces étalons étaient nés de la terre et de la pierre après tout, même si leurs cœurs étaient animés par un feu céleste.

Morag rassembla ses pensées et constata que les portes et l'arche au-dessus semblaient commencer à perdre consistance, à disparaître.

— Malin, murmura-t-elle pour elle-même.

L'enchantement était subtil, et tissé avec talent de surcroît, il lui aurait certainement échappé si elle n'avait pas été attentive.

A présent qu'elle avait percé le sortilège à jour, elle parvenait à voir au-delà de l'illusion. Il lui suffisait de passer sous l'arche et de ne pas prêter attention aux chimères qui ne manqueraient pas d'apparaître sur son chemin.

Ce ne fut pas chose aisée. Le mur d'enceinte était certes épais, mais l'illusion fit en sorte de la convaincre que le passage qu'elle empruntait n'était qu'un corridor percé dans la maçonnerie, long de plusieurs centaines de mètres. Puis ce furent des cavaliers et des hommes en armes qui se précipitèrent sur elle avant de se dissoudre à son contact.

Le corridor s'effaça enfin, laissant place à une vaste cour sablonneuse baignée de soleil, ceinturée de hauts murs de pierre grise dans lesquels étaient percées des fenêtres ouvertes qui buvaient la chaleur du jour. Quelque part non loin de là, des voix récitaient leurs leçons et un ténor chantonait. Plus loin encore elle entendit le fier hennissement d'un étalon. Et puis il y avait un son couvert par les bruits de la vie à l'intérieur de l'enceinte, comme un battement de cœur très grave et très bas, simplement perturbé par quelques sonorités aiguës qui laissaient planer un doute sur sa véritable nature.

Des sabots. Ce qu'elle entendait, c'était le son des dieux martelant le sol de leurs danses.

Elle se laissa guider par ce bruit si particulier qui étrangement suivait d'assez près les battements de son propre cœur. Elle traversa ainsi des galeries et plusieurs cours, dont certaines étaient occupées par des cavaliers qui s'exerçaient sur de hauts étalons à la robe blanche, d'autres où des hommes à pied faisaient tourner les chevaux en rond, ou selon des motifs complexes, en les tenant au bout d'une longe. Au milieu des volutes de sable du manège.

Aucun d'entre eux ne lui prêta attention, ils semblaient comme pris dans une sorte de transe, intensément concentrés sur leur tâche. Seuls les chevaux dressèrent une oreille distraite à son

passage, et de temps en temps un gros œil noir se tournait dans sa direction, mais à aucun moment on ne lui demanda de faire demi-tour.

Les chevaux semblèrent la reconnaître. Leur accueil ne fut pas à proprement parler chaleureux, mais l'air lui sembla soudain moins pesant et l'endroit moins étrange.

Elle leur adressa un salut respectueux et en retour, ils attirèrent son attention vers le mur nord de la citadelle, au pied duquel s'étendait une grande étendue herbeuse seulement dominée par la silhouette massive de la Montagne, où des majestueuses silhouettes blanches s'égayaient ou passaient avec sérénité. A quelque distance, plus loin à l'ouest, se trouvait une autre cour où d'autres cavaliers dansaient.

Elle s'éloigna de la cour qui longeait les colonnades et gravit une volée de marches de pierre s'enfonçant dans une tour, qui constata-t-elle, dominait toute la citadelle, ainsi que les champs et la forêt alentour, et offrait une vue imprenable sur la Montagne qui s'élevait au-delà.

Un peu avant le sommet de la tour se trouvait une pièce emplie de lumière, percée de fenêtres sur toute sa circonférence. L'endroit était vide à l'exception d'un homme âgé, encore assez souple pour se tenir assis sur le rebord d'une fenêtre, un livre posé sur ses genoux. Son visage était creusé de rides et couronné d'une crinière argentée

Morag ne fit rien pour attirer son attention, attendant qu'il ait terminé sa page, mais l'homme était un mage et il sentit la subtile modification du motif induit par sa seule présence. Rapidement, il eut suffisamment conscience de son existence pour lever les yeux de son ouvrage.

Son expression était cordiale et le ton de sa voix demeura égal, mais Morag sentit qu'il était irrité.

— Madame, il me semblait avoir fait savoir à tous les serviteurs que je ne souhaitais pas être dérangé.

— Voilà qui est rafraîchissant, rétorqua Morag en croisant les bras sur sa poitrine avec assurance, tout le monde ici semble persister à croire que je suis de noble extraction, vous excepté.

— Nous nous connaissons ? lui demanda-t-il en levant un sourcil interrogateur.

— Absolument pas. Ma fille tient beaucoup de son père, vous savez. Comment se porte-t-elle ? J'espère qu'elle est toujours ici ? Je serais déçue pour le moins, s'il s'avère qu'elle est finalement repartie pour Aurelia.

Il cilla à plusieurs reprises, envisageant manifestement le panel de réponses qui s'offrait à lui avant d'arrêter son choix sur l'une d'elles, lorsque le motif cessa d'onduler autour de Morag. C'était un spectacle fascinant pour une apprentie mage que d'observer un maître de cet art — voire LE maître de cet art — en train d'officier. Une femme comme elle, dotée d'un sens pratique aigu, ne pouvait manquer d'examiner avec attention un motif parfait, contempler de quelle manière on pouvait réparer ce qui était endommagé.

— Je vous présente toutes mes excuses, madame, dit-il enfin.

Il se leva, quitta le rebord de la fenêtre et s'inclina avec courtoisie.

— Vous n'êtes sans doute pas de sang noble, mais vous n'en êtes pas moins une grande dame, doublée d'une femme de qualité. Je constate que votre fille a de qui tenir.

Morag étudia à la fois le visage parcheminé qui était tourné vers elle, son visage intérieur, bien plus jeune et plus lumineux.

— Vous avez donc du respect pour elle, j'en suis heureuse, surtout après...

— Les dieux blancs et les Dames ont été très clairs à ce sujet, poursuivit le Maître des



cavaliers, elle demeurera leur bien-aimée, quoi qu'elle fasse et quoi qu'il puisse advenir d'elle. Elle est et restera leur protégée. Les cavaliers ont la réputation d'être obtus et figés dans leurs traditions et leurs postures ancestrales, mais voyez-vous, nous avons tout de même la sagesse d'accepter ce que nous ne pouvons changer.

— Je ne suis pas certaine que vous en soyez vraiment convaincu, rétorqua-t-elle, sceptique.

— C'est exactement ce que votre fille m'a dit, elle aussi, répondit-il avec un sourire sardonique, mais que vous soyez incrédule à ce sujet n'implique pas nécessairement que je mente.

— Je l'espère. Pour vous. Elle est donc en bonne santé et en sécurité, et non à croupir au fond d'un donjon ?

— En bonne santé, choyée, dorlotée et lorsque l'enfant sera là, il aura plusieurs centaines de tontons.

Morag se détendit imperceptiblement.

— Voilà qui est bien, cela m'évitera d'avoir à remettre de l'ordre dans cet endroit. A présent si vous voulez bien m'excuser, je crois savoir qu'il vous reste une petite heure loin des obligations de votre charge, et quant à moi, je dois mettre la main sur ma fille.

— Elle est en bas, lui indiqua le Maître.

— Je le sais, répliqua-t-elle d'un ton finalement assez courtois, tout bien considéré.

Elle lui adressa un bref signe de tête auquel il répondit avec politesse.

Un homme convenable, songea-t-elle pour elle-même, et semble-t-il moins stupide que la majorité des représentants de son sexe. Elle réservait encore son jugement, mais il était parvenu à son corps défendant à élever quelque peu les cavaliers ainsi que leur école dans l'estime de Morag.

— Les épaules plus droites. Bien. Et maintenant un peu moins de tension dans tes hanches. Voilà.

L'étalon modifia un instant sa course circulaire autour de Valeria et passa d'un trot soutenu à un léger galop. Son cavalier lança une grimace à Valeria avant de se reprendre et d'adopter l'expression neutre de circonstance.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas lui rendre sa mimique. Elle devait elle aussi rester dans son rôle, si elle voulait se présenter à l'épreuve qui ferait d'elle un Quatrième Cavalier et la réussir. Il fallait vraiment qu'ils aient changé pour accepter une femme dans leurs rangs, mais ils n'en conservaient pas moins un certain souci de l'étiquette.

Elle changea son assise sur le tabouret que les Guérisseurs avaient insisté pour la voir utiliser lorsqu'elle enseignait aux apprentis cavaliers. Elle se massa le dos, là où le poids du bébé se faisait le plus sentir. Elle avait dû arrêter de monter quelques jours auparavant, prise de pitié pour les pauvres étalons qui devaient porter son ventre de plus en plus pesant, et curieusement la monte lui manquait moins qu'elle ne s'y était attendue.

A présent elle avait hâte d'être débarrassée du fardeau de la grossesse.

L'apprenti cavalier, Lucius, était en train de perdre le tempo de ce beau galop.

— Serre et relâche, lui conseilla-t-elle avec précision et rapidité. Les épaules droites, n'oublie pas. Maintenant rassieds-toi et tiens la cadence.

Lucius serra les jambes juste un peu trop longtemps. L'oreille de Sabata frémit et, sans prévenir, il s'arrêta net. Lucius perdit l'équilibre et se retrouva plaqué contre son encolure.

Valeria retint son souffle, mais Sabata n'était pas d'humeur cruelle et permit à Lucius de se remettre correctement en selle et de reprendre son souffle, lui évitant un humiliant vol plané dans le sable.

Sa mansuétude lui valut une poignée supplémentaire de sucre et une caresse. Si l'incident s'était produit une saison plus tôt, il n'aurait pas résisté à la tentation d'envoyer Lucius mordre la poussière, c'était là la preuve qu'il devenait plus mûr.

Le bébé s'éveilla brusquement et donna un coup si puissant que Valeria en eut le souffle coupé. Par chance, Lucius était trop occupé à mettre pied à terre pour le remarquer. Elle s'appuya sur le tabouret tout en estimant la distance qui la séparait des colonnades, puis celle allant des colonnades jusqu'à la salle de classe où le Premier Cavalier Gunnar l'attendait en compagnie d'une poignée d'apprentis de deuxième année particulièrement dissipés.

Elle maîtrisait parfaitement le sujet de la leçon du jour. Histoire et philosophie, des sujets un peu arides, mais indispensables à la compréhension des motifs qui sous-tendaient la construction de l'empire. Seulement il lui restait à atteindre la salle de classe.

Les poils de Sabata vinrent lui agacer l'oreille et elle se baissa vivement avant qu'il ne lui éternue dans le cou. L'étalon lui tendit son épaule.

— Oh non, je doute que tu veuilles vraiment me porter, je suis aussi légère et gracieuse qu'un sac d'orge.

Les oreilles de Sabata s'aplatirent. Valeria était ridicule et ils le savaient tout les deux. L'étalon s'agenouilla, malgré les protestations véhémentes de Lucius. Valeria se rangea à la voix de la raison et monta en selle en soupirant.

Sabata se remit sur ses jambes avec force précautions et Valeria dut admettre que son échine était chaude et accueillante, même si elle-même se sentait gauche et déséquilibrée par le bébé, chose que Sabata eut l'élégance de feindre d'ignorer.

\* \* \*

Sabata lui fit traverser la cour extérieure, attirant les regards et provoquant quelques timides exclamations outrées ; personne n'était assez fou pour risquer d'affronter les dents et les sabots de l'étalon. Arrivés à la porte de la salle de classe, Sabata l'aida à mettre pied à terre avec prévenance après quoi des apprentis cavaliers accompagnés de quelques cavaliers confirmés l'escortèrent jusqu'à la salle elle-même.

Certains d'entre eux n'allaient pas du tout, initialement, en direction des salles de cours, mais tous auraient été prêts à la porter dans les escaliers si elle l'avait souhaité. Cependant, elle avait eu son comptant d'humiliations pour la journée.

— Je ne suis pas infirme, bon sang ! s'exclama-t-elle, je peux marcher.

— C'est ce qu'il semble, en effet, murmura derrière elle une voix qu'elle ne s'était pas attendue à entendre, du moins pas avant plusieurs semaines.

Valeria pivota vivement sur ses talons et manqua perdre l'équilibre sous les yeux de sa mère qui la jugeait d'un œil critique.

— La marche est excellente dans ton état. Je n'en dirais pas autant de tes escapades à cheval.

— C'est lui qui a insisté, expliqua-t-elle en désignant Sabata du menton, l'intéressé se contentant de la fixer d'un regard éteint, faisant de son mieux, quoiqu'en pure perte, pour jouer le cheval ordinaire.

— Il avait sans doute ses raisons, rétorqua simplement Morag. Cela dit, je ne sais pas ce que tu avais prévu pour les heures à venir, mais tu peux tout annuler, tu viens avec moi.

— Certainement pas, commença Valeria.

— Vas-y, l'interrompit Gunnar en fendant le groupe d'élèves de son immense masse. Gunnar était un colosse, au bas mot deux fois plus costaud que le plus massif des élèves présents ; un véritable géant à la crinière dorée.

— Je peux m'occuper d'eux, ne t'inquiète pas.

— Mais...

— Va, insista le cavalier d'un ton qui ne souffrait pas la moindre réplique. Il lui avait donné un ordre et elle dut s'exécuter à contrecœur, il n'y avait aucune raison valable de lui désobéir. Elle

devait bien admettre qu'elle était épuisée et qu'elle rêvait d'un bon lit.

Le fait d'y être contrainte la faisait bouillir intérieurement, mais elle était suffisamment disciplinée pour ne pas résister. Elle croisa le regard de Sabata et y vit briller une petite lueur ironique, qui lui disait *tu vois, toi aussi, tu mûris*.

\* \* \*

Morag l'examina avec rapidité, efficacité et détachement. Quand elle eut terminé, elle se lava les mains dans la cuvette qu'elle avait demandée à une servante de préparer et vint s'asseoir sur le lit aux côtés de Valeria.

— Tu es bien sûre de la date de sa conception ?

— Pourquoi, s'inquiéta Valeria.

Elle fit de son mieux pour ne pas se laisser gagner par la vague de panique qui montait soudain en elle.

— Le bébé est trop petit, c'est ça ? Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va bien, la rassura Morag, mais elle sera là plus tôt que prévu. Tu es bien sûre de ne pas t'être trompée d'un mois dans tes calculs ?

— Certaine. Tu me promets qu'elle va bien ? Elle n'est pas...

— Tout se déroule normalement, pour autant que je puisse juger, mais je compte sur toi pour te ménager un peu plus à partir de maintenant. Si tu es fatiguée, tu te reposes, et fini les chevauchées, quelle que soit l'insistance dont fera preuve Sabata.

— J'étais fatiguée, se justifia Valeria, c'est pour ça que...

— C'était très prévenant de sa part, mais tu ne devras plus te risquer à ce genre d'exercice tant que le bébé ne sera pas né, ce qui devrait se produire bien plus tôt que nous ne l'avions escompté. Est-ce que tu as déjà eu des contractions ?

— Rien de notable.

— Ah, répondit sa mère comme si Valeria venait de lui livrer malgré elle une information capitale. Tu dois te reposer à présent. Je te laisse. Est-ce que tu as faim ?

— Non, pas vraiment. Où est-ce que tu vas ? Qu'est-ce que tu...

— Je vais te préparer un peu de lait avec du miel. Repose-toi et essaie de dormir un peu, tu as besoin de prendre des forces, crois-moi.

Valeria se retint de protester et sa mère quitta la pièce. Elle ressentait un bien-être un peu honteux à se retrouver ainsi dans son lit, au creux de ses oreillers moelleux, les rideaux tirés et la pièce plongée dans une douce fraîcheur.

Cela avait quelque chose de décadent, elle n'était pas censée se laisser aller comme ça mais, tout bien considéré, elle n'avait pas non plus la moindre envie de se lever. Le bébé cessa bientôt de ruer et de donner des coups de poing et plongea dans le sommeil. Valeria savait qu'à cet instant, à ce stade de sa grossesse, les choses se déroulaient pour le mieux et qu'elle-même se sentait aussi bien que possible.

Elle laissa la nature faire son œuvre et le sommeil vint naturellement, doux, profond et calme, et sans doute légèrement teinté des enchantements de sa mère.

\* \* \*

Kerrec était occupé à entraîner un étalon dans l'une des nombreuses cours que comportait l'école et Morag l'observait d'un œil sinon expert, du moins intéressé.

Il avait changé depuis leur dernière rencontre, à l'automne précédent. Disparu le regard sombre et tourmenté qu'il arborait alors. Il était aussi détendu qu'il pouvait l'être, estima-t-elle. Il aurait toujours un peu de cette raideur martiale, mais il avait gagné en élégance ce qu'il avait perdu en condescendance.

C'était un merveilleux cavalier et ses mouvements se confondaient avec ceux de sa monture. Il n'y avait aucun accroc dans sa technique, aucune brusquerie qui serait venue rompre l'harmonie de leur danse.

Il avait un visage sévère, un nez en bec d'aigle qui surmontait une bouche rarement éclairée du moindre sourire. Il souriait pourtant légèrement en cet instant et son regard si lumineux et si profond brillait d'une chaleur inattendue chez un cavalier de sa trempe.

C'était un homme heureux, malgré toutes les souffrances qu'il avait connues, ou peut-être grâce à elles. Morag ne souhaitait pas perturber cette belle joie de vivre, mais il lui fallait pourtant l'entretenir de certaines choses.

Kerrec avait conscience de sa présence, car elle sentit ses pensées l'effleurer, mais il n'en altéra pas pour autant sa danse. Morag attendit donc patiemment. Il travaillait à un ouvrage complexe et subtil d'une grande qualité. C'était une Danse mineure aux motifs du temps et du monde. Par la grâce de cette Danse le soleil lui sembla briller un peu plus fort, et lorsqu'elle s'acheva ce fut avec une magnificence telle que Morag crut le final dessiné pour son unique plaisir, les jambes postérieures de la monture en flexion et son nez dressé vers le ciel. L'étalon blanc garda la pose un long moment, dans une posture digne des statues montées impériales, puis, avec une puissance qui abasourdit Morag, il se remit lentement debout et demeura immobile.

Morag resta bouche bée tandis que Kerrec mettait pied à terre. Il adressa un salut respectueux à l'étalon qui lui rendit la pareille tel un empereur accordant une faveur à l'un de ses sujets, avant de venir cueillir le morceau de sucre que lui tendait son cavalier.

Un jeune garçon guida l'étalon hors de la cour et Kerrec se tourna finalement vers Morag.

— Madame, je vous souhaite la bienvenue ! je vous attendais.

— Vraiment ?

Il ôta ses gants de monte et son manteau de cuir et se dirigea sous les arcades qui bordaient la cour où il la rejoignit. Il était à peine plus grand qu'elle, solidement charpenté, mais à la différence de beaucoup d'hommes de sa carrure, il possédait une grâce indéniable.

Il resta silencieux jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'ombre des colonnades. Là se trouvait un banc devant lequel il se tint debout.

— Vous l'avez vue, n'est-ce pas, quel est votre sentiment ? lui demanda-t-il sans ambages en se tournant dans sa direction.

— Je pense que l'enfant sera là dans le courant de la semaine, voire plus tôt. Elle semble pressée de venir au monde.

— Est-ce que ce n'est pas terriblement prématuré ? Est-ce qu'elle sera en bonne santé ? Est-ce qu'elles seront toutes les deux en bonne santé ?

— Oui, si les dieux le veulent. Pourquoi ? Quelque chose semble vous troubler.

Il haussa les épaules avec une expression d'indécision et d'impuissance et parut soudain très jeune aux yeux de Morag, comme déchiré par les émotions contradictoires qui semblaient l'agiter.

— Non, c'est moi, je me fais du souci, voilà tout. Les Guérisseurs sont persuadés que tout se déroule parfaitement bien. Valeria est en forme. Il n'y a vraiment rien à craindre.

— Les Guérisseurs sont doués, sans doute, mais ce ne sont pas des sages-femmes. Vous vous faites du souci, c'est évident, mais il n'est pas toujours inutile de s'inquiéter. J'imagine que vous ne vous êtes pas préoccupé de trouver une nourrice ?

Kerrec tressaillit.

— Une nourrice ? Vous croyez que Valeria ne sera pas en état de...

Il s'interrompit, soudain paralysé par l'éventualité qu'il entrevoyait.

— Vous pensez qu'elle n'y survivra pas, n'est-ce pas ?

Morag le regarda fixement.

— Ce n'est pas du tout ça, mais j'essaie de faire preuve de sens pratique, voilà tout. Pendant combien de temps croyez-vous qu'elle acceptera d'être en permanence accrochée à ce bébé ? Elle voudra remonter en selle, enseigner et pratiquer la magie dès qu'elle sera en état de tenir debout.

— Oui, mais...

Morag l'interrompit. Les hommes étaient parfois si stupides, et qu'ils soient mages ou princes de sang impérial n'y changeait manifestement pas grand-chose.

— Ne vous inquiétez pas de ça, poursuivit-elle, je vais tâcher de trouver quelqu'un de qualifié et si j'échoue, eh bien nous enverrons chercher quelqu'un dans la ville la plus proche.

— Je suis certain que nous trouverons la bonne personne ici, répondit-il, légèrement froissé, j'y veillerai personnellement dès aujourd'hui.

— Je m'en chargerai pour vous, lui proposa-t-elle, vous devriez retourner travailler, faire ce que font d'ordinaire les Premiers Cavaliers durant les après-midi de printemps ensoleillés. Valeria ne va pas mourir, et elle n'accouchera probablement pas cette nuit. Nous allons tous deux veiller sur elle et lorsque le moment viendra, nous serons prêts.

Kerrec acquiesça et il sembla se détendre imperceptiblement, même si ses épaules restaient contractées. Morag l'avait effrayé plus qu'elle ne l'aurait souhaité, mais peut-être n'était-ce pas plus mal. Kerrec possédait certains talents qui pouvaient s'avérer utiles lors d'un accouchement et qui ne seraient que plus efficaces s'il était préoccupé.

Elle posa la main sur son bras en y déposant une étincelle de magie et il se détendit malgré lui.

— Cessez de vous en faire, je suis à vos côtés. Si je dois traverser le royaume des morts pour en ramener ma fille au prix de mon sang je le ferai, je la protégerai, vous avez ma parole.

— Et votre petite-fille ?

Morag ravala un gloussement amusé. On pouvait lui faire confiance pour ne rien laisser passer, manifestement.

— J'en prendrai plus grand soin encore. Elle aura une vie longue et heureuse, si je peux l'y aider.

— Je l'y aiderai également, glissa-t-il dans un murmure qui lui fit dresser les cheveux sur la nuque.

Morag devait prendre garde à ne pas oublier que Kerrec était un mage, et l'un des plus puissants. Il était même capable de faire plier les dieux s'il l'estimait nécessaire, et elle ne doutait pas qu'il serait prêt à le faire pour protéger l'élue de son cœur et la chair de sa chair.

5.

Valeria s'éveilla avec le soleil, tenaillée par une faim dévorante. Une jeune femme bien en chair était assise près de la fenêtre et donnait le sein à un petit enfant bien dodu.

Valeria se contracta malgré elle. Oui, c'était bien sa fenêtre, elle en était certaine, et la chambre était bien celle qu'elle partageait avec Kerrec, et pourtant il y avait là cette inconnue, sans doute une servante. Mais que faisait-elle dans sa chambre avec cet enfant au sein ?

La haute silhouette de Morag se glissa entre Valeria et l'inconnue.

— Bonjour. Le petit déjeuner va arriver, viens donc prendre un bain.

Valeria s'assit. Elle sortait d'un rêve dans lequel le bébé était déjà né et où elle avait retrouvé son tour de taille. Dans ce rêve, elle chevauchait Sabata selon l'un des motifs de la Danse. C'était un rêve agréable, mais elle se sentait pourtant d'une humeur étrange.

Son corps lui pesait, ses mouvements étaient plus lents que jamais et le bain lui offrit un réconfort bienvenu. Le petit déjeuner arrivait à point nommé, pourtant son appétit disparut dès qu'elle commença à manger. Elle n'avalait que quelques cuillerées avant de repousser son bol.

Pendant tout le temps que dura son repas, Morag ne lui donna pas la moindre explication quant à la présence de la jeune femme près de la fenêtre. Lorsque le petit eut terminé de téter, il descendit des genoux de sa nourrice et vint se planter devant Valeria, le pouce dans la bouche, la fixant de ses grands yeux bruns.

— C'est le fils d'un cavalier, remarqua Valeria, est-ce que c'est sa mère ?

— Non, c'est Portia, lui répondit Morag, elle est sourde et muette, mais c'est quelqu'un de très intelligent. C'est elle qui s'occupera de ta fille lorsque tu reprendras ta place parmi les cavaliers.

— Certainement pas ! éclata Valeria dans un sursaut de fierté blessée. J'élèverai ma fille moi-même, je n'ai aucun besoin de...

— Bien sûr que tu l'élèveras, intervint Morag avec calme.

Elle plongea sa cuillère dans le bol de porridge tiède.

— Tiens, mange, tu dois te nourrir pour deux, n'oublie pas.

— Est-ce que tu es en train d'essayer de me faire regretter de t'avoir fait venir ?

— Tu seras bien contente de m'avoir à tes côtés avant ce soir, crois-moi. Allez, finis ton bol, ensuite nous irons marcher un peu, tes chevaux doivent te manquer, non ?

Valeria hésita un instant, mais elle savait qu'il était inutile d'essayer de résister à sa mère.

— Cette discussion n'est pas terminée, affirma-t-elle, lorsque nous reviendrons, je veux que cette fille ait quitté ma chambre.

— Ça ne fait aucun doute, affirma sa mère, sans se démonter, maintenant mange, puis nous irons marcher.

Morag était quelqu'un de borné, et même si pour rien au monde elle ne l'aurait admis, Valeria était heureuse de prendre un peu l'air. Pourtant la simple idée de traverser l'école et la moitié de la ville dans son état, puis faire le chemin inverse lui était franchement pénible. Après tout elle était cavalière, pas fantassin.

Au moins cette longue promenade passait-elle par les écuries et donc par une visite à ses étalons.

Sabata et Oda étaient dans l'enclos, derrière les écuries et Marina donnait une leçon à un apprenti candidat, sous la surveillance intransigeante de Kerrec.

Orontius était un cavalier émérite, mais il respectait Kerrec tout autant qu'il le redoutait, et cette crainte le rendait maladroit. C'est tout juste s'il ne pleura pas de soulagement en voyant arriver Valeria.

— Alors, j'espère que tu n'as pas oublié ce que nous avons vu hier, déclara-t-elle, un instant oublieuse de son humeur chaotique et de son physique pesant. Vas-y, montre-nous.

Orontius prit une inspiration si profonde que son corps tout entier sembla vibrer, puis, à la grande satisfaction de Valeria, il réussit enfin à se concentrer. Le soulagement de Marina était palpable, porter sur son dos un cavalier raide qui avait l'esprit ailleurs était un véritable calvaire pour un cheval, si patient soit-il. A mesure qu'Orontius se détendait, il parvenait de mieux en mieux à assurer son équilibre et son corps tout entier commença à épouser chacun des mouvements de l'étalon, ainsi que tout bon cavalier est censé le faire.

Kerrec ne pouvait pas se permettre d'éclater de rire devant un de ses étudiants, bien sûr, mais Valeria aperçut malgré tout dans son regard une étincelle de gaieté. Il avait conscience de l'image qu'il avait auprès de ces rudes gaillards, et il s'en accommodait la plupart du temps, même s'il lui arrivait de le regretter.

Valeria l'avait déjà vu réellement terrifié par quelque chose, à une seule reprise. A cet instant précis, elle sentit planer chez lui une vague inquiétude, mais elle savait aussi qu'il lui arrivait, à de très rares occasions, de sourire.

Elle glissa sa main dans la sienne et elle vint blottir ses doigts au creux de ses mains chaudes. Il ne lui aurait pas pris la fantaisie de venir se nicher au creux de ses bras devant une demi-douzaine d'apprentis cavaliers et leurs instructeurs, mais sa simple présence à ses côtés la rassérénait terriblement.

Orontius termina la leçon sans se couvrir davantage de ridicule, tandis que Lucius attendait son tour en tenant Petra, l'étalon de Kerrec, par les rênes. Leurs regards se croisèrent et Valeria lui adressa un sourire.

— Je vais m'occuper de lui, proposa-t-elle.

— Tu en es sûre ? s'enquit Kerrec avec une pointe d'inquiétude.

Ce n'était pas à elle qu'il posait la question, son regard était dirigé vers Morag, ce qui eut le don de mettre Valeria hors d'elle. Elle ouvrit la bouche pour les réprimander tous les deux, mais les mots refusèrent de sortir de sa gorge. Elle se sentit... bizarre. Quelque chose venait de se libérer, quelque chose de chaud et d'humide. Quelque chose...

Elle eut un mouvement instinctif de défense lorsque Kerrec la souleva vivement du sol. Il la rassura d'un seul mot, avec fermeté et tendresse, et s'élança. Valeria s'accrocha à son cou, ravalant



la question qui lui brûlait les lèvres. *Pourquoi me porter, ce ne serait pas plus simple de me mettre sur un cheval ?*

Mais elle savait ce qu'il lui aurait répondu. Pas maintenant, pas encore. Le bébé était là, mais Valeria n'était pas une jument, elle n'allait pas accoucher juste après avoir perdu les eaux. Les femmes avaient au moins cet avantage sur leurs sœurs équines. Le travail pourtant avait bel et bien commencé et plus rien ne pouvait désormais arrêter le processus.

Elle s'était imaginé être terrifiée quand le moment serait venu. Certes, la peur était là, mais elle ne l'avait pas chevillée au corps, c'était davantage comme une voix un peu lointaine.

Les douleurs en revanche étaient bien présentes, bien plus aiguës, bien plus profondes que ce à quoi elle s'était attendue.

Elle était comme déchirée de l'intérieur.

Kerrec était à ses côtés, et elle savait qu'il ne l'abandonnerait pas.

Une infime partie d'elle-même trouvait du réconfort dans sa présence, mais tout le reste de son être était en proie à une terreur absolue.

Cela faisait trop mal. Ça ne pouvait pas être normal. Elle sentait comme des crochets lui déchirer l'âme, dans cette zone obscure d'elle-même qu'elle avait fait en sorte d'oublier et qu'elle avait souhaité de toutes ses forces ne plus jamais revoir.

Oui, le Chaos était en train de s'éveiller et un vide absolu était en train de naître au cœur même de son être.

Si elle en était là, c'était parce qu'elle avait commis l'erreur, peu de temps auparavant, de lire un ancien sortilège contenu dans un de ces vieux ouvrages oubliés. Les effets ne s'en étaient pas fait sentir depuis qu'ils étaient revenus victorieux de la guerre pour se ressourcer au pied de la Montagne.

Elle pensait s'en être débarrassée un peu malgré elle.

Quelle idée stupide. Le Chaos était resté à l'affût, voilà tout, attendant le moment où elle serait la plus vulnérable.

Elle se retrouvait donc forcée de lutter pied à pied contre le Chaos qui cherchait à se manifester, plutôt que de batailler pour oublier la douleur et pour aider son enfant à venir au monde comme elle aurait dû être en mesure de le faire.

Elle ne devait pas céder à la panique. Sa mère était à ses côtés et Kerrec était là pour la soutenir. Ils la protégeraient, elle ne pouvait pas, ne devait pas en douter.

Elle sentit l'étreinte puissante des bras de Kerrec passés autour d'elle. Sa force tranquille lui réchauffa le cœur, au travers du brouillard de terreur pure qui menaçait de l'avaloir. Le Chaos avait toujours été là, à ses côtés, à chaque instant de sa vie, dans chacune de ses tâches quotidiennes, il faisait partie intégrante de Valeria, aussi intime que la couleur de ses yeux, aussi unique que la forme de ses mains.

Elle se laissa aller contre Kerrec. C'était une sensation étrange, comme si elle guidait les mouvements de son corps à l'aide d'une troisième main, quand les deux autres restaient agrippés avec l'énergie du désespoir à la masse de Chaos pour l'empêcher de se manifester. Kerrec prit une des mèches de Valeria entre ses lèvres, d'un geste si anodin et si tendre qu'elle sentit sa gorge se serrer.

Elle n'avait pas le choix, il lui fallait tenir. Personne ne pouvait l'aider à lutter contre cet ennemi intime. Personne n'en connaissait même l'existence, et personne ne devait savoir.

Ils ne comprendraient pas. Et s'ils comprenaient, ils essaieraient alors de l'aider et le Chaos en profiterait pour se nicher en eux. Elle préférait mourir que de permettre qu'une telle abomination ne se produise.

Cette pensée l'emplit d'une nouvelle résolution, alors même qu'elle sentait que son emprise sur la chose était en train de faiblir. Sa détermination lui permit de lever un mur magique autour du Chaos. Elle en appela à la magie de la Montagne, et à la force des étalons qui vivaient en elle pour l'épauler dans sa tâche.

Jamais elle n'aurait osé mettre de telles puissances en œuvre, sinon pour sauver les trois êtres qui lui étaient les plus chers au monde ; son amant, sa mère et cet enfant qui luttait pour venir au monde. Jamais elle ne permettrait que la souillure du Chaos ne les salisse. C'était là un vœu lourd de conséquences, mais il était à la mesure du péril.

\* \* \*

Valeria était à peine consciente, adossée contre la poitrine de Kerrec. Les contractions semblaient la lacérer de l'intérieur, et son esprit lui-même était ailleurs. Elle s'était enfermée si profondément en elle-même, derrière tout un rideau de défenses d'une telle puissance qu'il n'osait pas tenter de les franchir, de peur de la blesser.

— Est-ce que ça se passe toujours de cette façon avec les mages ? s'enquit-il auprès de Morag.

La mère de Valeria avait les sourcils froncés et des rides lui sillonnaient le front.

— Je n'ai jamais accouché une mage équine auparavant, personne ne l'a jamais fait du reste, mais son corps tient bon et le bébé se présente comme prévu. Pourtant...

— Pourtant ?

— Je ne sais pas, poursuivit-elle, et cet aveu d'impuissance semblait la contrarier profondément. Est-ce que la magie équine qui nous entoure peut constituer un obstacle à une naissance ? lui demanda-t-elle.

— Non. A moins que les cavaliers vétérans n'aient raison quand ils prétendent que le fait qu'elle soit elle-même mage et parturiente change bien des choses.

Kerrec secoua la tête de dépit.

— Non, je ne crois pas que notre magie y soit pour quelque chose.

— Alors quoi ?

— Je ne saurais le dire, rétorqua Kerrec entre ses dents.

Son sang-froid était manifestement mis à rude épreuve.

— Elle refuse de me laisser approcher son esprit, admit-il enfin, et inutile de me poser la question, la réponse est non, je ne peux pas l'y forcer, elle est protégée par des sortilèges trop finement ciselés.

— Alors, nous allons faire de notre mieux pour y arriver sans elle. Quelle chipie, elle a toujours eu le chic pour rendre les choses si compliquées !

Kerrec se mordit la lèvre. Il devait bien admettre que Valeria et lui étaient faits du même bois. Le corps de sa femme se raidit soudainement entre ses bras à la faveur d'une violente contraction. Il vit la petite vie nichée au creux de son ventre vibrer de terreur, et il s'employa à adoucir les courbes du motif autour d'elle, non pour retarder le moment de la naissance, mais dans le but de diluer un peu la douleur.

Il fit de son mieux pour mettre sa propre peur en cage, et pour cela au moins, il pouvait prendre exemple sur Valeria. Il lui fallait être calme et fort, s'il voulait réussir à mettre sa petite fille au monde.

Sa logique fut payante puisque les motifs se délièrent pour accepter l'enfant en leur sein. Elle possédait un esprit fort, nimbé de magie, et elle avait soif de cette lumière qu'elle devinait au-dehors.

Kerrec lui montra le chemin et cela lui sembla durer une éternité, même s'il apprendrait plus tard que cela avait été une naissance relativement rapide.

Valeria reprit conscience au milieu du processus. Son esprit s'illumina comme un phare et l'enfant quitta son père pour se laisser guider par cette douce et puissante lumière.

Kerrec dut alors prendre soin des deux femmes de sa vie à la fois. Valeria était en proie à une douleur intenable et semblait désorientée, ses motifs étaient désorganisés et la puissance magique qui pulsait en elle semblait se dévorer elle-même.

L'enfant aussi était totalement perdue et le traumatisme de la naissance l'incitait à chercher du réconfort auprès de sa mère. Kerrec devait se maîtriser, il devait juguler la panique qui montait en lui. Maintenant plus que jamais, il devait se montrer à la hauteur de son éducation et de son entraînement.

Il prit une ample et profonde inspiration, comme pour inciter Valeria à l'imiter, et apaisa le flot tumultueux du sang dans ses veines, puissamment agité par un cœur qui battait la chamade. A mesure qu'il retrouvait son calme, les motifs autour d'eux se faisaient moins anguleux, s'arrondissaient et se courbaient, pour retrouver un aspect paisible. L'univers retrouvait son ordre initial.

Il avait tiré sa force de la terre, de la Montagne elle-même, source de la magie que chaque cavalier possédait en lui.

Les étalons étaient là, attentifs, et derrière eux, dans l'expectative, se tenaient les Dames. Kerrec était lié corps et âme à l'étalon Petra, dont la conscience l'accompagnait toujours où qu'il aille, mais ce qui était en train de se passer en cet instant dépassait ce lien en grandeur et en intensité.

Il n'avait jamais rien ressenti de tel, même s'il lui était arrivé de contempler les dieux par les yeux de Valeria et de percevoir la puissance de leur magie. C'était ce qui rendait Valeria unique. Elle avait la capacité de les voir et de ressentir leur présence, en permanence.

Mais là c'était différent, il ne s'agissait plus d'une ombre vague aperçue au travers du regard d'un autre, c'était une sensation plus profonde, une expérience plus intense.

Les dieux blancs avaient repoussé le voile qui séparait leur monde, leur magie et leurs esprits de celui des vivants. Ils se tenaient là, immobiles, et pourtant une Danse était bel et bien à l'œuvre, une Danse célébrant une nouvelle vie et la naissance au monde d'une nouvelle magie.

Kerrec, malgré le respect et la déférence que les dieux et les Dames lui inspiraient, ne pouvait pas s'offrir le luxe de s'arrêter. Il lui appartenait de faire en sorte que son aimée et leur enfant survivent, et les dieux, il le savait, ne feraient rien pour l'y aider. Pourtant, l'amertume n'avait pas sa place en cet instant. Les dieux étaient ce qu'ils étaient et ils agissaient selon leur bon vouloir ; c'était ainsi.

Malgré le poids de leur regard, il parvint à maintenir le motif en place. Les douleurs de Valeria et de l'enfant semblaient battre à l'unisson désormais, et Valeria avalait l'air goulûment en rythme avec les contractions. Aucun mot, aucun cri ne sortait de sa bouche, elle ravalait sa douleur.

Morag apparut dans le champ de vision de Kerrec et il réalisa qu'il avait même oublié sa présence, perdu qu'il était dans ce territoire étrange, nimbé de brumes de magie et éclairé par le

soleil d'une peur ancestrale.

— J'ai besoin que vous la teniez fermement, lui demanda-t-elle, mais aussi que vous surveilliez son souffle.

Elle plaça les mains de Kerrec comme elle l'aurait fait si elle avait dû œuvrer à sa place, paumes ouvertes sous la poitrine de Valeria, posées sur le haut du ventre de sa femme.

— Lorsque je vous ferai signe, vous poussez.

Kerrec respira un grand coup avant d'acquiescer. Il avait les jambes engourdies à force de rester immobile et son dos commençait à souffrir de la position assise, surtout avec Valeria adossée contre sa poitrine, mais il fit de son inconfort un outil qui l'aiderait à se concentrer plus encore sur sa tâche.

La voix de Morag le tira de ses pensées.

— Maintenant, poussez !

Valeria se remit à lutter. Elle était entièrement nue et sa peau était poisseuse de sueur, elle glissait comme une anguille entre les bras de Kerrec. Il assura sa prise du mieux qu'il put autour de sa poitrine et pria pour ne pas flancher.

Morag gifla violemment Valeria et elle cessa de se débattre. Elle était désorientée, mais elle était consciente.

— Allez, poussez ! leur ordonna-t-elle à tous deux.

Valeria s'agrippa aux mains de Kerrec et il tint bon, pour elle, pour lui, pour leur enfant et il appuya, comme Morag le lui ordonnait.

Pour la première fois depuis le début de son calvaire, Valeria laissa échapper un son. Elle exhala un long cri inarticulé et Kerrec ressentit la douleur qui revenait, croissante, comme une lame de fond... Et brutalement vint la libération. Le hurlement de Valeria se mêla à un autre cri, bien plus aigu.

\* \* \*

— Elle s'appelle Grania, haleta Valeria.

Elle était épuisée au-delà des mots, mais elle était vivante, consciente et toujours elle-même. Le Chaos avait reflué une fois encore, sombrant dans les profondeurs, à l'insu de tous, à l'exception de Valeria.

Morag et deux des servantes de l'école lui donnèrent un bain et la vêtirent d'une robe légère au tissu doux et soyeux. Deux autres domestiques nettoyèrent le lit et mirent des draps propres et légèrement parfumés. Valeria désormais à son aise tendit les bras.

Kerrec portait Grania dans ses bras, penché sur ce minuscule petit visage rose, émerveillé par cette petite chose, la plus belle qui soit, et la confia à regret à Valeria.

— Grania, lui murmura-t-elle en prenant le petit paquet drapé de frais entre ses bras. Elle serait sans doute très belle un jour, mais en cet instant, elle la trouva assez banale. Elle repoussa le linge qui l'enveloppait et libéra ses petits bras et ses jambes qui s'agitaient en tous sens comme pour expérimenter, déjà, ce vaste monde qui était désormais le sien.

Valeria posa ses lèvres contre les petites boucles brunes et respira son odeur si étrangement familière.

— Grania, répéta-t-elle. Grania, dit-elle encore une troisième fois pour parfaire le lien.

Elle leva les yeux sur sa mère qui souriait. Oui, elle qui ne consentait jamais à laisser sourdre ses sentiments, elle souriait. Grania était le prénom de la mère de Morag. En lui donnant ce nom, Valeria faisait honneur à sa mère et lui rendait hommage.

Elle était trop épuisée pour rendre son sourire à Morag. Kerrec vint s'asseoir sur le lit près de sa compagne et elle se blottit contre son torse, comme elle le faisait souvent, des heures durant. Et comme il le faisait d'ordinaire, il la réconforta, l'entourant de douceur et de force.

Elle poussa un profond soupir et ferma les paupières. Le sommeil refusa de venir, mais que c'était bon de se blottir ainsi dans les bras de son amant et de sentir son enfant vivant et en bonne santé contre son sein, l'estomac repu de son premier repas.

Son corps était aussi meurtri que si elle venait de livrer une bataille. De la poitrine jusqu'au ventre, chaque centimètre de peau la faisait souffrir, mais elle savait que cette douleur-là finirait par s'effacer. Le Chaos, en revanche...

Elle sentit le désespoir monter en elle et tenter de la submerger, mais elle résista. Elle aurait dû être heureuse. Non, elle devait être heureuse. Cette erreur commise dans le passé ne viendrait pas ternir son bonheur. Pas maintenant, pas aujourd'hui, et si c'était la volonté des dieux, plus jamais à compter de ce jour.

## 6.

La pièce était emplie d'ombre et de murmures. On avait occulté les ouvertures et les murs étaient recouverts de lourdes tentures sombres. Sur le sol de pierre nue au centre de la pièce, un autel avait été dressé, sa masse grise luisant de reflets sombres.

Maurus retint à grand-peine un étternement. Lui et son cousin Vincentius s'étaient nichés dans l'espace inconfortable et étroit d'une alcôve d'où ils pouvaient observer la pièce à travers des fentes dans la maçonnerie. Jusqu'ici, ils n'avaient pas vu grand-chose à l'exception de l'autel et de la lampe qui brillait au-dessus. Il ne se passerait rien cette nuit, ils ne se réuniraient pas ce soir. Manifestement les informations de Vincentius étaient fausses, et ils étaient venus pour rien. Maurus allait ouvrir la bouche pour s'en ouvrir à son cousin, quand des bruits de pas résonnèrent dans le corridor. Non, ils n'étaient pas venus pour rien. La procession se rapprochait d'eux et Maurus sentit son sang battre dans ses tempes.

La porte s'ouvrit derrière les lourdes tentures et Maurus retint son souffle. Juste derrière lui, le visage pâle et tendu de son cousin se détachait légèrement dans la pénombre. Ses yeux étaient exorbités, comme s'ils cherchaient à sortir de son crâne.

L'assemblée à laquelle ils voulaient assister allait bel et bien avoir lieu. Les participants pénétrèrent tous dans la salle et se réunirent en cercle autour de l'autel. Maurus en compta dix-neuf, vêtus de mantes sombres, certains se tenaient voûtés comme pour se faire le plus discrets possible, quand d'autres gonflaient presque le torse, mais tous prenaient bien garde à dissimuler leurs visages sous d'épais capuchons.

Vincentius attira l'attention de son cousin en enfonçant son coude dans le flanc de Maurus, mais ce dernier avait déjà remarqué que l'une des silhouettes les plus proches d'eux se déplaçait d'une façon qui leur était familière. Bellinus, le frère de Maurus, était né avec une jambe plus courte que l'autre. Son handicap passait inaperçu lorsqu'il montait à cheval et cela ne l'avait pas empêché de bénéficier de l'héritage paternel et ainsi de devenir duc. Récemment, cependant, son comportement était devenu étrange, il se montrait cynique et maussade, comme s'il en voulait à la terre entière.

Maurus se mordit la lèvre pour éviter de laisser échapper un bruit qui les aurait trahis, et s'efforça de respirer le plus silencieusement possible. Il sentait le souffle lourd de Vincentius dans son dos et il s'attendait à tout moment à ce qu'un des membres de l'assemblée ne finisse par les découvrir.

Le cercle se resserra et l'air se fit étrangement lourd. Une migraine soudaine s'empara de Maurus et ses oreilles se mirent à siffler.

Un son lourd naquit dans l'atmosphère épaisse, plus grave que la note la plus basse d'un orgue de cathédrale. C'était comme si deux immenses masses de pierre glissaient l'une contre l'autre quelque part dans les tréfonds du monde. Le sol était bien solide sous leurs pieds, mais il sembla à Maurus que quelque chose, quelque part dans les profondeurs, s'était mis en mouvement, quelque chose qui, il en était certain, n'était pas destiné à émerger au grand jour.

Le cercle se mit en mouvement et d'un même mouvement, des lames jaillirent de sous chaque robe sombre et chaque participant en fit courir le tranchant sur sa chair. Le sang coula sur les pierres luisantes. Les bras nus ainsi tendus révélaient tous de multiples coupures plus ou moins cicatrisées. Les bruits qui couraient étaient donc fondés, ces adorateurs de l'innommable se réunissaient bien chaque nuit ou presque pour faire don de leur sang. Personne, en revanche, n'avait pu renseigner Maurus sur la raison de ce sacrifice, mais c'était à n'en pas douter un projet ténébreux.

Il s'était imaginé pouvoir ramener son frère à la raison, mais en cet instant, caché derrière les tentures de la crypte sacrificielle en compagnie de son ami, dont le frère faisait également partie des conjurés, Maurus sentit le désespoir s'abattre sur lui. Il n'était encore qu'un adolescent et il possédait bien un petit don pour la magie, mais il réalisa qu'il avait eu tort de venir dans cet endroit et qu'il n'aurait pas dû assister à cette scène.

Le grondement chthonien s'intensifia, résonnant dans chacun de ses os. Le sang se figea sur l'autel et l'assemblée entama une sombre litanie.

Des voix d'homme, uniquement, qui chantaient en réponse au grondement souterrain dans une langue inconnue de Maurus. C'était un chant sombre, ancien et puissant.

Les mots s'insinuaient dans son esprit et il se pressa les paumes contre les oreilles pour faire cesser la sombre litanie qui pervertissait ses sens. Il entendait toujours le grondement, mais au moins les mots se muèrent-ils en un brouhaha incompréhensible.

Il sentit ses poils se hérissier et ses sens vaciller, comme s'il avait ingéré du poison. Un vertige le saisit, accompagné d'une nausée, et il fit des efforts surhumains pour ne pas vomir.

C'est alors que cela se produisit, dans un grondement muet. Ils arrêtaient de chanter et les vibrations souterraines cessèrent.

Au-dessus de l'autel recouvert de sang coagulé, l'espace sembla se contracter. Maurus écarquilla les yeux pour essayer de comprendre ce qu'il voyait, mais son bon sens lui dicta de fermer ses paupières aussi fort qu'il le pouvait.

Même les yeux clos, il vit flamboyer devant lui la négation même de la lumière, un gouffre d'oubli vertigineusement ouvert sur le néant. Il était terrifié, mais il voulait voir ça de ses propres yeux, contempler cette chose en face. Il ouvrit les yeux et fut instantanément secoué par un spasme qui lui coupa les jambes.

Le néant était en train de se modeler. Des bras, des jambes, puis une poitrine puissante et enfin une tête. C'était un homme nu. La peau aussi bleue que s'il émergeait d'une rivière gelée, il tomba à genoux sur l'autel.

Sa longue chevelure tombait sur ses épaules et sur son dos si efflanqué que Maurus pouvait compter chaque côte. Il émanait pourtant de lui une impression saisissante de puissance brute. Il releva la tête.

Ses yeux étaient ceux d'un aveugle, d'une pâleur telle qu'ils semblaient presque blancs. Il tourna la tête en humant l'air et il fut alors évident qu'il y voyait parfaitement. Son regard parcourut la pièce, le cercle des officiants et passa sur les tentures qui recouvraient les murs. *Il va nous voir, c'est sûr,*

songea Maurus qui fit de son mieux pour se coller de son mieux contre la paroi. S'il avait connu le moyen de disparaître instantanément, nul doute qu'à cet instant Maurus l'aurait utilisé.

Le regard étrange de l'inconnu passa sur eux et la grande silhouette pâle descendit de l'autel. Sa haute stature était renforcée par sa maigreur extrême. L'un des officiants s'avança et lui tendit un paquet qui se déplia en une longue robe à capuche. Il se drapa dans le vêtement dont la capuche sombre ne fit que renforcer sa pâleur cadavérique.

— Où est-elle ?

Sa voix était étrangement douce, comme s'il prenait soin d'en adoucir les contours.

— Je ne la perçois en aucun de vous. Où l'avez-vous cachée ?

— De quoi voulez-vous parler, mon seigneur ? hasarda l'un des hommes du cercle.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, lui conseilla la pâle apparition en se tournant vers lui. Ce n'est pas votre petit rituel qui m'a mené ici. Où est la gueule de l'Unique ?

L'homme qui lui avait répondu ouvrit les mains en signe d'incompréhension.

— Mon seigneur, nous n'avons rien de plus que ce que vous voyez devant vous. Nous vous avons invoqué par les rituels qui nous ont été enseignés par...

— Epargnez-moi ces bavardages, l'interrompit l'homme pâle, c'est un grand pouvoir qui m'a convoqué en ce lieu, votre sang n'a fait que me guider jusqu'ici. J'ai grand faim, qu'on m'apporte à manger. Ensuite, vous m'enseignerez le moyen d'attirer l'Unique en ce lieu parcouru de magie et habité par les dieux.

— Nous nous en remettons à votre volonté, mon seigneur. Le message disait...

— On m'a assuré que je pourrais compter sur des alliés clairvoyants, des gens de pouvoir, mais je ne vois ici qu'une bande de crétins terrorisés. C'est réconfortant en un sens : si vous êtes idiots à ce point, ceux que nous nous apprêtons à détruire le sont encore sûrement davantage.

— Mon seigneur, commença son interlocuteur.

La haute silhouette encapuchonnée découvrit ses longues canines acérées et se tourna vers lui.

— La partie que nous engageons ne cessera qu'avec leur destruction, ou la nôtre, poursuivit l'orateur sans se démonter. La Danse a contrarié nos plans et nous avons perdu la bataille, mais cette fois, nous sommes résolus à frapper au cœur.

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance. Manifestement cette créature pouvait les couvrir d'injures, ils n'en prenaient pas ombrage pour autant.

— Je vais manger, répéta l'homme pâle, après quoi je me reposerai un moment. Ensuite nous mettrons un plan sur pied.

— Bien entendu, mon seigneur, répondit l'orateur en toute hâte. Le cercle se resserra autour de la haute silhouette, les officiants le soulevèrent du sol et l'emportèrent hors de la salle.

\* \* \*

Maurus ravalait un peu de bile. L'odeur entêtante du sang et des rituels impies lui avaient retourné l'estomac et il avait peur de comprendre de quoi les conspirateurs venaient de parler. Il réalisa alors avec horreur que son propre frère était impliqué dans ce cauchemar.

Ce n'était pas le premier complot qui visait à déstabiliser l'empire. L'empereur avait été empoisonné, la Danse de son jubilé avait été rompue, des cavaliers étaient morts et l'école de la Montagne avait subi des dommages irréparables. L'année suivante, l'empereur avait déclaré la



guerre aux tribus barbares dont les princes étaient responsables de ces événements. Avec l'aide de deux cavaliers et de leurs dieux, il était parvenu à les vaincre, mais leur magie avait eu raison de lui et il avait perdu la vie.

Aujourd'hui sa fille s'apprêtait à lui succéder en tant qu'impératrice.

Il y aurait une Danse du couronnement et il était certain que les cavaliers qui feraient le voyage pour l'occasion, ainsi que tous les mages et les nobles de la cité d'Aurelia seraient cette fois sur leurs gardes.

Ce qui signifiait que...

Maurus ignorait ce que cela signifiait, ou plutôt il n'en était pas certain, mais il savait que son frère était impliqué dans quelque chose de terrible, et c'était déjà suffisamment grave en soi.

Vincentius se laissa glisser contre le mur ; il était pâle comme un pot de crème.

Il avait toujours été d'un naturel sensible. Maurus l'aida à se relever et le secoua jusqu'à ce qu'il ait totalement repris ses esprits.

Les adorateurs de l'Unique avaient quitté la salle. Le corridor était désormais silencieux et la lampe finissait de se consumer au-dessus de l'autel.

Maurus guida Vincentius à sa suite en longeant les parois de la pièce, comme s'il était encore nécessaire de se cacher, et risqua un œil au-delà de la porte ouverte. La voie était libre, comme il l'avait prévu.

L'obscurité était presque totale, les lampes qui étaient restées allumées durant le rituel avaient fini par s'éteindre, seules une ou deux continuaient de se consumer à l'autre bout du couloir, dispensant une lumière chiche, tout juste suffisante pour trahir leur présence s'ils se mettaient en tête de progresser à la faveur des ténèbres.

Maurus jeta un œil en direction de la flamme qui brillait au-dessus de l'autel, et qui commençait à vaciller dangereusement. Non, il n'était pas prêt à risquer de se casser le cou pour la récupérer en montant sur l'autel glissant et poisseux de sang. Il préférait affronter les ténèbres en espérant que personne ne leur tomberait dessus.

Vincentius tenait à peu près sur ses jambes, même s'il lui fallait s'arrêter tous les vingt pas pour vomir de la bile. Cela risquait de les faire repérer, évidemment, mais Maurus n'y pouvait pas grand-chose. Il tira son cousin derrière lui en progressant aussi vite qu'il le pouvait, adressant intérieurement une prière à tous les dieux qui voudraient bien la recevoir.

\* \* \*

Ils avaient parcouru la moitié du chemin et se trouvaient au milieu du couloir lorsqu'ils entendirent quelque chose gratter derrière la porte. Maurus se figea et Vincentius tomba à genoux, prit d'un nouveau haut-le-cœur. Ils n'avaient nulle part où se cacher. Maurus se colla contre le mur avec l'espoir fou que cela le rendrait moins visible, et serra les poings au sang pour s'empêcher de faire le moindre bruit.

Le grattement cessa. Maurus demeura immobile pendant d'interminables minutes, mais la porte resta close. Il n'y avait personne de l'autre côté et une volée de marches un peu mieux éclairée remontait vers la surface. Maurus prit le temps de marquer une pause en bas des marches et prit une profonde inspiration. Rien ne leur garantissait que ces marches les mèneraient vers le salut. S'il était capturé, il serait sans aucun doute exécuté. Les conjurés feraient certainement peu cas de son rang, et

ne verraient en lui qu'un espion, qui avait été témoin de leurs rites secrets. Il posa le pied sur la première marche, précédé par Vincentius.

Maurus faisait de son mieux pour ne pas se faire distancer par son cousin. Son cœur battait si fort dans ses oreilles qu'il lui semblait couvrir tous les autres sons. Il était plus effrayé encore qu'il ne l'avait été un peu plus tôt dans la crypte. Ce qu'ils avaient vécu là-bas confinait à la démence, mais là, à quelques mètres sans doute de la liberté, l'idée d'être capturé et exécuté le terrifiait jusqu'au tréfonds de son âme.

Vincentius atteignit la porte le premier et se précipita pour faire basculer le loquet mais le montant ne bougea pas.

Une vague de terreur pure submergea Maurus. Il bouscula Vincentius et tira de toutes ses forces sur le loquet. La porte résista avant de s'ouvrir brusquement. Maurus perdit l'équilibre. Il allait basculer en arrière vers le bas des marches, mais Vincentius le rattrapa de justesse. Son cousin avait repris ses esprits, les dieux soient loués ! Ils s'engagèrent dans l'embrasement en s'épaulant l'un l'autre, pour déboucher dans une ruelle d'Aurelia des plus banales.

Le soleil était haut dans le ciel. Manifestement ils avaient passé toute la nuit dans les souterrains. On devait commencer à s'inquiéter de leur absence.

— Il faut prévenir les Cavaliers ! s'exclama Vincentius, devançant les pensées de Maurus, on prétextera qu'une jument est sur le point de mettre bas pour obtenir une entrevue.

— J'aimerais tellement que Valeria soit là, se lamenta Maurus en agitant tristement la tête, elle, elle saurait quoi faire, et même... l'autre pourrait nous aider.

— Les Cavaliers seront bientôt là, ils vont venir en force. Le Couronnement est dans moins d'un mois, ils doivent déjà avoir quitté la Montagne.

— Et si c'était ça, leur plan, perturber la Danse une fois encore ? Ou peut-être qu'ils ont prévu d'agir avant même l'arrivée des Cavaliers ? Ou peut-être...

Vincentius était aussi désemparé que son cousin.

— Je n'en sais rien. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de descendre là-dessous. Tu devais bien avoir un plan pour la suite, non ?

— Non, je voulais simplement savoir ce que Bellinus manigançait, répondit Maurus, découragé. Je comptais le prendre à part un de ces jours et lui conseiller de mettre un terme à tout ça, même si j'ai entendu dire ici et là que la seule porte de sortie lorsqu'on s'engage sur cette voie, c'est la mort.

— Et qu'est-ce qu'on devient, nous, là-dedans ? Est-ce qu'on ne ferait pas mieux de se taire ? On ignore tout de leurs intentions, et c'est le travail des mages d'espionner, pas le nôtre. Je suis sûr qu'ils arriveront à les arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

— Tu es vraiment convaincu de ce que tu racontes ? Il serait sans doute plus sage de mettre l'impératrice au courant.

— Comment veux-tu l'approcher ? Et même en imaginant qu'elle accepte de te recevoir, qu'est-ce que tu lui diras ? Moi aussi, il m'a semblé reconnaître certaines voix dans le cercle, mais au final, on n'est pas plus avancés. Si on les dénonce qu'est-ce qui nous dit qu'ils ne vont pas lâcher leurs chiens sur ton frère ?

Maurus ne savait plus quoi penser. Sa tête était en feu. Il ne voyait qu'une seule issue, il fallait mettre Valeria au courant. C'est elle qui lui avait appris à monter, avant qu'elle ne parte sauver le monde en compagnie du Premier Cavalier, celui-là même qui aurait dû devenir empereur.

Valeria était le mage le plus puissant qu'il connaisse et l'une des rares personnes en qui il avait

une confiance absolue. Elle saurait quoi faire.

Et si jamais elle ne faisait pas partie du détachement qui faisait le voyage pour assister à la Danse ? Peut-être même ne lui laisseraient-ils pas le loisir de quitter la Montagne après ce qu'elle avait fait.

Il fallait qu'il prenne contact avec elle d'une manière ou d'une autre. Un messenger mettrait bien trop longtemps à lui parvenir et il n'avait de toute façon ni le rang, ni les relations, et encore moins les moyens d'envoyer un messenger jusque là-bas.

Il fallait qu'il trouve un moyen de la contacter. Elle lui dirait quoi faire, Valeria avait toujours une solution, elle ou son étalon, c'était tout de même un dieu, après tout.

Maurus fendit la foule avec l'assurance et la morgue d'une personne de haut rang et Vincentius, qui était pourtant bien plus grand que lui, peinait à maintenir l'allure. Ils tournèrent à l'angle d'une rue plus passante, et au milieu de la foule cosmopolite, dans la lumière de ce matin ensoleillé, Maurus se sentit de nouveau presque en paix avec lui-même.

## 7.

L'école sur la Montagne était en effervescence. Pour la seconde fois depuis l'arrivée de Valeria, les cavaliers les plus chevronnés et les étalons les plus puissants allaient quitter le sanctuaire pour se rendre à la cité impériale d'Aurelia.

L'événement était exceptionnel. La dernière fois qu'une telle chevauchée avait eu lieu, les événements avaient pris un tour funeste et, parmi les cavaliers, les sentiments étaient pour le moins mitigés. La tradition exigeait de surcroît que le couronnement ait lieu le jour du solstice, éloignant ainsi les cavaliers et les étalons les plus puissants de la Montagne, précisément au moment où les futurs apprentis qui avaient reçu l'Appel étaient mis à l'épreuve.

Il leur fallait pourtant partir. Entamer une Danse de la destinée pour l'empereur ou l'impératrice faisait partie de leurs devoirs sacrés. Il ne leur était pas plus loisible de décliner cet honneur qu'il ne leur était possible d'abandonner les étalons dont leur magie même dépendait.

Il aurait pourtant semblé plus sage de demeurer sur leur Montagne, à l'abri de toutes les attaques. Rien ne pouvait les atteindre dans leur forteresse, là où les dieux eux-mêmes veillaient sur eux.

C'est la raison pour laquelle le Maître avait conclu un accord. La moitié des Premiers, la plupart des Seconds et l'ensemble des Troisièmes et Quatrièmes Cavaliers demeureraient à l'école, tandis que seize Premiers et Seconds Cavaliers accompagnés de seize étalons se rendraient à Aurelia.

Valeria ferait partie du voyage en qualité de servante et d'étudiante après quoi elle demeurerait à Aurelia sous le commandement de Kerrec, durant les jours qui suivraient la Danse.

Ils avaient l'intention de tenter quelque chose d'inédit et sans doute assez périlleux, et Kerrec était parvenu à convaincre le Maître que leur salut en dépendait certainement.

Il s'agissait d'ouvrir une annexe de l'école à Aurelia, les faire ainsi un peu sortir de leur retraite sacrée sur la Montagne et intégrer le cœur de l'empire. Si leur magie pouvait survivre ainsi au grand jour et au tumulte de la foule citadine, alors peut-être aurait-elle une chance de se maintenir et même de prospérer.

Cette évolution était capitale, l'immobilité était en train de les scléroser.

Nombreuses étaient les voix, de par le monde au-dehors des portes du sanctuaire, qui s'élevaient pour clamer que la magie équine était désormais inutile. Les haruspices pouvaient parfaitement lire l'avenir sans avoir besoin d'étudier les motifs et les traces laissés dans le sable par une troupe de cavaliers. Les augures voyaient les événements à venir et, qui sait, peut-être certains

ordres de mages seraient-ils même capables de modeler ce futur à leur guise, une fois que les Cavaliers auraient renoncé à leurs prérogatives sur ce domaine magique particulier.

Valeria était occupée à étudier les motifs d'ombre et de lumière que dessinait le soleil sur le sol de sa chambre, tout en songeant au passage du temps, au destin et à l'avenir de cette école qu'elle était finalement parvenue à intégrer à l'issue d'une lutte acharnée. Seul le bruit de succion du bébé troublé par d'occasionnelles déglutitions, venait troubler le silence.

La nourrice était assise près de la fenêtre, ses longs cheveux sombres tombant en cascade sur les fines boucles noires de Grania qui profitait de l'instant, les yeux mi-clos, le visage paisible. La poitrine de Valeria avait enfin cessé de la faire souffrir. Les premiers jours d'allaitement avaient été pénibles. Grania était insatiable et le lait coulait de ses seins en un minuscule filet continu. Elle avait beau retourner le problème en tous sens, il lui avait fallu se rendre à l'évidence ; sa mère avait raison, elle avait besoin de la nourrice.

La jeune femme était d'un naturel discret, elle ne faisait jamais rien qui aurait pu faire douter Valeria de sa qualité de mère, et se montrait toujours d'humeur égale. En revanche, elle ne faisait preuve d'aucune sympathie particulière à son égard.

— La nature est ainsi faite, avait commenté Morag trois jours après la naissance.

Grania ne cessait alors de pleurer et lorsqu'on la mettait au sein, ses hurlements redoublaient. Là encore, il avait fallu la confier à la nourrice, le lait de Valeria ne lui suffisant pas.

— Ça arrive parfois avec les vaches, les moutons et les juments lorsqu'elles mettent bas pour la première fois, lui fit remarquer Morag.

— Elles ont assez de force pour mettre leur petit au monde, mais l'effort les épuise et elles sont trop faibles pour fournir suffisamment de lait. Tu n'hésiterais pas une seconde avec un animal, alors qu'y a-t-il de si terrible à confier un bébé à une nourrice ?

— Je devrais en être capable, cracha Valeria, tu me répètes que je vais bien, les Guérisseurs aussi le disent, alors pourquoi ça ne marche pas ?

— C'est vrai, tu vas bien, lui répondit sa mère avec douceur, tu devrais arrêter de lutter, ma fille, et simplement accepter que les choses soient comme elles sont. Etre mère ce n'est pas simplement mettre un enfant au monde, ce n'est que le début.

— Pour le moment, j'ai du mal à voir au-delà, grogna Valeria entre ses dents.

— Et pourtant, tu peux me croire, c'est la vérité. A présent, essaie de te reposer pendant qu'elle mange. Tu es encore bien faible, même si tu as l'impression que personne ne s'en rend compte.

Valeria émit un grondement bas de lionne colérique, mais elle savait d'expérience qu'il était vain d'essayer de tenir tête à sa mère. La seule fois où elle y était parvenue, elle avait eu la puissance de l'Appel de la Montagne pour la soutenir.

Elle avait du mal à l'accepter, mais force était de constater que le lien maternel ne possédait pas une puissance comparable. Il ne lui restait qu'à bander sa poitrine douloureuse et à prendre les remèdes que sa mère lui préparait jour après jour, en espérant que sa vitalité lui reviendrait rapidement.

\* \* \*

Un mois avait passé depuis la naissance de Grania et Valeria commençait seulement à se sentir de nouveau elle-même. Elle avait même eu l'autorisation de Morag de monter de nouveau, sous

réserve de ne pas aller plus vite qu'au pas et de ne tenter aucun saut. Peut-être l'aurait-elle fait malgré tout, simplement pour contredire sa mère, mais les étalons avaient été intraitables.

Ils étaient pires que sa mère, par certains côtés. Ils se comportaient comme si elle était aussi fragile que du verre et adoucissaient leur démarche à l'extrême, avec un excès d'égards qui donnait envie à Valeria de hurler.

— J'aime quand ça bouge, bon sang ! avait-elle braillé à Sabata, un matin où il s'était montré d'une délicatesse exaspérante. Arrête d'avancer comme ça sur la pointe des sabots, ça m'horripile ! Si ça continue, je vais descendre pour pousser !

A une certaine époque, Sabata l'aurait désarçonnée pour s'être permis ce genre de saillie, mais il s'était contenté de secouer l'encolure avant d'entamer un petit trot.

*C'est mieux que rien*, avait songé Valeria. Ils avaient chevauché ainsi un moment, et l'étalon avait fini par se détendre, adoptant malgré lui un rythme plus conforme à son habitude. Valeria quant à elle s'était concentrée sur ses propres difficultés à tenir en selle. Elle avait réalisé à quel point la grosseur avait mis au supplice les muscles qui travaillaient d'ordinaire lorsqu'elle montait.

C'était un clair matin d'été. Plusieurs jours avaient passé depuis son petit différend avec Sabata. Elle était en train de terminer son petit déjeuner et Grania était, elle, en plein repas.

Elle aurait du mal à les quitter, mais chaque jour elle se faisait un peu mieux à cette idée. Les étalons l'attendaient et il fallait faire les bagages et régler certaines affaires avant le départ pour Aurelia, le lendemain.

Valeria devait faire ses exercices matinaux, après quoi il lui faudrait dispenser un cours et en suivre quelques-uns elle-même, avant d'accueillir les nouveaux arrivants qui avaient répondu à l'Appel. L'affluence de l'année précédente ne s'était pas reproduite. Ils avaient reçu jusqu'ici le nombre de candidats habituel et ils avaient tous un profil classique. Aucun d'entre eux n'était déjà mage, membre d'un autre ordre, et il n'y avait parmi eux que de jeunes garçons, aucun homme mûr pris au dépourvu et contraint de répondre à l'Appel.

Valeria était heureuse. L'équilibre serait respecté et il y aurait le quota habituel d'apprentis intégrés à l'école.

Elle aurait déjà dû être en route, mais le soleil était doux sur son visage et les motifs qu'il traçait au sol avaient quelque chose d'étrangement fascinant. Elle avait appris l'art des motifs, elle savait discerner le hasard du déterminisme dans les nervures d'une feuille d'arbre comme dans les rayons du soleil.

Les cavaliers étaient avant tout de grands mages du motif, avant même d'être les serviteurs et les maîtres des divinités qui arpentaient la terre des hommes sous l'apparence de grands étalons blancs. Le motif sur lequel son attention s'était fixée possédait des contours délicieusement aléatoires, les ombres projetées par la fenêtre dessinant des rectangles et des losanges de pure lumière.

Les formes s'entremêlèrent et Valeria dut ciller à plusieurs reprises pour faire disparaître le flou, mais rien n'y fit, quelque chose était en train de se produire.

Le motif au sol ne correspondait plus du tout à la forme des carreaux de la fenêtre. A y regarder de plus près, un visage semblait même émerger du désordre.

Lorsqu'elle était enfant, avant de rejoindre le sanctuaire, elle s'amusait souvent à dire la bonne aventure. Pour ce faire, les mages remplissaient un récipient de métal poli, si possible en argent, voire en cuivre ou en bronze et ils l'inclinaient de sorte que la lumière du soleil éclaire la surface de l'eau, sans pénétrer dans la vasque. Ceci fait, si l'officiant possédait le don, une vision lui venait.

Valeria n'avait jamais rien vu de vraiment probant grâce à cette méthode. Elle ne possédait pas le don, cette forme de magie lui échappait.

Pourtant le motif qui ondulait au sol lui faisait énormément penser à une vasque de vision. Au centre du motif, parmi les brumes mouvantes, un visage la fixait. Un visage jeune, inquiet et singulièrement familier.

Elle se souvint de l'été précédent à Aurelia, avant que Kerrec ne parte pour la guerre. Six jeunes nobles s'étaient présentés aux Cavaliers, désireux d'apprendre à monter à la manière des mages équins. Maurus était le premier à s'être présenté, en compagnie de son cousin Vincentius et il s'était montré un élève appliqué et agréable. Il était le plus doué de la bande et de loin. Avec un peu de pratique, il ferait un merveilleux cavalier, même s'il n'avait pas reçu l'Appel de la Montagne.

Il la regardait à présent, avec dans le regard un mélange de soulagement et de victoire, et elle se demanda ce qui avait pu le mettre dans un tel état. Si tout cela n'était qu'un rêve, il était étonnamment réel. Elle perçut la voix lointaine de Maurus, comme s'il l'appelait depuis l'autre extrémité d'un long couloir. Ses mots, cependant étaient parfaitement compréhensibles.

— Valeria, les dieux soient loués ! J'avais peur que ça ne fonctionne pas. Pelagius m'a assuré que cela marcherait, mais il n'est guère qu'un apprenti haruspice et je craignais que...

Il tourna vivement la tête, comme si quelqu'un le secouait sans ménagement. Lorsque son image redevint nette, son débit avait changé. Il s'exprimait plus lentement et de façon plus concise.

— Désolé, je perds du temps avec mes bavardages. Je ne savais pas vers qui d'autre me tourner et j'avais peur que vous ne soyez pas présente à la cérémonie du Couronnement. Vous y serez, n'est-ce pas ?

— C'était mon intention.

— Bien. C'est très bien. J'espère que vous arriverez à temps.

— A temps pour quoi ?

Elle sentit son estomac se nouer. Elle s'était doutée, sans vraiment en prendre conscience, que quelque chose était sur le point de se produire.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle.

— Pelagius vient de me dire que je peux faire en sorte de vous montrer ce qui se trame, mais j'ai besoin de votre aide. Il dit que c'est de la magie du motif. Vous devez vous concentrer sur ma voix et sur mon visage et vous verrez tout.

Manifestement Maurus ne comprenait pas vraiment les mots qu'il employait, et ce simple détail acheva de la convaincre qu'elle n'était pas en train de rêver. C'était bel et bien le jeune garçon d'Aurelia et il avait réussi à l'atteindre par le biais du sortilège de vision.

Maurus était certes de ceux qui s'écoutent parler, mais il n'en était pas frivole pour autant. S'il avait mis de tels moyens en œuvre pour transmettre son message, ce devait être important et très urgent.

Ça pouvait également être un piège. L'empire tout comme la Montagne avait de nombreux ennemis et Valeria s'en était fait, pour certains d'entre eux, des adversaires personnels. Elle n'avait pas l'intention de permettre à un seul d'entre eux de la menacer elle ou son enfant par le biais de quelque sortilège que ce soit.

Elle ne ressentait aucune duplicité chez Maurus et l'enchantement qu'il avait fait tisser pour l'atteindre lui semblait sain, elle se résolut donc à suivre ses instructions. Il n'y avait là rien de compliqué, il lui suffisait de déployer le motif du message devant elle et d'y plonger sa conscience.

Elle constata que l'ouvrage possédait par endroits des arêtes un peu trop aiguës, preuves que le mage qui en était l'auteur n'était pas un maître de l'art. Il lui fallait être prudente pour éviter que son propre motif ne se déploie trop et ne se retrouve piégé dans l'ouvrage.

Elle avait trouvé l'exercice plus aisé lorsqu'elle l'avait pratiqué dans la salle de cours, avec l'aide et l'appui du Premier Cavalier Gunnar. Aujourd'hui, elle était seule et ne pouvait compter que sur elle-même.

Elle focalisa sa conscience sur chacun des fils qui constituaient le motif envoyé par Maurus. Lorsqu'elle eut le contrôle des fils périphériques, elle faufila sa conscience jusqu'au centre et en déploya le cœur.

Elle fut immédiatement assaillie de sensations violentes. Elle vit la salle, elle renifla l'odeur du sang sur l'autel, elle contempla le cercle avec, en son centre, la créature surgie du néant.

Les mots prononcés par les officiants se gravèrent au plus profond de sa mémoire, et tout aussi soudainement qu'elle était venue, la vision cessa. Maurus la regardait depuis le centre du magma solaire qui ondulait au sol. Son image commençait à se dissoudre et sa voix devenait moins distincte.

— Valeria, avez-vous reçu la vision ?

— Oui, j'ai tout vu.

— Que devons-nous faire ? Vous savez ce qu'est cette chose ? Vous pensez qu'on peut l'arrêter ?

— Je l'ignore pour le moment, répondit Valeria, d'une voix qu'elle voulait rassurante. J'ai besoin de réfléchir. Je ferai tout mon possible, ça, je vous le promets.

Maurus poussa un profond soupir de soulagement qu'elle entendit à peine.

— Je m'en remets à vous, mais quoi que vous fassiez, j'espère que vous le ferez vite, je doute que nous ayons beaucoup de temps devant nous.

— Je vais m'y employer. Nous serons à Aurelia d'ici une semaine. Si vous pensez que les événements risquent de se précipiter, demandez audience à l'impératrice elle-même et montrez-lui ce que vous m'avez montré. N'ayez pas peur d'aller la voir, et n'hésitez pas à le faire. Dites-lui que vous venez de ma part.

Maurus répondit quelque chose, mais Valeria n'entendit pas un mot. La lumière était en train de décroître et le motif perdait de sa cohérence. Avant qu'elle n'ait eu le temps de lui demander de parler plus fort, il avait disparu.

Le motif d'ombre et de lumière dessiné par la fenêtre reprit sa place sur le sol.

Grania dormait paisiblement dans les bras de sa nourrice et Valeria était vraiment très en retard pour ses exercices matinaux.



## 8.

Pour Valeria, le reste de la matinée se déroula dans un grand état de confusion que personne ne sembla vraiment percevoir à part les étalons, qui se gardèrent bien de le lui faire remarquer de quelque façon que ce soit. Leurs serviteurs mortels, quant à eux, étaient bien trop occupés par les préparatifs du départ pour se soucier de ce genre de détail.

Elle fit certaines recommandations aux apprentis cavaliers qui étaient sous sa responsabilité, mais elle aurait été bien en peine de se souvenir lesquelles, à part les mises en garde d'usage leur enjoignant de rester en un seul morceau, et elle-même semblait avoir du mal à mettre en pratique ses propres conseils.

Ceux d'entre eux qui devaient partir pour Aurelia le lendemain étaient dispensés de théorie et de pratique et s'affairaient à préparer leurs affaires, s'assurant également que les étalons étaient prêts pour ce voyage.

Le message de Maurus ne changeait en rien le plan initial. Elle partirait le lendemain. La bataille était loin d'être perdue, elle n'avait même pas encore commencé, et Valeria n'avait aucunement l'intention de baisser les bras à un moment pareil.

Le bébé était en âge de voyager et la nourrice l'aiderait à s'occuper d'elle. Valeria pouvait également compter sur la présence de Morag, qui ferait le chemin avec eux jusqu'au village d'Imbria. Grania serait presque autant en sécurité sur la route qu'elle l'était sur la Montagne.

Valeria n'était pas vraiment surprise d'apprendre qu'une poignée de nobles fomentaient un complot contre l'empire, c'était tellement prévisible ! Mais le fait que Maurus se soit tourné vers elle, plongé dans un tel désarroi et en proie à une terreur si profonde, lui faisait dresser les cheveux sur la nuque. Ce n'était tout simplement pas son genre de s'effrayer de cette façon. Il était d'un naturel désinvolte, même s'il avait la tête sur les épaules, et les choses avaient d'ordinaire assez peu de prise sur lui.

Ce qu'il venait de vivre l'avait profondément affecté. C'était une magie bien sombre qu'il avait vue à l'œuvre, sans l'ombre d'un doute, et cette chose était à l'évidence extrêmement dangereuse.

Les barbares étaient les ennemis jurés de l'empire, ils ne vivaient que par le meurtre et pour la conquête et menaient contre l'empire une guerre d'usure depuis de nombreuses années aux marches des terres impériales. Leurs guerriers avaient le culte du sang versé et vénéraient la douleur dont les prêtres avaient élevé la pratique en un véritable art.

Si des ennemis de l'empire avaient fait entrer l'un de ces prêtres dans les murs d'Aurelia, cela ne pouvait signifier qu'une chose ; ils s'apprétaient à empêcher le couronnement. Ils allaient sans

doute tenter d'atteindre l'impératrice et peut-être essaieraient-ils d'altérer la Danse une nouvelle fois.

Valeria ne comprenait pas comment l'impératrice pouvait ignorer qu'une telle menace pesait sur elle. Briana n'était pourtant pas idiote, aucun de ses conseillers ne l'était.

Le couronnement et la Danse seraient sous étroite surveillance, rien ne serait laissé au hasard. Qu'est-ce qu'un prêtre de l'Unique, seul, même s'il pouvait compter sur l'appui de quelques nobles, espérait accomplir ?

Tout en réfléchissant, Valeria se dirigeait vers le réfectoire pour aller prendre son déjeuner, mais lorsqu'elle émergea de ses pensées, elle avait déjà dépassé le bâtiment et se trouvait tout près des écuries. Elle hésita à tourner les talons, mais poursuivit sa route. Tout bien considéré, elle n'était pas si affamée que ça, le message de Maurus et la vision qu'il lui avait envoyée lui avaient coupé l'appétit.

Elle tourna au coin d'un bâtiment d'un pas décidé et télescopa Kerrec qui arrivait de la direction opposée, sans réaliser immédiatement que c'était lui. Il la rattrapa in extremis avant qu'ils ne basculent tous les deux à la renverse, emportés par leur élan. Ils se redressèrent et Valeria leva les yeux vers lui, le souffle court. Elle était heureuse de le croiser là, heureuse comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années, alors qu'ils avaient partagé la même couche la nuit précédente.

Ils n'avaient guère fait plus que dormir ensemble depuis la naissance de Grania. Valeria n'avait pas envie d'aller plus loin et Kerrec avait respecté son choix ; il n'était pas ce genre d'homme.

Et à cet instant précis, elle le regretta. Une sensation violente la saisit, aussi vive et aiguë qu'une lame entre les côtes, aussi impérieuse que le torrent dévalant de la Montagne au dégel du printemps, en un courant glacial et puissant chahutant les cailloux sur son passage.

Elle se colla à lui et l'embrassa à pleine bouche et il répondit à son baiser avec la même fougue.

Comment avait-elle pu oublier ça ? La maternité avait décidément le don d'étouffer la femme sous le manteau de la mère, et Valeria était surprise de s'être laissé prendre à ce piège.

Il semblait qu'elle soit bel et bien mortelle, tout bien considéré. Elle ferma les yeux et laissa la chaleur de ce baiser irradier jusque dans son ventre. Le goût de ses lèvres et son odeur enivrante lui firent tourner la tête.

Leurs corps s'emboîtaient à la perfection. Elle se cambra pour se coller encore plus contre lui, avant de reprendre ses esprits tandis qu'il la repoussait avec douceur. Non, ce n'était vraiment pas l'endroit idéal pour le jeter au sol et pour le chevaucher.

Elle rouvrit les yeux et plongea son regard dans les pupilles d'un noir d'encre aux reflets argentés, qu'elle avait appris à aimer. Il lui sourit en passant sur elle un regard attendri.

— Ça fait longtemps qu'on ne s'est plus offert un de ces moments, remarqua Kerrec.

— Trop longtemps à mon goût, lui répondit-elle.

— On doit pouvoir attendre encore quelques heures, non ?

Elle passa son doigt sur les lèvres de son amant, en dessinant le contour délicat, ce qui eut pour effet de faire vaciller sa résolution de patienter encore un peu. Elle parvint néanmoins à conserver son sang-froid.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce qui t'amène, il y a un problème ? C'est Grania, parvint-il à demander en faisant un effort visible pour se ressaisir.

La question la fit brutalement redescendre sur terre.

— Non, non, aucun problème avec Grania, ni avec qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Kerrec leva un sourcil, surpris de la façon dont elle avait formulé sa réponse. Il prit sa main dans la sienne et d'un commun accord tacite, ils prirent la direction des écuries.

\* \* \*

Tous les étalons étaient de sortie dans les enclos, ou à l'exercice, et les écuries étaient vides, calmes, plongées dans une douce pénombre.

Les équipements et les harnais étaient proprement rangés et prêts pour le voyage du lendemain. Les boîtes contenant les caparaçons rituels dont les étalons seraient revêtus pour la Danse étaient déjà verrouillées et chargées sur les chariots et les selles polies luisaient dans la demi-obscurité, bien alignées.

Valeria chassa du revers de la main quelques grains de poussière qui s'étaient déposés sur la selle de Sabata et laissa courir un doigt sur l'un des anneaux luisants de son mors.

Kerrec ne la pressait jamais, pour quoi que ce soit, et c'était l'une des choses qu'elle appréciait le plus chez lui. Si elle avait quelque chose à lui dire, il pouvait attendre, sans lui poser la moindre question, qu'elle soit simplement prête à parler. Et si elle souhaitait rester silencieuse, il respectait sa décision. Mais cette fois, c'était trop énorme pour qu'elle puisse garder la nouvelle pour elle seule. Elle devait s'en ouvrir à lui comme Maurus l'avait fait avec elle. Aussi lui parla-t-elle, sans y mettre les formes.

La réaction de Kerrec, ou plutôt le sang-froid avec lequel il accueillit la nouvelle en disait long sur sa force de caractère. Passé le premier choc, il contempla la scène que Valeria lui présenta et l'observa jusqu'au bout, sans en interrompre le cours, après quoi il demeura silencieux, laissant les images s'effacer lentement à chaque battement de paupières.

Valeria attendit patiemment que la vision se dissipe. Kerrec demeura silencieux et Valeria n'osa pas le déranger, elle prit donc son mal en patience, ainsi qu'il l'avait fait quelques minutes plus tôt pour elle. Elle avait du mal à tenir en place. Kerrec était un maître, elle n'était encore qu'une apprentie, aussi fragile sur ses jambes qu'un poulain nouveau-né.

— Ce jeune homme aurait été plus inspiré de consulter ma sœur, lâcha-t-il enfin.

— Il n'était pas certain que cela en vaille la peine, répondit Valeria en s'excusant presque, c'est tout de même l'impératrice, comment pourrait-il franchir le cercle de ses gardes et de ses mages ?

— Il faudra pourtant bien que quelqu'un la prévienne. Les conjurés ont fait pénétrer un prêtre du dieu des barbares à Aurelia, et d'après ce que j'ai pu en voir par les yeux du garçon, ce n'est pas un quelconque serviteur, celui-là semble redoutable. Nous sommes en position de faiblesse, plus encore que nous ne l'étions quand lui et ses semblables ont rompu la Danse. L'emprise que ma sœur possède sur la cour et sur le conseil est encore fragile. Même avertie du péril et préparée à y faire face, elle demeure bien plus vulnérable que ne l'était mon père ; elle fait une cible trop facile.

— Je suis certaine qu'elle en a conscience. Est-ce que tu peux lui faire parvenir la vision ?

— En tout cas, je peux essayer, mais elle est protégée par tout un collège de mages des différents ordres qu'abrite Aurelia. Je suis puissant, mais sans doute pas à ce point.

— Tu le serais avec l'aide des étalons, pourquoi ne pas leur demander leur concours ?

— Que moi je le leur demande ? Et pourquoi pas toi ? lui répondit-il en soulevant un sourcil surpris.

— Parce que tu es son frère, et parce que tu es bien plus doué dans ce domaine que je ne le suis.

J'en suis encore à apprendre les rudiments. Alors oui, le charme n'est pas si compliqué à accomplir lorsqu'on est face à face, mais sur une telle distance... Qu'est-ce qui se passera si j'échoue ?

— J'en doute fort, rétorqua Kerrec, surtout avec les étalons pour t'aider.

— Même avec leur aide, je serai moins efficace que toi.

Kerrec considéra un moment son argument, pesant le pour et le contre.

— Je vais le faire, dit-il enfin.

— Ici, maintenant ?

— Dès que je serai prêt.

Elle fut sur le point de protester, mais se ravisa. Après tout, c'était elle qui lui avait confié ce fardeau, elle pouvait désormais difficilement critiquer la façon dont il choisissait de l'aborder.

Un sourire passa sur les lèvres de Kerrec. Il savait exactement ce qui se passait dans la tête de Valeria.

— Ça ne durera que quelques heures, la rassura-t-il en lui caressant la joue du bout des doigts.

— C'est aussi ce que tu as dit pour nous.

Kerrec eut l'élégance de ne pas rire à ce trait.

— Disons un peu moins de quelques heures, dans ce cas.

Mais Valeria ne fut pas satisfaite de sa réponse.

— Et si jamais ces quelques heures changeaient nos vies, pour le pire.

— Ça n'arrivera pas. Je sens que les motifs commencent à changer, mais ils ne menacent pas encore de rompre. Pas cette nuit, en tout cas. Si je vois juste, ce que les conjurés ont entrepris de réaliser prend du temps, beaucoup de temps. Il leur faudra plus d'un jour ou deux pour mettre leur plan au point.

— Mais comment peux-tu ?

— Pour trouver, il suffit bien souvent de savoir où chercher.

Valeria fit la moue. Il avait parfois le don de lui rappeler qu'il était bien plus qu'un mage équin. Il était né pour régner sur l'empire, mais l'Appel en avait décidé autrement, et il avait dû renoncer à sa destinée impériale. Il en concevait, Valeria le savait, un regret intime, une blessure secrète qui ne se refermerait sans doute jamais complètement. Et puis son père était mort, mais avant de mourir, il lui avait transmis le don, et depuis lors, Kerrec pouvait sentir toute la magie d'Aurelia se déverser en lui.

Cela avait guéri ses blessures et cela lui avait rendu la pleine jouissance de sa magie, mais surtout il était depuis ce jour lié à la terre de ses ancêtres, ainsi qu'aux sujets de l'empire.

Sa sœur Briana possédait elle aussi ce don, mais pour elle, cela ne procédait pas d'un choix. A la mort de l'empereur, le pouvoir lui était échu tout naturellement. Elle était l'héritière du trône, liée à ce pays, liée à la magie qui la parcourait.

Le don n'était pas de ces choses que l'on peut partager. L'empereur avait conçu son héritage comme un outil de réconciliation et d'apaisement, mais peut-être y avait-il un autre motif, peut-être Artorius avait-il eu la prescience que l'empire aurait besoin, pour survivre, que ses deux enfants unissent leurs forces.

Kerrec semblait serein et lorsqu'il l'embrassa, Valeria sentit à la fois la force et la douceur qui émanaient de lui, comme au passage d'une flamme.

— Bientôt, murmura-t-il.

Une clameur à l'extérieur attira leur attention, ainsi que le martèlement des sabots. Les

Cavaliers ramenaient les étalons aux écuries pour qu'ils soient étrillés et sellés avant les exercices de l'après-midi.

Valeria s'éclipsa rapidement. Ce n'était pas le moment d'être prise en faute, même s'il était probable que tout le monde soit déjà au courant à propos de Kerrec et d'elle. Ceux qui ne l'étaient pas le seraient bien assez tôt lorsqu'ils verraient Grania. Cela faisait longtemps que Valeria ne s'était plus confrontée à l'opprobre populaire et elle manquait de pratique.

Kerrec s'amusa de sa réaction, mais il n'essaya pas de la retenir. Lorsque le Cavalier de tête ouvrit les portes de l'écurie et y fit entrer le soleil à flots, Valeria était déjà à l'autre bout du bâtiment.

\* \* \*

Kerrec était bien plus troublé qu'il ne l'avait laissé paraître devant Valeria. Il aurait aimé avoir sous la main ce jeune écervelé qui s'était mis en tête de la contacter alors qu'elle était si loin, et de déverser son anxiété sur elle, plutôt que de demander audience à l'impératrice, comme tout citoyen sensé l'aurait fait à sa place. Bon sang, il aurait pu trouver quelqu'un d'autre à importuner avec ses histoires !

Ce simple fait pouvait être la preuve que tout cela n'était qu'un piège. Valeria jouissait d'une certaine notoriété parmi les mages, elle était la première femme à avoir jamais reçu l'Appel de la Montagne et elle était une ennemie acharnée des opposants à Aurelia. Par deux fois elle avait fait échouer les plans visant à mettre à bas l'empire et ses dirigeants. De nombreuses personnes lui vouaient une haine farouche.

Kerrec lui-même était sans doute moins populaire que ne l'était Valeria et pour ce qui était de la haine, son frère qui l'avait haï au-delà de toute raison et du plus profond de son cœur dément était désormais mort, détruit par sa propre magie. Il restait pourtant des hommes, tant au cœur même de l'empire que parmi les barbares, qui l'auraient volontiers vu mort, sinon pire.

C'était là le genre de réflexions qu'il valait mieux garder dans un coin de son esprit et qu'on traitait mieux au pas tranquille d'un cheval. Kerrec sella donc un jeune étalon, un animal à la fois fougueux et doux, du nom d'Alea.

Le cheval sembla ravi de se dégourdir les jambes dans l'une des cours secondaires, désertées à cette heure de la journée. Kerrec hésitait à choisir ce jeune étalon pour l'accompagner durant le voyage jusqu'à Aurelia, mais tandis qu'il passait ses doigts dans la crinière de l'animal, flattant la solide encolure, il le sentit bouillir d'impatience à cette simple idée. Alea voulait voir le vaste monde qui s'étendait par-delà la Montagne.

— Tu seras exaucé, lui glissa Kerrec au moment même où il prenait la décision.

Il saisit les rênes et se hissa en selle avec douceur.

Alea était encore jeune, il n'était descendu de la Montagne que deux ans auparavant. Il était issu de la même fratrie que celle dont faisait partie le fier Sabata, l'étalon de Valeria, et même s'il était très prometteur, il lui restait beaucoup à apprendre avant de maîtriser son art. Kerrec tirait de ces exercices basiques un plaisir simple et intense. Cela lui permettait d'apaiser son esprit et de focaliser son attention.

Tandis qu'il tournait en cercles parfaits en alternant pas, trot et galop, il commença à apercevoir les contours d'un autre cirque d'entraînement, situé dans une autre ville. Le cheval qu'il montait était

un peu plus petit et nettement plus massif. Sa robe n'était pas gris clair, mais noir mat et il avait une encolure moins large, terminée par deux petites oreilles d'un brun clair, de cette couleur qu'on appelle bai.

Kerrec maintint sa prise sur l'ouvrage et fit un effort de volonté, jusqu'à parvenir à dissocier sa conscience de celle de l'autre cavalier, ainsi, il lui sembla chevaucher côte à côte avec sa sœur. Alea inclina la tête à l'intention de la monture de l'impératrice, une Dame baie qui, contrairement à toutes les autres mères des dieux, avait décidé de choisir un cavalier mortel et avait quitté la sécurité de la Montagne.

Ils chevauchaient en suivant un motif identique, ce qui ne pouvait être une coïncidence. Chaque courbe, chaque inflexion renforçait l'harmonie de leur Danse. Briana adressa un sourire à son frère.

— Je te souhaite le bonjour, lui dit-elle avec détachement, comme s'ils n'étaient pas séparés par quatre-vingts lieues de montagnes et de plaines.

Kerrec la salua d'un signe de tête. La Dame avait pris le contrôle du motif, qui se faisait de plus en plus complexe, même s'il restait pour le moment à la portée de son jeune étalon. La vision que Maurus avait transmise à Valeria apparut çà et là dans les courbes de la Danse.

Le visage de Briana demeura impassible. Elle l'avait vue, Kerrec en était certain, mais elle resta imperturbable.

Il était bien résolu, de son côté, à ne lui poser aucune question. Il avait fait ce qui devait être fait. L'impératrice savait désormais ce dont Maurus avait été témoin, il lui appartenait de prendre les décisions qui s'imposaient.

Briana poursuivit la construction du motif un moment, ce qui surprit Kerrec. C'était tout de même une Danse, un passage ouvert dans le tissu même du temps et de la destinée, même si elle était improvisée, qu'elle ne correspondait à aucun rituel établi, et qu'il n'y avait aucun augure présent pour en interpréter les présages. Mais les Dames, il le savait, se moquaient bien de ces contingences.

Elle avait choisi de poursuivre la Danse pour des raisons qui certainement ne le concernaient pas, et qui n'étaient sans doute liées en rien à la teneur de son message. Le meilleur parti qu'il pouvait prendre était de continuer à chevaucher sans poser de questions. Les réponses viendraient en leur temps, si tel était son bon plaisir.

Les motifs semblaient à première vue anodins, mais la vision de Maurus les couvrait d'une ombre malsaine. Un prêtre du Dieu Unique, une cabale de nobles scélérats, un autel sacrificiel qui semblait avoir vu couler le sang à de nombreuses reprises, tout ça semblait pourtant assez limpide, du moins à première vue. Se pouvait-il qu'un nouveau complot contre l'empire soit en marche ? A moins qu'il ne s'agisse de la résurgence d'une cabale plus ancienne. Le prêtre avait dit quelque chose qui interpellait Kerrec. La créature s'était moquée de ceux qui l'avaient conjurée. Cela signifiait sans nul doute que quelqu'un d'autre, quelqu'un doté d'un plus grand pouvoir l'avait attirée jusque-là. Un pouvoir suffisamment énorme pour parvenir à faire surgir du néant une telle créature.

Cette pensée lui fit froid dans le dos, et il fit un effort de volonté pour se maîtriser avant qu'Alea ne ressente sa tension. Le jeune étalon ne méritait pas d'être accablé de la sorte et la Danse se passerait bien de ce genre de distorsion.

Kerrec se promit de partir pour Aurelia le lendemain à l'aube. Quelque chose se tramait, et quoi que ce soit, sa sœur et lui devaient faire tout leur possible pour l'empêcher. Et il leur fallait des alliés.

Tandis que la Danse se poursuivait, il en intégra chaque motif, mémorisant chaque courbe. Cela

pouvait s'avérer parfaitement inutile ou cela pouvait être capital, les dieux seuls le savaient, ce n'était pas à un mortel, tout archimage qu'il soit, qu'il appartenait de trancher en cette matière. Pourtant, avec un peu temps devant lui, il ne désespérait pas de parvenir à démêler l'écheveau des événements récents.

— Vous en êtes certaine ?

Valeria prit une profonde inspiration, tout en resserrant les sangles de la selle de Sabata. Autour d'elle, la caravane se mettait lentement en ordre de marche dans la chiche lumière de l'aube. La question en elle-même ne la surprit pas, en revanche elle fut étonnée de se la voir posée par cette personne en particulier.

Maître Nikos tenait les rênes d'un étalon presque aussi vénérable et majestueux que l'était Oda, qui se tenait un peu plus loin, au milieu du groupe de chevaux qui ne seraient pas montés, du moins pas durant cette première journée de voyage.

— Absolument, rétorqua Valeria en s'inclinant avec respect, tant à l'intention du cavalier que de sa noble monture.

Le Maître jeta un regard sur la petite troupe qui se préparait derrière Valeria. Morag était déjà à bord de son chariot, en compagnie de la nourrice et de Grania repue, qui dormait paisiblement.

— Il ne leur arrivera rien, le rassura-t-elle, ma mère n'est sans doute qu'une femme du commun, mais elle possède de grands talents de mage.

— Votre mère n'a rien de « commun », comme vous dites et ce n'est pas pour elle que je me fais du souci, ni même pour l'enfant. C'est à vous que je pensais en disant cela.

— Je vais bien, lui assura-t-elle, et je vous promets que si je sens ne serait-ce qu'un début de fatigue, je monterai à bord du chariot. Ma mère m'a déjà sermonnée à ce sujet, monsieur.

— Oui, j'imagine qu'elle l'a fait. Je vous présente mes excuses, il se peut que nous nous montrions un peu trop protecteurs, j'en ai conscience, mais sachez que malgré tous les reproches que l'on a pu vous faire, vous nous êtes précieuse.

Valeria réprima un sourire et retint à grand-peine les larmes qui lui montaient aux yeux, vestige de l'hyper-émotivité liée à la grossesse.

— J'en ai conscience, monsieur. Je ne tenterai rien d'insensé, vous avez ma parole.

Il lui tapota maladroitement la main, un geste qu'il n'avait manifestement pas l'habitude de faire et dirigea son étalon vers l'avant-garde de la caravane.

Valeria termina de harnacher Sabata, malgré les légères embardées de l'étalon qui commençait à s'impatienter. L'animal n'avait jamais réussi à comprendre comment une caravane pouvait être aussi lente à se mouvoir, et si cela n'avait dépendu que de lui, nul doute qu'ils auraient déjà été en route depuis plus d'une heure.

Valeria repoussa son museau quémendeur et se mit en selle. Il essaya de lui mordre le pied,



mais ne rua pas et n'essaya pas de la mettre à bas de la selle, il savait que c'était une mauvaise idée.

Ce sursaut de tempérament la fit rire. Lorsque Kerrec arriva à son niveau, il aperçut le sourire qui flottait encore sur son visage et le lui rendit avant de lui voler un baiser.

— Tu sembles d'excellente humeur ce matin, dis-moi, remarqua-t-elle.

— Toi aussi, on dirait.

Kerrec laissa la bride sur le cou de Petra et passa en revue d'un coup d'œil les visages de ceux qui les accompagnaient. Ils étaient tous là, du jeune apprenti jusqu'au Premier Cavalier, celui-là même qui accueillerait les Appelés et qui célébrerait la Danse du Solstice.

Valeria laissa son regard s'attarder sur chaque visage. Tous ses coreligionnaires étaient restés à l'école pour poursuivre leurs études, en compagnie des nouveaux arrivants. Elle se surprit à les passer tous en revue mentalement, comme si elle était destinée à ne jamais les revoir, avant de se reprendre. Non, elle ne devait pas se laisser aller à ce genre d'idées ! *Je ne serai partie que pour une saison, deux, tout au plus. Mon foyer, c'est la Montagne, et nulle part ailleurs, aussi loin que puissent me mener mes pérégrinations.*

Pourtant, ce qu'ils avaient entrepris, Kerrec et elle, était parfaitement inédit et personne ne pouvait présumer de ce qui allait en résulter. Et puis il y avait ce message de Maurus, Valeria n'avait pas la naïveté de penser que la déroute des armées d'envahisseurs et la déconfiture de leurs mages décourageraient d'éventuels candidats à l'annexion d'Aurelia.

Cependant, à chaque jour suffisait sa peine, et pour l'heure, elle décida de se concentrer sur son étalon capricieux et sur sa propre convalescence, tout en évitant de trop penser à l'école, dont elle ne retrouverait sans doute pas le confort avant l'hiver. Le soleil était déjà haut et le brouillard s'était presque totalement dissipé, lorsque la caravane s'ébranla lentement. C'était une matinée magnifique, une belle journée pour chevaucher vers la cité impériale.

\* \* \*

Morag ne quittait pas sa fille des yeux. Valeria, comme la plupart des gens de son âge, vivait dans l'illusion qu'elle était invincible. Elle ne se remettait qu'à peine d'un accouchement difficile, plus pénible encore que Valeria elle-même ou que son amant, d'ordinaire si sensible, ne semblaient s'en rendre compte.

Si Morag avait eu droit au chapitre, elle aurait interdit à Valeria de quitter le confort du chariot, mais sa fille était une cavalière, il était aussi vital pour elle de chevaucher que de respirer. Et manifestement, elle avait décidé d'en profiter jusqu'au bout puisqu'elle avait choisi, de ses trois montures, la plus agitée.

Qu'il soit un dieu ou pas n'y changeait pas grand-chose, cet animal était stupide, et Morag n'avait fait aucun effort pour lui cacher son mépris.

Au moins eut-elle la satisfaction de constater que l'étalon avait pris note de son mécontentement, car s'il continuait de sautiller à tout bout de champ, il avait cessé de ruer et de caracoler pour un oui ou pour un non. Il espaçait même tellement ses rodomontades qu'après un moment, Morag constata qu'il était rentré dans le rang et ne manifestait plus son tempérament fougueux qu'à travers d'occasionnels mouvements de la tête ou de la queue.

Valeria chevauchait toujours avec ce port noble qui distinguait les élèves de l'école des autres cavaliers. Pourtant, Morag discernait dans son maintien une légère raideur dans les épaules. Elle

allait le lui faire remarquer quand Valeria fit une embaardée en direction du chariot et sauta depuis sa selle à l'intérieur du véhicule. Le geste était joli, Morag dut bien l'admettre, quoiqu'à regret. Sa fille était un peu pâle, mais elle semblait en forme.

Morag sentit ses propres épaules se relâcher tandis que Valeria se détendait et se trouvait un endroit confortable parmi les sacs et le matériel appartenant aux cavaliers, que Morag avait consenti à embarquer sur son chariot. La nourrice, avec un à-propos très professionnel, tendit le bébé à sa mère, mais Valeria ne fondit pas à la simple vue de sa progéniture, comme le font d'ordinaire les mères. Son affection prenait des chemins plus détournés. Elle prit le petit corps enveloppé de langes contre son sein, la tête légèrement inclinée, et elle resta là à contempler sa fille endormie.

Morag elle-même commençait à somnoler, bercée par le balancement du chariot, le pas des chevaux et par la chaleur de ce début d'été. Il était presque inutile de guider la mule, encerclée par le reste de la caravane, et les protections qui avaient été dressées pour protéger le convoi étaient au moins aussi puissantes que ses propres enchantements. Ce n'était pas étonnant : où que porte le regard, on trouvait des mages.

Les cavaliers ne semblaient pas faire grand cas de la sécurité, du moins en apparence. En réalité, une mouche aurait eu des difficultés à se frayer un chemin au centre de la caravane ; les leçons du passé leur avaient été profitables.

Morag sombra dans un demi-sommeil. Son attention demeurait focalisée sur la route, sur le convoi et sur les enchantements qui les enveloppaient, mais sa conscience s'envola vers des cieux différents.

Elle erra un moment sur les terres d'Imbria où elle croisa son époux et ses enfants, c'était un rêve agréable et un sourire fleurit malgré elle sur ses lèvres. Puis peu à peu, le rêve s'assombrit, comme un orage d'été venant gâcher une belle journée ensoleillée. Un mur de nuages noirs roulait vers elle, arrivant de l'est. Elle n'en eut pas de vision claire, juste des ténèbres sans forme distincte, portées par un vent funeste.

Une tour s'élevait au sommet d'une colline arasée, comme ces forteresses de son pays natal d'Eriu. Le vent et la pluie s'abattaient sans relâche sur ses pierres. Un éclair jaillit, et la foudre frappa, mettant la tour à bas. Parmi les ruines, la terre s'ouvrit comme une bouche gigantesque sur un gouffre de néant absolu.

Le néant se déversa et avala toutes choses. La terre et le ciel disparurent et rien ne demeura que l'oubli.

\* \* \*

Valeria avala l'air comme un nageur perçant la surface. Dans son rêve, elle étouffait. Il n'y avait plus d'air, l'univers lui-même semblait avoir disparu, rien ne demeurait que le Chaos.

Elle se recroquevilla dans son nid de bagages et de sacs. Des pinceaux de lumière solaire passèrent sur elle et sa fille commença à s'éveiller entre ses bras.

Valeria profita de chacun de ses gestes, chacune de ses petites ruades, chacun de ses petits gémissements de faim. Dans son cauchemar, tout cela avait cessé d'exister, le Chaos avait tout dévoré.

Elle confia Grania à sa nourrice et se rassit dans le lit au fond du chariot qui ondulait sur le chemin pentu qu'empruntait la caravane.

Depuis le siège du cocher, sa mère jeta un œil par-dessus son épaule, ses yeux d'un vert émeraude étaient voilés d'une ombre inhabituelle.

— Toi aussi, tu l'as vu, n'est-ce pas ? lui demanda Valeria malgré elle.

Morag acquiesça de façon imperceptible.

— C'est mauvais signe, continua-t-elle, si le phénomène est d'une telle puissance alors que nous venons à peine de quitter la Montagne...

— Peut-être ferais-tu bien de rebrousser chemin, suggéra Morag.

— On ne peut pas faire une chose pareille.

— Si la Montagne peut te protéger, il faut...

— Et qui protégera l'impératrice ?

— Est-ce qu'elle n'a pas tous les ordres de mages à sa disposition ?

— Ils seront impuissants contre ça.

Morag se retourna sur le banc, laissant la mule se guider toute seule.

— Et qu'est-ce que tu fais du bébé dans tout ça ?

Le regard de Valeria glissa sur le petit paquet dans les bras de la nourrice et son visage s'empourpra. Manifestement, elle n'avait pas poussé sa réflexion aussi loin.

— Je suis une mauvaise mère, n'est-ce pas ? J'aime cette enfant, et je tuerais quiconque s'aviserait de lever la main sur elle, mais le monde ne se réduit pas à ce petit être.

— C'est vrai, lui répondit sa mère d'un ton tout sauf rassurant.

— Ce n'est pas elle qui importe le plus, c'est ça ? souffla Valeria, et tu le savais, bien avant que je n'en aie moi-même conscience.

— Je te connais, tu n'es pas faite pour les petits plaisirs du foyer.

Morag disait vrai, mais Valeria ne s'était pas attendue à ce que cette révélation soit si douloureuse. Tous les espoirs et les rêves qu'elle avait nourris alors qu'elle était enceinte de Grania, les choses qu'elle s'était imaginée faisant avec son bébé, en commençant par le plus simple des gestes, l'allaitement, toutes ces choses s'étaient envolées dès l'instant de sa naissance. Les souffrances qu'elle avait endurées durant ces neuf mois et le supplice du Chaos rôdant à la lisière de son être étaient venus se mettre entre elles.

Valeria secoua vivement la tête, non, elle était en train de se trouver des excuses. La vérité était bien plus simple, elle était née comme ça et toute la bonne volonté du monde n'y changerait rien.

Grania avait terminé son repas. Portia l'interrogea du regard et elle tendit l'enfant à Valeria qui refusa de la tête.

— Accepterais-tu de la prendre avec toi, demanda-t-elle à Morag, au moins jusqu'à ce que nous soyons fixés sur ce qui se trame à Aurelia.

— Ce serait sans doute plus sage, à moins bien sûr que son père ne s'y oppose.

— Il acceptera, lui assura Valeria.

En tout cas, il ne s'opposerait pas à ça. Il considérerait certainement lui aussi que Grania serait plus en sécurité à Imbria plutôt que de se retrouver au cœur de l'orage qui s'annonçait. Quant à savoir comment il prendrait le fait de ne pas avoir été consulté avant que la décision soit prise...

Valeria ferait face à ce problème quand il se présenterait à elle. Elle avait le voyage pour y réfléchir, elle pouvait encore profiter un peu de cette vision de lui en père comblé, avant que les nuages ne voilent le soleil, avant que le poids du monde ne vienne de nouveau peser sur leurs épaules, comme ils semblaient destinés à le supporter encore et encore.

Kerrec trouvait sa fille à la fois fascinante et terrifiante. C'était une si petite chose, si dépendante, et pourtant les motifs qui l'entouraient étaient si vastes qu'ils semblaient pouvoir englober le monde tout entier.

Plus effrayant encore était l'effet que cette enfant avait eu sur son cœur lorsqu'il l'avait pour la première fois prise dans ses bras. Lui d'ordinaire si détaché, créature au sang-froid entièrement dévoué à son art et à Valeria, lui dont même les enchantements paternels avaient été incapables de réchauffer le cœur, brûlait d'un feu intérieur si intense à la seule vue de cette enfant, qu'il avait peine à se reconnaître lui-même.

Il avait entendu parler de gens prêts à se sacrifier pour sauver leur progéniture, des femmes bien souvent, car les mères semblaient posséder une réserve d'amour si profonde qu'elle paraissait sans limites. Il avait toujours jugé ces histoires un peu enjolivées, jusqu'au jour où il avait tenu cette petite chose entre ses mains, hurlante et encore humide du ventre de sa mère. Il avait alors réalisé que ces histoires étaient bien en dessous de la réalité.

Il avait imaginé que le temps atténuerait la violence de ses sentiments, mais il n'en était rien. Il apprenait simplement à contenir son affection, et passait lentement de la fascination ébahie pour cette enfant, à un état de léger vertige cotonneux. Il se fit donc une raison. Il aimerait ce petit être au-delà de toute mesure, et pour le restant de ses jours, c'était ainsi. Ce sentiment-là lui était familier, il le ressentait déjà pour Valeria. Aussi fit-il en sorte de considérer son attachement pour les deux femmes de sa vie de façon similaire, de manière à se simplifier la vie et à mettre de l'ordre dans ses sentiments.

Il avait tant de fois parcouru la route qui partait de la Montagne, qu'elle lui semblait aussi familière que le chemin de sa chambre aux écuries, mais cette fois c'était différent. Grania était là, dans le chariot de sa grand-mère, et c'était comme s'il voyait cette route pour la première fois. Il se surprit à être beaucoup plus attentif que d'ordinaire, à l'affût du moindre danger, et tout en restant vigilant, il s'amusa intérieurement de ce changement de caractère, tellement à l'image de l'étalon qui d'instinct protège sa progéniture.

Il avait déjà été victime d'une embuscade sur cette route et cela avait abouti à des souffrances dont le souvenir, quoi qu'il fasse, ne s'effacerait sans doute jamais.

Il savait que cela ne risquait plus de se reproduire, désormais, ses ennemis étaient tous morts et leur plan avait échoué et quelle que soit la nature du nouveau péril qui les guettait cette fois, les cavaliers ne pécheraient plus par excès de candeur. Cette fois on ne les prendrait pas par surprise.

En tant que Premier Cavalier, Kerrec se devait de concentrer sa magie sur les charmes de protection tissés autour de la caravane et il était de son devoir d'en maintenir l'efficacité à la seule force de sa volonté. Passé le troisième jour de voyage, les sortilèges étaient devenus suffisamment puissants pour parvenir à se maintenir d'eux-mêmes sans qu'il ne soit plus besoin pour un cavalier de veiller sur eux.

Kerrec protégeait la caravane, mais à travers elle, c'était aussi Valeria, Morag et Grania qu'il protégeait. Jamais encore la caravane des cavaliers n'avait accepté en son sein d'autre femme que Valeria, sans parler d'un bébé. Il avait craint que certains cavaliers ne s'en offusquent, mais tous bêtifiaient à peu près autant que lui devant Grania.

Que Valeria soit là ou non, il y avait toujours quelqu'un pour chevaucher à côté du chariot ou même pour y grimper et se pencher avec un regard attendri sur la minuscule petite attraction. Pas un seul instant Grania n'était laissée seule ou sans protection. Sa mère et sa grand-mère dormaient auprès d'elle la nuit, et se relayaient pour veiller sur elle dans la journée, avec une constance que Kerrec trouva presque alarmante.

Entre les deux femmes et lui, il voyait difficilement comment quiconque aurait pu faire du mal à son enfant. Mais il sentait qu'il y avait autre chose.

Les deux femmes partageaient un secret, quelque chose qu'il ignorait. Il aurait voulu croire qu'elles ne lui cachaient pas délibérément certains éléments. Pourtant, le soir lors des feux de camp, Valeria se montrait particulièrement peu loquace, sans pour autant refuser de communiquer avec lui, mais uniquement de façon plus charnelle. Morag quant à elle avait déjà fort à faire avec la nourrice et le bébé pour ne pas se préoccuper de lui, si bien que personne ne trouvait rien à redire à leur comportement, à l'exception de Kerrec.

Il se résolut donc à prendre son mal en patience. Quelle que soit la menace dont elles tenaient à taire l'existence, elle ne s'abattra pas sur la caravane sans signes avant-coureurs, et afin de s'en assurer, Kerrec renforça les défenses en usant d'une parcelle du pouvoir hérité de son père, de sorte que la terre elle-même soit sur ses gardes et que le pays tout entier soit prêt à réagir.

Quel que soit le péril qui pesait sur leurs épaules, il devait compter avec l'antique magie impériale autant qu'avec la puissance des étalons et de leurs cavaliers.

L'ouvrage se tissa avec une facilité déconcertante, la magie équine et les enchantements impériaux se mêlant avec aisance et grâce pour ne plus former qu'un tout homogène.

Kerrec ne s'était pas attendu à un tel phénomène, qui le prit totalement par surprise. Encore une fois la Montagne s'évertuait à renforcer certains pouvoirs tout en en affaiblissant d'autres.

Tout cela se fit malgré lui et il regarda le tissu de la réalité se modifier subtilement autour de lui. Cela n'avait rien d'effrayant, il lui fallait simplement se faire à cette idée. Il y avait là comme un juste retour des choses et tandis qu'il chevauchait ainsi au milieu des montagnes, il se sentit baigné par une magie puissante, qui semblait avoir atteint l'harmonie et la plénitude.

Il se fit la promesse de ne plus rien considérer comme acquis désormais, et de ne jamais oublier qu'à tutoyer les sommets, la chute n'en est que plus douloureuse.

\* \* \*

Valeria sentit le poids du regard de son amant peser sur ses épaules. Elle n'avait pas voulu l'inquiéter plus que de raison, mais Kerrec était bien trop perceptif et il savait qu'elle lui cachait

quelque chose.

Il ne poserait aucune question, comme à son habitude, et durant leurs moments d'intimité, il se contenterait de lui murmurer des mots doux. Cent fois elle avait eu l'occasion de tout lui dire, et cent fois elle avait laissé passer l'opportunité. C'était par lâcheté et elle le savait, mais que pouvait-elle y faire ?

Plus elle attendait, plus elle savait qu'il lui serait difficile, le moment venu, de passer aux aveux. Il fallait qu'elle le fasse sans tarder, qu'elle brise le silence, mais les jours passaient et leur arrivée à Aurelia se rapprochait. Bientôt Morag quitterait la caravane pour rejoindre Imbria et Grania l'accompagnerait, même si son père avait certainement son mot à dire à ce sujet.

La nuit précédant le départ de Morag, Valeria resta en sa compagnie jusque tard dans la nuit. Dans la tente à côté, on entendait le léger ronflement de la nourrice. C'était une belle nuit, le ciel était dégagé et il faisait bon.

— J'aurais juré la voir me sourire, aujourd'hui, murmura Valeria berçant doucement Grania contre son sein, et je ne crois pas que c'était juste une grimace due aux coliques.

— Je suis persuadée qu'elle t'a souri, lui glissa Morag d'un ton réconfortant, elle s'éveille au monde en ce moment, comme ils le font tous un jour ou l'autre et elle reconnaît désormais sa mère.

L'humeur de Valeria était aussi changeante que ciel d'hiver et brusquement, ce ciel s'assombrit.

— Vraiment ? Je suis bien certaine que ça ne durera pas.

— Je ferai en sorte qu'elle ne t'oublie pas.

— Si ça se trouve, elle m'aura oubliée dans quelques jours, une semaine, deux au maximum. Ce n'est qu'une affaire de temps.

— C'est possible, répondit simplement Morag.

Valeria luttait contre son instinct qui lui dictait de serrer fort sa fille contre elle. Elle savait que ça ne ferait que l'effrayer et qu'elle pleurerait immanquablement.

— Dieux, qu'est-ce que nous sommes en train de faire ? se lamenta Valeria.

— Nous la protégeons, chuchota Morag, s'il y a bien une chose que je sais, c'est qu'aux yeux de tous ces conspirateurs et de ces nobles perfides, nous autres gens du commun, nous n'existons pas. Tant que nous payons nos impôts et que nous baissons la tête à leur passage, ils se contentent de ponctionner parmi nos fils, lorsqu'il leur prend la fantaisie d'aller faire la guerre et voilà tout.

Valeria acquiesça à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'une paysanne de plus à leurs yeux ? Même s'ils se mettaient à sa recherche, ils ne sauraient pas par où commencer.

— Comment peux-tu être aussi sûre de toi ! s'exclama Valeria, réveillant Grania qui ouvrit la bouche et se mit à pleurer. Kerrec les rejoignit et lui chanta une berceuse pour la rassurer. Un instant surprise, l'enfant leva son regard vers le visage de son père éclairé par la lumière des torches et se mit à babiller en retour.

Valeria retint son souffle tandis que Kerrec s'agenouillait précautionneusement près d'elle et, de nouveau, Grania émit un gazouillis et lui sourit. Un vrai sourire que même Morag ne pouvait pas faire passer pour une grimace involontaire. En voyant son enfant sourire, Valeria retrouva une étincelle de joie de vivre, même si son cœur était déchiré par la culpabilité. Kerrec quitta son enfant des yeux et se tourna vers elle.

— Je crois que tu as quelque chose à me dire, affirma-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Valeria déglutit avec difficulté. Sa gorge était sèche.

— Je suis désolée, commença-t-elle, j'aurais dû... j'ai cette sale habitude de ne jamais...

— C'est vrai. Dis-moi ce qu'il y a, dis-moi ce que tu as vu.

— Le Chaos, bredouilla-t-elle.

Il y eut un moment de silence absolu.

— Ah, dit-il simplement.

Et ce fut tout.

— Nous ne l'avons pas détruit, continua-t-elle, cette chose, ou ceux qui la vénèrent. Elle est toujours là et elle nous veut, parce que nous représentons tout ce qu'elle ne sera jamais.

— Je vois. Tu penses au couronnement ?

— Ou à la Danse, ou plus certainement aux deux à la fois. Briana est prise dans ce filet, à tel point que je n'arrive pas à distinguer jusqu'où son entourage est impliqué. Il y a la vision de Maurus, mais ce n'est pas tout. Manifestement ces gens, quels qu'ils soient, ont ouvert des portails qui n'étaient pas destinés à l'être.

Kerrec acquiesça d'un air sombre, ses yeux étaient d'un noir intense à la lumière des flammes.

— Tu as donc pris la décision d'éloigner Grania du danger.

— C'est ce que je souhaite. Tu m'en veux ?

— Non. Si la tempête du Chaos doit tout engloutir, elle ne sera pas plus en sécurité à Imbria qu'à Aurelia, mais peut-être vivra-t-elle un peu plus longtemps.

— Elle aura une vie longue et heureuse, rétorqua Valeria avec une pointe de fierté maternelle. Et je vais mettre un terme à tout ça, poursuivit-elle, j'ignore encore comment, mais je vais le faire, tu peux me croire.

— Nous allons tous nous y employer, ajouta-t-il en tendant son doigt à Grania qui le saisit de sa petite main potelée et le tint serré de toutes ses forces, comme si elle ne voulait plus jamais le lâcher.

\* \* \*

Morag les quitta à un carrefour. Elle n'était plus qu'à une demi-journée d'Imbria. Grania dormait paisiblement dans les bras de la nourrice. Valeria n'aurait pas dû souffrir, elle le savait. Après tout, l'enfant n'avait que six semaines, elle était bien trop jeune pour connaître le chagrin ou le déchirement des adieux, mais le cœur d'une mère se ferme parfois à la raison.

Elle déposa un baiser sur son front tiède et marqua un temps d'arrêt. Est-ce qu'il n'était pas un peu trop chaud ? Est-ce qu'elle avait un début de fièvre ? Si c'était le cas, le mieux pour elle était de rejoindre au plus vite la demeure de Morag et non de courir les routes vers Aurelia. Elle avait confiance en sa mère pour veiller sur sa petite fille, mais cela n'atténuait en rien sa douleur. Valeria déposa un baiser rapide sur la joue de Morag et retourna vers Sabata d'un pas rapide, se retenant pour ne pas courir. Si Morag lui parla alors, elle ne l'entendit pas à travers le bourdonnement qui enflait dans ses oreilles.

Kerrec, quant à lui, prit un peu plus de temps pour faire ses adieux. Lorsque Valeria osa enfin regarder en arrière, elle le vit chevaucher dans sa direction, le visage impassible tandis que derrière lui, le chariot cahotait sur la colline en direction d'Imbria.

Elle se raidit sur sa selle. Oui, elle avait pris la bonne décision. Grania serait en sécurité, autant qu'elle pouvait l'être.

Le reste de la caravane poursuivit sa route. Elle chercha la main de Kerrec et constata qu'il lui

tendait la sienne. Ils chevauchèrent ainsi, main dans la main, leurs montures flanc à flanc, en direction d'Aurelia.



Briana faisait l'école buissonnière. Le palais était plein de nobles qui n'attendaient qu'elle pour commencer le conseil, tandis qu'un nombre à peu près égal de serviteurs attendaient son assentiment dans une galerie attenante, pour faire de son couronnement l'événement le plus fastueux qu'on ait jamais vu. Pendant ce temps, au temple, les prêtres patientaient, espérant qu'elle finirait par se présenter pour participer à un rituel auquel elle ne pouvait de toute façon pas déroger. Pourtant elle était là, dans ses vieux vêtements de monte, à se glisser subrepticement dans l'Ecole des cavaliers pour voir si Corcyra avait enfin mis bas.

Elle se sentait le cœur étonnamment léger, étant donné les circonstances. Trop peut-être. Elle était prise dans une sorte de vertige, d'ivresse, comme si elle venait de parvenir en haut d'une montagne après une longue et harassante ascension, pour finalement, arrivée au sommet, se jeter dans le vide.

Elle imaginait le sol, loin au-dessous d'elle, à peine visible derrière l'épaisse couche de nuages. Elle était parfaitement consciente que son corps se briserait à l'issue de cette chute, mais pour l'heure, tout ce qui importait, c'était cette sensation grisante de flotter dans l'espace infini.

Il était encore tôt et l'atmosphère était fraîche et remplie de parfums. Les brumes de la nuit s'étaient déjà dissipées, promesse d'une journée particulièrement douce.

Elle s'engagea dans la venelle qui séparait le palais de l'Ecole des cavaliers, redressant les épaules et bombant la poitrine. Le poids de sa charge n'était pas réellement écrasant, après tout elle avait été élevée pour l'assumer, c'était son destin, depuis sa naissance, malgré cela, elle avait besoin de s'échapper de temps à autre, de se ressourcer.

La venelle empruntait de nombreux embranchements, serpentant entre les bâtiments. Elle s'engagea dans une ruelle plus étroite qui menait aux écuries. L'endroit était vide, à l'exception d'une grosse jument baie et de la jeune Corcyra à la robe noire. Toutes ses sœurs avaient mis bas dans les jours qui avaient précédé et elles paissaient à présent l'herbe grasse en compagnie de leur progéniture, en dehors des murs d'Aurelia. Avec autant d'espace à leur disposition, les deux juments étaient libres d'aller et venir comme bon leur semblait dans l'enceinte de l'écurie, elles pouvaient même rejoindre le cirque si la fantaisie les prenait, ce qui n'était pas le cas quand Briana arriva. La Dame à la robe baie avait la tête enfouie dans sa mangeoire et dégustait un peu de foin savoureux. Corcyra regarda Briana arriver depuis sa stalle, l'œil placide. Elle avait le ventre pendant et les flancs étrangement plats. Elle avait la croupe basse et la taille flasque, exactement l'air d'une jument qui s'apprête à mettre bas.

— C'est pour cette nuit, dit Quintus, le palefrenier, en s'approchant de Briana, elle croise les jambes et elle retient son souffle, c'est un signe.

— Ah, les juments, souffla Briana en secouant la tête.

Briana pénétra dans la stalle et Corcyra réagit à peine. Elle passa sa main sur l'encolure de l'animal et lui flatta les oreilles.

— Ce ne sera plus très long, affirma-t-elle.

La Dame à la robe baie lui répondit d'un grognement dubitatif. Elle avait certes l'apparence d'un cheval, mais dans le monde des esprits, elle était l'égale des dieux. Si elle avait choisi de vivre à Aurelia parmi les hommes et de faire semblant de n'être que la monture favorite de l'impératrice, c'était simplement qu'elle poursuivait un autre dessein, connu d'elle seule.

Briana se serait bien gardée de l'interroger à ce sujet. La Dame l'avait choisie pour être sa cavalière, ce qu'aucune Dame n'avait fait depuis plus de mille ans. D'ordinaire, les Dames vivaient sur la Montagne et ne se montraient jamais aux mortels, à l'exception de quelques cavaliers triés sur le volet et chargés de prendre soin d'elles là-haut, dans les hautes pâtures.

La Dame n'obéissait en réalité qu'à son bon vouloir. Elle était libre d'aller et venir à sa guise et Briana ne vivait que pour la servir, ni plus ni moins. Peut-être était-ce pour cela qu'elle avait choisi Briana. Une impératrice avait sans doute, plus que quiconque, besoin qu'on lui rappelle constamment qu'il y avait en ce monde des forces qui la dépassaient. Face à cette petite jument un rien pataude, Briana apprenait l'humilité.

Ce matin-là, la Dame était encore plus renfermée sur elle-même que d'ordinaire et Briana en apprit bientôt la raison de la bouche de Quintus.

— J'ai reçu un message hier, Madame. Les cavaliers seront là cette nuit, demain au plus tard.

Il ne faisait aucun doute qu'un message d'une teneur identique l'attendait au palais, attendant de lui être délivré par l'un des nombreux fâcheux que Briana faisait de son mieux pour éviter aujourd'hui.

— Parfait, dit-elle en laissant échapper un petit soupir de soulagement. J'en suis heureuse. Sont-ils tous bien portants ? Personne ne manque ?

— Tout le monde va bien, la rassura Quintus, et pas la moindre embûche en chemin.

— Faites en sorte d'annoncer leur arrivée, voulez-vous ?

— Avec plaisir, Votre Grâce.

Briana devait, à regret, quitter l'écurie. Le devoir l'appelait, et son cri devenait plus assourdissant à chaque heure qui passait. Elle prit malgré tout le temps de flatter l'encolure de la Dame et de la régaler d'un morceau de sucre. Corcyra en avala chaque grain et en réclama davantage.

— Regarde, tu as tout mangé, s'exclama Briana les mains levées, en éclatant de rire.

La Dame renifla bruyamment et frotta son museau humide contre la main de Briana qui grimaça avec un air amusé et essuya sa main contre son vêtement usagé. L'impératrice réfléchit à une réplique bien sentie et de circonstance, mais rien ne vint. La Dame se détourna, les oreilles dressées.

Briana était seule avec Corcyra dans la stalle, Quintus l'attendait à l'extérieur. La jument s'énerma brusquement, se mettant à tourner en rond d'une façon très caractéristique que Briana avait appris à reconnaître. Chaque muscle du puissant corps était tendu et son esprit était entièrement focalisé sur l'écoute de son équilibre interne, sa queue fouettant l'air sans s'arrêter. Corcyra se mit à taper du pied régulièrement tout en continuant à tourner en cercle dans la stalle et soudain, elle bascula au sol. Au même moment, elle perdit les eaux. Briana voulut se précipiter vers elle, mais elle

savait que c'était inutile. La jument fut prise de spasmes et la surface argentée de la crépine recouvrant la silhouette sombre du poulain apparut sous sa queue.

Briana parvint à distinguer la courbe des sabots, les uns à la suite des autres, puis la forme effilée de la tête.

Tout se déroulait parfaitement. Chacun des poulains dont la naissance était prévue à cette saison était venu au monde sans encombre, comme si leurs ancêtres les prémunissaient contre les aléas de la naissance auxquels étaient soumis les humains. Tous étaient les enfants d'un dieu blanc, fruit de l'union avec l'étalon Sabata durant les longues nuits d'été.

Le poulain mettait un temps anormalement long à venir au monde. Cela faisait sans doute plus d'un demi-sablier que cela avait commencé. Briana se rassura en songeant que si quelque chose avait été anormal, Quintus aurait déjà été dans la stalle, occupé à faire ce qui devait être fait. Au lieu de ça, il restait à l'extérieur, les bras croisés sur la poitrine, à regarder calmement Corcyra en train de mettre bas.

Lorsque le poulain fut à demi sorti, la crépine se rompit et il commença à remuer ses pattes antérieures de façon désordonnée, creusant des sillons dans la paille étalée au sol. Sa tête était à l'air libre et il cherchait déjà à téter, remuant les lèvres dans le vide. Il réclamait le sein de sa mère, encore en proie aux douleurs de l'accouchement.

Il avait la robe sombre que tous les dieux en devenir possédaient à leur naissance et il portait une tache blanche sur le front. Lorsque ses poils seraient secs, nul doute qu'il serait du même noir que sa mère. Peut-être garderait-il cette couleur sombre toute son existence, même s'il était plus probable que sa robe vire au gris ainsi qu'elle l'avait fait pour son père.

L'animal n'était pas encore entièrement sorti que déjà Briana savait que c'était une jument, comme tous les autres poulains de l'année. Elle venait de naître, mais on pouvait déjà remarquer qu'elle avait une solide tête carrée et des hanches bien larges. Elle tenait ça de son père. Ça et ses grands yeux étonnamment brillants et attentifs pour un animal si jeune et qui se tournèrent bientôt vers elle au moment où le dernier spasme l'expulsa enfin sur la paille.

Sa mère resta un long moment allongée, la respiration haletante, avant de lever la tête pour apercevoir la petite chose trempée et luisante qu'elle venait de mettre au monde. Ses naseaux frémissaient. Son petit tendit la tête en direction de sa mère et ils établirent leur premier contact physique hors de son ventre.

Briana sentit sa gorge se nouer. C'était ridicule, sans doute, mais ce premier contact, ce premier instant de tendresse la bouleversait à chaque fois.

Le souffle de la Dame vint lui agacer doucement l'oreille. Elle posa sa joue contre la sienne et laissa courir ses doigts sur sa longue tête effilée.

La Dame avait mis bas au moment où cela avait été prévu, Briana en avait le sentiment intime. C'était là une bonne et grande chose et les dieux seraient satisfaits.

Il restait à présent à Briana à endosser de nouveau sa défroque d'impératrice. Son escapade d'une heure n'avait que trop duré. L'empire n'allait pas s'écrouler pour si peu, mais elle devait mettre bon ordre personnellement dans un grand nombre d'affaires, tout particulièrement à l'aube de son couronnement.

La Dame lui tendit sa crinière et lui proposa son dos. Il aurait été injurieux de refuser, aussi saisit-elle une pleine poignée de longs poils soyeux et grimpa-t-elle à califourchon sur son échine.

Elle sortit ainsi de l'écurie, montant à cru et sans rênes, dans la lumière aveuglante du matin.

La cour extérieure était bondée, pleine de cavaliers et de chevaux. Les montures avaient pour la plupart des robes blanches ou grises et leurs cavaliers, majoritairement vêtus de brun, allaient et venaient avec une grâce et une aisance qui disait leur grande maîtrise de la monte, même une fois qu'ils avaient posé le pied au sol.

Briana laissa échapper un grand éclat de rire lumineux et deux cavaliers se tournèrent vers elle. Ils se tenaient côte à côte, et avaient à peu de chose près la même taille. L'un lui adressa un sourire chaleureux, ses yeux argentés brillants d'affection. L'autre était une cavalière et lui sourit de toute la blancheur de ses dents.

— Kerrec ! s'écria Briana, Valeria !

Elle sauta à terre sans même réfléchir et se retrouva dans leurs bras, les enlaçant tous deux affectueusement.

Son frère recula d'un pas et la tint à bout de bras pour mieux voir son visage.

La dernière fois qu'ils s'étaient vus, Kerrec était un homme brisé, à moitié dément, rongé par la haine et la douleur et elle le retrouvait beau, en pleine forme, épanoui.

Bien sûr, elle ne pouvait pas le lui dire de façon aussi directe, elle se contenta donc de lui sourire.

— Tu as l'air en forme, s'exclama-t-elle avec une platitude qu'elle-même jugea navrante.

— Quant à toi, je trouve que l'habit d'impératrice te va à ravir, rétorqua-t-il avec élégance.

— Disons que ça dépend des jours, fit-elle avec une grimace. Ce matin, j'ai plutôt tendance à fuir les responsabilités comme la peste.

— Vous m'aviez plutôt l'air de quelqu'un sur le point de s'y replonger, quand nous sommes arrivés, intervint Valeria.

Briana acquiesça.

— Est-ce que tu as du nouveau ? lui demanda Kerrec.

— Rien qui sorte de l'ordinaire, lui répondit-elle, et de ton côté ?

— Rien à signaler.

— Ils prennent leur temps, fit remarquer Valeria.

— Sans aucun doute.

En temps normal, Briana s'en serait inquiétée sur-le-champ, mais elle était trop heureuse de ces retrouvailles et elle se laissa envahir par la joie simple de les revoir tous deux.

Les autres cavaliers s'étaient reculés et lorsque Briana se tourna vers eux, ils s'étaient réunis en cercle autour d'elle. Tous lui souriaient et certains inclinèrent légèrement la tête lorsque son regard se posa sur eux. Les cavaliers n'étaient pas tenus de s'incliner devant qui que ce soit, et ce simple geste était une belle preuve de respect à son endroit.

Elle s'inclina en retour ainsi qu'il était de coutume et salua le Maître avec déférence.

— Monsieur, vous arrivez à point nommé.

— C'est ce que je me suis laissé dire. Nous allons nous retirer durant toute la matinée, mais ce soir, lorsque nous aurons rempli nos tâches quotidiennes, peut-être pourrons-nous dîner ensemble ?

— J'en serais honorée, répondit Briana.

— C'est entendu, à ce soir donc.

Ce furent les seules paroles qu'ils échangèrent. Le Maître retourna à ses obligations, qu'elle devinait d'importance et les autres cavaliers se dispersèrent à sa suite. Kerrec et Valeria restèrent à ses côtés, mais elle devina leur gêne.

— Rejoignez-les, je reviendrai vous voir ce soir.

Valeria acquiesça avec un sourire et l'embrassa rapidement. Kerrec déposa un long baiser sur son front avant de la laisser partir.

— C'est bon d'être de retour, soupira-t-il.

Les yeux de sa sœur s'élargirent de surprise. Après ce qu'il avait vécu à Aurelia, cet aveu était pour le moins surprenant, et terriblement réconfortant. Elle lui rendit son baiser fraternel et lui fit signe de rejoindre ses compagnons.

\* \* \*

La Dame l'attendait, ainsi que les devoirs inhérents à sa charge, mais à présent, elle était d'humeur joyeuse et elle était heureuse de s'y replonger. Plus tôt elle en aurait fini avec ses obligations, plus tôt elle pourrait revenir se détendre entre les murs de l'école.

Valeria n'avait aucune raison d'être aussi effrayée. La cité d'Aurelia tout entière était sous la protection de sortilèges si puissants que sa tête en bourdonnait. Rien ne pouvait traverser de tels remparts magiques, à part peut-être un dieu, et tout prêtres qu'ils étaient, les envoyés des barbares n'étaient pas des dieux.

Et puis il y avait les dieux blancs, porteurs du pouvoir de la Montagne, mais dont la puissance cumulée n'égalait pourtant pas celle de la Vénérable à la robe baie qui les avait accueillis à leur arrivée.

Chacun avait fait ce qui était en son pouvoir pour protéger la ville. Rien ne viendrait perturber la Danse et l'impératrice serait saine et sauve.

Pourtant, même au sein de l'école, alors que les étalons étaient tranquilles dans leurs stalles et que les cavaliers s'étaient retirés dans leurs cellules, Valeria ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose de capital continuait de leur échapper. Elle n'aurait pas su dire quoi, et elle retournait le problème en tous sens, sans trop savoir dans quelle direction chercher. Il y avait quelque part quelque chose qui ne se trouvait pas à sa juste place.

Elle se promit de s'en ouvrir aux autres lors du repas car à l'évidence, elle ne devait pas être la seule à l'avoir remarqué. Tous étaient des mages maîtrisant l'art du motif, et si l'un de ces motifs dissonait par rapport à l'ensemble, nul doute qu'ils seraient en mesure de le percevoir.

D'ici là, il ne lui restait qu'à s'occuper des chevaux et à aller voir Quintus. Et puis il y avait un nouveau poulain et elle tenait à lui rendre visite. Lorsqu'elle se fut acquittée de ces tâches, une chambre avait été préparée à son intention afin qu'elle puisse se reposer.

Elle ne partageait pas sa chambre avec Kerrec. Dès le lever du soleil, chaque cavalier devait s'isoler afin de se préparer pour la Danse. Valeria n'y participait pas, pas plus que les autres cavaliers de rangs inférieurs, elle avait donc le loisir de dormir tout son soûl, de manger à son aise et vaquer à ses occupations sans se soucier du rituel. La séparation avec Grania avait laissé sa marque en elle et elle éprouvait les plus grandes difficultés à affronter sereinement cette réalité, tout comme elle refusait d'admettre qu'elle ne ferait pas partie de la Danse. N'était-elle pas capable de se faire obéir de tous les étalons à la fois ? N'était-elle pas le mage équin le plus talentueux parmi tous les cavaliers ?

Elle était tout cela, bien sûr, mais elle était aussi une apprentie cavalière qui n'avait pas encore passé l'épreuve qui l'élèverait au rang de Quatrième Cavalier. L'année passée, les étalons avaient insisté pour qu'elle participe malgré tout à la Danse du Solstice d'été, et Oda lui-même était

descendu de la Montagne afin qu'elle le monte.

Cette année, en revanche, les étalons restaient silencieux.

La Danse aurait lieu selon la tradition, au grand soulagement des cavaliers. Valeria suivrait, elle aussi, la tradition en s'occupant des chevaux. Elle attendrait que les cavaliers se retirent pour méditer et, le jour de la Danse, elle ferait de son mieux pour les servir et les épauler en qualité de servante et d'écuyer.

Elle ressentait une joie un peu malsaine à l'idée de se mettre au service des cavaliers. Pour une fois, elle se comporterait selon le dogme, puis, la Danse passée, et avant que le Maître ne regagne la Montagne, elle passerait l'épreuve. Si elle se montrait à la hauteur, le monde compterait un nouveau Quatrième Cavalier.

Elle s'acquitta donc de ses corvées avec un entrain qu'elle n'avait plus connu depuis qu'elle avait reçu le message de Maurus. Elle s'assura que les trois étalons étaient confortablement installés dans leurs stalles, vérifia que tout allait bien pour Petra, la monture de Kerrec, ainsi que pour Alea. Oui, décidément, la jeune jument était le portrait craché de son père, Sabata.

Le malaise qui l'avait habitée les jours précédents ne tarda pas à refaire surface alors qu'elle quittait l'écurie et qu'elle regagnait sa chambre, mais elle refusa de le laisser la submerger. Elle avait besoin de repos, tout son corps le lui criait.

Sa chambre était une pièce spartiate, anonyme, le long d'un couloir des plus banal, mais l'une de ses fenêtres, grâce aux dieux, s'ouvrait sur l'un des cirques d'entraînement de l'école. Les cavaliers de plus haut rang occupaient l'étage supérieur et l'étage du dessous était réservé aux apprentis, qui pour la plupart imitaient Valeria en s'offrant un repos bien mérité après leur long voyage.

Le lit n'était pas si inconfortable qu'il en avait l'air. Valeria s'allongea sur le dos et sentit un puissant sentiment de vide l'envahir.

Grania était à présent en sécurité. Personne là-bas, au pied de la Montagne n'était au courant de son existence, à l'exception de sa propre famille, et elle espérait que les choses demeureraient ainsi. Valeria et Kerrec étaient des cibles de choix et elle tremblait à l'idée de ce que leurs ennemis seraient capables de faire à leur fille.

L'instant d'avant, elle avait été sur le point de révéler son existence à Briana, mais voilà qu'elle hésitait. La sœur de Kerrec serait certainement furieuse d'apprendre qu'on lui avait délibérément caché un tel secret, mais c'était le prix à payer pour la sécurité de sa fille, et Valeria était prête à affronter la colère de l'impératrice.

Kerrec vint se glisser à ses côtés sous les draps. Comme si la seule évocation mentale de son image avait suffi à le faire apparaître. Valeria se sentait coupable et le ton de sa voix s'en ressentit.

— Tu n'as pas de lit ?

— Si et il est plus large que celui-là, d'ailleurs, lui répondit-il, manifestement bien décidé à rester là où il était. Qu'est-ce qui te soucie à ce point, dis-moi ? Grania est bien mieux là où elle est. Sa grand-mère va la choyer et je ne doute pas que son grand-père va l'adorer.

— Et mes frères et sœurs vont la couvrir de cadeaux, c'est certain.

Valeria laissa son regard se perdre au plafond où un pinceau de lumière venait se poser sur l'une des lézardes qui le parcourait dans toute sa largeur.

— Je ne regrette pas de l'avoir envoyée là-bas. Elle y sera à l'abri des horreurs qui s'annoncent. Je me dis simplement qu'on ne devrait peut-être pas mettre ta sœur au courant. Que peut-être son existence ne devrait être connue de personne en dehors de ceux de la Montagne et d'Imbria.

— Personne à l'exception de ma sœur.

— Et si jamais...

— Si jamais quoi ? Tu crois qu'elle nous trahirait ? C'est bien la dernière personne au monde à être capable d'une chose pareille.

La voix de Kerrec était posée, mais Valeria sentait la colère affleurer sous la surface, comme elle s'y était attendue. Il avait raison, bien sûr, et c'était souvent le cas, elle devait bien l'admettre.

— Je sais bien qu'elle est fiable, mais si jamais il devait lui arriver quelque chose et qu'on lui soutire des informations, tu sais ce qui se passera. Grania est la dernière de ta lignée et tant que Briana n'aura pas trouvé de conjoint, elle demeure l'unique héritière de l'empire.

— C'est faux, répondit-il un peu trop vivement, ma lignée a été rayée de la succession. Je suis exclu de cet héritage et par conséquent, Grania l'est aussi. Elle est la fille d'un cavalier, voilà tout. Les seuls liens du sang qui importent sont ceux qui la lient à nous, les cavaliers sont son unique famille.

— Sans doute, mais est-ce que ça aurait le moindre poids si le trône devenait vacant et que personne ne vienne le revendiquer ? Est-ce qu'un bébé de sang impérial ne ferait pas une proie rêvée ?

— Raison de plus pour que ma sœur soit mise au courant. Elle a droit à la vérité, et c'est un mage assez puissant pour résister à toute tentative de pression.

Valeria l'écoutait à peine, prenant soudainement la pleine mesure de ce que ses propres paroles impliquaient. Elle se serra contre lui si fort qu'il laissa échapper un petit grognement de protestation.

— Ce serait donc ça ? C'est ça qu'ils ont en tête ? Tu crois qu'ils ont découvert son existence et qu'ils cherchent à se débarrasser de Briana pour mettre Grania à sa place sur le trône ? Mais alors ça veut dire... si ça remonte jusqu'au conseil... s'ils ont décidé de s'emparer de l'empire par le biais d'une régence...

— Ça suffit, coupa Kerrec d'une voix douce mais ferme. Si tu as vu juste, Briana doit plus que jamais être mise au courant. Elle est la mieux placée pour confondre les traîtres au sein de son conseil.

L'argument était imparable, mais elle n'arrivait pas à se faire à cette idée.

— Je continue de penser que...

— Je sais ce que tu penses, tu n'as jamais fait confiance aux gens de la noblesse, moi y compris.

— C'est faux ! s'écria-t-elle.

— Tu sais que c'est vrai, répliqua-t-il d'une voix égale, comme si ce manque de confiance ne l'affectait pas. J'aimerais que tu nous fasses confiance, au moins pour cette fois. Mettons-la au courant.

— C'est aussi ta fille, soupira-t-elle.

— C'est vrai ?

Valeria le frappa, sans violence, mais suffisamment fort tout de même.

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Je vais aller mettre Briana au courant.

Valeria avait un nœud dans le ventre. Un nœud au creux duquel le Chaos prenait de plus en plus de place, rendant sa respiration pénible. Sans doute aurait-elle continué à discuter avec Kerrec, mais le souffle lui manqua. Elle se colla contre sa poitrine et laissa les amples battements de son cœur apaiser la tempête qui faisait rage en elle.



— Briana elle-même est une cavalière, tu n’as pas oublié, ajouta-t-il en embrassant ses cheveux.

Tu avais oublié, n’est-ce pas ?

Valeria rougit brusquement jusqu’à la racine des cheveux. Oui, elle avait oublié.

— Je suis désolée, je... je ne sais pas où j’avais l’esprit.

— Là-bas. C’est un travers que nous partageons tous. Nous sommes trop centrés sur nous-mêmes, rien ne compte en dehors de l’école, de la Montagne. Nous avons tendance à oublier qu’il existe un monde au-dehors.

— Je devrais pourtant être la première à m’en soucier.

Kerrec acquiesça en silence.

— C’est aussi pour ça que nous sommes ici, pour apprendre au contact des autres, pour voir au-delà de notre petit univers. J’ai besoin que tu sois à mes côtés pour accomplir cette tâche, tout comme j’ai besoin de l’aide de ma sœur. Nous possédons à nous trois un pouvoir bien supérieur à la somme de nos facultés individuelles.

C’était vrai, de toute éternité la Montagne avait été le cœur vivant de l’empire. La magie qui en émanait et celle de l’empereur formaient un tout indivisible et ce n’était certainement pas un hasard si durant une si courte période, un empereur et son héritier avaient tous deux connu l’Appel.

C’était un fait sans précédent dont même les augures et les haruspices ignoraient la signification cachée.

Valeria, elle, avait sa propre théorie : le cœur et la tête de l’empire avaient évolué en parallèle mais sans jamais se rejoindre durant les mille ans écoulés. Le temps était certainement venu de les réunir, et Grania était la clé de cette réunification... Ou bien elle ne l’était pas.

Elle refusait d’imaginer sa fille sur le trône. Aucun des motifs qui dansaient autour d’elle ne la destinait à cela, son destin se trouvait au pied de la Montagne, ce serait à Briana, ou à sa descendance d’assumer cette charge.

Il leur restait à survivre au couronnement, après quoi Briana devrait vivre suffisamment longtemps pour trouver un mari et pour qu’il lui fasse un enfant. Nul doute que ceux qui œuvraient à la chute de l’empire feraient leur possible pour que cela n’arrive jamais. Ils n’auraient même pas à la tuer, il leur suffirait de s’assurer qu’elle n’ait pas de descendance, ou mieux encore, qu’elle se retourne contre la Montagne en corrompant son âme...

Non, cela ne pouvait pas arriver, la Vénérable ne laisserait jamais se produire une chose pareille, à moins que cela ne serve ses obscurs desseins divins, bien entendu.

La tête commençait à lui tourner, toutes ces histoires de dieux, d’empereurs, de complots et de trahisons lui donnaient le tournis. La vie aurait dû être plus simple et la mort plus pure, vierge de la souillure du Chaos, mais il avait fallu qu’elle plonge dans cet univers de luttes de pouvoir entre les puissances de ce monde. Si elle était restée sagement à Imbria, comme l’avait souhaité sa mère, tout cela ne l’aurait concernée ni de près ni de loin, en tout cas jusqu’au jour où les ténèbres s’abattraient et engloutiraient toutes choses.

C’était ça le problème avec le destin ; tôt ou tard, il finissait toujours par tout engloutir dans sa marche absurde, le seul choix qu’il lui restait était de se laisser avaler ou de se battre.

Elle serra Kerrec un peu plus fort, comme s’accrochant à un rocher dans la tourmente. Il la tint entre ses bras puissants et sa magie les engloba tous deux dans un cocon rassurant. Elle savait que pendant ces quelques minutes d’éternité, rien au monde ne pouvait plus l’atteindre.

Elle n’était pas femme à s’en remettre aveuglément à la protection d’un homme, mais elle était

surtout un mage et elle savait quand se fier à un pouvoir qui surpassait le sien, or Kerrec était un maître de l'art. Un jour sans doute elle égalerait sa maîtrise, mais pour l'heure elle était l'élève et lui le maître, même si elle possédait une puissance brute bien supérieure à la sienne.

C'était là un constat qui induisait une certaine humilité, grande vertu du cavalier, par ailleurs, qu'elle savait devoir développer.

Elle sentit le sommeil la gagner malgré elle et s'y abandonna avec un soupir d'aise.

Après s'être offert une matinée d'école buissonnière, Briana affronta le reste de la journée et son cortège d'obligations le cœur plus léger. Elle avait ajourné un conseil et reporté une session de la cour, mais il y avait un engagement en particulier qu'elle voulait tenir ; il s'agissait du premier rite de son couronnement. Elle était heureuse de se plier à la tradition en faisant ce premier pas sur le chemin qui la lierait corps et âme à la destinée de l'empire.

C'était certainement l'un des rituels les plus anciens et les plus solitaires et elle ne partagerait ce moment avec personne, hormis les prêtres qui officieraient durant la cérémonie. C'était un rituel du souvenir et de l'humilité, au cours duquel elle serait invitée à s'interroger sur son identité profonde, et à se souvenir de ses racines. Ainsi, lorsqu'elle se présenterait devant la cour ou devant ses sujets, serait-elle pénétrée du sentiment inévitable de la solitude du souverain. Elle seule était destinée à occuper cette place, car personne au monde n'avait vécu ce qu'elle avait vécu, cette suite d'événements qui avaient fait d'elle la femme qu'elle était aujourd'hui, pour le meilleur comme pour le pire.

Le rituel débuta peu après midi, tandis que cette longue journée d'été s'étirait paresseusement vers le soir. Les prêtres et les prêtresses du Soleil et de la Lune vinrent à sa rencontre au palais et l'accompagnèrent en dehors des murs de la cité, par des chemins empruntés uniquement à cette occasion, après l'avoir bénie et consacrée par la grâce des deux astres.

Elle traversa ainsi un ancien jardin luxuriant, jusqu'à une ancienne porte oubliée de tous, sans doute plus ancienne que le palais lui-même, et dont émanait une puissante aura magique. Briana suspectait que cette porte n'était que partiellement présente dans cette partie de la réalité, et lorsqu'ils l'empruntèrent, elle fut saisie d'une sensation étrange, comme si son essence même était dissociée puis subtilement réorganisée avant d'être rendue à son état initial.

*Il y a dans les recoins de ce monde plus de magie que tous tes ordres d'enchanteurs ne l'imaginent.* Briana mit quelques instants avant de comprendre d'où venaient ses paroles. Les mots s'étaient formés dans son esprit, limpides et baignés d'une douce lumière, et c'est alors qu'elle reconnut la présence de la Vénérable.

Il était rarissime que la Vénérable ait recours aux mots pour s'exprimer et cela rendait ses paroles d'autant plus précieuses, aussi se gravèrent-elles de manière indélébile dans l'esprit de la jeune souveraine.

Un jour, sans aucun doute, elle prendrait la mesure de ces paroles, mais pour l'heure, elle poursuivit sa longue descente dans les tréfonds du monde, au cœur de la magie qui soutenait l'empire

tout entier, perdant peu à peu la notion du temps.

Elle était heureuse de pouvoir se fier à ses guides, car si elle s'égarait, personne ne connaîtrait jamais les circonstances de sa disparition. Chacun des membres de son escorte demeurait mutique, le visage fermé. Les quatre hommes avaient la tête rasée et portaient des robes couleur safran. Les quatre femmes quant à elles avaient de longs cheveux qui leur descendaient jusqu'aux pieds, sur des tuniques d'une simplicité épurée et d'un blanc éclatant. Ils marchaient par couples, certains la précédant, les autres fermant la marche.

A un moment donné de cette interminable marche, ils se mirent à psalmodier dans la plus ancienne des langues sacrées, les voix basses des quatre hommes répondant aux trilles aigus des quatre femmes.

Briana n'était pas érudite en la matière, mais elle reconnut malgré tout les hymnes à la gloire du Soleil levant et de la Lune ascendante.

Elle avait commencé à sentir pulser le pouvoir de la terre dans ses veines lorsque son père était parti pour la guerre. Il lui avait fait don du plus précieux des pouvoirs impériaux, afin qu'elle le protège jusqu'à son retour et qu'elle en devienne la gardienne, s'il devait périr sur le champ de bataille. Lorsque son père disparut, elle eut l'illusion du pouvoir absolu. Elle n'était encore qu'une enfant, et portait sur les choses un regard naïf. Ce qu'elle vivait à présent était sans commune mesure avec cette première expérience, et il lui restait sept journées rituelles à célébrer avant de monter sur le trône et d'entrer en pleine possession des pouvoirs impériaux.

Aujourd'hui elle devrait se recueillir devant le cénotaphe du premier empereur d'Aurelia, se remémorer son existence, les souffrances endurées, et comment il était parvenu à s'élever de sa condition initiale pour atteindre le sommet. Le lendemain, ce serait un autre rituel, au cœur de la cité, dans le temple de la Divine Compassion, et ainsi chaque jour elle irait se recueillir dans un temple différent, jusqu'à parvenir au temple du Soleil et de la Lune où aurait lieu le couronnement qui ferait d'elle, à compter de ce jour et à jamais, l'impératrice d'Aurelia.

Briana faisait déjà le pèlerinage en imagination, visualisant mentalement chacun des temples, lorsque le tunnel fit un coude avant de déboucher sur une vaste caverne chargée d'embruns, dont on n'apercevait qu'à peine les parois.

Lorsqu'ils parvinrent à l'air libre, une lumière pure et aveuglante les accueillit. Le long crépuscule d'été tombait sur l'océan et le soleil plongeait dans les flots tandis qu'une lune cireuse s'élevait au firmament. Dans cette lumière fauve, les visages semblaient comme ensanglantés.

Briana atteignit un promontoire rocheux qui dominait les vagues. La cité était dissimulée aux regards par la crête d'une falaise, mais Briana percevait malgré tout sa présence, l'éventail de ses beautés et de ses laideurs, comme les lambeaux d'un rêve tenace.

C'était à cet endroit que le premier Aurelius s'était retrouvé après que son clan et toute sa tribu eurent été massacrés par un roi brigand. Il n'y avait pas de ville alors, rien qu'un village peuplé de pêcheurs qui tâchaient d'améliorer leur ordinaire en pratiquant la piraterie. Aurelius était blessé et totalement désespéré. Les dieux lui avaient tourné le dos, tout comme leurs serviteurs mortels.

Il s'était traîné jusqu'à cette falaise pour attendre la mort, mais alors même qu'il offrait son âme à ces puissances qui l'avaient tant mis à l'épreuve, l'une d'elles vint à lui, porteuse d'une lueur d'espoir.

Aurelius n'eut pas la vision d'une personne physique, son visiteur céleste lui apparut sous la forme d'une vive lumière qui déversa en lui un flot de connaissances infinies. Il vit pour la première

fois la Montagne, les sentiers rocailleux qui y menaient, les hautes pâtures peuplées de chevaux. Il vit les juments et les poulains et les groupes d'étalons un peu plus loin. Enfin il vit le roi des étalons rendre hommage à leur mère à tous, une vénérable jument à la robe immaculée, souveraine des dieux équins.

La vision vint à Briana comme elle avait dû apparaître aux yeux d'Aurelius, alors qu'elle se tenait sur cette falaise où il était venu mourir. Elle ressentit la profondeur de son désespoir et l'incompréhension qu'il avait ressentie devant ce flot de connaissances : qu'est-ce qu'une bande de chevaux sauvages pouvaient bien lui apprendre sur le sens de la vie et sur sa mort annoncée ?

L'une des prêtresses lui prit la main et elle la suivit le long de la falaise, jusqu'à un ancien temple de taille modeste.

Elle vit par la porte ouverte qu'une douce lumière accueillante pas plus vive que la lueur d'une bougie, mais qui trouvait sa source dans la magie elle-même, émanait de l'intérieur.

— Entrez et priez.

C'étaient les premiers mots prononcés par l'un d'entre eux depuis qu'ils étaient venus la chercher au palais.

Briana acquiesça et s'avança vers le cénotaphe, laissant les religieux en arrière. Ce rituel exigeait d'être aussi seul que l'avait été Aurelius lorsqu'il avait suivi les préceptes dictés par la vision.

Elle était sereine, protégée par le dais de la nuit et par la beauté toute simple de l'endroit. La stupeur mêlée d'espoir qu'Aurelius avait ressentie en nimbait chaque pierre. Chaque membre de la longue lignée était venu ici se recueillir dans le souvenir, et chaque fois la magie du lieu en avait été renforcée. Plus de mille ans avaient passé et pourtant le temple demeurait un lieu de pouvoir sans pareil.

La Montagne recelait certes une puissance bien plus vaste, mais l'un comme l'autre puisaient leur magie à la même source, cette source qu'elle sentait pulser en elle et qui irait en grandissant jusqu'à faire partie intégrante de son être, au huitième jour du rituel.

Elle fit halte juste sur le pas de la porte. C'était un temple minuscule, à peine plus vaste qu'une des stalles des écuries du palais. Des piliers de pierre grisâtre soutenaient une voûte jadis couverte d'une fresque imitant le ciel, dont il ne restait que quelques vestiges, timides taches bleutées, disséminées çà et là, scintillements dorés et argentés aux emplacements initiaux des deux astres sacrés.

Si les murs avaient jamais été peints, il n'en subsistait en revanche nulle trace, ils étaient nus, sans bas-reliefs et tout simplement magnifiques. Briana se tint sous l'ouverture au sommet du dôme et leva les yeux. Exactement au-dessus de sa tête brillait une unique étoile, encore légèrement voilée par les dernières lueurs du crépuscule. Elle tendit le bras comme pour la saisir et sourit intérieurement de son geste enfantin. Elle se sentait en paix avec elle-même, en proie à une félicité qu'elle n'avait plus connue depuis son retour de la Montagne ; tous ses soucis semblaient s'être brusquement envolés. Elle se sentait à sa place, au centre d'un univers sur lequel elle était née pour régner.

Il lui sembla de circonstance de mettre un genou à terre, au nadir de l'étoile solitaire. Elle ne formula pas de prière précise, car elle savait que, comme avec la Vénérable, les mots étaient superflus, mais elle laissa parler son cœur et ouvrit son âme, déposant en offrande la magie qu'elle possédait, afin qu'elle vienne nourrir ce lieu, berceau de l'empire tout entier.

La nuit était presque tombée et Briana sentit les ténèbres s'abattre sur elle, d'une noirceur

profonde qui ne tombait pas du ciel, mais qui semblait sourdre du sol lui-même.

C'était une masse gigantesque, indistincte et pour partie incompréhensible pour un esprit mortel, c'était la négation même de la lumière, une nuit éternelle, le néant incarné.

On lui avait tendu un piège, habilement dissimulé derrière l'apparente sérénité du lieu, et il s'était refermé à la faveur de son recueillement. Le Chaos ouvrit sa gueule béante sous ses pieds et l'étoile solitaire au-dessus d'elle changea subtilement d'apparence, se muant en une pointe de lance acérée, forgée dans l'acier noir du mal à l'état pur.

Derrière le scintillement menaçant, elle distingua le visage d'un homme. Il lui sembla qu'il se tenait à la fenêtre d'une tour, tenant fermement la lance menaçante dans sa main. Elle aurait pu le confondre avec un prêtre, à son visage émacié et à sa grande robe sombre, mais il n'avait rien d'un religieux.

De grands yeux délavés et comme aveugles la fixaient avec intensité et malveillance. Il soupesa la lance avec aisance, comme un guerrier expérimenté et lui adressa un sourire railleur. Briana avait toujours eu un tempérament de feu, et ce sourire condescendant alluma en elle le brasier d'une colère sans bornes. Elle ancrâ solidement son pouvoir dans le sol, franchissant même la masse abominable du Chaos qui lui faisait barrage, et puisa à la source même de la magie qui sous-tendait l'empire tout entier. Le néant l'assaillit immédiatement, vagues d'oubli venant se fracasser contre sa détermination, contre le pouvoir qui crépitait en elle comme un feu intérieur. Loin d'être effrayé par cette débauche de puissance, l'homme en noir éclata de rire. Briana, prise d'un doute, tenta de retenir la déflagration d'énergie qu'elle venait de lancer en direction de l'inconnu, mais il était déjà trop tard, le piège se refermait sur elle.

La rafale d'énergie magique fila vers sa cible. Le mage sombre l'intercepta à mi-course, et d'un revers de sa lance, retourna sa puissance contre Briana. La jeune femme avait toujours été une piètre stratège et elle savait qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit face à une telle manœuvre. La décharge fut projetée dans sa direction, avec une puissance accrue avant qu'elle n'ait eu le temps de dresser un bouclier pour se protéger. Elle vit distinctement la masse irradiante se précipiter dans sa direction, avec la certitude chevillée au corps que l'impact la détruirait instantanément.

Elle eut un mouvement instinctif pour se placer hors de la trajectoire de la déflagration meurtrière et si la rafale manqua de justesse son cœur, elle sentit pourtant son enveloppe charnelle se distendre sous l'impact.

Le Chaos reflua sous un ciel redevenu clair. Le prêtre noir et l'étoile traîtresse avaient tous deux disparu et Briana n'avait plus la moindre sensation.

Elle flottait au-dessus du temple, aussi éthérée qu'un dieu, et lorsqu'elle regarda au-dessous d'elle, elle distingua la petite chose carbonisée et racornie qui avait été son corps. Les cadavres des prêtres et des prêtresses étaient éparpillés çà et là, silhouettes brisées et noircies se détachant sur la blancheur de la pierre ; ils étaient tous morts, dévorés par les flammes.

La rage qui était à l'origine de ce désastre brûlait encore en elle. Elle savait que cela avait été une erreur de la laisser la submerger de cette manière, mais les braises de la colère libérée la reconfortaient malgré tout, et la rassuraient dans le vaste non-monde où elle flottait désormais.

Elle refusait de se laisser mourir. Elle allait se battre, malgré le chant attirant du Chaos qui l'appelait. Elle avait laissé derrière elle un peu de son chagrin et de sa tristesse dans la prison de son corps dévasté. Désormais la douleur ne l'effrayait plus, seul le chagrin demeurait, et il lui fallait l'affronter.

Briana était en retard. Valeria se glissa dans les cuisines à la recherche d'un peu de pain et d'un morceau de saucisse. C'était un petit larcin, mais son estomac lui en fut reconnaissant. Kerrec et le Maître étaient faits d'un autre bois, passant des heures à jeûner et à méditer, se préparant pour la cérémonie du lendemain matin où tous uniraient leurs magies.

Lorsqu'elle fut repue, elle emprunta une enfilade de couloirs et de chemins détournés pour rejoindre le plus tranquillement du monde la salle de méditation.

Il y avait un potager derrière les cuisines, au fond duquel se dressait un mur qui, si l'on se hissait à son sommet, offrait un point de vue imprenable sur la baie et sur le port. C'était l'endroit idéal pour admirer un coucher de soleil.

Valeria n'arrivait pas à se défaire de cette humeur maussade. Elle aurait pourtant dû être joyeuse : elle était à Aurelia, en sécurité, personne n'avait été capturé ou torturé depuis leur arrivée et elle s'apprêtait à dîner avec une amie chère à son cœur. Pourtant ses pensées n'avaient fait que s'assombrir à mesure que se déroulait le fil de la journée.

Tandis qu'elle longeait le mur, un bruit étrange attira son attention et elle fut prise d'un frisson. C'était comme le grondement d'un orage glissant sur les vagues, pourtant le ciel était dégagé. Elle sentit la chair de poule la parcourir ; ce son n'avait rien d'humain, il n'appartenait pas au monde des mortels. Quelque part, tout près d'elle, un mage combattait pour sa propre survie, face à un ennemi brandissant une arme née du Chaos, Valeria sentait la noire graine au creux de son ventre résonner à l'unisson de la sombre puissance déployée et s'épanouir comme une fleur malgré tous ses efforts pour l'étouffer.

Les mitrons, eux, n'avaient rien senti, pas même ceux d'entre eux dotés d'une petite sensibilité, et Valeria ne jugea pas utile de les alarmer. Elle se fraya un chemin parmi eux, tâchant de paraître à la fois détachée et pressée et lorsqu'elle fut hors de vue, elle s'élança en direction de la tour des cavaliers.

Le Maître et le Premier Cavalier n'avaient pas bougé d'un cil depuis qu'elle les avait quittés. La douce lumière du soir tombait sur leurs traits paisibles et étrangement semblables. L'un était beaucoup plus jeune que l'autre, mais tous deux avaient le profil d'aigle caractéristique de la lignée impériale.

Un cavalier n'avait d'autre famille que l'école et rien ne subsistait de sa vie avant l'Appel. La tradition l'exigeait, même si par choix ou par nature, Kerrec tout autant qu'elle-même s'étaient montrés incapables de la respecter.

Maître Nikos, lui, était d'une autre génération. Valeria n'avait jamais pris le temps de s'interroger à son sujet. Quel homme avait-il pu être avant ? Avait-il laissé une famille derrière lui ? Où était-il né ? Rien de tout cela n'importait plus désormais.

Pourtant, dans la claire lumière du soir, elle ne put s'empêcher de remarquer la saisissante ressemblance entre le prince de sang et le Maître des cavaliers. Sans doute étaient-ils parents, seuls les dieux le savaient. Après tout, de nombreux nobles avaient reçu l'Appel à Aurelia, Kerrec n'était pas le premier, même si jamais avant lui, la Montagne n'avait réclamé le fils aîné de l'empereur, héritier de la dynastie. Tout cela n'avait plus guère d'importance désormais, son esprit cherchait simplement à fuir l'urgence de l'instant : quelque chose avait éveillé le Chaos. Quelqu'un l'avait combattu et avait perdu l'affrontement.

Elle rassembla son courage et se résolut à rompre la méditation des cavaliers.

Maître Nikos avait déjà entamé son retour à la conscience, Valeria voyait ses yeux s'agiter derrière ses paupières closes, comme s'il parcourait un parchemin du regard.

Elle prit une profonde inspiration...

... Et Kerrec ouvrit les yeux. Ses pupilles avaient la couleur de l'argent en fusion.

Une vague de douleur pure la perfora de part en part, si intense que les maux de l'accouchement lui parurent une aimable plaisanterie en comparaison. Au moins ces souffrances-là avaient-elles trouvé une heureuse issue. Il n'y avait rien de tel dans ce qu'elle endurait à présent. Elle parvint, à la faveur d'un gigantesque effort de volonté, à ne pas tomber à genoux, et constata que Kerrec subissait les mêmes tourments.

— Par les dieux ! Briana ! lâcha-t-elle dans un souffle.

Kerrec était déjà debout et Valeria se précipitait à sa suite, à peine consciente de la présence de Maître Nikos qui la talonnait avec une vigueur déconcertante pour son âge. Il eut même la présence d'esprit d'alerter, tout en poursuivant sa course, l'ensemble des cavaliers. Valeria, quant à elle, monta plus haut encore dans la hiérarchie. Les étalons les attendaient dans la cour, sellés et prêts à partir.

Elle aperçut Quintus du coin de l'œil, qui lui adressa un petit signe de tête entendu. Il avait certes échoué à l'épreuve qui avait suivi l'Appel, mais il n'en demeurait pas moins un mage équin. Lui aussi avait ressenti les perturbations provoquées par le combat qu'avait livré Briana.

Valeria enfourcha Sabata à la hâte et le guida vers les portes de l'école. Les lourds vantaux s'ouvrirent juste à son passage, tous les étalons dans son sillage. Aucun des cavaliers ne portait d'arme. Ils n'en avaient aucun usage, la magie les soutiendrait et les dieux blancs les guideraient.

Ils traversèrent la ville comme une vague d'écume blanche. Valeria n'avait pas besoin de guider Sabata, qui galopait le long de sentiers invisibles aux yeux des mortels.

La poterne vers laquelle il se dirigeait constituait un choix étrange. Elle était à peine assez large pour laisser passer un étalon et juste assez haute pour livrer passage à Gunnar. Ils chevauchèrent le long d'un vague sentier, ruban grisâtre à la lueur de la lune, tout au long duquel on apercevait de loin en loin une borne antique. Il y avait eu une route à cet endroit, jadis, mais les embruns, le sable et le vent avaient fini par l'effacer presque entièrement.

Les étalons en suivaient le tracé à pleine vitesse, en direction d'un promontoire qui s'élevait un peu plus loin. A première vue, la colline semblait à peine plus haute que les tours de la ville, mais à mesure qu'ils se rapprochaient, Valeria constata que la pente était raide et qu'elle menait bien plus haut qu'elle ne l'avait imaginé. Un sentier serpentait vers son sommet, et tout comme la poterne un



peu plus tôt, il était juste assez large pour laisser passer un seul cavalier de front. Sabata se lança à l'assaut du promontoire avec autant d'aisance que s'il galopait sur terrain plat, tandis que les autres étalons peinaient sur la pente à sa suite. Valeria aurait volontiers offert plusieurs années de sa vie pour être soudain dotée d'ailes de mouettes et s'envoler en un instant vers le sommet pour découvrir enfin ce qui se tramait là-haut. Jamais une chose aussi immonde n'aurait dû atteindre ce lieu saint. Jamais elle n'aurait dû souiller le monde de cette empreinte funeste dont Valeria elle-même portait la trace infâme. La bête avait corrompu les plus hautes instances de l'Etat et avait fourbi les armes de leurs ennemis, mais elle prenait sa source dans un mal immémorial. Elle était responsable de la mort d'Artorius sur le champ de bataille et voilà que maintenant elle s'attaquait à Briana. Valeria sentit monter en elle une colère profonde, viscérale, une colère qui semblait la pousser vers le sommet, aussi sûrement que les sabots de Sabata martelant l'étroit sentier pour enfin atteindre la crête.

Sur la falaise balayée par les vents, Valeria trouva les ruines fumantes du petit temple qui se détachaient sur les derniers feux mourants du crépuscule. Parmi les décombres gisaient les corps des huit officiants, calcinés. L'instant d'après, elle courait à en perdre haleine, passant entre les portes carbonisées, se frayant un chemin entre les colonnes effondrées. Une silhouette la dépassa avec la vitesse d'un cheval au galop.

Les pieds de Kerrec touchaient à peine le sol. Il filait comme le vent parmi les décombres en direction d'une forme recroquevillée, au centre de l'édifice, Valeria sur ses talons.

Briana n'était pas quelqu'un de frêle. Elle était aussi grande que Valeria et plus solidement charpentée encore, ses journées étant dédiées tout autant aux affaires de la cour qu'à la pratique de la danse, des armes et bien entendu, de l'équitation.

Non, cette petite chose racornie ne pouvait pas être Briana, allongée sur le dos, les yeux écarquillés et vides, fixant le ciel d'un regard absent. C'était comme si elle avait traversé un incendie. Son visage et ses mains avaient fondu, ses vêtements avaient été consumés, et par endroits, des fumerolles s'élevaient encore.

Valeria ne reconnut que trop bien les dégâts causés par une attaque magique. L'attaque ne l'avait pas tuée, pas encore, mais sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

Kerrec s'agenouilla près de sa sœur et, avec mille précautions, la prit dans ses bras. Petra se fraya un chemin parmi les décombres et s'agenouilla à son tour pour permettre à Kerrec de monter en selle en portant son fardeau. Le cavalier enfourcha sa monture et l'étalon se releva avec une lenteur extrême, tandis que le reste de la troupe arpentait les ruines parmi les cadavres, réunissant les corps avec un respect religieux. Seule Briana avait survécu à l'attaque. Quels que fussent les sortilèges que les prêtres avaient dressés pour se protéger, ils n'avaient pas suffi à leur sauver la vie.

Sabata gratta le sol avec insistance ; ils n'avaient plus rien à faire ici.

L'impatience de l'étalon arracha Valeria à son état de choc. Elle remonta en selle d'un geste lourd, dénué de sa grâce coutumière, et emboîta le pas à la petite troupe menée par Petra. Tandis qu'ils s'éloignaient du carnage, Valeria sentit monter en elle une vague de rage irrépressible qu'elle laissa s'exprimer sous la forme d'une déflagration de feu brûlant, avec la certitude intime que c'était précisément ce que Briana avait dû faire, elle aussi ; l'endroit en portait encore les stigmates.

Quel que fût l'ennemi que Briana avait eu à combattre, il était loin à présent, et rien ne demeurait de ses pièges, au grand soulagement de Valeria. Sa rafale magique ébranla ce qui demeurait du temple, dont les rares fragments de maçonnerie encore dressés s'effondrèrent sous l'impact dans un nuage de poussière âcre ; elle venait malgré elle de détruire les derniers vestiges de

l'édifice. Était-ce un sombre présage des événements à venir ? *Les dieux nous en préservent, espérait-elle.*

Il faisait déjà nuit lorsque les cavaliers revinrent en ville, et les portes avaient été fermées pour la nuit. Les sortilèges avaient été lancés afin de renforcer les murailles et de protéger la ville jusqu'au matin, mais les étalons ne se souciaient guère des barrières que les mortels pouvaient dresser sur leur route. Ils franchirent les protections, magiques et humaines, et traversèrent la ville avec leur fardeau en direction du palais, à l'insu de tous.

Les habitants ignoraient quelle tragédie venait de se jouer au-delà de la sécurité des portes, et personne n'imaginait ce que pouvait contenir le paquet que Kerrec serrait contre lui. Ils empruntèrent des rues désertes, loin des grandes artères encombrées d'une foule venue assister au couronnement.

Le palais brillait de mille feux, les personnalités et les simples serviteurs s'affairant de conserve jusqu'au cœur de la nuit, pour préparer les festivités en marge de ce rite sacré. L'arrivée impromptue d'un détachement complet de cavaliers, murés dans un mutisme inquiet, et porteurs de la dépouille mortelle de leur impératrice, les anéantit.

Kerrec savait comment se faire obéir des serviteurs, l'autorité était inscrite dans son sang, aussi profondément que la Danse l'était pour les étalons. A peine eut-il passé les portes du palais qu'une véritable armée de domestiques s'attacha à ses pas, et lorsqu'il atteignit la chambre de Briana un Guérisseur l'y attendait déjà, lui assurant que le maître de l'ordre serait là sous peu. On avait fait couler un bain rempli d'onguents et de plantes médicinales. Une demi-douzaine de mages issus de tous les ordres que comptait le palais étaient déjà présents ou en chemin lorsqu'il plongea le corps de sa sœur dans le liquide odorant.

Personne ne posa la moindre question, l'urgence était de la maintenir en vie. Après un moment, on la sortit du bain médicinal, on l'enveloppa d'une tunique légère et le Guérisseur commença son office, assisté des mages présents.

Valeria n'avait rien à faire dans cette pièce. Les autres cavaliers étaient déjà repartis. Certains s'étaient mis en chasse du responsable de cette atrocité, tandis que les autres se rendaient au temple, porteurs de la funeste nouvelle du décès des prêtres.

Kerrec continuait de distribuer les ordres, de donner des consignes d'une voix blanche et désincarnée tandis qu'autour de lui le palais tout entier bourdonnait comme une ruche autour de sa reine blessée.

Si Valeria avait eu une once de bon sens à cet instant, elle serait partie retrouver son étalon, aurait emmené Petra avec elle et serait retournée à l'école, mais Sabata et Petra avaient quitté l'écurie où leurs cavaliers les avaient laissés et elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils pouvaient se trouver. Elle savait juste qu'ils étaient dans les parages de la Vénérable.

Bon sang, c'étaient des dieux tout de même ! Et voilà qu'ils l'abandonnaient et qu'elle se retrouvait là, complètement inutile.

Briana était au cœur d'un maillage scintillant de sortilèges complexes. Valeria comprenait la finalité de chacun d'entre eux, mais elle voyait clairement qu'aucun n'atteignait son but, ce qui semblait manifestement échapper aux mages eux-mêmes, qui continuaient à étaler leurs onguents et à tisser leurs charmes, traitant les symptômes sans comprendre la cause profonde du mal.

Certaines plaies guérissaient mieux si on les laissait respirer, les bandages ne faisant que propager l'infection. Les sortilèges qui drapaient Briana étaient comme des bandages et ils n'arrangeaient pas son état.

Kerrec aurait dû intervenir, son rang le lui permettait, mais son chagrin et sa rage s'étaient focalisés sur tout autre chose. C'était comme si le coup porté contre sa sœur avait réveillé en lui le prince. Il demanda à ce que des conseils se réunissent, il envoya des gardes en mission, donna des consignes aux serviteurs afin que toute la lumière soit faite sur cette tragédie.

*Typiquement masculin comme réaction*, songea Valeria. *Il noie sa douleur et ses sentiments dans la politique.* C'était injuste de penser ça et elle le savait, mais elle était dans un tel état de nerfs que la compassion était un luxe au-dessus de ses moyens.

Ce n'était certainement pas à elle d'en remonter aux Maîtres des Guérisseurs, des Haruspices, et des Augures réunis dans cette pièce, pourtant ils étaient bel et bien en train de tuer l'impératrice à petit feu.

La Maîtresse des Herboristes s'approcha de la couche où reposait Briana, et la nimba de volutes opiacées et d'incantations obscures. Au moment où elle passa sa main sur la poitrine de l'impératrice, Valeria lui saisit le poignet.

Le charme se dissipa aussitôt dans les vapeurs de sauge, de cèdre et de genévrier. La colère de l'officiante la frappa avec violence, mais Valeria s'y était préparée.

— Arrêtez ça ! ordonna-t-elle à l'herboriste en soutenant son regard dur et froid, vous ne faites qu'empirer les choses.

— Mon enfant, nous avons eu de la chance que votre intervention n'ait d'autres conséquences que de défaire le charme que je viens de jeter, vous auriez pu briser l'ensemble de la trame magique que nous nous employons à tisser.

— Madame, c'est elle que vous êtes en train de briser, rétorqua-t-elle en lâchant la main de son interlocutrice, dissipant du même geste la trame qu'elle venait d'évoquer.

L'assemblée de mages protesta d'une seule voix, mais Valeria les ignore. Briana respirait à peine, désormais. Sa robe était si fine qu'elle laissait apparaître les reliefs de sa peau craquelée. Son corps tout entier était calciné, comme si elle avait été exposée de trop près à la lumière brûlante du soleil. Les dégâts semblaient cependant plus importants au niveau de son ventre. Valeria releva la robe et retint son souffle.

La plupart des brûlures guériraient facilement et ne laisseraient aucune cicatrice, mais ça... la chair avait fondu et s'était solidifiée à nouveau en un amas informe aussi dur que de l'os.

Valeria avait appris au contact de sa mère à mettre ses émotions de côté face à l'insoutenable. Elle était déchirée entre le chagrin et la colère, mais son visage demeura impassible tandis qu'elle faisait de son mieux pour juguler ses sentiments. Le travail accompli auprès des cavaliers se faisait sentir, elle parvint à se discipliner et à en appeler au pouvoir des étalons qui vivaient au plus profond de son être.

Elle s'était lancée sans savoir si les dieux blancs accepteraient de l'épauler, mais à son grand soulagement ils répondirent présents à son appel. Les étalons n'étaient pas leurs ennemis et ils ne voulaient aucun mal à Briana, même si à cet instant précis, les apparences ne jouaient pas en leur faveur.

Elle prit une longue inspiration, puisant au plus profond de son cœur pour maîtriser ses émotions. Il lui fallait conserver son empire sur elle-même, maintenant plus que jamais, elle devait rester maîtresse de chacun de ses actes dans la tâche qui l'attendait.

Elle utilisa le pouvoir des dieux blancs pour tracer la cartographie du corps de Briana : le trajet du sang, les pulsations de sa respiration, ses lignes de vie. C'était comme contempler un paysage en

ruines. Tout était calciné, tordu par la violence de l'impact et les rivières de vie étaient en train de se tarir. Pourtant, sous les décombres, Valeria parvint malgré tout à discerner leur tracé originel.

Elle ne pouvait pas leur rendre leur intégrité, personne ne le pouvait, pas même le Maître Guérisseur, mais elle pouvait fournir à Briana des fondations solides sur lesquelles l'impératrice pourrait elle-même se reconstruire, une fois sa magie revenue et son état stabilisé.

Valeria avait déjà accompli ce genre de prodiges lorsque l'esprit de Kerrec avait subi des dommages comparables aux blessures physiques de Briana. Cela tenait à la fois de l'art de l'herboriste et de la magie équine, et elle y mêlait également, mais elle espérait de toute son âme que personne ne le remarquerait, un peu de la puissance du Chaos qui sommeillait en elle. C'était sa plus grande faiblesse et son plus gros fardeau, mais cela lui fournissait aussi, à l'occasion, un avantage décisif. Le Chaos avait le pouvoir de défaire toute chose, en bien comme en mal.

C'était sa propre magie qui avait frappé Briana, et ce détail avait totalement échappé aux mages qui avaient tissé leurs sortilèges pour la protéger d'un ennemi inconnu. Cet ennemi, c'était Briana elle-même.

Au plus profond de son inconscient se trouvait le souvenir de ce pouvoir qui était parvenu à renvoyer à Briana sa propre décharge magique avec une telle puissance, et ce pouvoir avait un parfum désagréablement familier, de salpêtre et de nuits immémoriales.

Cela n'avait rien d'étonnant. Les prêtres des tribus barbares vouaient une haine inextinguible à l'empire et à ses dirigeants, mais ce qu'elle venait de découvrir portait le sceau d'un de leurs ennemis intimes.

Pourtant Gothard était mort et irrémédiablement détruit, Valeria en avait la certitude car elle avait participé à l'assaut qui avait vu son corps consumé et sa magie dissipée. Personne ne pouvait survivre à cela.

Il devait avoir un apprenti. Cette créature que le frère de Maurus avait aidée à invoquer au cœur même d'Aurelia avait parlé avec un accent impérial, un peu provincial, certes, mais tellement caractéristique.

Ce détail ne lui avait pas sauté aux yeux jusque-là, cet accent étant assez proche du sien, mais affairée à sa tâche, chaque détail lui apparaissait maintenant avec une clarté nouvelle.

On pouvait donc supposer que l'âme damnée de Gothard était responsable de l'attaque. Son pouvoir avait été suffisant pour détourner la rafale magique de Briana, et il l'avait fait à dessein, elle en avait la certitude désormais.

Gothard avait été le frère de l'impératrice, jadis, il l'avait fréquentée de près et avait appris à la haïr, même si la haine qu'il lui vouait ne pouvait rivaliser avec celle qu'il avait éprouvée pour son frère et pour leur père. Sans doute avait-il transmis sa rancœur à son apprenti, ainsi que les armes de sa vengeance.

Ces indices lui permirent de se frayer un chemin dans le dédale des sortilèges et des contre-sorts. La magie de Gothard trouvait sa source dans les pierres et dans la puissance du Chaos, pouvoirs qu'elle était en mesure de contrer en s'aidant du feu, de l'air et de la structure des motifs qui sous-tendent toutes choses. Et puis elle disposait d'une ressource insoupçonnée, elle pouvait retourner la puissance du Chaos contre lui-même, elle pouvait le disperser.

Elle entama la Danse en esprit, portée par Oda, l'aîné des étalons, le plus puissant de ses trois compagnons équins. Les figures lui étaient dictées par la nature même de la tâche à accomplir et tandis qu'Oda en traçait le motif, Valeria se concentra sur Briana ; il lui fallait restaurer ses lignes de

vie.

C'était une Danse longue et harassante, qui fournit à la graine de Chaos qui vivait en elle une occasion d'œuvrer à la perte de Briana. Valeria devait mobiliser toute son attention pour cloisonner les puissances à l'œuvre, tout en dansant le motif et en travaillant à la guérison de l'impératrice.

Bientôt ses forces commencèrent à décliner, face à l'immensité de la tâche.

Oda faisait de son mieux, soutenu par les autres étalons, mais Valeria devait être sur tous les fronts à la fois et elle s'épuisait trop vite.

Un second danseur la rejoignit au centre du motif. Il n'y avait personne sur l'échine de la Vénérable, et personne n'aurait eu le privilège de la monter à l'exception de Briana.

Valeria était prête à passer le flambeau à cette puissance plus grande encore que celle des dieux, mais la Vénérable se contenta de suivre le mouvement ; Valeria devait mener la Danse tandis que la jument la soutiendrait.

Le pouvoir de la Vénérable se manifesta, émergeant des tréfonds du monde, puisant dans la terre d'Aurelia et dans celle de chaque tribu, de chaque nation.

Valeria n'avait jamais soupçonné l'ampleur du pouvoir de la Vénérable. Les implications d'une telle révélation lui échappaient, mais elle devait rester concentrée sur sa tâche. Elle dansait, suivant des motifs de vie et de guérison, et chaque pas était entièrement dédié à cette amie chère à son cœur, à cette femme qui était comme une sœur pour elle, et qui se trouvait être l'impératrice d'Aurelia.

Kerrec se voilait la face, et il s'en rendait compte, mais comment faire autrement ?

C'était tellement plus simple de distribuer les ordres et de confier des tâches aux uns et aux autres que d'affronter la perspective de la mort de sa sœur, voire d'un sort pire encore.

Il faisait de son mieux pour se rendre utile, cependant. Lorsque Gunnar et deux jeunes cavaliers l'avaient appelé à la rescousse en urgence par le biais de Petra, il avait répondu à leur appel avec diligence. Ils avaient trouvé l'endroit d'où, selon toute vraisemblance, l'attaque avait été orchestrée, et l'endroit était à deux pas ; cela venait du palais même. Quelle ironie ! Penser qu'on avait attenté à la vie de l'impératrice depuis la tombe même de ses ancêtres.

Leur ennemi les narguait, à n'en pas douter, mais ce choix révélait cependant un pragmatisme et une logique magique implacables. Il n'y avait pas que des ossements antiques dans ces cryptes, le lieu recelait des pouvoirs anciens, enterrés à jamais et destinés à ne pas être exhumés par qui que ce soit. Leur puissance endormie avait sans doute alimenté de façon passive l'attaque magique lancée contre Briana.

Ses frères cavaliers attendaient Kerrec dans une pièce qui lui sembla immédiatement familière. Les draperies noires, le dallage clair, l'autel, tout y était conforme à la vision de Maurus et les formes recroquevillées au sol lui rappelèrent de façon désagréable le carnage dans le temple sur la falaise. La plupart étaient morts et trois d'entre eux étaient plongés dans un sommeil sans rêve, semblable à celui dans lequel se débattait Briana. Un quatrième rampait vers un coin de la pièce en espérant sans doute se faire oublier. Il était blanc comme un linge et son corps tout entier était agité de spasmes.

Aucun des cavaliers ne l'avait approché, même si manifestement il était toujours conscient.

— Ce n'est pas lui leur chef, grogna Gunnar, pourtant le bougre est bardé de protections magiques. C'est sans doute ça qui lui a sauvé la vie.

— Les autres ont leur compte, poursuivit-il et ceux qui ont survécu jusque-là ne tiendront plus très longtemps.

Kerrec partageait son sentiment. Le responsable de l'agression n'était pas parmi eux. Peut-être était-il mort, il l'espérait en tout cas. Il n'en restait pas moins qu'aucun des visages à ses pieds ne correspondait à ceux qu'il avait fugitivement distingués durant la vision. Eux n'étaient que des pions dont il s'était débarrassé lorsqu'ils avaient cessé de lui être utiles.

Il s'agenouilla près de l'homme recroquevillé dans l'ombre. Sa capuche avait glissé et son long manteau noir avait été jeté en boule à ses pieds, comme si le vêtement lui inspirait une terreur

absolue. Sous la mante noire, il portait la chemise de soie brodée d'or qu'affectionnaient les courtisans. La tunique qu'il avait passée par-dessus était remontée jusque sur ses hanches, découvrant des chausses amples, maintenues par des rubans dorés. L'une de ses jambes était longue et athlétique, tandis que l'autre était contrefaite et tordue.

Kerrec n'oubliait jamais un nom, certains y voyaient un don, d'autres une malédiction.

— Bellinus...

Kerrec ne fit que murmurer son nom, mais le frère de Maurus sursauta comme s'il l'avait frappé.

— Je vous en prie, coassa-t-il d'une voix cassée, je vous en conjure, mon seigneur, ne dévorez pas mon âme !

— Ce n'est pas dans nos habitudes, rétorqua Kerrec en lui tendant la main. Allez, levez-vous.

Bellinus considéra la main tendue avec méfiance avant de se résoudre à la saisir en tremblant.

Kerrec l'aida à se remettre debout et Bellinus laissa échapper un juron en s'appuyant sur sa mauvaise jambe, retrouvant de lui-même son équilibre avant que Kerrec n'ait eu le temps de le rattraper. Une fois debout il s'élança en claudiquant vers la porte avec une promptitude inattendue, mais deux cavaliers l'interceptèrent. Il lutta avec hargne, mais ses deux adversaires eurent rapidement le dessus. Ils le traînèrent, à bout de souffle, vers Kerrec.

— Tuez-moi ! implora-t-il, finissons-en.

— Pas tout de suite, gronda Gunnar avec un sourire mauvais.

Bellinus leva les yeux sur le colosse blond et tressaillit de peur.

Le jeune homme n'avait pas la moindre idée de leur identité, constata Kerrec. Il les prenait manifestement pour des gardes impériaux de quelque régiment obscur et le Premier Cavalier jugea inutile de le détromper, du moins pour le moment.

Les Second et Troisième cavaliers, Cato et Enric, l'emmenèrent sans ménagement.

Kerrec eut un instant d'hésitation. Gunnar le remarqua et ajouta :

— Vous pouvez y aller si vous voulez, je me charge de faire le ménage ici.

Kerrec accepta avec un hochement de tête. Malgré l'aspect pénible de la tâche qui l'attendait, il enviait presque Gunnar, car l'interrogatoire de Bellinus promettait d'être autrement plus ardu que de disposer de quelques cadavres. Pourtant, quelqu'un devait se charger de cette corvée. Il se raidit légèrement et se dirigea vers la pièce où les cavaliers retenaient le prisonnier.

\* \* \*

Kerrec fit en sorte que Bellinus parvienne sain et sauf jusqu'à une salle de garde qui se trouvait à proximité de la chambre de Briana. Il était pressé de savoir à quel obscur dessein le courtisan et ses amis avaient œuvré, mais cela pouvait encore attendre un moment, sa sœur non.

En passant devant la porte de son antichambre, il sentit qu'on y entamait une Danse. Il en distingua l'influence dans les motifs dessinés sur le dallage par les rayons de lune. Il leva les yeux vers la fenêtre ornée d'un vitrail au travers duquel l'astre lunaire se reflétait et il y vit la silhouette du vieil étalon et de la Vénérable à la robe baie, traçant un motif qu'il n'avait encore jamais vu auparavant.

Il avait reconnu Oda, mais même sans cela, il aurait deviné sans peine qui était derrière tout ça. Valeria n'était tout simplement pas capable de laisser les autres faire quand il s'agissait de mettre les mains dans la magie, pas plus qu'elle n'était capable de faire preuve de tact et de courtoisie auprès

des convents magiques officiels. Une demi-douzaine de maîtres des différents ordres étaient présents, ainsi que quelques archimages, mais aucun d'entre eux n'était assez fou pour interrompre l'œuvre de Valeria.

Pour des yeux non avertis, la jeune femme était simplement agenouillée près du lit, les mains posées sur le ventre dévasté de Briana. L'herboriste était penchée sur les deux jeunes femmes, fascinée malgré elle par le prodige. Le Maître des Augures demeurait, de toute l'assistance, le plus dubitatif, quand les autres y compris le Maître Guérisseur, avaient oublié toute règle d'étiquette et se bouscullaient presque au chevet de l'impératrice. Kerrec glissa quelques paroles polies mais fermes et tous se reculèrent, donnant le signal, une fois passée la porte de l'antichambre, d'un concert de remarques offusquées et passionnées. Il les fit taire d'un geste, se trouva une chaise, et la disposa de sorte que lorsqu'ils en auraient terminé avec leurs querelles, les plus curieux d'entre eux le voient, assis là, attendant avec une patience et un calme tout princier.

Le Maître Haruspice fut le premier à remarquer le manège de Kerrec et il se tut immédiatement, tandis que ses collègues continuaient à cracher leur rancœur. Le Maître Guérisseur fut le dernier à se taire. Il était encore bien jeune pour occuper un poste de cette importance, et il en avait conscience. Kerrec savait ce qu'il devait ressentir. Lorsque lui-même était devenu Premier Cavalier, le plus jeune après lui était de vingt ans son aîné. C'était une position délicate et précaire qui mettait les nerfs à rude épreuve.

— Je n'ai que faire de votre bienveillance, s'exclama le Maître Guérisseur dans un élan de colère.

— Je réclame votre indulgence, répondit calmement Kerrec.

— Cette fille, cette... gamine s'est permis de détruire un Grand Œuvre. Son arrogance nous a tous beaucoup choqués ! Comptez-vous la dresser, Premier Cavalier, où devons-nous le faire nous-mêmes ?

— Je ferai ce qui est nécessaire, répondit Kerrec d'une voix douce, et nous aurons besoin de vos talents, madame et messieurs, lorsque le rituel sera terminé. Aurez-vous cette bonté, ou dois-je demander à d'autres que vous de s'acquitter de cette tâche ?

Le Guérisseur se raidit. Il n'avait pas apprécié d'être remis à sa place, mais le sermon l'avait manifestement rendu à la raison.

— Mon devoir est de demeurer ici, marmonna-t-il d'une voix pincée. Et c'est le leur également, ajouta-t-il de mauvaise grâce.

— Bien. Reposez-vous pour le moment et n'hésitez pas à demander aux serviteurs qu'on vous apporte de quoi vous restaurer. On vous appellera le moment venu.

Ils pouvaient taxer Kerrec d'arrogance, car il n'en manquait pas, mais contrairement à Valeria, il était né avec ce droit. Il resta assis tandis que l'un après l'autre ils se retiraient dans une révérence.

La Danse se poursuivait derrière le rideau de ses yeux, et il constata que les danseurs n'étaient pas assez nombreux. Même avec l'aide de la Vénérable ils n'arriveraient pas à réparer les profondes blessures de Briana. Sa sœur était en train de s'éteindre malgré les efforts conjugués de Valeria, de Sabata et de la Vénérable.

Petra se glissa dans son esprit et hennit. L'étalon avait toujours eu un sens aigu de la dérision et même si Kerrec en souffrait parfois, l'animal l'utilisait souvent à bon escient. Pour l'heure, le dieu blanc patientait dans la Cour de Danse, au centre du palais, en compagnie des autres étalons. Les cavaliers étaient en route pour les rejoindre, laissant de côté ce à quoi ils étaient occupés pour



répondre à l'appel. Tous avaient ressenti l'urgence de la situation et savaient qu'il leur fallait agir maintenant, sans aucune autre préparation que leurs années d'entraînement. Pas une seule minute de répit pour méditer, c'était une Danse de la dernière chance, et s'ils échouaient, leur impératrice mourrait.

\* \* \*

La dernière fois que Kerrec avait vu cette cour, la sciure en était gorgée de sang. Lorsqu'il y fit son entrée, l'endroit était calme et silencieux, et la lumière jouait dans le sable doré. Les hautes fenêtres s'ouvraient sur la nuit noire et seule la lumière de la lune venait éclairer les étalons.

Ils étaient huit ; un quadrille parfait. Petra gratta le sable de son sabot ; il était temps de se mettre à l'ouvrage.

Kerrec prit une profonde inspiration et puisa au plus profond de lui-même. Il lui fallait devenir l'incarnation même du calme et de la discipline. Il saisit les rênes, mit le pied à l'étrier, et le chagrin, la colère et la peur disparurent. Seuls demeuraient le cheval entre ses jambes et le cirque autour de lui.

C'était son art, il ne vivait que pour lui. Son cœur et son âme tout entiers lui étaient dédiés. Il leva les yeux vers la galerie où, d'ordinaire, les haruspices observaient les motifs afin de les interpréter. Il s'attendait à les trouver vides, mais des silhouettes blanches se détachèrent au balcon, nimbées d'une faible aura magique. Eux aussi avaient entendu l'appel et entendaient bien s'acquitter de leur tâche, tout comme les cavaliers.

Kerrec se détendit sur sa selle. A partir de cet instant, plus rien de devait compter que le mouvement et le motif.

Ils firent cercle dans le cirque, maintenant un pas cadencé, s'installant dans le rythme de la danse, à chaque tour de piste. Lorsqu'ils se furent accordés, ils entamèrent un trot qui se mua bientôt en un galop régulier. La magie de chaque étalon et de chaque cavalier se déversa dans le motif. Pour Kerrec, c'était devenu presque aussi simple et naturel que de tenir en selle.

La Danse se déploya en de longues courbes qui se croisèrent en volutes complexes, dessinant le contour du corps de Briana, galopant en cercles constants au centre du dessin, là où les dommages étaient les plus importants. Il y avait, au centre parfait du motif, une zone de néant absolu qu'aucun étalon ne cherchait à parcourir ; c'était là que se trouvait Valeria, en compagnie de Sabata et de la Vénérable, dansant là où personne n'était censé pouvoir le faire. Mais après tout, ces chevaux étaient des dieux et si Valeria n'était pas une divinité, elle n'en demeurait pas moins infiniment plus puissante qu'un mage.

Kerrec lui-même n'était pas un simple mage équin, et tandis qu'il se focalisait sur sa Danse intérieure, Petra se chargeait de suivre les tracés de l'autre Danse, celle qui se déroulait dans le monde tangible. Kerrec sentit la magie héritée de son père jaillir en lui comme une source surgissant d'une terre desséchée et modifier le cours de la Danse. Il s'était jusqu'ici contenté de suivre le tracé d'un motif préexistant, mais les choses allaient prendre une tournure plus complexe. A compter de cet instant, chacun de ses pas modifiait le tissu même de l'univers de façon infime. Chaque figure effectuée pouvait décider du sort de tout l'empire, infléchissant le destin d'une nation tout entière dans une direction que ses yeux mortels ne pouvaient percevoir.

Les étalons ne semblaient pas alarmés par ses manœuvres et la Vénérable au centre du cercle lui

parut même satisfaite, pour autant qu'il pouvait en juger.

Un cavalier devait se fier à sa monture et réciproquement. Il en allait de même pour les mortels et leurs dieux, et pour les mages et leur magie, extrapola Kerrec pour lui-même.

Il laissa la force tranquille de Petra irradier en lui et le guider tout au long des mouvements familiers. Les secousses régulières parcoururent l'échine de l'étalon pour remonter le long de sa colonne vertébrale, accordant le rythme de son cœur au martèlement des sabots.

Tous leurs cœurs battaient à l'unisson. Douze paires de sabots frappant le sable en cadence. Huit étalons et huit cavaliers traçant un motif identique dans l'espace.

Pendant ce temps, Valeria se débattait au cœur de la Danse, déchirée entre les extrêmes, entre le rythme des étalons et l'appel du néant. Cependant les dieux blancs imposaient peu à peu leur loi et la douleur qui lui vrillait l'esprit refluaient lentement au rythme des sabots, tout comme s'amenuisait peu à peu la puissance de la graine de Chaos qui pulsait au creux de son âme.

Les étalons les moins solides commençaient à donner des signes de fatigue, ils avaient beau être des dieux, leur enveloppe charnelle n'en demeurait pas moins mortelle et elle pouvait mourir. Ils maintenaient le rythme de la Danse, mais leurs respirations devenaient saccadées et leurs flancs brillaient de sueur.

Petra tenait bon et soutenait à lui seul ses compagnons les plus faibles, du moins pour un temps, il avait besoin que Kerrec de son côté soutienne les cavaliers, eux aussi épuisés. Maître Nikos vint bientôt à la rescousse, montant Brescia, un jeune étalon encore frais.

Lancé au galop, Kerrec croisa brièvement le regard du Maître à la faveur d'une boucle, alors qu'ils traçaient une figure demandant une précision d'horloger. Les mots étaient inutiles. Ils décidèrent tacitement de porter à eux seuls plus de la moitié des motifs, lançant des fils magiques aux quatre coins du cirque afin d'assurer leur prise. Les cavaliers comprirent immédiatement la manœuvre et les étalons se mirent dans leur sillage, reprenant un peu de force à leur contact.

Malheureusement il y avait une limite à leur résistance et ils atteindraient bientôt leur point de rupture. Briana reprenait des forces, mais c'était lent, bien trop lent et les deux Danses, la Danse d'esprit et celle que traçaient les étalons ne suffiraient pas à panser toutes les plaies.

Kerrec traversa les murailles de ténèbres, franchissant l'espace qui le séparait de Valeria et constata qu'elle aussi tendait son esprit vers lui. C'était un bien grand risque qu'ils prenaient là, mais le temps leur manquait. A mesure que les cavaliers s'épuisaient, Briana s'éteignait à petit feu. Elle s'affaiblissait de minute en minute, peu à peu submergée par la douleur.

La magie et l'esprit de Kerrec fusionnèrent avec ceux de Valeria, le sang-froid du cavalier et la puissance brute de la jeune femme avaient toujours été complémentaires. Elle était désormais davantage maîtresse de ses émotions, et de son côté Kerrec avait gagné en puissance. Ils formaient à eux deux une entité d'une puissance rarement égalée. La tâche fut pénible et ils s'y épuisèrent corps et âme, mais ils parvinrent à sauver Briana de justesse.

Les danseurs étaient épuisés au-delà des mots, mais ils ne s'effondrèrent pas. Ils firent un ultime passage au centre du motif dans un ensemble parfait, avant de diriger les étalons accablés vers la sortie dans la douce fraîcheur de cette belle nuit d'été.

Ils n'empruntèrent pas les passages voûtés qui serpentaient dans l'enceinte du palais jusqu'à l'école, préférant faire un crochet hors des murs de la ville. Les étoiles avaient jeté un dais scintillant au-dessus de leurs têtes et l'air était si doux que c'en était presque douloureux.

Kerrec respira à pleins poumons l'air marin mêlé de senteurs florales que l'odeur des chevaux

en sueur et des hommes accablés de fatigue parvenait presque à couvrir.

Son regard passa sur les cavaliers alignés. Les étalons faisaient de leur mieux pour garder la tête haute, imités par leurs cavaliers, chacun d'entre eux gonflé de fierté à l'idée de ce qu'ils venaient d'accomplir.

Kerrec sentit son cœur déborder d'affection pour ces hommes, pour les dieux blancs, pour ses frères qui venaient de livrer une bataille plus violente encore qu'un combat monté et qui en étaient sortis vainqueurs.

Briana était en vie et elle allait guérir car le motif de la Danse était à présent profondément ancré dans chaque fibre de son corps.

C'était d'ordinaire au Maître de donner congé aux cavaliers, mais Nikos d'un signe de tête invita Kerrec à s'en charger.

— Premier Cavalier ! lui lança-t-il d'une voix cassée par l'épuisement.

— Maître ! répondit Kerrec. Allez mes frères, vous avez fait plus que votre devoir.

Ils hésitèrent, mettant un point d'honneur à offrir à Kerrec jusqu'à leurs dernières forces.

— Allez maintenant, et reposez-vous, ajouta le Premier Cavalier en s'inclinant profondément, vous avez accompli cette nuit quelque chose de grandiose.

Ils lui rendirent son salut, même si certains d'entre eux étaient si épuisés qu'ils ne tenaient visiblement plus en selle. Mais ils étaient des cavaliers. Ils tiendraient encore un peu. Ils retourneraient jusqu'à l'école, prendraient soin de leurs montures et à ce moment-là seulement, s'accorderaient le luxe de dormir.

Kerrec aurait voulu que Petra les accompagne, mais l'étalon fit la sourde oreille. Il était fatigué et affamé, mais l'épuisement ne l'avait pas encore gagné ; les écuries du palais avaient des mangeoires bien garnies et de la paille fraîche où dormir.

Kerrec laissa donc Petra se reposer sur place et reprit la direction de la chambre de Briana. Il fut instantanément assailli par une horde de palefreniers et de serviteurs avides de consignes, qu'il congédia d'un geste. Il lui fallait voir sa sœur avant de se résoudre à prendre un peu de repos ; il tenait à s'assurer par lui-même qu'elle allait mieux.

Briana dormait quand il entra. La douleur l'habitait toujours, quoique moins vive, mais elle était si présente que Kerrec sentit son cœur se serrer. Le Maître Guérisseur était revenu à la raison et avait entrepris de mettre en œuvre un nouveau charme, moins évasif que celui qui avait tant choqué Valeria, et cette fois la jeune femme ne s'y était pas opposée. Elle était assise auprès du lit, tenant la main de Briana au creux de la sienne, et leva les yeux vers Kerrec lorsqu'il s'approcha du chevet.

— Ça n'a pas marché, lâcha-t-elle.

Sa voix ne tremblait pas et ses yeux étaient secs, mais les larmes n'étaient pas loin.

— Elle est en vie, répondit doucement Kerrec, elle n'est plus inconsciente, elle dort à présent, ce n'est pas un échec.

— Mais ce n'est pas non plus une réussite.

— Elle se remettra, intervint le Guérisseur de l'autre côté du lit.

— Jamais totalement, rétorqua Valeria.

— Elle sera capable de se déplacer, de parler, et elle sera en mesure de diriger l'empire. Sa magie est intacte. Elle sera bientôt remise, du moins autant qu'on peut l'espérer après une telle épreuve.

Valeria se mordit la langue. Elle aurait pu leur révéler ce qu'elle savait, mais ce n'était pas le

bon moment. Kerrec était heureux et il serait toujours temps de l'accabler avec ça ; oui, cela pouvait attendre.

Il buvait les paroles réconfortantes du Guérisseur, les affaires de l'empire pouvaient attendre encore un peu.

Il vint s'asseoir sur le bord du lit. Valeria lui proposa de prendre la main de Briana, mais il déclina l'offre, sa sœur n'avait pas besoin d'un contact physique pour savoir qu'il était là auprès d'elle.

La nuit allait être longue et il était littéralement épuisé, pourtant il lui fallait mettre sa fatigue de côté. Il se reposerait plus tard, pour le moment on avait besoin de lui ici.

Briana était encore à demi endormie lorsqu'elle entendit des voix murmurer non loin du lit. Elle aurait parfaitement pu les ignorer, mais la douleur dans son ventre demeurait si forte malgré l'armée de sortilèges dressée contre elle que la moindre distraction était une bénédiction.

Elle eut tout d'abord du mal à distinguer les mots. Il y avait des éclats de voix étouffés que son esprit embrumé par le sommeil ne parvenait pas à assembler de façon cohérente. Il lui fallut émerger complètement du sommeil pour en percevoir enfin le sens.

— Vous en êtes certain ? Il n'y a pas le moindre doute ?

— Pas le moindre. Tout le reste guérira, cette partie-là jamais.

— Etait-ce une attaque ciblée, selon vous ?

— Sans doute pas, même si cela sert à merveille les projets de l'ennemi.

— Prions pour que vous mettiez rapidement la main sur lui. J'espère qu'il mourra lentement et dans d'atroces souff...

— Nous le trouverons, rassurez-vous.

— Je le sais, mais ça ne changera rien, n'est-ce pas ? Il n'y a aucun miracle à espérer, elle restera...

— Elle restera en vie, et c'est le principal. Chaque chose en son temps.

Briana ouvrit les yeux et la lumière l'aveugla. Elle cilla à plusieurs reprises pour distinguer son environnement.

La lumière du soleil de cette fin d'après-midi pénétrait à flots dans la pièce, déclinant doucement vers la rougeur du soleil couchant. Les rideaux avaient été ouverts ainsi que les battants de la fenêtre, laissant entrer une petite brise tiède qui valait tous les remèdes. Briana referma les yeux et respira profondément. La douleur ne fut pas aussi terrible qu'elle s'y était attendue et resta assez diffuse. Manifestement les guérisseurs avaient ciselé leurs sortilèges et peaufiné leurs onguents.

Le sommeil vint la cueillir de nouveau et elle sombra dans les ténèbres. Lorsqu'elle s'éveilla pour la seconde fois, la nuit était tombée et il y avait de nouveau des gens autour d'elle qui discutaient. Les voix étaient plus fortes et nettement moins amicales que la première fois.

— Alors, c'est donc vrai ! Et quelles mesures comptez-vous prendre ?

— Avant tout nous allons attendre qu'elle se rétablisse, nous lui devons certains égards tout de même.

— Vraiment ? Rien dans la loi ne nous y oblige. Par ailleurs...

— Elle devra y faire face à un moment ou à un autre. Si elle avait déjà été couronnée, les choses

seraient différentes, mais dans la mesure où elle n'a pas encore pris le pouvoir de façon formelle... la situation est très différente.

— Etes-vous en train de suggérer que nous... qu'elle...

— Je souligne simplement que nous allons inévitablement en arriver à certaines extrémités.

Briana n'était pas prête à affronter tout ça. Elle était à peine consciente, et encore sous l'emprise conjointe des sorts et des potions, sans parler de ses blessures. Pourtant le sort de l'empire ne pouvait s'accommoder de ce genre de préoccupations.

Elle ouvrit les yeux et contempla, à la lueur des chandeliers et au froid scintillement des étoiles, les visages des représentants de la haute noblesse qui faisaient cercle autour d'elle ; son conseil privé au grand complet. Peut-être étaient-ils là pour les derniers sacrements, songea-t-elle avec cynisme.

Pourtant, elle n'avait pas l'impression d'être à l'article de la mort, même s'il était probable que lorsque les artifices des Guérisseurs cesseraient de faire effet, elle en vienne à le souhaiter.

Ses conseillers personnels avaient l'air de gamins pris la main dans le bocal à confiture. Ils étaient tous très gênés, bien qu'ils fassent de leur mieux pour le cacher, dissimulant pour la plupart leur inconfort derrière un apparent soulagement de circonstance.

— Madame ! s'écria le duc Gallio.

C'était un fidèle parmi les fidèles, et des larmes roulaient sur ses vieilles joues parcheminées. Il saisit ses doigts grâcles dans ses mains épaisses en la couvant du regard. Même s'il refusait de se livrer au petit jeu des apparences et à la valse des intrigues qui étaient, Briana le savait, une maladie endémique dans toutes les cours du monde, Gallio n'en était pas stupide pour autant, et il la scruta avec toute l'intensité que lui permettait l'étiquette.

Ce qu'il vit sembla le rassurer, mais la tristesse ne quitta pas son visage.

— Madame, répéta-t-il avec une douceur extrême, comme c'est bon de vous retrouver.

— Je ne me suis pas encore tout à fait remise, mais à vrai dire je me sens mieux, répondit-elle les dents serrées, tout en essayant de s'asseoir.

La douleur causée par l'effort manqua la faire défaillir mais elle tint bon. Gallio esquissa un geste dans sa direction et Dame Nerissa, dont le soulagement de voir Briana consciente pouvait être sincère comme il pouvait être feint, lui tassa quelques oreillers dans le dos.

La jeune femme prit un moment pour reprendre son souffle et son conseil attendit patiemment son bon vouloir. Elle envisagea même un instant de feindre un évanouissement qui n'aurait fait que retarder l'inévitable.

Elle scruta leurs visages, mais tous avaient eu le temps de se fabriquer une contenance. Son regard se fit insistant ; il n'était pas superflu de leur montrer que même diminuée, elle demeurait l'impératrice.

— A présent que me voilà réveillée, je propose que nous nous passions des préliminaires pour entrer dans le vif du sujet. Je ne serai pas en état de parcourir le chemin de procession. C'est bien dans sept jours, n'est-ce pas ?

Tous se regardèrent, et c'est finalement Nerissa qui parla en leur nom.

— Trois jours, madame. Les soins que vous avez reçus vous ont ramenée de loin, si je puis me permettre. Mais je crains qu'effectivement vous ne soyez pas en état. Les Guérisseurs ont assuré que vous alliez vous remettre, mais sans doute pas aussi vite que vous l'auriez souhaité.

Briana prit une nouvelle inspiration. Elle ne devait pas laisser quelque nouvelle que ce soit

l'atteindre, elle ne devait laisser paraître aucune faille.

— Dans combien de temps ?

Nerissa se passa la langue sur les lèvres.

— Je n'ai jamais été au-delà du rang d'apprenti parmi les Guérisseurs, mais je dirai que cela se compte au minimum en semaines, voire en mois.

— Des semaines !

Briana connaissait la réponse avant même que Nerissa n'ouvre la bouche, mais le fait de l'entendre rendait en quelque sorte la chose plus réelle.

— Dans ce cas, Maître Augure, vous allez devoir trouver une autre date propice. Que diriez-vous de cet automne ?

Le Maître Augure acquiesça en silence. Il n'avait jamais été très robuste, mais il sembla à Briana qu'il avait encore maigri, qu'il était plus efflanqué encore que la dernière fois qu'elle l'avait vu, deux, non cinq jours auparavant. Sa voix, pourtant, était toujours aussi belle et profonde.

— Il sera fait selon vos désirs, Madame.

S'il avait le moindre doute, il n'en montra rien, se conformant parfaitement à l'étiquette. Briana le salua d'un hochement de tête et se tourna vers Gallio.

— Je m'adresserai au peuple dès que possible, d'ici un jour ou deux, au plus tard, je l'espère. D'ici là je compte sur vous pour les rassurer. Je suis loin d'être morte et je n'ai pas l'intention de rester à l'écart plus que nécessaire.

— Assurément, Madame.

— Bien. A présent, et même si cela me coûte, je dois me reposer.

La petite assemblée comprit qu'on lui donnait congé. Les huit silhouettes s'inclinèrent avant de se retirer, selon l'ordre de préséance.

Briana fit mine de ne pas remarquer le regard que lui lança Gallio avant de sortir, lui signifiant clairement qu'il leur faudrait sans tarder parler en privé. Elle n'en attendait pas moins de lui.

Elle n'était pas aussi épuisée qu'elle le leur avait laissé croire, mais la compagnie d'autres êtres humains était plus qu'elle n'en pouvait supporter pour le moment. Une kyrielle de serviteurs étaient sur le qui-vive, prêts à accourir au moindre de ses gestes, tout en prenant bien garde de ne pas se montrer intrusifs. Oui, elle était aussi seule qu'une impératrice pouvait l'être.

Elle s'enfonça dans les oreillers moelleux et ferma les yeux, le cœur serré à l'idée de ce qu'elle allait peut-être découvrir. Pourtant sa raison lui intimait d'accomplir ce que tout mage se devait de faire dans de telles circonstances. Elle devait faire un état des lieux magique et vérifier l'intégrité de son corps. Elle se força donc à suivre une à une les lignes d'énergie qui sous-tendaient son organisme, afin de s'assurer que le flot circulait correctement. Lorsqu'elle tombait sur un flot perturbé, elle le rétablissait dans l'instant.

Il était dangereux et parfois même fatal de ne pas se livrer à cet inventaire. Elle avait déjà fait une partie du travail dans son demi-sommeil, mais à présent elle focalisait toute son attention sur cette tâche unique, afin de se confronter à ce que son conseil avait suggéré à mots couverts sans jamais oser l'exprimer tout haut.

Elle était gravement blessée, elle en avait eu la certitude à l'instant même où la rafale d'énergie l'avait frappée, mais le processus de guérison était bien entamé et lui avait rendu la majeure partie de son intégrité physique et spirituelle. Sa magie était en train de lui revenir, puisée au cœur même de la terre, socle de l'empire.

Une chose pourtant était morte en elle, une chose que la décharge magique avait détruite aussi sûrement que si un soldat ennemi lui avait enfoncé sa lance dans le ventre. La chair guérirait, bien sûr, et avec le temps, la douleur finirait par disparaître, mais il était une douleur bien plus intime et bien plus aiguë et qui elle ne disparaîtrait jamais. Elle était si aiguë qu'il lui était même impossible de l'effleurer, aussi posa-t-elle précautionneusement ses mains sur son ventre. Il fut un temps où elle avait pensé faire un jour ce geste avec bonheur, en y mettant tout l'amour d'une mère pour son enfant à naître, un enfant destiné à lui succéder sur le trône.

Il n'y aurait jamais d'enfant, il n'y aurait jamais d'héritier, on l'avait privée de ce droit.

Elle sentit sa gorge se serrer, tandis qu'un cri inarticulé montait de ses entrailles, un cri qu'elle ravala et qui se mua en un torrent de larmes silencieuses et en lourds sanglots.

Son chagrin fut de courte durée. Elle était d'un naturel pragmatique, et son père l'avait habituée à favoriser la raison plutôt que les sentiments. La discussion qu'elle avait surprise un peu plus tôt entre Gallio et Nerissa prenait tout son sens. Le premier devoir que l'on attendait d'une impératrice n'était-il pas de donner un héritier au trône ? Si elle s'en montrait incapable, les prétendants à la fonction ne seraient que trop heureux de la déchoir de son statut. Ce drame ne pouvait pas tomber à un pire moment, Briana ne pouvait se permettre de voir le pouvoir impérial se dissoudre dans de stériles guerres intestines de succession.

Si elle ne s'était pas laissée prendre comme une idiote dans cette embuscade, juste avant son couronnement, les choses auraient été différentes. Même blessée, elle serait à présent impératrice et elle aurait tout le temps nécessaire pour désigner son héritier légitime. Elle n'en demeurerait pas moins princesse régente et ultime descendante de la lignée. Cependant si elle s'avérait incapable de pérenniser la dynastie, son droit légitime à occuper le trône pouvait être remis en question, sa position devenait instable.

Elle avait vraiment commis un acte d'une effroyable étourderie dont les conséquences seraient hors de toute mesure. La cour ressemblait en bien des points à une meute de loups, prêts à profiter de la moindre faiblesse. Or, Briana était bel et bien en position de faiblesse, même si elle était toujours vivante et bien décidée à défendre jusqu'au bout ses prérogatives.

Elle respira aussi profondément que son corps tourmenté le lui permettait et se força à retrouver son calme. Une petite poussée d'hystérie était parfois salutaire, mais uniquement si elle était suivie par la mise au point d'un plan infallible.

— Faites venir Valeria, la cavalière, si elle accepte de venir jusqu'à moi, lança-t-elle à l'intention des murs nus et des meubles, sachant pertinemment que les serviteurs tendaient l'oreille.

Seul le silence répondit à son appel, mais elle savait que son ordre avait été entendu. Elle se laissa gagner par l'épuisement et s'octroya un moment de repos, en attendant la visite de Valeria.



Valeria était dans le coton. La Danse avait été un succès, Briana était vivante, mais à quel prix ! Les dommages causés par cette blessure intime pouvaient encore la détruire émotionnellement. Lorsque l'invitation de Briana lui parvint, elle était occupée à nettoyer les écuries, avec une détermination qui incitait les étalons à se maintenir à une distance respectable. Un page portant la livrée impériale fit son entrée, empruntant l'allée principale pour venir jusqu'à elle, geste fort peu charitable de sa part alors que Valeria venait de briquer le sol jusqu'à pouvoir s'y mirer. Mais c'était un courtisan et les courtisans se plaisaient à penser qu'ils ne respiraient pas le même air et qu'ils n'arpentaient pas la même terre que le reste de l'humanité.

Il délivra son message d'une belle voix chantante et Valeria fit de son mieux pour ne pas se précipiter droit vers le palais. Elle termina de nettoyer les écuries et de vider les seaux de crottin dans le potager, après quoi elle se lava les mains et le visage et se passa la main dans les cheveux. Elle ne pouvait pas faire grand-chose pour ses vêtements en revanche, un amas de vieilleries usées jusqu'à la corde, mais après tout Briana se moquait de ce genre de détails.

Sur le chemin qui la menait au palais, Valeria eut tout le loisir de réfléchir, et à mesure qu'elle s'approchait, son pas se fit moins rapide. Elle ne rebroussa pas chemin, bien entendu, mais elle hésita sur la conduite à tenir. Plus que tout au monde elle voulait voir Briana éveillée et bien portante, mais elle n'était pas certaine de supporter le chagrin que cette vision lui causerait. Valeria était sans doute un peu bécasse en ces matières, mais elle n'était pas lâche, aussi pressa-t-elle brusquement le pas, comme pour affronter un violent vent de face.

\* \* \*

Briana semblait inconsciente, mais Valeria se rendit immédiatement compte qu'elle était parfaitement alerte, et aussi vive qu'une bise venue du large. Sa magie, par ailleurs, emplissait la pièce et semblait intacte.

Valeria se pencha pour lui baiser le front et lorsqu'elle se recula, leurs regards se rencontrèrent. Les grands yeux noirs de Briana étaient posés sur elle, calmes et si paisibles que pendant un court moment, Valeria eut le fol espoir que peut-être Briana ignorait l'étendue des dégâts. C'était stupide, bien sûr, ce corps était tout de même le sien.

— Je suis désolée, bredouilla Valeria.

C'était une entrée en matière pour le moins fruste, mais c'est tout ce qui lui était venu à l'esprit.

— C'est l'œuvre du Chaos, commença Briana d'une voix posée, il est ancré dans la terre elle-même, il se cache dans les profondeurs et il a perverti la magie même du royaume. Il m'a tendu un piège et je m'y suis précipitée.

Valeria s'approcha en prenant une chaise.

— C'est vrai, je l'ai senti moi aussi. Qui peut l'avoir éveillé ? Le prêtre qu'a vu Maurus ?

Briana secoua la tête.

— J'en doute, il n'était qu'un appât.

— Tout ça est de ma faute, chuchota Valeria, si j'avais fait les bons choix, je n'aurais jamais commis l'erreur de m'approcher du Livre du Chaos.

— Nous avons tous commis des erreurs, la rassura Briana d'une voix conciliante. Vous savez à présent quel mal me ronge, et le voilà maintenant qui se répand sur cette terre ou nous vivons. Je ne crois pas que vous en soyez responsable, les tribus étaient déjà nos ennemies bien avant que vous ne receviez l'Appel de la Montagne. Cela fait près de deux cents ans qu'ils n'ont de cesse d'essayer de nous détruire, notre mauvaise fortune est surtout qu'ils se soient finalement décidés à user de magie, alors qu'ils l'ont toujours fuie comme la peste. Si quelqu'un est responsable de quoi que ce soit, c'est sans doute mon père, pour avoir pris comme concubine une femme qui s'est avérée folle à lier et qui a transmis sa folie à sa progéniture, ce fils devenu mage.

— Votre frère est mort depuis plus d'un an, mais tout laisse à penser que ce prêtre devait être son élève. Cette agression contre vous porte sa marque méphitique.

— Oui, comme un parfum diffus de malveillance.

Briana prit une profonde inspiration qui lui arracha une grimace de douleur.

— Valeria, j'ai quelque chose à vous demander.

— Il y a quelque chose que je dois vous dire, lui dit Valeria au même instant.

Il y eut un silence. Briana inclina la tête dans l'expectative tandis que Valeria déglutissait avec difficulté.

— Quand je suis partie l'année passée, au moment où j'ai rejoint la Montagne, j'étais enceinte, lâcha-t-elle dans un souffle avant de perdre courage. J'ai été stupide, continua-t-elle et je ne me suis doutée de rien jusqu'à ce que ma mère m'explique pourquoi j'avais ces nausées matinales. Grania est née au printemps.

— Je suis au courant, la Vénérable me l'a dit.

Valeria resta un moment interdite, hésitant à répondre quelque chose, mais ne trouvant rien de cohérent à rétorquer.

— On aurait dû vous le dire, se décida-t-elle finalement à dire.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Briana lui posa la question d'une voix neutre où ne perçait nulle trace de colère. Valeria était seule avec sa culpabilité et le comportement de Briana força son respect.

— Nous voulions d'abord vous faire la surprise. Puis ma mère et moi avons eu une vision qui pouvait être le signe avant-coureur de ce que nous vivons actuellement, ou de quelque chose de pire encore. Nous ne voulions pas que quiconque en dehors de la Montagne soit au courant, de peur de faire d'elle une cible toute désignée. Elle est votre héritière par le sang, même si la loi lui interdit de jamais monter sur le trône, mais c'est surtout et avant tout notre enfant. Quelles atrocités nos ennemis pourraient bien lui réserver s'ils apprenaient son existence ?

— Je comprends, soupira Briana d'une voix qui trahissait son extrême fatigue.

Valeria avait les mains glacées. Elle ne voulait pas lui poser la question, mais les circonstances l'y contraignaient.

— C'est ce que vous allez nous demander, n'est-ce pas ? Vous voulez qu'elle vienne à vous, vous allez changer la loi et nous contraindre à vous la confier pour qu'elle règne sur l'empire.

— Non, répondit simplement Briana.

Pour la seconde fois de cette éprouvante conversation, Valeria fut prise au dépourvu.

— C'est vrai ? Pourtant...

— Sa vie est auprès des cavaliers, poursuivit Briana dans un souffle qui, une fois encore, lui arracha une grimace de souffrance. Non, c'est de son père dont j'ai besoin.

Evidemment, songea Valeria comme à travers les brumes d'un rêve, ou d'un cauchemar. Une réplique lui vint instinctivement, cinglante et sans appel, mais elle ravala sa colère, parvenant à peine à balbutier :

— Vous avez besoin de quoi ? Si vous ne pouvez plus enfanter, à quoi vous servirait...

Elle s'interrompit, changeant brusquement d'idée.

— De tout façon, la loi s'y oppose...

— Les lois, ça se modifie, l'interrompit Briana d'une voix qu'elle voulait conciliante mais où perçait une froideur infinie. La succession en ligne directe s'arrête avec moi, il y a bien des cousins, nombreux, mais ils sont à plusieurs degrés de distance. Si je m'aventurais à désigner l'un d'eux, ce serait la guerre civile assurée, alors que si je choisis Kerrec...

— Vous ne pouvez tout de même pas le forcer à devenir empereur ! s'exclama Valeria entre ses dents, luttant pour garder son calme.

— Et je n'essaierai même pas. J'ai l'intention de remplir mon rôle jusqu'au bout. Pour le reste, pour la succession, j'ai besoin de lui. Vous devez comprendre.

— Comprendre quoi ? lui demanda Valeria, jouant la simple d'esprit. Si elle mettait suffisamment de mauvaise volonté à comprendre ce que Briana lui expliquait, tout cela cesserait, ce cauchemar prendrait fin, elle en était persuadée. Briana serait bien forcée de trouver une autre solution et Kerrec ne serait pas sacrifié à l'intérêt général comme l'étaient d'ordinaire les princes de sang depuis que le monde était monde.

Briana couvrait Valeria du regard avec compassion, mais il ne faisait aucun doute qu'elle ne plierait pas.

— Je ne vous demanderais jamais une chose pareille s'il existait des alternatives.

— Mais elles existent ! éclata Valeria, vous avez des centaines de cousins, vous l'avez dit vous-même, choisissez-en un et écrasez les autres, vous en avez le pouvoir, non ?

La colère la faisait sortir de ses gonds ; à cet instant, elle aurait peut-être même été capable de terminer ce que le prêtre du Chaos avait entamé et de réduire Briana en cendres. L'impératrice le savait, pourtant elle ne broncha pas et ne céda pas un pouce de terrain.

— Je pourrais le faire, mais à quel prix ? En choisissant Kerrec, les cousins se retrouvent pieds et poings liés. Il est exclu de la succession, mais ses enfants...

— Vos nobles ne permettront jamais une chose pareille !

Grands dieux, Briana avait-elle perdu tout sens commun ?

— Un cavalier, à un tel poste ! C'est inconcevable !

— Un cavalier qui demeurera indéfectiblement lié à son statut, mais dont la lignée sera mise au service de l'empire.

La gorge de Valeria était douloureuse, comme si au lieu de retenir ses cris, elle n'avait cessé de hurler. Le pire, c'était qu'elle comprenait effectivement cette nécessité. Elle comprenait pourquoi Briana agissait ainsi et avec tant de précipitation. Il fallait qu'elle raffermisse d'urgence son emprise sur l'empire, sans quoi elle risquait d'en perdre le contrôle, ce qui mènerait à terme à l'éclatement de l'unité et à la guerre civile. Cette chose qui l'avait attaquée, quelle qu'elle soit, pouvait frapper de nouveau et cette fois, elle risquait de prendre pour cible l'ensemble de la cour, la ville elle-même voire le pays tout entier, et elle devait se préparer à cette éventualité.

Valeria comprenait, certes, mais cela n'apaisait en rien le déchirement qu'elle ressentait. Elle était au-delà de la colère.

— Qui sera sa concubine ? Si tant est que ça ait la moindre importance...

— Je vais consulter mon conseil à ce sujet. J'imagine qu'ils présenteront des candidates parmi lesquelles il devra faire son choix.

Voilà, songea Valeria, voilà la faille, la faiblesse du plan. Oui, il restait un espoir.

— Est-ce que vous avez pris la peine de lui poser la question ? Comment pouvez-vous préjuger de sa décision ? Qui vous dit qu'il acceptera ?

— Il le fera.

La douleur, lui avait dit Kerrec, l'une des rares fois où il s'était ouvert à elle au sujet de ce que Gothard lui avait fait endurer, la douleur finit par être si intense qu'elle cesse d'être pénible, pour devenir quelque chose de différent, qui confine presque au plaisir.

Mais ça n'avait rien à voir avec le plaisir. Son cœur était en miettes, dont chaque morceau était comme un bout de verre, froid, dur et tranchant. Tranchant comme sa voix lorsqu'elle s'adressa à Briana.

— Alors vous l'avez fait. Vous m'avez posé la question en premier.

Briana soutint son regard sans ciller, sans laisser transparaître la moindre émotion. Valeria n'aurait su dire si elle souffrait, si elle était soulagée ou si elle ne ressentait rien du tout.

— Vous auriez préféré que je m'abstienne ?

— Non.

C'était vrai, le froid de son cœur commençait à lui éclaircir les idées. Valeria aurait préféré rester dans le brouillard, mais la douleur commençait à se dissiper, à se transformer.

— J'espère que vous comprenez aussi qu'on ne peut tout simplement pas vous laisser l'épouser.

— Bien sûr que je comprends.

Son ton devait être particulièrement cassant, mais sans doute Briana ne lui en tiendrait pas rigueur, étant donné les circonstances.

— Il ne peut pas m'épouser s'il veut accomplir son devoir. Même s'il ne s'agit que de m'engrosser, je n'ai pas assez de sang noble. Non, pour concevoir l'héritier, il vous faut une jument de concours.

Pour la première fois, le masque d'insensibilité que Briana s'était façonné se fissura, mais Valeria préférait ne pas savoir ce qu'il pouvait y avoir derrière, elle avait assez à faire avec ses propres émotions.

— J'aurais tellement aimé que nous n'ayons pas à en arriver là, j'aurais tant souhaité qu'il existe un moyen de perpétuer la lignée sans faire souffrir personne, murmura Briana.

— C'est la seule issue, et nous n'avons pas le choix, ni l'une ni l'autre. Vous ne devez pas flancher, à aucun moment, où bien celui qui œuvre dans l'ombre gagnera cette guerre.

Briana prit Valeria dans ses bras. La cavalière tenta de se dégager, mais Briana insista.

— Son cœur restera à vous. Ces mariages arrangés ne sont rien de plus que des manœuvres politiques, ça n'a rien à voir avec l'amour.

— Et elle ? Est-ce qu'elle sera autorisée à avoir un amant, si lui a une maîtresse ?

Briana lui répondit sans ambages. Il était évident que l'épouse du souverain, quelle qu'elle soit, ne jouissait à ce niveau d'aucun des privilèges de son époux, il était vital que les héritiers soient de la lignée de Kerrec, il ne devait y avoir aucun doute à ce sujet.

— Alors, c'est elle que je plains.

— Ne prenez pas cette peine. Elle accède à un statut sans pareil. Elle devient l'épouse du souverain, la mère de l'héritier et c'est un immense honneur pour toute sa famille. C'est plus qu'elle n'aurait jamais pu espérer.

— C'est bien pour ces raisons que je la plains.

Briana relâcha légèrement sa prise sur le bras de Valeria qui se libéra.

Elle aurait préféré ne pas terminer leur conversation sur ces mots, mais elle ne put s'empêcher de les prononcer ; c'était son devoir de le faire, peu importait sa propre douleur.

— Vous feriez bien de le faire venir immédiatement, vous allez sans doute mettre plusieurs jours à le convaincre.

— Je ne disposerai sans doute que de quelques heures.

Briana ne chercha pas à retenir Valeria plus longtemps, sans doute aussi soulagée de la voir partir que la cavalière l'était de sortir de la pièce.

\* \* \*

Valeria parvint à atteindre la galerie qui menait vers l'école avant de s'effondrer, son front brûlant appuyé contre la pierre froide du mur. Ses mains tremblaient tellement qu'elle dut croiser les bras pour calmer les secousses, ce qui ne fit que communiquer ses tremblements au reste de son corps.

Elle aurait certainement dû pleurer toutes les larmes de son corps, mais ses yeux demeuraient désespérément secs. Elle avait essayé de s'abandonner à la colère, mais ça ne lui suffisait pas, il lui fallait un véritable exutoire, et se forcer à haïr Briana était peine perdue. Elle préférerait mille fois diriger sa haine contre la progéniture de l'Unique qui par ses actes les avait mis devant ce choix impossible.

L'espoir, cependant ne cessait de lui tendre des embuscades. Kerrec pouvait encore refuser, après tout n'avait-il pas déjà tourné le dos à tout cela lorsqu'il avait reçu l'Appel de la Montagne ? Il avait même réussi, ensuite, à se réconcilier avec son père. Certes, Artorius n'avait pas été aussi loin que Briana s'appêtait à aller... Kerrec pouvait tout à fait décréter qu'aucune cause ne valait qu'il consente à un tel sacrifice.

Valeria avait la tête en feu. Kerrec pouvait parfois être un parfait benêt, mais il vouait à l'empire un amour indéfectible que seul surpassait celui qu'il éprouvait pour les Dieux Blancs. Lui aussi verrait que Briana avait raison. C'était son devoir et il ne disposait en réalité d'aucune marge de manœuvre.

Valeria se força à se remettre en route. Elle dut s'arrêter plusieurs fois en chemin pour empêcher ses jambes de trembler, mais elle finit par atteindre l'école.

Elle aurait dû se rendre directement à sa chambre, mais passer la nuit seule était au-dessus de ses forces. Elle se dirigea donc vers les écuries et s'y installa, sans que les étalons ne trouvent quoi que ce soit à y redire.

Elle se recroquevilla dans la paille aux pieds de Sabata et c'est là que les lourds sanglots et les larmes finirent par la rattraper. C'est parmi les étalons qu'elle s'abandonna enfin au chagrin.

Le jeune Bellinus était un beau spécimen d'insupportable fat. Dès qu'il eut récupéré de sa sainte terreur, il retrouva la pleine mesure de sa morgue, et quatre jours de mitard sans personne à qui parler, au pain sec et à l'eau, n'entamèrent en rien son arrogance.

Il était déterminé à jouer les martyrs jusqu'au bout et Kerrec n'avait pas l'intention de lui faire ce plaisir. Il rejoindrait son dieu en temps et en heure, mais d'ici là il porterait chaque jour et chaque heure le fardeau des conséquences de ses actes.

Le moment des aveux n'était pas encore venu cependant. Ce gai matin chaud et ensoleillé aurait dû voir les cavaliers en pleine méditation, se préparant activement pour la Danse du couronnement. Au lieu de cela, Kerrec raccompagnait les cadets à l'école après les exercices du matin, chacun allant se reposer dans sa chambre. Comme il aurait aimé en faire autant ! Mais il ne pouvait retarder plus longtemps cette tâche ingrate.

Manifestement, Bellinus n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait, et lorsque Gunnar et Cato l'avaient conduit jusqu'à la bibliothèque, parmi les étagères chargées de livres, il s'était assis sur un banc, les bras croisés sur la poitrine et avait demandé pour quelle raison il était entravé par des liens magiques et non des entraves d'acier. Kerrec ne prit pas la peine de lui répondre.

— Dites-nous où se trouve le prêtre.

Bellinus se renfrogna.

— Soit vous parlez de votre plein gré, soit je vous démontre que le sortilège qui vous entrave possède d'autres usages encore moins agréables. Nous prendrons garde à ne pas vous tuer, bien entendu. Il se peut en revanche que vos alliés apprennent malencontreusement le nom de celui qui les a vendus.

— Il ne sait rien, intervint Gunnar, ce n'est qu'un crétin un peu vantard. Pendant qu'on perd notre temps avec lui, les véritables ennemis prennent le large.

— C'est possible, rétorqua Kerrec d'un air songeur, mais nous n'avons rien de mieux sous la main que cet imbécile et ses comparses. L'un d'entre eux finira forcément par craquer et à ce moment-là, si les dieux le veulent, nous nous mettrons en chasse et nous ferons subir à leur maître le châtement qu'il mérite.

Bellinus eut comme un hoquet.

— Mes comparses ? Vous détenez aussi les autres ? Mais...

Kerrec eut la prudence de ne pas s'engouffrer dans la brèche, de peur de voir leur prisonnier se

raviser. Il prit surtout soin de ne pas lui préciser que les rares complices vivants qu'ils détenaient étaient tous inconscients.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il à Gunnar en levant un sourcil interrogateur. Le jeune Mardius, peut-être ? Il est douillet et plutôt fragile.

Gunnar haussa les épaules.

— On ne tirera rien de celui-là de toute façon, c'est évident. Même s'il savait quoi que ce soit, je doute qu'il en sache suffisamment long pour nous être vraiment utile.

— Ils ne peuvent tout de même pas être tous aussi demeurés ! s'étonna Kerrec.

— Ma foi, il faut une bonne dose de stupidité pour nous servir de telles inepties. J'ai l'impression qu'ils ne se rendent pas compte qu'en œuvrant pour que le néant se répande, ils nous condamnent tous à l'oubli, mais qu'ils se passent par la même occasion la corde autour du cou. Eux aussi en seront victimes et leur fin sera certainement moins douce encore que la nôtre. Je ne suis pas certain qu'ils aient vraiment conscience que leur merveilleuse religion est avant tout un culte de la douleur.

— En tout cas, ils n'ont pas l'air de vraiment apprécier l'inconfort, poursuivit Kerrec. Quoi qu'il en soit, crétiens ou pas, ils ne sont rien de plus que de la chair à canon, leurs chefs, eux, ont la prudence de rester à l'écart.

— A qui penses-tu ? Aux pères, aux frères aînés ?

— Celui-ci est l'aîné de sa fratrie, et son père est loyal à l'empire. Son oncle pourrait être suspect, à moins que...

— Ça suffit ! hurla Bellinus, arrêtez, laissez ma famille en dehors de ça ! C'est moi et moi seul qui suis responsable, mes parents sont aussi loyaux qu'on peut l'être.

— Qui, dans ce cas, qui t'a entraîné là-dedans ?

— C'est mon cousin, avoua Bellinus. Il s'appelle Corinius, son frère possède des terres près de Malia.

Kerrec regretta son accès de violence verbale, il ne voulait pas effrayer Bellinus plus que de raison et le jeune homme était à présent terrifié... Cela étant, sa terreur pouvait s'avérer utile, aussi Kerrec accentua-t-il la raideur de son expression, le fixant d'un œil froid et dénué de compassion.

— Où peut-on le trouver ?

— Il est mort, déclara Bellinus avec morgue, content de son effet. Il est parti vers l'est, l'an passé, alors que la guerre faisait rage, lui et ses compagnons sont allés affronter l'Unique. Ils sont tous morts.

— Tous ?

Bellinus eut un petit tic nerveux à l'œil.

— Tous sans exception, mais vous devez déjà être au courant, non ? Vous y étiez aussi puisqu'on dit que c'est vous qui les avez tués.

— J'ai pris part à la bataille, c'est juste, concéda Kerrec. Bien, tout cela est passionnant mais dans ce cas qui est votre chef, dorénavant ?

— C'est Corinius.

Kerrec se retint de lui sauter à la gorge pour lui faire cracher la vérité.

— Un mort ? Vous pratiquez donc la nécromancie ?

— Rien n'est impossible pour l'Unique. Vous ne le trouverez jamais, il se faufile partout comme la brume, ombre parmi les ombres, aucune puissance humaine n'est en mesure de l'atteindre.



Kerrec eut un sourire mauvais.

— Oh ! mais certains de nos pouvoirs n'ont rien d'humain, crois-moi.

Kerrec et Gunnar échangèrent un regard entendu et le colosse lui adressa un mouvement de tête à peine perceptible. Cato fit son entrée, saisit Bellinus par le bras et l'emmena méditer sur ses péchés.

Lorsqu'ils furent seuls, Gunnar vint s'asseoir sur le banc occupé par le jeune homme quelques instants plus tôt et étendit ses jambes.

— Tu le crois ?

— Je crois qu'il y a bien un prêtre de l'Unique quelque part en ville et qu'il s'exprime avec l'accent d'Aurelia. Quant à savoir si je pense que c'est un mort-vivant... eh bien, j'attends de le voir pour le croire.

— On raconte que tous les prêtres de ce culte doivent mourir afin d'entrer en pleine possession de leurs pouvoirs...

Gunnar savait de quoi il parlait. C'est en fuyant ce même culte que son peuple avait intégré l'empire voilà bien longtemps.

— Mais si celui qui nous intéresse fait effectivement partie de la noblesse impériale, alors nous avons vraiment un problème.

— Nous savons déjà que c'est le cas. Il va falloir demander l'aide des collègues de mages pour lui mettre la main dessus. Plus tôt nous le ferons prisonnier, mieux ce sera.

— Alors, tu penses qu'il est seul ? D'ordinaire, ce genre de personnage agit en meute.

— L'urgence, c'est de le trouver, lui et tous ceux qui sont susceptibles de lui fournir un appui. Avec un peu de chance et si les dieux sont avec nous, les intermédiaires nous aideront à démanteler tout le réseau.

— Je vais m'en charger personnellement, tu as déjà fort à faire.

Kerrec ouvrit la bouche pour protester, mais Gunnar avait raison. C'était lui qui tenait les rênes désormais, même s'il avait accepté sans vraiment prendre la mesure de ce que cela impliquait.

Lorsqu'il avait répondu à l'appel de la Montagne et que son père l'avait renié et déshérité, il s'était dit que tout cela appartiendrait désormais à son passé. Il faisait partie de la grande famille des cavaliers et il ne pourrait plus jamais faire marche arrière.

Comme il avait été naïf ! Les lois et les traditions ancestrales n'y faisaient rien, il était de nouveau pris dans les rets du devoir impérial. Il agissait comme un prince, donnant des ordres et organisant les troupes, comme s'il n'avait jamais quitté le palais. S'il avait eu une once de jugeote, il serait reparti sur-le-champ pour se livrer à ses obligations de cavalier, en laissant les serviteurs de sa sœur gérer les affaires du palais ; chacun d'entre eux était parfaitement capable de prendre le relais.

Oui, c'est ce qu'il aurait dû faire, pourtant il n'avait pas pu s'empêcher de prendre les choses en main, et s'il avait ensuite conservé le pouvoir c'était pour la simple raison qu'on avait essayé de le lui retirer. Oui, il était plus que temps de tirer sa révérence. Kerrec en était là de ses pensées et s'apprêtait en s'en ouvrant à Gunnar lorsque le messenger de Briana apparut dans l'embrasure, sa livrée impériale brillant encore plus que d'ordinaire, les ors et les pourpres scintillant dans les rayons de soleil qui filtraient par la fenêtre. Le garçon fit un pas de côté, pénétrant ainsi dans l'ombre, et le charme se rompit.

Kerrec n'était pas un augure, mais n'importe quel mage initié à l'art du motif pouvait facilement voir un chemin se dessiner et en deviner la destination, pourtant il refusa de laisser son regard porter

aussi loin. Il y avait là comme un parfum d'inéluctabilité, et l'ombre d'une décision à laquelle il n'avait jamais été, ni voulu être confronté.

Il était encore temps de repartir vers la Montagne, il avait encore le choix. Kerrec fut à un cheveu de tourner les talons, mais il croisa le regard de Gunnar et comprit que son frère d'armes avait eu le même cheminement d'esprit que le sien. Le cavalier souhaitait voir le destin s'accomplir et il en avait compris les implications bien avant Kerrec lui-même.

Le Premier Cavalier répondit donc à l'invitation de sa sœur, car il n'avait en réalité aucun autre choix.

\* \* \*

Briana se redressa. Ses cheveux avaient été peignés et nattés et on l'avait légèrement maquillée, de sorte que seul un œil averti pouvait discerner sa pâleur extrême sous le fard.

Elle en demandait trop à son corps selon Kerrec, mais elle éluda la remarque d'un geste vague.

— J'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi. Tu es libre de refuser bien sûr, mais j'espère sincèrement que tu accepteras.

Kerrec était comme pétrifié. Les motifs qu'il avait aperçus autour du messager étaient ici sans équivoque, et il semblait que chacun de ses gestes depuis qu'il avait posé le pied dans l'enceinte de la cité avait contribué à l'amener à cet instant précis.

Il était le Premier Cavalier, il croyait au pouvoir de la destinée et savait comment la manipuler par l'entremise de la Danse des étalons. Seulement voilà, il n'y avait pas de danse pour ce genre de chose. Tout cela était l'œuvre des hommes et de leurs lois et c'est sur ces lois et à partir des décisions qui en découleraient que le destin d'Aurelia se jouerait.

Kerrec savait ce que Briana avait à lui dire avant même qu'elle n'ouvre la bouche, aussi lui épargna-t-il cette peine.

— Tu veux que j'accepte un mariage arrangé pour que tu aies des héritiers, n'est-ce pas ?

Briana vacilla un instant. Kerrec se précipita pour lui porter secours, mais elle n'avait pas perdu conscience.

— Inutile de me couvrir, je ne suis pas mourante, juste convalescente. La seule partie de moi qui soit morte à jamais, c'est celle qui permet de faire des bébés. Je peux parfaitement vivre sans cette partie de moi ; à un détail près.

— Et c'est pour ça que je suis là.

— Tu es la personne idéale.

— On dirait bien.

Mis face au fait accompli, Kerrec se surprit à demeurer étrangement calme.

— Tu en as déjà parlé à Valeria, n'est-ce pas ?

Briana acquiesça.

— Elle comprend la situation, ajouta-t-elle sans la moindre trace de remords.

— J'en suis sûr.

— Peux-tu essayer de ne pas trop me haïr ?

— Je ne te hais pas, rassure-toi.

— Est-ce que tu acceptes ce mariage ?

Voilà, la question était posée. Son estomac sembla se recroqueviller comme une noix racornie.

Lorsqu'il était enfant, avant l'Appel, il avait appris à se préparer pour ce moment car c'était son devoir. Si le destin avait suivi son cours, son père et les membres du conseil lui auraient trouvé une jeune femme intelligente et fertile, issue d'une famille respectable. On lui aurait certainement permis de choisir entre plusieurs prétendantes, mais il aurait été contraint de jeter son dévolu sur l'une d'entre elles, à l'exception de toute autre. Une fois ce choix fait, il lui aurait fallu s'y tenir, sans se préoccuper de ses sentiments pour la jeune femme en question. Qu'il l'apprécie ou qu'il la déteste, cela n'aurait fait aucune différence, il aurait été lié à elle, car telle était la loi. Elle aurait élevé leurs enfants et administré ses biens et elle se serait tenue à ses côtés sur le trône.

Mais il y avait eu l'Appel et tout avait été bouleversé. Il s'était offert corps et âme à la Montagne, puis à une femme au caractère d'acier et à la beauté époustouflante qui s'était révélée être un mage équin d'une envergure peu commune.

Il n'avait pas prévu de tomber amoureux d'elle, mais du jour où il avait pris conscience de ses sentiments à son égard, jamais il n'avait eu à le regretter.

Il avait connu la souffrance, le sentiment de perte et la joie aussi, et aujourd'hui on lui demandait de renoncer à la joie, de replonger dans son passé et de prendre à bras-le-corps des coutumes ancestrales qu'il exécrait. Les dieux étaient décidément bien cruels. N'agissaient-ils donc que selon leur fantaisie, sans se soucier le moins du monde de ce que pouvaient ressentir les mortels ?

Il sortit de sa rêverie et leva les yeux vers Briana qui attendait sa réponse avec patience.

— Tu as tenu à en parler d'abord à Valeria, et c'est également ce que je vais faire, je ne peux pas prendre une telle décision sans la consulter.

— C'est compréhensible, je te demande simplement de faire vite.

— Tu auras ta réponse demain à la première heure.

— Non, cette nuit.

Sa sœur était-elle donc aussi dénuée de compassion que les dieux eux-même ?

Kerrec ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— Très bien, cette nuit, soupira-t-il.

Kerrec trouva Valeria dans l'enceinte du cirque d'entraînement. Ses trois étalons étaient sellés et tournaient en cadence. Chacun d'entre eux portait un cavalier au visage familier. Il y avait là les deux frères, Maurus et Darius, ainsi que leur cousin, Vincentius, tous trois venus prendre leur leçon du matin.

Ils avaient étudié auprès de Quintus le palefrenier jusqu'à l'année précédente et ils tenaient tous, autant qu'il le craignait, à montrer l'étendue de leurs progrès. Kerrec pouvait donc difficilement parler à Valeria en privé sans froisser leur susceptibilité, pas plus qu'il ne pouvait s'éclipser, maintenant que tous l'avaient aperçu. Il ne lui restait d'autre choix que de s'avancer au milieu du cirque écrasé de soleil, les saluer avec la déférence due à leur rang, avant de survivre à l'heure qui allait suivre, puis à la suivante.

Et comme si cette torture n'était pas suffisante, deux des trois cavaliers étaient des frères de Bellinus, même si chacun se garda bien de mentionner ce fait, tout comme ils passèrent sous silence le message envoyé par Maurus et les remous que cela avait provoqués.

Tous ces détails tournoyaient douloureusement sous son crâne, achevant d'assombrir son humeur. Fort heureusement, personne ne s'attendait à le voir sourire. Pour les trois jeunes cavaliers, Kerrec était aussi sinistre que pouvait l'être un cavalier, ce qui n'était pas peu dire.

Seule Valeria savait discerner ses différentes humeurs, mais à cet instant, elle était tenue par les convenances, tout comme lui. Les trois jeunes hommes vinrent se placer entre Valeria et Kerrec et leur leçon débuta pour se poursuivre jusqu'à la fin de la matinée.

Lorsque vint l'heure de midi, la chaleur était si écrasante que personne n'était plus en selle, dans aucun des cirques. Et si les trois jeunes gens avaient pris congé un peu hâtivement, la chaleur n'y était pour rien ; de toute la matinée, pas une fois Maurus n'avait croisé le regard de Kerrec et Darius avait chevauché avec une raideur telle que même les mouvements coulés de Marina n'étaient pas parvenus à le détendre. C'était le jour des misanthropes, et avant que Kerrec n'ait eu l'occasion de parler enfin à Valeria, Maître Nikos le fit demander. Il était temps, lui fit-il dire, que tous les cavaliers soient mis au courant de ce qui s'était passé et des raisons du drame. Kerrec partageait cette opinion ; ils méritaient de savoir. Il n'y aurait certes pas de Danse du couronnement cette saison-ci, mais ils pouvaient encore célébrer la Danse du Solstice d'été avant de rejoindre la Montagne. Et puis il y avait aussi cette école que Kerrec souhaitait fonder au cœur même d'Aurelia, même si l'idée pouvait désormais paraître fantaisiste sinon dangereuse, au vu des événements récents. Mais Kerrec était sûr de son fait, et c'est avec confiance qu'il se présenta devant ses frères

réunis dans le réfectoire.

— Nous devons aller de l'avant. Si nous renonçons maintenant, nous risquons de tout perdre.

— Mais vous serez vulnérables ici loin de la protection de la Montagne, intervint Gunnar.

— Je ne doute pas que tu puisses dresser tes propres protections, et je sais combien elles peuvent être puissantes, mais est-ce que cela sera suffisant ? Et l'impératrice n'était pas la seule visée. Si on suit la logique du motif, tu es le prochain sur la liste.

— Mais j'espère bien. Ceux qui veulent partir peuvent le faire, je ne leur en tiendrai pas rigueur ; mais moi je reste.

— Nous restons aussi, s'exclama le Second Cavalier Gavron sans hésiter.

Les autres acquiescèrent, même ceux qui étaient supposés retourner auprès de la Montagne à l'issue de la Danse. Kerrec n'avait pas toujours eu que des raisons d'être fier de ses compagnons, ils avaient notamment été en dessous de tout lorsque Valeria était arrivée à l'école et ils avaient montré bien peu d'empathie lorsque son esprit avait été si durement touché qu'il avait été à deux doigts de causer leur perte à tous. Mais manifestement ils avaient appris de leurs erreurs passées. Désormais ils écoutaient avant de prendre des décisions unilatérales uniquement dictées par les sages et par la tradition. Ils avaient accepté l'idée que le monde avait changé et qu'il leur fallait s'adapter ou disparaître.

Plus ils seraient nombreux au cœur de la cité, plus grandes seraient leurs chances de vaincre l'ennemi.

— Je tiens à vous en remercier et je vous transmets également les remerciements de ma sœur.

— Nous ne faisons que notre devoir, rétorqua Gavron, chose que nous avons eu tendance à oublier, bien à l'abri au pied de notre Montagne, en ne sortant qu'une fois l'an pour danser pour l'empereur. Les cavaliers n'auraient jamais dû se couper du monde, notre magie est le sang qui coule dans les veines de l'empire, notre place est en son sein, pas en dehors.

Quelques sourcils se soulevèrent dans l'assemblée. Gavron était d'un naturel taiseux et il ne s'exprimait d'ordinaire que par le biais de la Danse, mais son opinion semblait traduire le sentiment général. Kerrec hésita un moment à leur révéler ce que Briana attendait de lui, mais Valeria devait l'entendre la première. Il tint donc sa langue et se contenta de répondre aux questions en évitant d'aborder directement le sujet concernant les projets de l'impératrice, la plupart d'entre eux étant persuadés qu'elle s'apprêtait à nommer l'un de ses cousins comme successeur légitime, point de vue qu'aurait certainement partagé Kerrec si les conditions avaient été différentes. Il décida de les laisser une journée encore dans l'ignorance, persuadé qu'ils n'accueilleraient pas la nouvelle avec des cris de joie. Et puis cela lui laissait quelques heures de tranquillité. Ce n'était pas très glorieux, mais il avait besoin de temps.

\* \* \*

Il était midi passé lorsque la réunion prit fin et qu'il put enfin s'éclipser, mais Valeria avait pris le large depuis longtemps et elle demeurait introuvable. Les motifs qui auraient dû le mener à elle étaient comme troublés, illisibles, et le menèrent non pas à elle mais à ses étalons.

Ils ne diraient rien, évidemment. Sabata lui claqua une gigantesque rangée de dents jaunies au visage et Kerrec tourna les talons, les laissant à leurs petits secrets.

Valeria savait que Kerrec était à sa recherche et elle était partagée entre l'envie de le retrouver et celle de le fuir. Pour le moment, il valait mieux qu'elle reste loin de lui. Il ne fallait surtout pas, pour le bien d'Aurelia, qu'elle le convainque de refuser. Le pays avait désespérément besoin de lui.

Avoir ce genre de nobles pensées était une chose, mais si elle était honnête avec elle-même, c'était surtout la colère qui l'habitait. Elle en voulait à Briana de leur demander à tous deux de consentir un tel sacrifice. Elle en voulait à l'empire qui demandait toujours plus à ses fidèles serviteurs et surtout elle en voulait aux dieux qui laissaient faire.

Elle fit entrer la Vénérable dans l'écurie réservée aux juments, qui était vide depuis que Corcyra et son petit avaient rejoint les autres chevaux dans les pâtures à l'extérieur de la cité. La jument fourrageait dans le tas de grains et de foin qui emplissait sa mangeoire. Valeria entra comme une furie dans la stalle et claqua la porte derrière elle.

— Où étiez-vous passée quand on avait besoin de vous ? l'interrogea-t-elle d'un ton inquisiteur. Pourquoi est-ce qu'elle ne vous montait pas ? Si c'était juste parce que vous ne vouliez pas vous déranger pour la porter sur une si courte distance, alors pourquoi ne pas l'avoir prévenue ? Vous avez laissé faire. Est-ce que vous la haïssez à ce point ? Ou est-ce que nous sommes si insignifiants à vos yeux que vous vous moquez comme d'une guigne de ce qui peut bien nous arriver !

La Vénérable resta le nez dans sa mangeoire. Ses oreilles s'agitaient, mais pas en direction de Valeria et elle secoua légèrement l'épaule pour chasser une mouche.

Une mouche, voilà ce qu'était la jeune femme à ses yeux, et Briana, qu'elle avait pourtant choisie comme cavalière, n'était guère mieux lotie. Elle avait l'apparence trompeuse et bonhomme d'un cheval et elle feignait à merveille d'être mortelle, mais Valeria refusa de se laisser berner encore une fois ; elle n'avait rien d'une créature mortelle.

— Etes-vous au-dessus des dieux ou en-dessous d'eux ? Les étalons, eux, ont au moins la délicatesse de montrer à l'occasion des signes d'intérêt pour le sort de leurs cavaliers, mais vous, vous vous en fichez pas mal, pas vrai ?

La Vénérable leva la tête de son repas, ses grands yeux noirs emplis d'une douceur trompeuse. Elle passa son immense bouche dans les cheveux de Valeria et la caressa de son souffle chaud, mais la jeune femme recula ostensiblement.

— J'aimerais pouvoir vous haïr.

La Vénérable lâcha un pet ; Le message ne pouvait être plus clair et Valeria hésita entre le rire et les larmes. Qu'est-ce qui lui avait pris de venir admonester la Vénérable ? Les étalons à l'occasion pouvaient entendre la voix de la raison, ou du moins ce que les humains tenaient pour tel, mais la Vénérable était tellement au-delà de ces considérations...

Au moins Valeria avait-elle pu lui dire ce qu'elle avait sur le cœur et se sentait-elle un peu soulagée.

— J'espère vraiment que vous savez ce que vous faites, ajouta-t-elle. Je ne suis sans doute qu'un insecte insignifiant à vos yeux, mais si vous vous avisez encore de faire du mal à ceux que j'aime, je déchaînerai les cieus et les enfers contre vous.

Valeria savait ce qui arrivait à ceux qui osaient défier les dieux, il y avait de nombreux récits à ce sujet, mais peu lui importait. Si les dieux décidaient de la consumer, cela ne ferait que rendre la tâche plus facile à Kerrec quand il devrait prendre femme pour le bien de l'empire. Il pourrait élever

les héritiers de la couronne comme le lui commandait son devoir. Sans doute verserait-il parfois une larme sur son amour perdu, mais le temps aidant, il finirait par l'oublier. Ils finiraient tous par l'oublier, elle, la seule et unique femme à jamais avoir reçu l'Appel de la Montagne. Sa vie n'était qu'un vaste échec, elle était devenue le parangon de la légèreté et de l'inconséquence. La Vénérable lui mordit violemment l'épaule. Les os tinrent bon, mais la blessure mettrait du temps à guérir. Valeria se retourna vivement vers elle et la frappa dans un accès de colère incontrôlée. La Vénérable ne bougea pas d'un pouce et encaissa le coup. Valeria aurait voulu la frapper encore, mais elle resta là, désespérée, la poitrine soulevée par de gros sanglots et le visage inondé de larmes. La jument baie vint poser sa tête contre la sienne avec sollicitude. La jeune femme sentit ses jambes se dérober sous elle et elle s'effondra, sans se soucier du sort que la Vénérable allait lui réserver. Les gros naseaux humides vinrent se frotter contre son menton, tandis qu'un gros sabot se posait près de sa tête, sans toutefois menacer de lui broyer le crâne.

Valeria releva la tête, les yeux dans le vague, semblant fixer une montagne qu'elle venait de renoncer à gravir.

— J'aurais dû m'en douter, on était trop heureux. Quelle naïveté de penser qu'on avait mérité notre tranquillité ! On voulait simplement bâtir notre propre école ici, y élever notre fille et vivre longtemps en se sentant utiles. On a eu notre part de malheur, il me semble ! Mais non, ça vous est insupportable, hein ? Les mortels ne doivent pas connaître le bonheur, c'est interdit.

La Vénérable demeura imperturbable, et releva soudain la tête, les oreilles dressées. Quelqu'un entra dans l'écurie. Valeria se releva d'un bond, sans se soucier d'épousseter ses vêtements couverts de grain ni de secouer ses cheveux parsemés de brins de paille. Deux options s'offraient à elle : elle pouvait faire semblant d'être en plein travail et elle pouvait aussi se cacher.

La deuxième solution était sans doute la meilleure, car c'était la silhouette de Kerrec qui se détachait dans l'embrasure de la vaste porte.

Ses yeux gris avaient pris cette teinte argentée qu'ils avaient toujours lorsqu'il était soucieux.

— Tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

Kerrec ne chercha pas à nier.

— Je pensais chaque mot.

— Ça ne faisait aucun doute.

Il croisa les bras et s'adossa au montant de la porte, parvenant même, malgré les circonstances, à prendre un air dégagé.

— Tu dois le faire, peu importe ce que j'en pense. C'est ta sœur qui a raison ; c'est... nécessaire.

— Vraiment ? Elle ne peut pas me forcer, tu sais. Selon la loi, les cavaliers n'ont d'ordres à recevoir de personne sinon des dieux eux-mêmes. Le souverain en place peut à la limite émettre des suggestions, mais il n'a aucun pouvoir réel sur nous.

Valeria se retint à grand-peine de le rouer de coup, comme elle l'avait fait quelques instants plus tôt sur la jument.

— Cesse de tourner autour du pot, tu sais comme moi que c'est inévitable.

— Il existe des alternatives...

— Arrête ça tout de suite. Je me suis faite à l'idée, d'accord ?

— Moi pas.

— Ça viendra.

Kerrec occupait tout l'espace de la porte, elle ne pouvait pas sortir de la stalle. A cet instant, elle aurait donné beaucoup pour pouvoir se déplacer entre les mondes à la manière de la Vénérable, mais cette dernière fit magnifiquement semblant de ne pas comprendre lorsque Valeria lui lança un regard appuyé. Pas le choix, elle devait donc se frayer un chemin. Elle banda ses muscles pour s'élaner mais il lui attrapa la main et la simplicité si familière de ce geste fit fondre sa résolution. Elle essaya bien de se dégager, mais la prise était trop forte, il avait ce talent particulier des cavaliers, de posséder une main de fer dans un gant de velours.

— Ecoute-moi attentivement, Valeria. Même si je dois finalement me résoudre à le faire, il faut que tu saches que ce ne sera jamais rien d'autre que du travail à mes yeux, et que je n'y consacrerai pas plus de temps que nécessaire, comme je le fais pour mes autres obligations. Je t'appartiens, mon cœur ne bat que pour toi, et rien, jamais, n'y pourra rien changer.

— Tu dis ça maintenant, mais...

— Et je continuerai de le dire.

Kerrec lui lâcha la main, pénétra dans la stalle et tira le verrou derrière lui. C'était une très mauvaise idée, sans doute le savait-il, mais à l'évidence, il s'en moquait.

Valeria ne voulait pas se laisser aller de la sorte, mais son corps refusait de l'écouter et lorsqu'il l'attira à lui, elle ne résista pas une seule seconde.

Ils étaient faits l'un pour l'autre et leurs corps se complétaient à la perfection. Il était à peine plus grand qu'elle, une taille qui convenait parfaitement à Valeria, et il était aussi droit et élané qu'une lame, à la fois solide sur ses jambes et doté d'une souplesse de félin.

Valeria laissa sa tête retomber en arrière, ne distinguant qu'à peine le visage de Kerrec à travers le rideau de larmes. Elle n'avait pas besoin de ses yeux pour voir son visage car chacun de ses traits était gravé en elle. Qu'elle soit frappée de cécité sur l'instant n'y changerait rien ; il était en elle.

Il laissa son doigt courir le long de la courbe de son menton et s'attarda un instant sur ses lèvres. Elle embrassa son doigt avant de le laisser poursuivre sa route. Elle pouvait sentir le trouble le gagner, ce même trouble qu'elle sentait bouillonner dans son ventre. Est-ce que, avec le temps, l'autre femme saurait voir ces petits signes imperceptibles ?

On voyait souvent Kerrec comme un homme froid et distant, le visage constamment fermé et la mine austère, mais la vérité c'était qu'il était à l'opposé de l'image qu'il renvoyait. Est-ce que cette étrangère saurait franchir les portes de son âme ? Saurait-elle y pénétrer et y faire naître chaleur et lumière ?

Il se pencha pour déposer un baiser sur ses lèvres, mais Valeria n'était plus là, elle s'était faufilée et avait passé la porte. Il pouvait toujours l'appeler, bien sûr, mais elle ignorerait son appel. Oui, la femme de sa vie le fuyait comme si les hordes de l'Unique étaient à ses trousses.



En temps normal, pour une affaire de cette importance, le conseil aurait pris des jours pour délibérer. Il se serait ensuivi des semaines d'âpres négociations avec les représentants des familles dont les filles à marier auraient été plus méritantes les unes que les autres. Les mois auraient passé et l'on aurait enfin présenté à Kerrec un panel de jeunes femmes. Le mariage aurait eu lieu dans l'année, fastueux comme il se doit, et l'année suivante aurait vu la naissance d'un héritier, mâle, de préférence.

Briana ramena ce délai à deux jours. Elle exploita sans vergogne son état, insistant ostensiblement sur la précarité supposée de sa santé pour peser sur les décisions du conseil. Si certains avaient douté de sa capacité à diriger l'empire, ils étaient désormais fixés. Kerrec lui-même fut stupéfait par cet esprit combatif. Au sortir de l'écurie, il alla directement la voir. Il était profondément blessé par sa rencontre avec Valeria, même s'il savait que c'était elle qui avait raison ; il n'avait pas le choix.

— J'accepte, lui dit-il, libérant d'un mot les vagues sauvages du destin.

\* \* \*

Pendant les deux jours qui suivirent, pas une seule fois il ne vit Valeria. Elle était à l'Ecole tandis que lui demeurait au palais. De nombreuses fois il eut la tentation de la rejoindre, de l'obliger à cesser de le repousser sans cesse, mais ce n'était jamais le bon moment.

Il y avait une autre rencontre, en revanche, qu'il ne pourrait pas repousser éternellement, celle avec le Maître et ses frères cavaliers. Valeria n'étant qu'apprentie cavalière, elle ne serait pas admise à cette réunion. Le deuxième jour Kerrec se rendit donc auprès de Maître Nikos et lui exposa ainsi qu'aux autres la teneur du marché qu'il avait accepté. Ils l'écoutèrent en silence et pas un ne sembla choqué. Personne en réalité ne sembla vraiment surpris. Lorsqu'il eut terminé, ce fut Gunnar qui prit la parole en leur nom à tous.

— Eh bien, mon ami, pour quelqu'un dont la seule ambition était de parvenir à danser avec quelque talent, on dirait bien que tu as le chic pour attirer sur toi l'attention des dieux.

— C'est la loi du sang, intervint le Second Cavalier Cato, même si nous aurions sans doute préféré que les choses se passent différemment.

— Je ne renonce pas à mes devoirs, se défendit Kerrec, je suis un cavalier avant tout, je le resterai et c'est à cet engagement que je demeurerai fidèle quoi qu'il arrive.

— Nous n'en doutons pas, le rassura Maître Nikos, j'imagine que vous n'êtes pas en train de nous demander notre permission ?

— Non monsieur, c'est votre compréhension que je demande.

Le Maître leva un sourcil étonné.

— Ils s'apprêtent à modifier la loi, poursuivit Kerrec, ma sœur a d'ores et déjà ratifié le décret. Je suis exclu de la succession, mais la descendance sera assurée par mon biais.

— Nous pouvons le comprendre, certes, mais avez-vous mesuré les conséquences que cela va avoir ?

— Nous avons déjà rompu notre isolation, cela ne fait qu'affirmer d'avantage cette orientation.

— Ah, le changement ! soupira Maître Nikos, grands dieux ce que nous pouvons haïr le changement ! Mais j'imagine que nous n'avons pas d'autre alternative, n'est-ce pas ? Nous altérons le cours de la Danse, mais elle nous altère elle aussi...

— Les dieux semblent perdre patience, remarqua Gunnar en se balançant sur sa chaise. Personnellement, je vais rester ici, du moins jusqu'à l'automne. Si vous le permettez bien sûr, maître. Mes tripes me disent que tout cela n'est pas terminé. Nous n'en avons pas encore fini et je ne suis pas optimiste pour l'avenir.

Kerrec voyait parfaitement de quoi Gunnar voulait parler, il avait la même sensation, mais alors que lui s'était contenté de faire de son mieux pour survivre jour après jour, Gunnar, lui, avait une vue d'ensemble, il discernait la trame des motifs sous-jacents.

Dès que l'on prenait conscience de leur présence et que l'on possédait le don, il n'était pas compliqué d'en percevoir les orientations. Kerrec à cet instant, regretta presque l'époque pas si lointaine où il était devenu aveugle à la magie après que son frère l'eut torturé et quasiment tué. Presque, mais pas tout à fait.

Il eut comme un éclair de lucidité.

L'attaque contre sa sœur constituait un nœud de causalité au sein de la Danse, un goulet d'où les chemins émergeaient en une multitude de possibles, qui trouvaient tous leur conclusion dans les ténèbres, le sang, les flammes et le néant ; chacun d'entre eux sans exception. Ce qui les attendait était bien pire qu'une guerre et Briana était au centre de ce maelström, ainsi que Kerrec et une autre présence qu'il prit d'abord pour un dieu, avant de prendre conscience qu'il s'agissait de Valeria. Quand était-elle devenue si puissante ? Elle possédait la capacité de se faire obéir des étalons depuis le premier jour, et son talent n'avait fait que croître au contact des cavaliers plus expérimentés, mais ce qu'il voyait à présent était bien au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer.

Est-ce que quelque chose avait pris possession de son être ? Il chassa cette idée terrifiante avant qu'elle n'ait eu le temps d'imprégner son esprit. Non, tout allait bien chez elle, elle manquait simplement d'expérience. Le motif était confus et sans doute l'aura de quelque événement l'avait-il induit en erreur.

Si Valeria était menacée de quelque façon que ce soit, il ferait en sorte de la protéger et si le péril devenait plus grand, il s'interposerait. Elle était l'amour de sa vie et aucun devoir sacré ne le détournerait jamais de cette certitude. Son regard quitta les profondeurs du motif et il croisa le regard bleu acier de Gunnar qui lui adressa un signe de tête. Non, il ne serait pas seul face à ce qui s'annonçait, son frère d'armes et d'art serait à ses côtés pour cette Danse.

Lorsqu'il retourna au palais, le garde en faction avait un message pour lui de la part de sa sœur. Il devait se rendre toutes affaires cessantes jusqu'à l'une des antichambres. Kerrec sentit le motif se modifier autour de lui à chacun de ses pas. A l'évidence il se dirigeait vers un autre nœud de causalité et il ne lui restait que quelques secondes s'il décidait de tourner les talons. Il pouvait encore décider de rester en dehors de tout cela et de partir se réfugier au pied de la Montagne, cela n'aurait au final que peu d'incidence sur l'issue funeste qu'il avait entrevue ; la grande nuit allait s'abattre sur eux quoi qu'il arrive.

Ce qui importait au final, c'était la façon dont il appréhenderait les événements. Serait-ce la honte, la culpabilité qui l'emporterait, ou bien le sentiment du devoir accompli ? Il poursuivit son chemin, ignorant volontairement, au sein du motif, les portes dérobées qui se présentaient à lui. Il atteignit la porte de l'antichambre.

Quatre seigneurs de la cour l'attendaient dans la pièce, accompagnés de quatre jeunes femmes apprêtées avec une perfection qui confinait à la maniaquerie. Briana en revanche n'était pas présente. Lord Gallio, lui, était là, aux côtés du Maître des Augures, un peu en retrait. Il y avait également un homme vêtu de brun qui tentait vraisemblablement de se faire oublier. Tous, à l'évidence, faisaient leur possible pour être aussi discrets que possible. Kerrec s'arrêta sur le pas de la porte. Cela faisait une éternité qu'il ne s'était pas senti à ce point sur la sellette ; cela datait précisément de la période où il brigait le trône, en tant qu'héritier légitime... dans une vie précédente.

Il avait perdu l'habitude d'être ainsi dévisagé. Dans le mouvement de la Danse, éclipsés par l'éclat des étalons, les cavaliers passaient au second plan, et lorsqu'il était en compagnie de sa sœur, c'était elle qui était le centre d'attention. Elle aurait dû le prévenir, car il fut à deux doigts de tourner les talons et de quitter le palais à jamais, mais c'était précisément pour cette raison qu'elle l'avait lâché dans l'arène sans aucune préparation.

Huit paires d'yeux l'épinglèrent simultanément. Les pères des jeunes femmes lui étaient familiers, ainsi que le frère de l'une d'elles. Chacune d'entre elles devait appartenir à une grande famille dont les noms ne tarderaient pas à lui revenir. Aucune des jeunes femmes ne rougit, et pas une ne minauda. Elles avaient le regard franc, vif, de personnes intelligentes et éduquées. Elles le mesuraient mentalement et le jugeaient, tout comme il le faisait lui-même pour chacune d'elles. Il se força à entrer dans la pièce et s'inclina devant chacune d'entre elles en leur murmurant selon l'étiquette les paroles de circonstance qui lui revinrent instinctivement à l'esprit mais qui sonnaient à ses oreilles comme une langue étrangère ; il pria pour que personne ne se rende compte de sa gêne. Aucune ne fit mine de remarquer quoi que ce soit, bien entendu, elles étaient toutes trop bien éduquées pour ça.

Les femmes de la noblesse étaient aussi entraînées pour le mariage que les cavaliers l'étaient pour la Danse, et ces quatre-là se présentaient à lui sous leur meilleur jour. Il ne doutait pas qu'elles étaient toutes des artistes accomplies et des mages de talent, membres de quelque collège reconnu, ce qui n'était en aucune façon incompatible avec le rôle de souveraine.

Mais aucune d'elles n'était Valeria. Il fit un pas en arrière et leur adressa une révérence.

— Gallio, Maître Augure, salua-t-il avant de se tourner vers l'homme en brun.

Mais ce dernier avait disparu, si tant est qu'il ait jamais été réellement dans la pièce avec eux.

Lorsque Kerrec prit congé, Gallio et l'Augure l'imitèrent et le suivirent dans une autre antichambre, plus petite et moins richement décorée que celle où ils avaient laissé les jeunes femmes.

— Je ne peux pas, c'est impossible, commença-t-il en se tournant vers eux. Comment voulez-

vous que je fasse un choix, elles sont toutes semblables, aucune ne s'illustre par rapport aux autres.

Ses deux interlocuteurs échangèrent un regard. S'ils s'étaient avisés de montrer le moindre signe d'amusement, il les aurait consumés sur place d'une rafale de magie pure, mais ils semblaient tous deux parfaitement sérieux.

— Vous vous rendez bien compte, j'imagine, que si vous décidez de nous laisser exprimer notre préférence, notre choix vous engagera tout autant ?

— Je m'en remets à vous, vous saurez agir avec sagesse et discernement.

— Etes-vous certain de votre décision ?

— Je suis certain de devoir faire ce qui est juste. Il ne s'agit pas ici de prendre une maîtresse, celle que vous choisirez devra bien le comprendre. Si elle attend de moi davantage que ce que mon rôle me dicte, alors je ne suis pas l'homme qu'il lui faut.

— C'est entendu, répondit l'Augure.

— Prenez votre décision, et amenez-la moi lorsque ce sera fait, et si elle désire la présence d'une duègne, faites venir une servante, pas son père.

L'Augure acquiesça et Gallio examina Kerrec avec circonspection des pieds à la tête.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de vous unir à votre dame, la cavalière et nous en sommes désolés. Si seulement elle était de noble extraction...

— Même dans ce cas, le coupa Kerrec, elle refuserait de condamner notre enfant à un tel destin, et je refuserais, moi, de lui imposer un tel fardeau.

— Cela n'a pourtant rien de si terrible. Votre épouse et vous allez devenir deux alliés dans une guerre d'usure. Je ne doute pas que vous apprendrez à vous respecter mutuellement, et qui sait, avec le temps, peut-être naîtra-t-il quelque chose entre vous.

— Aucune chance de mon côté. A présent veuillez me laisser, votre devoir vous appelle.

— Vous n'aurez pas longtemps à attendre, lui assura Gallio.

Kerrec eut pourtant le sentiment que cela durait une éternité, même si les cloches du temple lui assurèrent que son attente n'avait pas été de plus d'une heure. Il aurait pu choisir d'aller se dégourdir les jambes en attendant, mais la pièce était à son goût. Il y avait une fenêtre et le divan qui était posé devant s'avéra extrêmement confortable. Il s'y allongea, s'étira et laissa le soleil le bercer d'une douce torpeur, si bien que lorsque la porte s'ouvrit enfin, il était dans un état de bien-être cotonneux qui le découragea de se lever. Il tourna la tête et vit une jeune femme. Seule. Elle portait une robe de soie bleu nuit très sobre et des bijoux raffinés mais discrets. Ses cheveux étaient nattés et ramenés en chignon avec le même souci apparent de simplicité. Elle n'était que très légèrement maquillée et sa peau avait la couleur de l'ivoire. Elle avait de grands yeux immenses et d'un noir profond, comme ceux d'un cygne, qui ne trahissaient pas la moindre timidité. Elle le regarda un moment, allongé comme un chat au soleil, et la commissure de ses lèvres parfaite se souleva légèrement dans un demi-sourire.

Kerrec se mit debout en essayant de rassembler un peu de sa dignité éparpillée.

— Madame, vous n'étiez pas avec les autres jeunes femmes, n'est-ce pas ?

Le sourire s'accentua.

— Ils me gardaient en réserve, répliqua-t-elle d'une voix douce et pure dont le timbre devait être le fruit d'un long entraînement.

Et puis il y avait cet accent...

— Elladis ? hasarda-t-il.

Elle acquiesça.

— Mon père est le prince de cette nation. Mon nom est Théodosia.

— Vous êtes sa fille aînée. Je ne me souviens pas avoir eu le plaisir de vous rencontrer. Où votre père vous cachait-il donc ?

— Je gère ses terres, et j'occupe la charge de régente lorsqu'il voyage à l'étranger.

— Et pourtant vous voici.

— J'avais fait le déplacement pour la Danse et pour le couronnement.

— Resterez-vous en qualité de princesse consort ? Votre père peut-il se passer de vous ?

— J'ai trois sœurs, et selon la tradition, aucune d'entre elles ne peut prendre époux avant moi. Je pense qu'elles seront très heureuses de voir mon père rentrer seul.

Kerrec se surprit à sourire. Cela n'avait évidemment rien à voir avec la violence du sentiment d'union et de partage immédiat qu'il avait ressenti dans chaque fibre de son corps le jour où il avait rencontré Valeria, mais ils pourraient être amis.

Il lui tendit la main. Elle avait de longs doigts élancés, chauds, et il perçut lorsqu'il prit sa main un tremblement léger, presque imperceptible.

Tout cela ne devait pas être évident pour elle non plus. En dehors des environs immédiats de la Montagne, personne ne savait grand-chose au sujet des cavaliers. Qui ils étaient, ce qu'ils faisaient, certains même ignoraient leur utilité et leur rôle car leur image était tissée de légendes, de rumeurs et de racontars colportés par les voyageurs de passage.

L'image de Kerrec était encore pire. Il était mort. Un cénotaphe portait son nom et il avait été officiellement exclu de la lignée et déshérité. La jeune femme devait certainement trouver un peu de réconfort à constater qu'il était finalement humain en dépit de tout ce qu'on racontait à son sujet, mais il ne faisait aucun doute qu'elle se demandait certainement dans quoi elle mettait les pieds.

Kerrec lui-même n'aurait pu répondre à cette question. Il lui baisa la main ainsi que le font les princes.

— Racontez-moi donc qui vous êtes, les jeux que vous aimez, votre danse favorite, si vous montez à cheval... Avez-vous prêté serment auprès d'un collège de mages ?

— Je suis une oniromancienne de troisième rang, et oui, je sais tenir en selle, même si je n'ai pas le talent d'un cavalier. Mes compétences sont davantage liées à l'élevage et à la reproduction des chevaux, d'ailleurs ma famille élève des juments dans cette optique. Les étalons ne sont pas les plus indiqués et les hongres n'ont pas le tempérament qu'il faut.

Cette fois, Kerrec sourit franchement.

— Je commence à comprendre pourquoi leur choix s'est porté sur vous. Est-ce que vous dansez, dites-moi ? Avez-vous quelque occupation frivole ?

— Eh bien, j'aime jouer du luth, je chante et je suis une adversaire redoutable aux dés.

— Aux dés ? répéta Kerrec avec étonnement en haussant un sourcil.

Elle éclata de rire.

— Oui, le loisir favori des soldats. C'est très à la mode en ce moment en Elladis !

— Et vous y êtes pour quelque chose ?

— A quoi sert une princesse, dites-moi, si ce n'est pas elle qui décide des modes ? lui demanda-t-elle avec un regard malicieux.

— Et quelle mode avez-vous l'intention de lancer ici ? s'enquit-il. A part ramener les morts à la vie et les épouser, bien entendu.

— Là nous parlons de l'amorce d'une légende, pas d'une mode.

— Va pour la légende. A tout prendre, l'idée en est bien plus séduisante que celle d'un scandale.

Le jour où Sophia Briana aurait dû être couronnée impératrice, la pompe de la cérémonie fut détournée de son usage initial d'une façon tout à fait inédite. Le prince Ambrosius, héritier maudit devenu Premier Cavalier de l'Ecole de la Montagne prit ce jour-là pour femme Théodosia d'Elladis. Ils se tenaient tous deux dans le temple du Soleil et de la Lune, sous la voûte d'or et d'argent, parmi les roses blanches. Elle portait une robe de soie immaculée et un voile doré et Kerrec à ses côtés était vêtu du brun des cavaliers, sans rien d'ostentatoire dans sa tenue. Il faisait de son mieux pour se faire oublier, d'autant qu'à cet instant, aux yeux de la loi, il n'avait aucune réelle existence, mais cette économie dans le cérémonial ne faisait qu'attirer davantage les regards sur lui, au milieu du faste et de l'extravagance de la cour.

Les cavaliers se tenaient en rang derrière lui, ne faisant que renforcer son image singulière. Une Danse allait avoir lieu après la cérémonie, la Danse du Solstice, et Kerrec y prendrait part en compagnie de ses frères cavaliers. Il aurait très bien pu s'en abstenir, mais il tenait à ce que personne n'oublie qui il était.

Pour l'heure il tenait la main de Théodosia, pendant qu'une armée de prêtres psalmodiaient en leur honneur. Le visage de la jeune femme était impénétrable, tout autant que l'était sa magie, et seule la chaleur de sa main trahissait en cet instant sa nature mortelle.

Kerrec pouvait sentir ce même léger tremblement qu'il avait remarqué lors de leur première rencontre, et il le sentit s'estomper à mesure qu'avancait la cérémonie. Le courage dont elle faisait preuve l'inspirait. Il avait accepté d'inféoder son destin au bien de l'empire et il avait l'intention de tenir sa parole, mais plus l'étau se resserrait autour d'eux, plus il éprouvait de difficultés à respirer. Il avait besoin de l'aide de Petra et, par-dessus tout, il aurait eu besoin du soutien de Valeria. Petra l'attendait dehors, déjà sellé pour la Danse, mais Valeria, elle, demeurait introuvable.

Il prit une profonde inspiration, puis une seconde et enfin une troisième, retenant chaque fois son souffle jusqu'à ressentir un léger vertige. La première partie du cérémonial touchait à sa fin. Il ne lui restait qu'à prêter serment. Il prononça donc les mots, mais sans parvenir à leur donner le moindre sens, malgré leur importance capitale et le fait qu'ils l'engageaient solennellement devant l'empire tout entier.

La voix de Théodosia s'éleva à son tour. Elle répéta les mots qu'il venait de prononcer, renforçant la puissance de leur serment.

Ils ne s'étaient pas juré de s'aimer, se promettant seulement respect et obéissance, et ils avaient pris des engagements sur l'honneur et sur leurs devoirs, unissant ainsi leurs familles respectives et

faisant vœu de prolonger les lignages.

Lorsque les mots furent prononcés, la grande prêtresse de la Lune noua une corde d'argent autour des mains de Kerrec, puis le prêtre du Soleil fit de même à Théodosia avec une corde d'argent.

— Comme le soleil et la lune, puissiez-vous être liés à jamais jusqu'à l'heure de votre trépas. Que les dieux vous bénissent et vous prennent en leur sainte garde, que la lumière des deux astres sacrés éclaire à jamais votre chemin et que la joie demeure dans vos cœurs.

Kerrec chercha Théodosia des yeux mais il ne devina qu'à peine son visage derrière le voile scintillant. La main de la jeune femme était chaude dans la sienne et sa poigne était ferme et décidée. Comme il avait besoin de sa force pour affronter tout cela !

\* \* \*

L'Ecole était déserte. Même Quintus et les serviteurs s'étaient rendus au mariage et allaient assister à la Danse. Valeria elle aussi avait quitté l'endroit, mais elle n'avait pas accompagné les autres, du reste personne ne le lui avait demandé. Tous comprenaient sa position, ou faisaient mine de la comprendre, car tout cavaliers qu'ils étaient, ils ne faisaient aucun effort pour la mater. Leur façon à eux de la soutenir consistait à lui donner toujours plus de travail et d'attendre encore plus d'elle, que ce soit comme élève ou comme professeur. Sans doute devait-elle leur en être reconnaissante ? La plupart du temps, elle était bien trop occupée pour avoir même le temps de réfléchir, et trop épuisée pour avoir la force de sangloter sur son sort. Mais aujourd'hui était un jour de congé et tous les cavaliers devaient être présents au mariage et prêts pour la Danse du Solstice.

Elle-même aurait dû être en train de s'affairer à polir les selles et à astiquer les ferrures des harnais. Au lieu de cela elle errait dans les rues de la cité, trop quelconque dans son long manteau brun et vêtue de ses chausses de monte en cuir pour même intéresser le moindre voleur. Les rues étaient emplies de la rumeur du mariage et les racontars venant du palais allaient bon train.

— Pas de couronnement ! s'exclama un gars costaud par la porte d'une taverne devant laquelle elle passait, au lieu d'ça ils nous font un mariage, et avec un cavalier par-dessus l'marché ! Où est-ce que ça va nous mener leurs histoires ?

— A la fin du monde, lui répondit un autre que Valeria ne parvint pas à apercevoir, au fond de la taverne.

— C'est ce que j'ai entendu un haruspice raconter une fois, il disait comme ça que si les cavaliers descendaient de leur montagne, ce serait la fin d notre monde.

— Il a vraiment dit ça ? lui lança le colosse dubitatif, ou est-ce que t'as encore inventé ça en t'levant ce matin ?

— Non, je l'ai entendu comme je t'entends, s'insurgea l'autre comme si son honneur était en jeu. C'est évident non ? Ils prennent leurs quartiers en ville alors que d'habitude ils n'y viennent que tous les dix ou douze ans pour les célébrations. Voilà qu'il arrive quelque chose à l'impératrice, quelque chose dont personne ne veut rien dire et comme par hasard son frère épouse une princesse et ils repoussent le couronnement à l'automne. Ça te rend pas un peu nerveux, toi ?

— Nerveux ? Non, moi ça me met en joie. J'ai vendu tout mon stock de poterie de l'année en une semaine. Même le stock venu de l'est qui m'était resté sur les bras est parti hier, et pour un bon prix en plus !



— C'est peut-être bon pour les affaires, répondit le gars costaud, et je mentirais si je disais que ça ne nous profite pas à nous autres tanneurs, mais moi je dis que tout ça sent mauvais. Ça t'dérange pas toi, que tout change comme ça, d'un coup ?

— Si c'est pour que ça s'améliore, moi j'ai rien contre.

Valeria envia son optimisme à cet homme qu'elle ne parvenait pas à voir. Elle poursuivit sa route sans but précis, se laissant guider par ses pas, aussi loin que possible de Kerrec. Son errance la mena finalement jusqu'au port. Les docks grouillaient d'activité, mais elle parvint tout de même à trouver un endroit tranquille au bout de la jetée où une rangée de bateaux vides ondulait mollement au bout de leurs amarres, étroitement surveillés par une bande de mouettes. Elle s'assit et ramena ses genoux contre son menton, le regard perdu sur l'océan. Pourquoi ne pas prendre une couchette sur un navire en partance et aller naviguer à l'autre bout du monde ? Kerrec ne la suivrait jamais aussi loin, c'était un terrien indéfectible, un cavalier et, malgré tous ses efforts, c'était aussi un prince.

Elle-même n'avait rien d'un marin, mais elle était prête à apprendre, même si des mois coincée sur un bateau sans pouvoir monter serait un véritable supplice. S'il le fallait, pourtant, elle était prête à le faire.

Quelle ironie que tout cela. Elle avait toujours voulu devenir cavalière, plus que tout au monde et c'était toujours ce qu'elle souhaitait. Pourtant les dieux le savaient, Kerrec avait souffert de l'Appel, et lorsque elle-même avait été en chemin pour la Montagne, il l'avait sauvée d'une tentative de viol, voire d'un sort pire encore, avant de rendre une justice sommaire et expéditive à l'encontre de l'homme qui l'avait ainsi agressée. Depuis ce jour, la magie équine et l'homme de sa vie étaient devenus indissociables à ses yeux. Il était son professeur, son amour, son meilleur ami et elle s'était faite à l'idée de passer le reste de ses jours à ses côtés jusqu'au jour de leur mort. Cavaliers jusqu'au bout.

C'était injuste que le Premier Cavalier à devoir ainsi se conformer à une telle tradition soit justement Kerrec. N'avait-il pas suffisamment payé de sa personne ? N'avait-il pas suffisamment été puni comme ça ? Devrait-il porter toute sa vie durant le fardeau d'être né fils d'empereur ? Devait-elle, elle aussi, payer pour son amour pour lui ?

Les larmes lui roulèrent sur les joues sans même qu'elle s'en rende compte et des pas se firent entendre dans son dos. Elle avait la vision troublée par les larmes et ses joues étaient humides. Elle s'essuya les yeux et leva le regard vers l'homme qui venait ainsi la déranger. C'était un quidam simplement vêtu de brun, portant des vêtements plus communs encore que ceux des cavaliers. Il y avait quelque chose de familier chez lui, mais elle était trop contrariée pour même y prêter attention.

— Vous venez du palais ? De l'école ? Vous êtes venu pour me ramener ?

— Seulement si vous acceptez de me suivre, répondit-il en s'asseyant à ses côtés sur un tas de cordes. La Danse va bientôt commencer, vous ne voulez pas y assister ?

— Non.

— Vous ne pensez pas que votre place est là-bas ?

— Pourquoi ? Parce que les cieux vont de nouveau être à feu et à sang ? Cette fois, je n'aurai rien à y voir.

— Il ne l'aime pas, vous savez, et il ne l'aimera sans doute jamais. Son cœur vous appartient et rien ni personne n'y pourra rien changer.

— Tout a changé.

— Tout sauf son amour pour vous.

— Je n'ai pas l'intention de partager l'homme que j'aime, j'en suis incapable.

Valeria sentit le froid la saisir.

— Et puis qu'est-ce que vous en savez, vous ?

— Vous ne vous souvenez donc pas de moi ?

Elle fixa son visage intensément, laissant les souvenirs l'envahir. Un homme vêtu de brun lui revint à la mémoire. Il était au service de l'empereur et pratiquait avec un égal talent trois formes de magie différentes.

— Maître Pretorius ?

— A votre service, madame, la salua-t-il en s'inclinant légèrement.

— C'est vraiment vous ? C'est Briana qui vous envoie ?

— Je suis ici de mon propre chef. Voyez-vous, votre douleur résonne comme un glas jusqu'aux strates les plus profondes de l'éther, et cela est venu troubler mes rêves.

— Vous m'en voyez désolée, répondit-elle d'un ton acerbe, je vais faire en sorte de renforcer mes charmes, de sorte que vous ne...

— Les charmes puissants sont toujours une bonne chose, mais il est inutile de vous donner cette peine dans le seul but de m'agréer.

— Vous me trouvez faible et stupide, n'est-ce pas ? Ce n'est que justice, j'imagine. Après tout je l'ai trompé avec un autre homme et maintenant il épouse une autre femme. C'est tout lui ça : il se venge de façon honorable, au vu et au su de tous et, ce faisant, il agit pour le bien de l'empire. Pourtant tout ce que j'ai fait, c'était pour lui sauver la vie.

— Les hommes aiment le panache, que voulez-vous.

— Vous vous moquez de moi ?

Valeria se remit vivement debout.

— Allez donc dire à Sa Majesté que je serai de retour avant le crépuscule.

— Je le ferai si tel est votre souhait, mais je vous répète que je ne suis pas son messager. Ce que je suis venu vous dire n'engage que moi. Et puis... j'ai une proposition à vous faire.

Valeria s'apprêtait à tourner les talons, mais cette dernière remarque la fit hésiter.

— Quoi ? Vous voulez m'épouser ?

Pretorius eut un léger rictus amusé.

— Pas exactement, madame. Vous êtes-vous déjà interrogée sur ce que vous alliez faire quand toute cette agitation serait retombée ? Sans doute reprendra-t-il sa place au sein de l'Ecole, ainsi qu'il l'avait prévu, et je doute qu'il amène sa femme avec lui, ce n'est pas la place d'une princesse. Il sera là, sous vos yeux, chaque heure de chaque jour. Etes-vous prête à supporter ça ?

En disant cela, Pretorius exprimait précisément les pensées intimes de Valeria et elle lui en voulut terriblement.

— Ce que je suis prête à supporter ou non ne vous regarde en aucune manière. J'ai l'intention de demander à mon Maître de m'accompagner jusqu'à la Montagne.

— Il refusera certainement de le faire avant le couronnement, et aucun autre cavalier n'acceptera. Ils ont tous l'intention de demeurer en ville pour veiller sur la cérémonie et sur l'impératrice elle-même.

— Je partirai seule, dans ce cas, ce ne sera pas la première fois.

— Et que diriez-vous si je vous offrais une alternative ? Prendriez-vous le temps d'y réfléchir ?

— Je ne peux pas rester, c'est impossible.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Prenez le temps de m'écouter, voulez-vous ? Nous savons que l'impératrice a été victime d'une attaque menée par un prêtre de l'Unique, sans doute un sujet de l'empire, à ce qu'il semble. Et qui aurait renoncé à ses vœux. Jusqu'ici personne n'a été capable de lui mettre la main dessus et ses complices ne savent pas grand-chose, si ce n'est qu'il est venu en ville et qu'il en est reparti. Notre conviction est qu'il a certainement franchi la frontière dans l'autre sens.

— Il pourrait tout aussi bien se cacher à Aurelia, ce ne serait pas la première fois que le culte de l'Unique échapperait à la vigilance impériale. Il fera sûrement en sorte de rester à proximité de ses victimes s'il a d'autres actions d'éclat de ce type à engager.

— Certes. Nous avons cependant des raisons de croire qu'il est retourné dans le giron des tribus, et il se trouve que depuis l'automne, les forces impériales ont commencé à s'installer sur l'autre rive, construisant des fortins afin d'asseoir notre victoire de l'été dernier. D'autre part, il nous est venu aux oreilles qu'un nouveau haut roi est désormais en place, et nous pensons qu'il serait judicieux de doucher ses ambitions, si d'aventure il songeait à se mettre en guerre, ainsi que l'ont fait tous ses prédécesseurs.

— C'est peu probable, les tribus ont essuyé une telle défaite ! S'il a ne serait-ce qu'une once de jugeote, il ne s'y risquera pas.

— C'est précisément ce que nos émissaires devront déterminer, et je suis venu vous demander d'être du voyage.

Valeria ne put réprimer une grimace de surprise.

— A quoi diable voulez-vous que je serve ? Je n'ai rien d'une diplomate !

— C'est un fait, répondit Pretorius sans chercher à la ménager, cependant vous êtes une personne précieuse. Vous êtes non seulement la première femme cavalier, mais vous êtes également une guérisseuse dotée d'un rare talent. Et puis vous disposez d'un autre don qui vous rend plus singulière encore...

Pretorius marqua volontairement une pause, mais Valeria refusa de mordre à l'hameçon. Pretorius poursuivit.

— Nous avons de nombreux noms pour le décrire, mais aucun qui traduise parfaitement ses différents aspects. En Elladis, ils appellent ça le charisme. Les gens ont envie de vous suivre, et plus encore, ils ont envie de vous aimer. Les dieux eux-mêmes ne sont pas insensibles à votre pouvoir.

Valeria sentit le rouge lui monter aux joues.

— Qu'êtes-vous en train d'essayer de me dire ? Que je devrais devenir courtisane ?

— Certainement pas, même si les plus douées d'entre elles possèdent effectivement une étincelle de ce feu qui brûle en vous. Il y a chez vous certains traits de caractère qui gagneraient certainement à être un peu aplanis, mais vous disposez de compétences et de talents sans pareils dont il serait dommage de se priver.

— Je suis une cavalière, rétorqua Valeria, malgré l'attrait de la proposition. J'ai suffisamment laissé de côté mon entraînement et je refuse de fuir encore une fois.

— Même si vous avez la bénédiction de votre Maître ?

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Il le ferait s'il vous pensait en danger dans cette ville, et s'il jugeait lui aussi que vos capacités seraient mieux employées dans le cadre de cette mission. C'est un homme plein de surprises, vous savez.

— Je ne suis pas en danger ici, voyons.

— Etes-vous augure ou oniromancienne ? Avez-vous étudié les motifs dans le détail ? Vous êtes-vous plongée dans leur cœur inextricable pour affirmer cela ?

Valeria marcha jusqu'au bout de la jetée avant de s'arrêter.

Une eau oscillant entre le brun et le vert venait clapoter contre les piliers de bois et un couple de mouettes se balançait sur les flots, côte à côte. Même les oiseaux allaient par deux. Elle sentit comme un poids dans sa poitrine. Là-bas, au cœur de la cité, les cloches sonnaient à toute volée et l'on entendait des cris de liesse. Le mariage devait être terminé et il était bientôt midi, l'heure de la Danse. Elle savait que son comportement n'était pas rationnel et que ce que Pretorius avait dit au sujet de Kerrec était fondé ; bien sûr qu'il l'aimait toujours, et elle savait que cela durerait éternellement, les motifs étaient assez limpides à ce sujet. Il s'acquitterait de son devoir avec la femme qu'on avait choisi pour lui, il donnerait des héritiers à Briana, après quoi il reviendrait vers elle. Il ne pourrait pas s'en empêcher, et il ne le voudrait sans doute pas.

Valeria avait aussi dû faire ses propres choix, et elle l'avait choisi, lui. Pourtant, les choses étaient différentes. Il y avait un formalisme puissant autour de ce mariage, et des implications profondes, engageant l'empire dans son ensemble, tant de pressions diverses qui lui pesaient sur le cœur, l'empêchant de respirer librement. Non, ce n'était décidément pas rationnel, pas plus que ce n'était raisonnable. Même si avec le temps elle finissait par y voir plus clair, et elle y comptait bien, il lui serait salutaire de s'éloigner quelque temps. Elle avait besoin de prendre un peu de recul et d'apprendre à vivre dans cet univers nouveau.

Elle se tourna vers Pretorius et plongea son regard dans le sien. A première vue, on aurait pu le prendre pour un fermier, ou un commerçant, ce genre d'homme droit et honnête qui avait sa place sur les marchés d'Imbria, à vendre des bottes de radis en buvant une pinte de bière locale.

Après tout, la magie équine elle aussi se manifestait dans toutes les couches de la population, parfois même dans des pays ou personne n'avait jamais vu un cheval comme cela avait été le cas pour son ami Batu. Elle se demanda dans quel village Pretorius pouvait être né et comment les gens de là-bas l'avaient jugé lorsque son don s'était révélé. Avaient-ils essayé de le dissuader de suivre la voie de la magie comme l'avait fait sa propre mère ? Sans doute aurait-elle l'occasion de lui poser la question si jamais elle l'accompagnait en ambassade.

Si jamais.

Il supporta son regard inquisiteur sans montrer de malaise, tout juste un certain amusement.

— Maître Nikos ne le permettra jamais, de toute façon.

— Comment savoir tant que vous ne lui avez pas posé la question.

— Quelle raison aurait-il d'accepter ? J'ai déjà suffisamment transigé avec mon entraînement.

— Posez-lui la question, répéta Pretorius.

Valeria tenta en vain de percevoir ce qui se cachait derrière ce visage imperturbable. Elle ne lui faisait absolument pas confiance, il n'en restait pas moins que sa proposition était plus qu'alléchante. Elle voulait se sentir utile, et elle voulait s'éloigner de Kerrec. La proposition de Pretorius remplissait toutes ces conditions, si le Maître donnait sa bénédiction...

Il faisait déjà nuit lorsque Valeria se décida à aller rendre visite à Maître Nikos. La Danse l'avait tenue occupée une grande partie de la journée, ainsi que le banquet de mariage qui avait suivi. La fête s'était terminée au crépuscule lorsque les époux avaient gagné la chambre nuptiale et que les convives avaient commencé à se disperser.

Lorsqu'elle se présenta chez lui, ce fut avec l'espoir secret qu'il serait déjà endormi, mais un rai de lumière filtrait de sous sa porte et les charmes étaient levés, indiquant qu'il était disponible pour les serviteurs ou les cavaliers qui auraient besoin de lui.

Maudit soit-il, il savait qu'elle était là, à n'en pas douter, sa présence devait s'imprimer sur tous les motifs alentour, et lui plus que tout autre les lisait comme d'autres parcourent un livre. Pourtant, même en sachant cela, elle se retint à grand-peine de prendre ses jambes à son cou, mais la voix de Maître Pretorius résonnait encore à ses oreilles, et plus elle essayait de la chasser, plus elle revenait la hanter avec force. Si elle acceptait la proposition du mage, cela impliquait de quitter la ville, de franchir la rivière et de laisser l'empire derrière elle pour pénétrer dans un pays inconnu dont elle ne connaissait au mieux que ce qu'en disaient les légendes. Il n'en restait pas moins que là-bas au moins, elle serait utile à quelque chose, et surtout elle serait loin de Kerrec.

Elle frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit une voix à l'intérieur.

Elle fit coulisser le loquet et pénétra dans une pièce illuminée par la douce clarté d'une lanterne.

Maître Nikos était assis sur son lit, adossé à quelques coussins pourpres, et il était plongé dans un livre. Il leva les yeux de l'ouvrage à son entrée. Il avait les traits tirés, mais son regard demeurait vif.

— Valeria.

— Maître.

Elle avait préparé tout un discours, mais maintenant qu'elle était au pied du mur, impossible de se souvenir de la moindre phrase.

— J'ai parlé avec Pretorius ce soir, commença Nikos, et il m'a dit vous avoir fait une proposition.

Valeria resta bouche bée.

— Vous connaissez Pretorius ? s'exclama-t-elle.

— Avant de devenir un maître des trois grandes formes de magie, il était le messager de l'empereur, détaché auprès de l'école de la Montagne. A cette époque, c'était presque un cavalier

passable.

— Et aujourd’hui ? s’enquit-elle avec une petite moue involontaire.

— Disons qu’il a compris où étaient ses limites.

— Je ne pensais pas qu’il en avait.

— Lui non plus, mais il était jeune alors.

Nikos referma son livre et le posa à côté de lui.

— Avez-vous l’intention de partir ?

— Ce n’est sans doute pas à moi d’en décider.

Nikos prit le temps de l’étudier. Valeria chercha dans son regard une quelconque trace de pitié.

En vain. Elle y découvrit en revanche une profonde empathie, et aussi quelque chose d’autre... De la tristesse ? De la culpabilité ? Nikos n’avait jamais rien fait d’autre qu’aider Kerrec à accomplir son devoir, ce qui de l’avis de tous était une chose nécessaire, il n’avait aucune raison de s’en vouloir, pas plus que Kerrec ou que Briana.

— Vous avez besoin de temps. Votre âme est blessée et elle a besoin de guérir, mais chaque jour passé ici fera se rouvrir la blessure.

Nikos venait d’énoncer une vérité absolue, comme une évidence, et elle ne trouva rien à répondre.

— Je vous ai mise à disposition de Pretorius pour l’été, jusqu’au couronnement. Votre enseignement se poursuivra malgré tout, Pretorius possède certaines affinités avec notre magie et il sait quels ouvrages nous étudions.

Retrouvant soudain la parole, Valeria intervint.

— Mais j’ai besoin de monter ! Et mes étalons ? s’exclama-t-elle.

Et puis il y a ma fille, pensa-t-elle, même si ce détail ne le regardait en rien.

— Avez-vous, rien qu’une fois, appris quoi que ce soit de durable auprès d’un maître humain ?

Valeria se mordit la langue et Nikos acquiesça ; il avait sa réponse.

— Je doute que vous soyez capable de changer ce trait de caractère, tout comme vous seriez incapable de vous passer de vos étalons, même si eux vous le permettaient. Vous ne perdrez rien à faire ce voyage, je pense même qu’il sera formateur.

— Mais vous, qu’est-ce que vous y gagnez ?

— Je vous prouve ma bonne volonté, et je démontre à tous que nous sommes désormais déterminés à nous ouvrir au monde.

— Est-ce que le geste de Kerrec n’est pas une preuve suffisante ?

Nikos la fixa d’un œil dur, quoique étrangement compatissant.

— Est-ce que vous voulez rester ici ?

Dieux comme elle détestait qu’il prenne le contre-pied de la conversation de cette façon !

— Non ! Bien sûr que je veux partir, mais j’ai comme l’impression que je ne devrais pas. C’est juste qu’il y a tellement de...

— Vous avez ma bénédiction. Apprenez autant que vous pourrez. Pretorius a beaucoup à vous transmettre, si vous vous donnez la peine d’écouter.

— Alors je suis censée vous rapporter ses faits et gestes, c’est ça ?

— Non, vous n’êtes pas une espionne.

Une fois encore, elle regretta d’avoir parlé sans réfléchir et Nikos fut assez courtois pour ne pas relever.

— Allez donc vous reposer à présent, la caravane part à l'aube.

— Si tôt ?

Nikos acquiesça.

Elle eut un instant d'hésitation ; il lui cachait quelque chose, il y avait comme une ombre qui planait sur toute cette conversation. Pourquoi était-il si pressé de se débarrasser d'elle ? Elle fut sur le point de lui poser la question, mais le courage lui manqua.

Elle renonçait à se battre. Elle renonçait parce qu'il était plus facile de suivre les ordres que de devoir affronter Kerrec, sa nouvelle femme et aussi sa propre fille qu'elle connaissait à peine. Elle suivit donc le conseil de Nikos et quitta la pièce sans plus poser de questions.

\* \* \*

Même si elle le lui avait demandé, Sabata aurait sans doute refusé de la laisser partir seule, mais lorsqu'elle vint à lui pour le seller, elle tomba nez à nez avec les trois étalons. Sabata était déjà équipé et les deux autres étaient harnachés pour le voyage.

— J'ai préparé tout leur matériel, les caisses sont déjà en route vers la caravane, lui indiqua Quintus en inspectant une dernière fois la bride de Sabata. Je peux compter sur vous pour prendre soin du matériel, puisqu'il n'y aura personne d'autre pour s'en occuper ?

— C'est très aimable à vous d'avoir pris la peine de faire tout ça, mais je n'avais pas encore décidé de...

— Eux si, la coupa Quintus en faisant un signe de tête en direction des trois chevaux.

Trois grandes paires d'yeux d'un noir profond se tournèrent vers elle, trois grandes têtes arborant un air de candeur absolue, attendant qu'elle arrête de faire sa mauvaise tête pour pouvoir enfin rejoindre la caravane avant qu'elle ne quitte la cité.

— L'école ne peut se priver de vous trois. Oda, vous au moins, vous pourriez...

Oda était de loin le doyen de tous les étalons. Il secoua énergiquement sa crinière blanche avant de lui tourner résolument le dos, s'éloignant ostensiblement au petit trot en direction de l'écurie. Il était décidé à partir, qu'elle le suive ou non, quant à essayer de convaincre un dieu...

Valeria alla pour prendre les rênes des mains de Quintus mais il garda la bride en main, la regarda droit dans les yeux, et, chose surprenante pour un homme comme lui d'ordinaire si timide avec les femmes, il soutint son regard. Il avait le rouge aux joues, mais il tint bon.

— Prenez soin de vous, cavalière.

— Je vais faire de mon mieux.

— Faites plus encore si vous le pouvez.

Valeria resta un instant interdite, mais comme elle l'avait fait avec Nikos, elle finit par tourner les talons afin d'éviter toute effusion gênante. Et puis elle ne voulait pas que quiconque essaie de lui faire changer d'avis. Quelle qu'en soit l'issue, elle tenait désormais à faire ce voyage, c'était peut-être la seule issue possible à travers l'orage qui s'annonçait.

Le Chaos était tout proche, il se dissimulait parmi les ombres. Même le soleil du matin semblait plus pâle que dans son souvenir. Le Chaos n'avait fait qu'étendre son emprise depuis le jour où le prêtre de l'Unique s'était matérialisé dans cette pièce, mais c'était la première fois que Valeria prenait pleinement conscience de sa présence. L'arrivée du prêtre n'avait fait qu'ouvrir un passage, que l'agression contre Briana avait élargi et maintenant la chose arpentait le monde, une chose dont

l'existence même était une aberration et qui n'était pas destinée à exister sur la terre des hommes, pas tant que le soleil brillerait dans le ciel.

Peut-être le Maître l'envoyait-il au loin dans le seul but de la protéger ? Si c'était le cas, il avait une bien étrange façon de la mettre à l'abri en l'envoyant au cœur du royaume de l'Unique, parmi ses fidèles. Nikos attendait certainement d'elle quelque chose, quelque chose qu'il ne souhaitait pas partager avec elle pour le moment ; les cavaliers avaient cette habitude de favoriser l'enseignement par l'exemple plutôt que par le discours.

Il lui restait bien des choses à apprendre, qu'elle ne pourrait manifestement apprendre que là-bas, à l'est. Avec un peu de chance, son âme guérirait en chemin, à la grande satisfaction de Nikos.

Elle prit un instant pour contempler la pâleur de l'aube dans laquelle résonna le chant d'un oiseau matinal. Elle mit le pied à l'étrier et jeta sa jambe par-dessus l'échine de Sabata qui n'attendit pas qu'elle soit installée en selle pour se mettre en mouvement à la suite des deux autres étalons.

C'était une belle matinée qui annonçait une journée chaude lorsque le soleil serait à son zénith. Elle ne croisa presque personne entre l'école et les grandes portes où était stationnée la caravane, et ceux qui la virent passer étaient trop affairés pour s'occuper d'un cavalier et de trois chevaux blancs. Les étalons s'employèrent à jouer leur tour habituel lorsqu'ils étaient loin de la Montagne, atténuant le halo qui les nimbaît et altérant légèrement leur apparence afin de passer inaperçus. Ils étaient passés maîtres dans cet art. Oda ressemblait à une vieille carne et Marina avait des airs de percheron avec ses lourds sabots martelant le pavé. Sabata, lui, était le moins doué des trois à ce jeu, sans doute était-il un peu trop vaniteux pour cela, mais il parvint néanmoins à faire profil bas et à ne pas paraître trop altier.

Malgré leur allure tranquille, Valeria eut l'impression qu'ils traversaient la ville en un clin d'œil et le soleil était encore bas lorsqu'ils atteignirent la cour au pied des portes, là où la caravane commençait à se former.

L'ambassade ne représentait qu'une partie de la longue file de mules et de chariots, flanquée d'une armée et d'un détachement de quelques cavaliers. Ces derniers n'avaient pas de livrée militaire, mais ils possédaient cette tranquillité caractéristique des hommes d'armes. Parmi les voyageurs se trouvait Maître Pretorius. Il était en selle et faisait en sorte, comme à son habitude, de se fondre dans la masse. Valeria chercha du regard les autres seigneurs qui devaient certainement l'accompagner mais constata qu'il était seul.

Leurs regards se croisèrent et il lui sourit.

— Ah, vous voilà ! Approchez donc.

Valeria envisagea un instant de faire comme si elle n'avait rien entendu et de se faufiler un peu plus loin dans la caravane, mais elle se ravisa ; trois chevaux blancs, même d'apparence anodine, passaient difficilement inaperçus. Elle soupira intérieurement et se dirigea à contrecœur vers le mage.

Elle l'avait presque rejoint lorsque deux mules renâclèrent à rester à leur place dans la longue procession de la caravane et manifestèrent leur mécontentement de façon sonore en commençant à s'agiter dangereusement. Les hommes et les bêtes à portée de sabot s'écartèrent de peur de ramasser un mauvais coup, et après quelques instants de ce remue-ménage, Oda se décida à intervenir. Il entra dans la mêlée et se dirigea droit sur la mule la plus massive, une bête qui le dominait facilement d'une tête. L'étalon planta ses dents dans l'encolure de la bête et la souleva de terre, l'envoyant rouler, les quatre fers en l'air, jusqu'au pied du mur d'enceinte où elle demeura, assommée. Valeria



sentit que la mule n'était pas blessée, à part peut-être dans sa dignité.

Oda s'éloigna des mules pugilistes et vint se ranger aux côtés de Sabata. Un silence stupéfait s'abattit sur la caravane, mais après quelques instants d'étonnement, chacun retourna vaquer à ses occupations comme si de rien n'était, tandis qu'Oda faisait de son mieux pour paraître nonchalant, travaillant en profondeur son rôle de cheval de trait, la lèvre inférieure pendante et le regard bovin.

— Vous voyez, vous avez déjà réussi à vous rendre utile aujourd'hui ! s'exclama Pretorius avec bonne humeur.

— N'importe quel dresseur aurait pu en faire autant.

— Sans doute, mais pas assisté d'un tel auxiliaire. Il m'est avis que nous aurons encore de nombreuses occasions de nous féliciter de votre présence parmi nous. Venez à présent ! Le maître caravanier a demandé à vous rencontrer.

Valeria connaissait les règles de l'étiquette en cours dans l'univers très particulier des caravaniers et c'est de bonne grâce qu'elle emboîta le pas à Pretorius pour rencontrer l'homme, loin de ses trois gardes du corps blancs qui demeurèrent docilement en arrière, à leur place dans la file de bêtes et de chariots.

Lorsqu'elle l'aperçut enfin, elle ne put réprimer un mouvement de surprise. C'était un homme de très petite taille qui portait une épaisse barbe noire et dont le menton et le front étaient couverts de tatouages complexes. Sa surprise ne vint pas de l'étrangeté de ces tatouages, mais de leur familiarité. Ilya, un cavalier du même rang qu'elle, portait de tels motifs, symboles de son rang de prince des tribus du désert. Si Ilya était un prince, alors cet homme devait être roi. Les motifs de ses tatouages étaient d'une complexité affolante et rappelèrent à Valeria les transcriptions que faisaient parfois les augures des courbes d'une Danse pour pouvoir les interpréter en détail.

Apparemment, le seigneur du désert était habitué à être ainsi observé et à voir son visage parcouru comme les pages d'un livre. Pretorius en avait terminé avec les présentations depuis un moment déjà, et attendait poliment que Valeria revienne de ses vagabondages intérieurs.

— Je... je vous prie de m'excuser, mais il semble qu'un ami à moi soit l'un de vos semblables.

Un grand sourire fleurit au milieu de la jungle moutonnante de sa barbe.

— Oui, c'est mon cousin ! Il est parti pour la Montagne et on ne l'a jamais revu. Il a donc réussi l'épreuve ?

— Haut la main et avec panache.

— Ah, merveilleux ! s'exclama le maître caravanier en tapant dans ses mains. Quand nous serons sur la route, il faudra que vous me racontiez tout ça en détail.

— Ce sera avec joie.

De nouveau, un grand sourire illumina son visage et il s'inclina en une révérence un peu exagérée.

— Alors je vous dis à très bientôt.

— C'était très bien joué, lui glissa Maître Pretorius tandis qu'ils regagnaient l'arrière de la caravane. Rashad aurait de toute manière fait correctement son travail, mais s'il est désormais bien disposé à notre endroit, cela n'en rendra le voyage que plus agréable.

Voilà encore une remarque d'une platitude navrante, songea Valeria.

— Est-ce que quelqu'un s'est déjà attelé à déchiffrer le motif sur son visage ?

Pretorius eut une petite moue étonnée.

— J'imagine que ses hommes l'ont certainement fait, ce sont des signes extérieurs de royauté,

mais vous le savez déjà, n'est-ce pas ?

— Je sais ce que cela représente symboliquement, mais est-ce que je suis la seule à en lire le sens profond ?

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous avez lu ?

Malgré la chaleur croissante, Valeria eut un frisson.

— Je n'ai pas la science d'un haruspice, je me contente de lire les motifs, je ne les interprète pas.

— Vraiment ?

Valeria fit claquer sa mâchoire à la manière des étalons.

— Ne me faites pas croire que vous n'avez rien vu.

— Je ne suis pas un mage équin, répondit-il avec candeur.

— Non, mais vous vous êtes un haruspice, un oniromancien et un astrologue, toutes vos compétences magiques se concentrent sur la lecture des signes et la prédiction de l'avenir. Je veux savoir ce que vous lisez sur le visage de cet homme.

— La royauté, répondit simplement Pretorius.

Puis il fit une pause avant d'ajouter :

— Je vois le doute, une ombre qui se dresse sur notre route et une Danse de mort.

Il sembla à Valeria qu'il réalisait cela alors même qu'il prononçait les mots, qu'il n'en avait pas eu conscience jusqu'alors. Une fois son trouble passé, il se tourna vers Valeria.

— Comment diable le motif d'une Danse de mort s'est-il retrouvé imprimé dans la chair d'un chef de tribu ?

— J'espérais que vous pourriez me le dire.

Il haussa les épaules et ouvrit les mains en signe d'impuissance.

— Un mage équin a vu le jour dans son clan, peut-être que d'autres talents plus mineurs s'y sont également manifestés, trop ténus pour être sensibles à l'Appel, mais assez présents pour pouvoir distinguer les motifs de la Danse.

— Oui, mais de là à les tatouer sur le visage d'un des siens ! Pourquoi faire une chose pareille ?

— Afin que le motif soit vu, j'imagine.

Valeria devait admettre que c'était la logique même. Elle eut presque pitié de cet homme qui avait été hanté par ces visions au point de se sentir obligé de les inscrire dans la chair de l'un des siens. Manifestement son porteur n'en souffrait pas, ce qui voulait dire que le maître caravanier ne devait même pas avoir conscience du message gravé en lui, et Valeria n'avait certainement pas l'intention de le mettre au courant. Qu'il profite de cette ignorance et qu'il continue à n'y voir que des tatouages claniques d'une beauté et d'une complexité exceptionnelles ! Il ne s'en porterait que mieux.

Le temps avait passé tandis que son esprit vagabondait. On avait ouvert les portes et le soleil était haut dans le ciel. Elle saisit les rênes avec un sentiment de soulagement presque douloureux et la caravane s'ébranla avec la lenteur coutumière de ces longues processions qui ne trouvaient d'ordinaire leur rythme de croisière qu'une fois sur la route.

Valeria prit soin de ne pas jeter un seul regard en arrière. Cette ville était celle de Kerrec, elle n'y était pas chez elle et elle avait été stupide de croire le contraire.

— C'est fait, dit finalement Gothard en s'arrachant à la contemplation de la pierre noire.

Il se releva, sa tête dépassant à peine le mur de l'habitation troglodyte qu'il avait décidé d'annexer. Il bâilla à s'en dérocher la mâchoire et s'étira en faisant craquer ses cervicales avec un son sinistre qui fit frissonner Euan Rohe. Non seulement il lui avait fallu passer la nuit dans cette niche inconfortable, mais il devait en plus supporter le manque de sommeil de la nuit précédente. Une tribu guerrière venue de l'est était arrivée le jour d'avant et avait réclamé de fêter le nouveau roi comme il se devait. Ils avaient amené avec eux une outre de ce qu'ils appelaient du vin de glace. Le goût en était plutôt neutre, mais la mixture était assez forte pour vous faire un trou dans l'estomac. De ce qu'Euan savait, Gothard ne buvait jamais et il ne mangeait pas davantage. Peut-être était-il vraiment un fantôme errant parmi les vivants, finalement ? Peut-être se repaissait-il effectivement des âmes de ceux qui croisaient son chemin. ?

Euan chassa cette idée sinistre.

— C'est fait ? Elle est morte ?

Gothard eut une petite moue satisfaite.

— Mieux que ça. Elle est désormais incapable d'enfanter.

— Elle est toujours en vie ? Alors c'est que le coup l'a manqué ?

— Il a été légèrement dévié, mais ce n'est pas un échec. Les lois impériales étant ce qu'elles sont... Elle n'a pas encore été couronnée et elle n'a aucune descendance. Son autorité de souveraine est donc remise en question.

— Croyez-vous vraiment qu'ils vous mettront sur le trône après tout ce que vous avez fait ?

— Ils sont esclaves de leurs lois et, selon les textes, si l'héritière est incapable de pérenniser la lignée, un parent en ligne directe de succession peut réclamer son dû.

— Mais vous avez un frère, lui fit remarquer Euan.

Il avait fait cette remarque pour le toucher à un endroit sensible. On prenait son plaisir où on pouvait...

— La loi, poursuivit Gothard les dents serrées, interdit à un cavalier d'occuper quelque poste que ce soit dans l'appareil politique impérial, en dehors du cadre de l'Ecole de la Montagne.

— Pourtant la question se pose, insista Euan, même s'il devait admettre que le Premier Cavalier, Kerrec, qui avait préféré les étalons blancs à une haute destinée d'empereur, était sans doute le moins ambitieux des hommes.

— Aurelia me revient de droit, continua Gothard, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour

m'en emparer.

— Comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, remarqua Euan en prenant soin de lui laisser interpréter la phrase à sa guise.

\* \* \*

Lorsqu'il quitta la demeure de Gothard, il était d'une humeur curieuse. La simple évocation de l'empire aurelien avait parfois cet effet sur ceux de son peuple.

Ils avaient subi une défaite si cuisante lors de la dernière guerre, l'été passé, qu'ils mettraient sans doute des générations à s'en remettre. Le manque cruel de jeunes hommes dans chaque clan, ainsi que toutes ces femmes laissées sans mari avec leurs jeunes enfants en étaient des preuves patentes. Nombre d'entre eux n'avaient pas passé l'hiver et s'ils avaient la chance d'avoir autant à manger à la venue du printemps, c'était surtout qu'ils n'étaient plus très nombreux. Mais les légions impériales veillaient à leur maintenir la tête sous l'eau, construisant des fortins et des villes tout au long du fleuve, au beau milieu des pistes de chasse des tribus, et leur réclamant des taxes de passage. Ils offraient le fruit de leur labeur, payaient en fourrures, mais devaient aussi consentir à un tribut humain. Ils ponctionnaient parmi les jeunes gens pour travailler dans leurs champs et pour grossir les rangs des légions, tandis que les plus âgés partaient travailler en ville ou dans l'enceinte des forts, et si d'aventure on refusait de les laisser partir, les impériaux les prenaient de force.

Les forces impériales ne s'étaient pas enfoncées jusqu'à Dun Mor, même si une rumeur prétendait qu'une ambassade était en route pour rendre hommage au nouveau haut roi.

Si Euan avait décidé de cette grande chasse, c'était aussi pour éviter d'avoir à rencontrer cette hypothétique ambassade. Il avait fait dresser le camp dans une vallée qui avait abrité de nombreux campements militaires à une époque où de tels endroits étaient encore monnaie courante.

C'était, bien entendu, une pure coïncidence si un grand nombre de représentants des clans les plus lointains s'étaient décidés à lui rendre visite au même moment, et avaient projeté de rester, qui une nuit, qui une petite semaine. Ils n'avaient pas l'intention de lui déclarer la guerre, pas si tôt après un combat d'une telle envergure, mais ils faisaient tout de même en sorte de se rappeler au bon souvenir de l'Ard Ri.

Tous lui rapportaient les mêmes récits jalonnés de disette, de mort et de chagrin. Certains clans s'étaient purement et simplement éteints, tandis que d'autres étaient si diminués qu'ils avaient dû se mêler à d'autres pour pouvoir survivre. Il y avait même des voix qui s'élevaient, envisageant la reddition et le rattachement à l'empire, afin de devenir citoyens à part entière en échange d'un toit et d'un peu de nourriture.

C'était ainsi que l'empire procédait. Conquérir par l'acier et par la magie, puis corrompre les âmes des peuples vaincus, leur ôtant toute fierté afin d'en faire de dociles citoyens impériaux, esclaves de leur foulditude de dieux et de leurs armées de mages.

Voilà ce qu'avait subi son prédécesseur, et voilà de quoi il avait hérité. On lui avait transmis la rancœur de tout un peuple, et cette rancœur pouvait être utilisée contre l'empire. Gothard lui-même faisait partie de cet héritage, le sang de la lignée impériale coulait dans ses veines, ainsi que sa puissante magie.

Le sorcier n'avait manifestement pas mis suffisamment de cœur dans son attaque, puisque Briana était encore en vie, mais cela lui ressemblait tellement de livrer quelqu'un à d'horribles tourments

plutôt que de le tuer proprement. Gothard était sans doute un serviteur plus zélé de l'Unique que ne l'était Euan qui préférait d'ordinaire se débarrasser des obstacles pour pouvoir aller de l'avant. Gothard, quant à lui, aimait jouer avec ses proies, même si cela devait finalement lui coûter la victoire. Mais cette fois, Euan ne le lui permettrait pas, les tribus avaient suffisamment perdu dans ces guerres successives. L'empire allait payer pour ça et Gothard pouvait bien se bercer de rêves de grandeur, même s'il parvenait à régner, cela ne durerait guère car il n'était pas destiné à monter sur le trône et ne l'avait jamais été.

Euan leva les yeux vers le ciel tourmenté. Un orage approchait et il arrivait à point nommé. Le vent s'engouffrait dans ses cheveux et faisait claquer les pans de son tartan contre ses cuisses. Il serra son vêtement contre lui et s'éloigna d'un pas rapide du quartier des prêtres.

Le camp couvrait presque toute la surface d'une petite vallée au creux de laquelle serpentait une étroite rivière, cascadant depuis le haut de la colline, là où vivaient les prêtres. Euan dévala la pente et arriva en courant au milieu des tentes à l'abri desquelles les hommes récupéraient de leurs excès de la nuit passée, sous la protection de ceux d'entre eux qui étaient de garde, alertes et sobres.

C'était là l'un des changements qu'Euan avait initiés et il y tenait. Il avait confié les fortes têtes aux bons soins des prêtres de la douleur une nuit durant, et au matin, tous s'étaient rangés à l'idée que la surveillance étroite du camp était une excellente idée. Les gardes de faction lui assurèrent que tout était calme. Un jeune sanglier avait bien rôdé sur les rives de l'Imbri, mais il n'avait quasiment blessé personne et Euan tomba un peu plus loin sur sa carcasse en train de rôtir sur le feu de camp réservé aux chefs de clan. Il devait se nourrir des délicieuses racines qui parsemaient les berges du fleuve car sa chair s'avéra succulente. On avait d'ailleurs cuisiné plusieurs marmites de ces racines, qui mijotaient sur le feu, afin d'agrémenter agréablement la viande au goût puissant.

Les hôtes d'Euan furent flattés de recevoir l'Ard Ri, qui prit soin de manger suffisamment pour ne pas les vexer, mais en prenant garde de ne pas priver le clan de nourriture. Il vida une chope de leur bière avant d'écouter avec une certaine résignation l'inévitable litanie d'éloges aux vertus et à la beauté des trois filles du chef, qui feraient, à n'en pas douter lui assura ce dernier, d'excellentes épouses et de merveilleuses mères.

Lorsqu'il put enfin quitter ses hôtes, ce fut l'estomac plein mais l'âme pesante. Il lui fallait apprendre la patience car des années pouvaient passer avant qu'il ne parvienne à mettre Aurelia en coupe réglée, malgré, ou grâce aux intrigues de Gothard. Cette journée allait être longue. Il était censé prendre place sur son trône et jouer toute la journée le jeu de la royauté, mais alors qu'il se dirigeait vers le grand cercle où siégeait le conseil, un petit tourbillon riant aux éclats se mit à courir autour de lui, l'entraînant dans une danse folle en poussant des cris de joie. Lorsque Euan le reposa au sol, pourtant, il constata que son fils levait vers lui des yeux inquiets et une mine sombre. Son sourire se figea et une ombre passa sur son visage.

— Qu'est-ce que tu as ?

L'expression de Conor était le reflet parfait de celle de son père.

— Ils sont en chemin.

Euan soupira intérieurement. Cet enfant avait décidément le don d'énoncer des aphorismes déroutants. Un autre que lui aurait sans doute fait en sorte de lui passer l'envie de parler ainsi, car ce n'était pas de cette manière qu'était censé se comporter un combattant, et de surcroît un fils de roi, mais Euan n'avait pas un cœur de pierre.

— Qui est en chemin ?

Le regard de Conor se fit plus intense, mais ce n'était pas son père qu'il regardait. Il lui arrivait ainsi parfois de percevoir des choses, de voir au-delà de l'horizon, et cela non plus Euan n'aurait pas dû le permettre. Un enfant qui montrait ce genre de dispositions devait être confié aux prêtres, qui décidaient alors de le tuer ou d'en faire l'un des leurs, deux perspectives également intolérables pour Euan. Conor était son héritier, il était l'enfant qu'il avait montré à la foule en le tenant à bout de bras et il lui succéderait sur le trône d'Ard Ri, le moment venu.

— Ecoute-moi bien. Quoi que tu puisses voir, tu ne dois en parler à personne, tu m'entends ?

— Je sais bien, je me souviens de ce que tu m'as dit. Eux, ils peuvent voir, tu sais, ils n'ont pas besoin de se cacher.

— Qui ça, les prêtres ?

Conor fit non de la tête.

— Les prêtres sont des récipients vides, alors qu'eux sont des cornes d'abondance... et ils sont en chemin. Ils nous rejoindront quand tu pourchasseras le cerf.

— Ce que tu dis n'a aucun sens, mon garçon.

— Ça en aura quand tu les verras.

Parfois Euan se demandait si son fils n'était pas tombé sur la tête, mais le regard clair et vif de Conor eut tôt fait de le rassurer. Il était à tous égards un digne enfant des tribus et il deviendrait en grandissant un guerrier accompli.

— Ne dis à personne ce que tu viens de me dire, laissons-leur la surprise, chuchota-t-il à son fils en lui donnant une bourrade affectueuse.

Conor acquiesça et son visage s'illumina quand son père le chargea sur son dos et se mit à le faire tourner, jouant avec lui comme s'il était un enfant ordinaire.

Avec un peu de chance, si l'Unique le voulait, Conor n'énoncerait pas de nouvelles énigmes ce jour-là, ni les jours suivants. Euan refusait de se faire trop de souci à ce sujet, chaque chose en son temps. Il espérait simplement que son fils n'oublierait pas sa mise en garde et n'irait raconter ses visions à personne d'autre. Conor lui avait toujours obéi jusqu'ici et Euan priait pour qu'il continue.

Ils étaient sur la route depuis quatre jours déjà lorsque Valeria prit conscience qu'une partie de la caravane détonait avec l'ensemble. Les hommes en armes qu'elle avait d'abord pris pour la garde rapprochée de Maître Pretorius escortaient en réalité une poignée de prisonniers. Ces derniers ne portaient pas d'entraves visibles, mais ils étaient tenus en laisse par les charmes finement ciselés du mage dont les enchantements étaient si caractéristiques quand on savait les reconnaître. Les prisonniers portaient des vêtements qui ne les distinguaient en rien de la masse et montaient à cheval comme tout un chacun. Ils prenaient leurs repas ensemble, partageant le pain et le fromage, grappillant à l'occasion quelques fruits ou des morceaux de viande que leur laissaient ceux de la caravane. Sans doute ne les aurait-elle remarqués que beaucoup plus tard si l'un d'entre eux n'avait pas tenté de s'échapper. C'était la fin de la journée et un orage avait surpris le convoi sur une portion de route désespérément plane, sans aucun abri en vue. Une succession de trombes d'eau et de rafales de vent les avait cloués au sol au milieu des champs d'orge.

Ils firent halte le temps que la tourmente s'apaise, s'abritant du mieux qu'ils pouvaient sous les toiles de tente, à l'abri des chariots, voire même sous le ventre des chevaux. Un caravanier un peu optimiste se mit même en tête de dresser sa tente à la faveur d'une légère accalmie, mais le vent la lui arracha des mains et la foudre vint frapper le mât qu'il venait de dresser, le réduisant en cendres et projetant violemment le malheureux contre son chariot.

Dans le tumulte qui s'ensuivit, le prisonnier décida de tenter sa chance et il y parvint presque. Malheureusement pour lui, il n'avait pas compté avec les deux massives silhouettes grises qui allaient et venaient parmi les chevaux. Oda et Marina convergèrent vers lui et le ramenèrent sous la bonne garde des gigantesques dents de Sabata. Il fallait vraiment qu'il ait perdu l'esprit ou qu'il soit totalement désespéré pour tenter pareille folie, en terrain plat et avec une patte folle. C'est grâce à cela que Valeria le reconnut. A ça et à sa ressemblance frappante avec son frère, Maurus. Maurus avait les traits plus fins, mais les deux hommes avaient la même forme de visage et la même carrure.

La pluie cessa aussi vite qu'elle était venue et l'on s'assura que les jours de l'homme qui avait été frappé par la foudre n'étaient pas en danger. Cet accident le contraignit à quitter la caravane et ils le laissèrent au temple des Guérisseurs dans une petite ville au milieu des champs.

Bellinus rejoignit donc ses compagnons d'infortune, entravé par des charmes renforcés et par de solides chaînes bien tangibles afin de s'assurer qu'il resterait à sa place. C'est à cette occasion qu'il sembla prendre conscience de la vraie nature des trois étalons, et à compter de cet instant, Valeria constata qu'il ne les quittait plus du regard, avec sur le visage une expression qui lui fit froid dans le

dos.

Ce n'est que deux jours plus tard, et après qu'ils eurent essuyé un nouvel orage, que Valeria put enfin s'entretenir seule à seul avec Pretorius. Elle se doutait qu'il l'avait évitée à dessein, mais ce n'était pas surprenant de la part d'un mage. La fin de la journée approchait avec la perspective d'une nuit passée à l'abri d'un caravansérail bâti à une époque où cette partie de l'empire en constituait la frontière. Les murs du bâtiment étaient épais comme trois hommes et les douves qui jadis le ceinturaient avaient été transformées en un jardin luxuriant où l'on faisait pousser du maïs pour la cuisine, ainsi que des pommes, des pêches et des prunes dans un petit verger.

Maître Pretorius profitait de la fraîcheur du soir au sommet du mur d'enceinte, en observant les rangées de pruniers en contrebas. Valeria devina qu'il s'attendait à sa venue et elle fit un effort pour calmer la mauvaise humeur qu'elle sentait monter en elle. Elle n'appréciait pas cet homme, pas plus qu'elle ne lui faisait confiance, mais elle avait accepté de faire un bout de chemin avec lui. Le moins qu'elle puisse faire était donc de le traiter avec civilité.

— Me direz-vous ce que son excellence Bellinus et ses acolytes font dans cette caravane ?

Pretorius ne fit même pas mine de ne pas comprendre.

— Nous les emmenons précisément là où ils pensent vouloir retourner.

— Auprès des tribus ? Avez-vous perdu l'esprit ?

— Peut-être... Mais je ne vois pas de meilleure punition, et vous ?

— J'en vois des dizaines, dont aucune n'implique de prendre le risque qu'ils se retournent contre nous, une fois retournés dans les giron des clans !

— Les tribus ont toujours été nos ennemies, ce ne serait pas une nouveauté.

Valeria lui adressa un sourire narquois, qu'il lui rendit avec candeur.

— Ces imbéciles sont persuadés qu'ils veulent vénérer le dieu des tribus, eh bien nous allons les exaucer.

— Vous allez les livrer à ces bouchers, c'est ça ? Qui a autorisé une chose pareille ? Certainement pas Briana, ce n'est pas son style.

— En effet, Sa Majesté a des affaires autrement plus importantes à gérer, c'est donc son frère qui en a donné l'ordre.

Valeria réprima un hoquet de stupeur.

— Kerrec ! Ça ne lui ressemble pas davantage.

Pretorius haussa les épaules de façon éloquente.

— Il n'en reste pas moins que l'ordre vient de lui.

— Je ne vous crois pas.

Mais tandis que les mots sortaient de sa bouche, un doute s'empara d'elle. Kerrec était un homme doux et tranquille, un amant attentionné et il prenait soin de ceux qu'il aimait, mais son âme était en acier trempé. Elle avait pu le constater par elle-même le jour où un jeune nobliau avait tenté de la violer tandis qu'elle se rendait au pied de la Montagne. Kerrec avait surgi de nulle part et l'avait frappé avant de le châtrer et de jeter les morceaux aux corbeaux. Cette férocité froide, cette justice expéditive, il était certainement capable de l'appliquer à une bande de traîtres et de les livrer aux tourments infligés par l'Unique à ses fidèles, sans en éprouver le moindre remords. S'il était sûr de son bon droit, rien ne pouvait le faire changer d'avis, et en cela, il était le digne fils de son père.

Alors qu'elle prenait conscience de son côté sombre, la présence de Kerrec à ses côtés lui manqua terriblement. Elle avait elle-même des choses si abominables en elle, des choses qui



tentaient de s'éveiller à la conscience. Bien sûr, elle pouvait retourner vers lui et si elle se décidait, personne n'aurait le pouvoir de se dresser sur sa route, pas même les étalons. Elle pouvait se forcer à le partager avec une autre, après tout, d'autres femmes l'avaient fait avant elle, elle en était certainement capable.

Elle imagina le visage de Kerrec avec une telle acuité que ce fut comme s'il se tenait devant elle. Elle sentit son odeur, but à ses lèvres, sentit sa peau sous ses doigts, si vivement qu'elle en eut le souffle coupé.

Elle croisa le regard serein de Pretorius, et dans ce regard calme, elle eut la vision d'une pièce faiblement éclairée, tendue de draps de soie, au milieu de laquelle trônait un magnifique lit à baldaquin qui était si vaste qu'un régiment tout entier aurait pu se loger dans ses draps d'or et de pourpre. Deux silhouettes y étaient allongées, l'une vêtue d'une robe blanche, si fine qu'elle semblait transparente, l'autre totalement nue. L'homme, de sa main à la peau brune, dessina le contour du visage ivoirin et évidemment parfait de la princesse d'Elladis. Les femmes de sang royal étaient, dans ce pays, élevées comme des chevaux de concours, et la jeune femme était la preuve de leur réussite absolue dans ce domaine. Lui n'était pas en reste et sa beauté était comparable. Il la couvrit de baisers, encore et encore, si bien qu'elle se mit à ronronner comme un chat. Il lui sourit avec une tendresse douloureusement familière et lui murmura à l'oreille ce qui ressemblait à des mots doux car, dans sa vision, Valeria ne faisait que voir, elle ne pouvait entendre le moindre son.

Elle sentit son cœur se serrer et, au plus intime d'elle-même, le Chaos en profita pour montrer sa face informe. Valeria se détourna de Pretorius.

S'il n'avait fait que son devoir conjugal, s'il s'en était tenu à son rôle, elle aurait pu le supporter, mais là, c'était autre chose. Ce n'était sans doute pas comparable à ce qu'elle avait partagé avec lui, mais cela y ressemblait tellement... Manifestement, il ne souffrait pas le moins du monde du sacrifice qu'il avait dû consentir.

Valeria serra ses doigts sur la pierre froide de la muraille. Par les dieux, s'il ne souffrait pas, elle n'avait pas l'intention elle, d'en pâtir davantage ! Elle ferait son devoir, tout comme lui, et tant mieux si elle y trouvait du plaisir.

Derrière elle, Pretorius ne cachait pas sa satisfaction. Evidemment, cela servait ses projets, quels qu'ils soient.

Elle le laissa savourer sa prétendue victoire. Désormais, elle lui ferait moins confiance que jamais, et les étalons devraient toujours avoir un œil sur lui. Après tout, eux aussi avaient leurs propres objectifs, des desseins sans doute au moins aussi impénétrables que ceux du Maître. Un jour viendrait certainement où Valeria en connaîtrait la teneur et alors elle agirait en conséquence, selon sa conscience.

C'était probablement un blasphème, mais pour l'heure, les projets divins, elle s'en moquait comme d'une guigne.

Ce n'est qu'une bonne dizaine de jours après son départ que Kerrec comprit enfin où Valeria était partie, mais aussi les raisons qui l'avaient poussée à quitter la capitale impériale. Il avait conscience de s'être complu dans cette ignorance, non seulement parce que de nombreuses tâches l'avaient accaparé durant les festivités du mariage, mais surtout, il le savait, parce que sa fierté blessée l'empêchait de se lancer à sa poursuite toutes affaires cessantes.

Lorsqu'il était revenu à l'Ecole après les noces, il avait constaté qu'elle avait disparu, emportant ses étalons avec elle, et il s'était dit alors qu'elle était probablement retournée au pied de la Montagne. Cela l'avait blessé, mais il pouvait difficilement lui en vouloir, et à tout prendre elle serait bien plus en sécurité là-bas face à ce qui les menaçait.

Il sentait le péril croître autour d'Aurelia. Il le sentait dans la terre et dans la subtile altération des motifs qui commençaient à adopter des formes peu engageantes, comme si l'empire se recroquevillait à la vue d'un monstrueux orage. Théodosia rêvait de cet orage chaque nuit et elle se réveillait en sursaut, pâle et tremblante.

Leur première nuit, la nuit de noces, avait commencé dans une ambiance de gêne extrême. La journée avait été interminable, chapelet sans fin de cérémonies, de danses et de libations. Rien n'était venu perturber la Danse, mais les motifs qu'elle avait révélés étaient confus et chaotiques, si bien que les Augures avaient été incapables de les interpréter, c'était comme si, avaient-ils dit, l'avenir lui-même était en train de disparaître. L'univers allait poursuivre un temps sa course avant de soudainement cesser d'exister, comme ça. L'augure n'avait montré aucune frayeur en annonçant cela, mais lorsqu'il lui avait fallu coucher les faits par écrit, Kerrec avait vu sa main trembler. Une telle prédiction était absolument inédite, même s'il y avait eu des signes avant-coureurs depuis que la Danse avait été rompue. Kerrec pour sa part était déjà perturbé depuis un moment, et la prédiction ne faisait qu'empirer les choses. Soudain la fête lui apparut comme un rassemblement vulgaire et inutilement ostentatoire, une foire à la vanité et aux intrigues grossières.

Il fut incapable d'avaler quoi que ce soit, même s'il feignit à la perfection de profiter de la fête. Au moins Théodosia prenait-elle du plaisir en compagnie des dames de sa suite et des invitées de la cour. Lorsque vint le soir, les réjouissances cessèrent tandis qu'on emmenait les époux afin qu'ils soient baignés puis vêtus selon les rites, avant d'être conduits à leur chambre nuptiale, accompagnés par des chants paillards qui glacèrent Kerrec, fidèle à sa réputation de triste sire auprès des jeunes cavaliers. C'était son caractère, il n'y pouvait rien.

Le bain ne fut pas aussi désagréable qu'il l'avait craint, et les serviteurs firent preuve de respect

à son égard, même s'ils ne purent s'empêcher de temps à autre d'échanger des regards et des sourires entendus. La robe dont on le drapa était simple et sans ostentation.

Briana leur avait laissé l'usage de toute l'aile du palais réservée à la reine pour la durée de la cérémonie, voire plus longtemps s'ils le souhaitaient, et Théodosia avait pris possession des lieux avec tout le tact et l'humilité que l'on pouvait attendre d'une princesse.

C'était la première fois que Kerrec revoyait cette partie du bâtiment depuis la mort de son père. Les pièces étaient impeccablement propres et les meubles qu'on y avait fait installer étaient manifestement tout à fait du goût de Théodosia, et il leur trouvait même un certain intérêt, pour autant que le luxe puisse être plaisant, bien entendu.

Théodosia préférait mille fois l'élégance à l'opulence. Les couleurs étaient donc à la fois riches et élégamment accordées et les meubles aussi peu ornementés que possible.

La chambre faisait exception cependant. Elle semblait aussi vaste qu'un cirque d'entraînement et le lit à lui seul aurait pu accueillir tout un quadrille. Théodosia vint s'asseoir avec élégance et un rien de raideur sur les somptueux draps de soie et de lin. Elle avait ôté son voile, révélant un visage aussi fermé que si elle s'apprêtait à entrer sur un champ de bataille. Au moins avaient-ils eu le droit de conserver leur intimité, leur évitant le déplorable tableau de la masse des convives réunis autour du lit, encourageant Kerrec par des cris et des chants, tandis qu'il aurait fait de son mieux pour déflorer la mariée. Certains d'entre eux se tenaient pourtant à la porte de la chambre, ils le savaient, mais grâce aux dieux, la pièce était vaste et la porte épaisse, étouffant presque la clameur grivoise.

Kerrec prit néanmoins soin de verrouiller toutes les portes et les fenêtres et de jeter sur chaque issue un charme de protection. Cela ne lui prit que quelques instants et lorsqu'il eut terminé, il trouva Théodosia assise à l'endroit exact où il l'avait laissée, son regard anxieux tourné vers lui. Elle était toujours aussi soignée, coiffée avec soin, vêtue d'une robe où n'apparaissait pas le moindre pli, le visage à peine orné d'un peu de couleur sur les joues et autour des yeux. Cela n'avait aucun sens de la comparer avec Valeria qui ne s'était jamais maquillée de sa vie et dont les cheveux étaient aussi sauvages que son caractère. Il prenait de temps à autre à la jeune femme la fantaisie d'aller faire un tour chez le barbier, d'où elle ressortait inmanquablement avec une coupe à la garçonne, mais la plupart du temps, ses cheveux étaient en bataille. Valeria dépassait Théodosia en beauté, même si, pour être parfaitement honnête avec lui-même, il devait reconnaître que ce n'était que d'une tête. Valeria était imprégnée de l'odeur des chevaux, tandis que le parfum que portait Théodosia était subtil et raffiné, comme toute sa personne.

Il devait arrêter de penser à Valeria sans quoi il serait incapable d'honorer son épouse. Il focalisa son attention sur les motifs qui entouraient Valeria, les ceintura fermement, en arrondit les angles avant de s'en détacher, après quoi il se tourna vers Théodosia et s'astreignit à l'apprécier pour elle-même et non par rapport à celle qu'il aurait aimé qu'elle soit. La jeune femme attendit patiemment qu'il eût terminé son inspection, ainsi que savent le faire les princesses. Kerrec avait cette patience, lorsqu'il entraînait les chevaux et leurs cavaliers, mais il oubliait cette vertu dans tous les autres aspects de sa vie ; il allait lui falloir changer cela, entre autres choses.

Il s'approcha du lit en douceur et avec prudence, ainsi qu'il le faisait avec les juments sauvages. Théodosia n'eut pas le moindre mouvement de recul et elle ne rougit pas ; elle étudiait Kerrec du regard avec intensité et il se prit à espérer qu'elle appréciait ce qu'elle voyait. De toute façon il était trop tard, le rituel venait de les lier à vie, jusqu'à ce que la mort les sépare. Il n'aurait sans doute pas fait formuler les choses de cette manière, mais c'était elle qui avait insisté pour inclure cette clause,

peut-être était-ce une façon de l'entraver, mais ce faisant, elle s'était elle-même passé les chaînes.

Kerrec jeta un œil au lit, étudiant les différentes stratégies qui s'offraient à lui. Il était presque certain qu'elle ne ferait pas le premier pas. Il prit donc le risque de la choquer et ôta sa robe.

Elle ne broncha pas et ne détourna pas le regard ; difficile de savoir si elle avait déjà vu un homme nu auparavant. Il traversa le lit dans sa direction en faisant de son mieux pour ne pas paraître ridicule. Elle n'eut pas de rire moqueur, mais elle ne fit pas le moindre mouvement vers lui lorsqu'il fut à côté d'elle.

Il s'assit donc sur ses talons, en proie à un léger doute. Aucune des femmes qu'il avait connues dans sa vie n'avait montré aussi peu d'intérêt pour son corps, elles avaient toujours eu envie de lui au moins autant qu'il avait envie d'elles. Si Théodosia avait été un cheval, il aurait su quoi faire, mais là...

Et pourquoi pas, après tout ? se dit-il. Il se déplaça insensiblement, pour se positionner en tailleur, à portée de main de Théodosia. De là où il était, il se rendit compte que son calme apparent dissimulait en réalité une tension énorme. Elle tenait le couvre-lit devant sa poitrine comme un bouclier dressé entre eux deux. Les hommes de haut lignage qui avaient un peu de bon sens faisaient en sorte que leurs filles sachent comment se comporter dans un lit, mais manifestement, le prince d'Elladis n'était pas de ceux-là et sa fille était terrifiée, même si elle faisait tout son possible pour le cacher. Lorsque Kerrec en prit conscience, il commença, à sa grande surprise, à se détendre. Les créatures terrifiées, qu'elles soient humaines ou animales, ça le connaissait. Il resta à sa place dans une posture volontairement dénuée de toute menace et la laissa s'habituer à sa présence, ce qui ne prit que quelques instants, après quoi, il risqua un sourire qu'elle lui rendit bon gré mal gré. Enfin il lui tendit une main qu'elle finit par saisir après un moment d'hésitation. Il demeura encore une fois immobile le temps qu'elle s'accoutume à ce contact, avant de refermer sa main sur la sienne, prêt à la libérer au moindre signe de tension, mais au lieu de cela elle poussa un profond soupir et ferma les yeux. Elle les rouvrit et se déplaça vers lui, laissant tomber les draps qui jusque-là dissimulaient une poitrine pleine et ferme, que ne couvrait qu'avec peine sa robe. Il sentit une douce excitation monter en lui, plus encore que si elle avait été nue.

Les yeux de la jeune femme s'élargirent. Elle n'avait jamais encore connu d'homme, et personne n'avait pris la peine de lui expliquer comment le corps masculin réagissait face à l'excitation procurée par une femme. Elle était très courageuse, à moins qu'elle n'ait déjà vu pareil phénomène se produire avec les étalons, ce qui était probable. Elle ne cria pas, pas plus qu'elle ne chercha à s'éclipser, elle se contenta de l'examiner sans la moindre gêne. Un autre que Kerrec l'aurait prise sans plus de cérémonie et aurait rempli son devoir conjugal, mais s'il avait fait ça, il l'aurait perdue, sans aucun doute. Il se força à ralentir sa respiration et endura cet examen, même si cela lui était désagréable.

Alors qu'il commençait à se dire qu'ils n'iraient sans doute pas plus loin ce soir-là, elle se mit à genoux, les joues rouges, de gêne sans doute et aussi d'excitation, et commença à le toucher, d'abord timidement, puis avec plus d'assurance, dessinant du bout des doigts la courbe de son épaule et de son bras. Elle avait de belles mains, fines mais décidées et volontaires, comme celles d'un cavalier. Il frissonna légèrement de plaisir, tandis qu'elle continuait d'explorer son corps. Encore une fois il résista à la tentation de lui rendre ses caresses, ce qui aurait inmanquablement fait fondre le début de confiance en elle qu'elle commençait à ressentir, mais cette frustration ne fit que renforcer son propre désir et il serra les dents pour ne pas se mettre à grogner.

Brusquement, elle se pencha sur lui et passa ses lèvres sur les siennes en un baiser de pure incandescence qui donna l'envie à Kerrec de lui offrir bien plus que cet effleurement fugace, quelque chose de plus intense. Elle s'offrit à lui avec un petit cri de peur et d'abandon mêlés. Il voulut se jeter sur elle, mais une fois encore, il parvint à se refréner et, contre toute attente, ce fut elle qui se précipita sur lui et l'allongea sur le dos, avec une force et une détermination qui le prirent parfaitement au dépourvu.

Soit elle avait finalement reçu quelque éducation dans le domaine, soit son corps en savait déjà plus, d'instinct, que ce que tous les enseignements au château de son père auraient pu lui apprendre. Elle le chevaucha comme un étalon, en laissant échapper un petit cri. Elle souffrait un peu sans doute, mais le plaisir semblait surpasser la douleur. Kerrec connaissait cette sensation mieux que quiconque, même s'il ne s'agissait là aucunement de torture et qu'il n'avait rien d'un Frère de la Douleur. Elle frémit et il s'avança un peu plus en elle, franchissant la barrière de sa virginité. Il demeura immobile, tandis qu'elle prenait conscience de ce qui venait de se passer, attendant qu'elle se détende de nouveau pour reprendre ses mouvements, doucement d'abord, puis de plus en plus vite à mesure qu'elle le rejoignait dans un tourbillon de sensations intenses. Elle était certes inexpérimentée, et leurs corps n'étaient pas encore accordés, mais Kerrec était un cavalier, et tenir une cadence était ce qu'il faisait le mieux. Il se surprit à prendre du plaisir, même si son esprit était ailleurs et qu'il n'était présent que physiquement. Lorsqu'il fut sur le point d'atteindre l'extase, il se retint aussi longtemps qu'il put, jusqu'à ce que le souffle de Théodosia s'accélère et que son corps se mette à frémir. Il se laissa aller et elle bascula sur le dos, la respiration haletante, sa chemise de nuit trempée de sueur collée à la peau. Elle avait une odeur puissante et musquée, qui attirait Kerrec autant qu'elle le repoussait.

Il l'embrassa tendrement. Elle avait le regard vague.

— Bel homme, dit-elle enfin avec un sourire.

Les femmes disaient toujours ça, il avait fini par s'y faire. Il saisit ses doigts entre les siens et les porta à sa bouche.

— Belle dame, répondit-il.

Le sourire s'élargit sur le visage de Théodosia.

— J'ai beaucoup de chance, j'aurais pu être offerte à un vieillard, ou à un homme cruel, ou encore à quelqu'un qui se serait contenté de prendre son dû de gré ou de force.

— Jamais un cavalier ne ferait une chose pareille.

— Mais les cavaliers sont rares et précieux, et si l'on apprenait à mieux vous connaître, nul doute que nous harçèlerions nos pères et nos frères pour vous prendre tous en mariage ; les princes pourraient bien aller se rhabiller.

— Alors il vaut mieux continuer à garder le secret, dans ce cas.

— Sans doute, concéda-t-elle avec une pointe de regret. Je profiterai donc seule de ma bonne fortune, en remerciant les dieux de vous avoir envoyé à moi.

— Je pense que nous pouvons les remercier tous les deux.

De nouveau elle lui sourit, mais cette fois, ses paupières étaient lourdes et son corps tout entier se relâchait, contrepoint au plaisir qu'ils venaient de partager.

Il attendit qu'elle s'endorme et resta là à la regarder. Ce n'était pas de l'amour qu'il ressentait pour elle, mais un puissant instinct protecteur, comme si elle lui appartenait et qu'il ne devait rien lui arriver, à la manière dont les étalons considèrent leurs juments.

Il devait s'être endormi. La lumière des lampes avait faibli et des parfums matinaux avaient commencé à emplir l'air. Il était allongé au côté de Théodosia et il ne comprit pas immédiatement ce qui l'avait réveillée, mais au même instant, la jeune femme sursauta dans son sommeil avant de pousser un cri, un long hululement lugubre qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Il la serra contre lui. Elle tremblait comme une feuille, l'arôme particulier de la magie couvrant la fragrance de son doux parfum, agressant ses narines de son odeur métallique. Elle était prise dans un cauchemar magique et il n'eut pas le cœur à la réveiller, même si ses tremblements commençaient à devenir inquiétants. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était la serrer contre lui, attendre et prier, tout en dressant autour d'elle le rempart de sa propre magie.

Après ce qui lui sembla une éternité, ses tremblements cessèrent, son souffle se calma et la puanteur magique se dispersa dans l'air du matin. Elle était épuisée et respirait à grandes goulées comme si sa vie en dépendait. Le rythme de sa respiration se modifia enfin et il plongea son regard dans ses grands yeux noirs encore ensommeillés, où il discerna les contours incertains d'une ombre floue qui lui donna la chair de poule.

— Les ténèbres, souffla-t-elle d'une voix qu'il eut de la peine à reconnaître. Le néant, continua-t-elle. Je vois... je ne vois rien... rien du tout.

C'était exactement ce qu'avaient dit les Augures après la Danse. Kerrec repoussa la vague de panique qui menaçait de la gagner. C'était le moment de faire preuve de sang-froid.

— L'Unique est en chemin, les fondements même de la terre sont fissurés et lorsque la faille s'ouvrira pour de bon, elle engloutira toutes choses.

— Qui ? lui demanda Kerrec en regrettant aussitôt sa question.

— Tu le sais.

— Mais...

— Le creuset de ta haine, auprès de lui se trouve l'Unique.

Kerrec ne haïssait personne, pas même les tribus qui vénéraient l'Unique, mais il se garda de faire la moindre remarque. Cette espèce de transe à la frontière du rêve lui permettait de voir des choses au-delà de la perception humaine.

— Le creuset de ton amour, auprès de lui se trouve également l'Unique. La fin du monde dansera sur le fil entre l'amour et la haine. Elle est si proche... Si terriblement proche.

— Que pouvons-nous faire ? Comment l'empêcher ?

— Nous ne le pouvons pas, la gueule du Chaos est béante et aucun pouvoir terrestre ne pourra la refermer.

— C'est impossible, il doit bien y avoir une solution !

Mais la jeune femme n'avait pas de réponse à sa question.

— Que ton regard porte vers l'est, là réside la source de son pouvoir. Il viendra, et sa puissance en ces terres sera infinie.

— Je refuse d'y croire, il y a forcément une issue.

Théodosia demeura silencieuse et sa respiration redevint ample et profonde. Elle dormait de nouveau paisiblement.

Il ne parvint pas à dormir cette nuit-là. Ce qu'elle avait vu et ce que lui-même percevait dans la trame des grands motifs était si désespérant qu'il éprouvait les pires difficultés à simplement

réfléchir.

C'était la fin de sa nuit de noces et elle trouvait son épilogue dans une aube cuivrée, annonciatrice d'une journée étouffante. Il lui restait à affronter quatre jours de libations et quatre nuits d'amour qui eurent au moins le mérite d'être des moments agréables, même si son épouse n'était pas la femme passionnée dont il aurait rêvé, et même s'il n'était pas amoureux d'elle. Après l'amour, inmanquablement, elle s'endormait, et inmanquablement elle rêvait. Et chaque fois son rêve la menait vers le Chaos.

Ce n'est que le cinquième jour qu'il s'aperçut de la disparition de Valeria et de ses étalons, et ce n'est que dix jours après son départ, horriblement tard donc, qu'il réalisa que, selon toute vraisemblance, elle n'était pas partie vers la Montagne. Il essaya de retrouver sa trace dans les motifs du rêve éveillé que Théodosia tissait chaque nuit, mais il ne la trouva nulle part.

Il y avait bien des indices de sa présence dans les motifs tracés par les étalons, mais trois d'entre eux semblaient s'être séparés du reste du groupe. Ils étaient partis vers l'est, dissimulés à son regard par l'ombre que jetait la frontière.

Ils allaient vers le territoire des tribus. Ils allaient vers l'Unique. Cela aurait été terrible si Valeria s'était jetée seule dans la gueule du loup, mais les trois étalons étaient avec elle. Ils fonçaient droit vers le néant et ils l'emmenaient avec eux, comme vers l'endroit le plus sûr du monde.

Lorsqu'il prit conscience de l'horrible réalité, Kerrec ne perdit pas de temps à discuter avec les mortels, même si Nikos et Briana eurent un bon aperçu du bouillonnement de sa colère, et il se dirigea droit vers les écuries, bien décidé à confondre tous les étalons à la fois.

Ils le fixèrent avec dans l'œil une curiosité molle, se comportant comme des chevaux ordinaires dérangés par un intrus un peu trop bruyant. Kerrec refusa d'entrer dans leur jeu. Il se planta au beau milieu de l'attroupement équin et laissa éclater sa rage sur chacun d'entre eux.

— Vous êtes responsables de ça ! C'est vous qui l'avez laissée partir. Pourquoi ? Pourquoi vous acharnez-vous à essayer de la détruire, hein ?

Même Petra n'eut rien à lui répondre, se contentant d'enfouir sa tête dans sa mangeoire en quête des restes de son dîner. Kerrec le saisit par la crinière et le força à relever la tête. Les yeux de l'animal étaient uniformément opaques.

— D'abord Briana et maintenant Valeria, mais qu'est-ce que vous avez contre nos femmes ?

Petra souleva une paupière et saisit vivement la main de Kerrec entre ses dents, dans un geste d'une violence rare chez l'étalon.

— Oui, bien sûr, je ne peux pas comprendre, c'est ça ? railla-t-il.

— Je sais que vous ne me direz rien, mais laissez-moi au moins la prévenir ! Elle n'est pas au courant de ce qui se trame, n'est-ce pas ? Aucun d'entre vous n'a pris la peine de le lui dire, j'imagine. Elle doit s'imaginer qu'elle est en route pour quoi ? Une mission diplomatique ? Elle est partie pour répandre la bonne parole et la civilisation, c'est ça ? Alors qu'elle file se jeter sous la lame des barbares !

Dans l'œil de Petra, il distingua la silhouette des trois étalons, dressant comme un bouclier magique vivant autour de Valeria, contre lequel venaient se briser les vagues du Chaos.

Kerrec secoua la tête, dubitatif.

— Je ne vous crois pas. Est-ce que ce ne serait pas vous, nos ennemis, finalement ? Vous rêvez de nous voir tous disparaître ? C'est ça que vous voulez, hein !

Les dents de Petra se refermèrent sur le poignet de Kerrec qui ne broncha pas. La mâchoire de

l'étalon pouvait lui sectionner la main ou lui broyer les os sans même endommager la peau et sans le moindre effort.

— Vas-y, fais-le, lança-t-il à l'étalon avec assurance mais le souffle court. Sois honnête avec toi-même pour une fois, tu en rêves depuis si longtemps.

Petra le malmena un peu avant de le relâcher, indemne.

Kerrec fut pris au dépourvu par ce geste. Il resta là à masser son poignet endolori, à court d'argument.

— Prévenez-la, au moins, reprit-il, dites-lui qu'elle marche vers une mort certaine, donnez-lui une chance de se défendre quand les ténèbres s'abattront !

Les dieux renâclaient toujours à employer les mots pour communiquer, mais Kerrec ne comptait pas abandonner aussi facilement.

— Prévenez-la, ou alors laissez-moi le faire. Portez-lui mes propres paroles, dites-lui de se montrer prudente et le cas échéant, de se défendre de toutes ses forces. Le Chaos est à l'affût, et il la dévorera s'il en a l'occasion.

Petra demeura immobile. Kerrec s'approcha de lui de nouveau et lui envoya les mots en pleine figure, appuyés par toute la puissance de sa magie.

— Prévenez-la ! ordonna-t-il.

L'auguste et vaste tête s'inclina. Dans l'écurie, tous les autres étalons étaient parfaitement silencieux. Valeria avait la capacité unique de s'adresser à eux directement. S'ils daignaient accéder à la requête de Kerrec, elle serait en mesure de l'entendre et si les dieux les voulaient, ceux-là ou d'autres, elle écouterait ce qu'ils avaient à lui dire.



Valeria avait déjà franchi le fleuve durant la guerre, mais elle ne s'était jamais enfoncée plus d'une demi-journée sur le territoire des tribus. A cette époque, la magie impériale était bloquée par le flot tumultueux. Tout ce qui se trouvait au-delà était sauvage et la magie y circulait librement dans chaque cours d'eau, comme dans l'air que l'on respirait. Il n'existait aucun ordre de mage pour en restreindre les effets ou pour en domestiquer les paradigmes.

A présent qu'ils avaient gagné la guerre, elle s'était attendue à ce que la magie de cette contrée soit au moins partiellement asservie. Après tout, les légions avaient construit des fortins, bâti des routes, et des villages commençaient à sortir de terre à trois ou quatre jours de cheval du fleuve. Elles percevaient même, depuis la grande défaite, des impôts auprès de tribus situées bien au-delà de cette limite, des impôts dont Valeria ne parvenait même pas à imaginer le montant. Cependant, même au bord du fleuve, l'air était différent et le vernis du nouvel ordre impérial semblait bien mince, ne parvenant à masquer qu'avec peine les formes sombres qui glissaient sous la surface bien ordonnée des choses.

Le territoire des tribus n'était vraiment pas l'endroit le plus agréable pour un mage impérial ayant envie de voyager, et même pour Valeria, pourtant protégée par ses étalons, le malaise confinait presque à la douleur physique. Le Chaos était ici vénéré depuis des temps immémoriaux et il recouvrait quasiment le moindre brin d'herbe, incitant la parcelle de néant qui vivait en elle à s'éveiller, à croître et à la consumer. Elle n'aurait pas dû entamer ce voyage, c'était une erreur et elle en eut la certitude dès le premier jour de voyage. Au cours de la cinquième journée, elle se résolut à tourner bride. Était-ce de la lâcheté, de la bêtise ou du simple bon sens ? C'était en tout cas la seule décision possible.

Cette nuit-là, la caravane avait fait halte au pied d'un des avant-postes de la légion les plus orientaux, baptisé Artoria en l'honneur du défunt empereur. Valeria et Pretorius, tenus par les engagements de leur charge de représentants impériaux, se firent un devoir de dîner en compagnie du commandant de la garnison, tandis que le reste de la caravane se restaurait et prenait un peu de repos à la belle étoile.

Le commandant était un homme que l'âge avait rendu cynique et qui avait perdu ses illusions au sujet de l'empire depuis de nombreuses années. Son accent et son âge avancé suggéraient qu'il était à l'origine un homme du rang et qu'il s'était élevé par son seul mérite, un cas rarissime, gage de sa valeur. Gerontius accueillit Pretorius, le mage du peuple, et Valeria, la fille de centurion, avec autant d'égards que possible. Le dîner était banal mais agréablement cuisiné : du gibier rôti accompagné de

légumes de saison et de pain frais. Valeria ne s'était pas attendue à avoir autant d'appétit, mais le vide en elle demandait à être comblé d'une façon ou d'une autre.

Gerontius était un silencieux, mais le vin et la douce lumière aidant, il se laissa aller à poser la question qui le taraudait.

— Alors vous avez vraiment l'intention de vous enfoncer à l'est sur les terres sauvages ?

— Elles ne sont pas aussi sauvages que l'on veut bien le croire, rétorqua Pretorius. A leur manière, les tribus sont un peuple civilisé. Ils passent l'hiver dans des havres qui par certains côtés évoquent nos fortins, et lorsque les beaux jours reviennent, ils font de l'élevage, entament la saison de la chasse...

— ... Et se mettent en guerre, termina Gerontius.

— Pas cette année, répondit Valeria.

— Ah non ? Ils ont la guerre dans le sang, ils ne peuvent pas à plus s'en passer que nous ne pouvons arrêter de respirer.

Valeria se mordit la lèvre de peur de dire quelque chose de malencontreux. L'empire avait délibérément mis cet homme à ce poste précis. Il ignorait tout des tribus et ne voulait pas en apprendre davantage, il interpréterait le moindre de leur mouvement comme un signe d'hostilité, cela ne faisait aucun doute, et il prendrait aussitôt les mesures de rétorsion qu'il jugerait appropriées. Valeria se demanda si Briana était au courant de cet état de faits. Si c'était le cas, peut-être en sous-estimait-elle les conséquences, elle qui n'avait jamais franchi le fleuve.

Pretorius remarqua l'air soucieux de Valeria, mais elle ne parvint pas à déterminer ce qu'il pouvait en conclure.

— Mais pour répondre à votre question, oui, nous allons vers l'est, nous amenons des cadeaux à l'intention du nouveau haut roi.

— C'est plutôt lui qui devrait vous en offrir, m'est avis, répondit le vieux soldat, lui et son peuple sont des citoyens de l'empire désormais.

— Il se peut qu'ils ne partagent pas tout à fait votre opinion, remarqua Pretorius d'un ton léger. Nous avons nos ordres, commandant, tout comme vous avez les vôtres. Auriez-vous des informations au sujet de cet homme qui règne désormais sur les tribus ?

— Ma foi, il n'y a pas grand-chose à en dire. C'est un guerrier, à ce qu'on raconte, et plutôt éduqué à ce qu'on dit. Il viendrait d'une longue lignée royale. Certains prétendent qu'il parle notre langue, d'autres disent qu'il refuse de l'apprendre. Ce qui est sûr, c'est qu'il sera un ennemi plus redoutable que son prédécesseur, on le dit grand tacticien et grand stratège. A mon sens, la question n'est pas de savoir s'il va nous déclarer la guerre, mais quand.

— C'est précisément l'une des raisons qui nous amènent, dit Pretorius, on m'a autorisé à réquisitionner une cohorte de vos hommes, pouvez-vous vous en passer ?

— Je doute que ce soit une bonne idée, intervint Valeria.

Les deux hommes se tournèrent vers elle dans un même élan. Ils ne furent pas exactement choqués de son intervention, mais elle n'était manifestement pas intervenue au moment opportun et il fallut quelques instants pour que leur expression se radoucisse. Le temps qu'ils se rappellent qui elle était, sans doute.

— C'est nous comporter en conquérants que de nous rendre auprès du roi escortés d'une troupe de légionnaires. Cela ne fera qu'attiser leur haine à notre égard et cela pourrait bien signer notre arrêt de mort. Il serait sans doute plus sage de nous présenter comme les messagers d'un souverain rendant

visite à son homologue. Est-ce que les ambassades ne sont pas sacrées à leurs yeux ? Nous avons des gardes avec nous qui n'affichent pas ostensiblement leur appartenance à la troupe et nous pouvons compter sur notre magie, qui demeure obscure pour eux ; cela devrait suffire à assurer notre protection, vous ne pensez pas ?

Pretorius l'étudia, avec dans le regard quelque chose comme de la fierté.

— Nous procéderons ainsi, et si trois de nos émissaires royaux vont à quatre pattes au lieu de deux, le roi n'en sera que plus impressionné.

Valeria s'apprêtait à rétorquer qu'elle-même et ses étalons n'avaient aucunement l'intention d'aller au-delà de ce fort, mais les mots refusèrent de sortir de sa bouche. Elle avait dit « nous », et au moment où elle le disait, elle le pensait sincèrement, mais en songeant à l'empire dans son ensemble, pas à elle seule. Qu'advierait-il de l'empire si elle perdait le contrôle de sa magie et si le Chaos se déchaînait ?

Elle devait simplement empêcher que cela ne se produise. Elle avait les dieux blancs à ses côtés, et un mage maîtrisant parfaitement trois voies magiques. Trois étaient le chiffre sacré des tribus, alors qu'Aurelia ne jurait que par les quatre et les huit, était-ce un bon ou un mauvais présage ?

\* \* \*

Ils laissèrent le reste de la caravane derrière eux, en sécurité près du fort. Seuls les gardes les accompagnèrent, ainsi que les cinq prisonniers, soit une troupe de deux douzaines de cavaliers au total, avec ce qu'il fallait de mules pour transporter les provisions et les présents pour le roi, et des babioles pour les chefs de tribus s'ils venaient à en croiser sur leur route.

Le voyage jusqu'à Dun Mor ne serait pas très long, à peine plus de deux semaines, à un rythme régulier, un mois s'ils prenaient le temps de s'arrêter en chemin. Les tribus étaient plutôt calmes, les femmes et les enfants restant à l'abri des havres pendant que les hommes arpentaient les terrains de chasse, ramenant tout ce qu'ils pouvaient en prévision de l'hiver : viande séchée et salée, peaux, ossements et tendons, travaillés et recyclés pour tous les usages possibles, de la flûte à la corde de harpe en passant par les tambours et le cerclage des boucliers.

Valeria, qui s'attendait à se jeter dans la gueule du Chaos, fut surprise de constater que la magie qui parcourait le pays s'apaisait à mesure qu'ils s'éloignaient du fleuve. Elle restait très différente de la magie impériale, mais elle semblait avoir trouvé son propre équilibre.

La magie courait ici en toute liberté dans le lit des rivières, se faufilait dans les bosquets et, lorsque la forêt fit place à la lande, sa nature sauvage se révéla à eux dans les cercles de pierres dressées couvertes du sang de générations de fidèles, résonnant encore de leurs hurlements de souffrance. Plus d'une fois la troupe passa à proximité de monticules pâles qui se révélèrent être des amas de crânes et d'ossements. Les campements et les havres n'en étaient pas moins pleins de vie et d'entrain. Le peuple vouait certes un culte à la colère et il vénérât le néant, mais il faisait preuve à la lumière du jour, d'une force étonnante, eu égard aux énormes dégâts tant physiques que moraux causés par la guerre.

Valeria prêta attention aux noms de chacune des tribus qu'ils croisèrent, mais ils ne rencontrèrent pas de Caletanni. Il lui aurait fallu chevaucher vers le sud-ouest pour trouver leurs terrains de chasse. Elle n'aurait su dire si elle était déçue ou soulagée. Pourtant il y avait un homme

parmi les Caletanni qui devait se souvenir d'elle, même si ce n'était certainement pas en bien. Elle avait par deux fois épargné sa vie, face à une mort certaine, pour autant elle doutait qu'il lui en soit reconnaissant. Cela avait de toute façon bien peu d'importance, puisque personne ici n'avait sans doute jamais entendu parler de lui, et d'elle encore moins. A leurs yeux Aurelia n'était qu'un pays voué à la guerre et à la conquête, et ils étaient à ce sujet bien plus proches de la vérité que Gerontius ne l'était à leur endroit.

Les ambassades étaient certes sacrées, mais les tribus traitaient ainsi tous les voyageurs, et où que leur petite troupe s'arrêtât, on les accueillait chaleureusement et sans arrière-pensée.

Après un mois de voyage au cœur de ce pays surprenant, ils firent halte dans un camp de chasse parmi les membres d'un clan dont le nom aurélien était Dun Cow, le havre de la vache. L'étendard de leur chef représentait la peau de leur animal totem et lorsqu'il se présenta pour le dîner, il portait en guise de couronne un crâne bovin arborant encore ses cornes. C'était un homme massif, roux comme la plupart de ses compatriotes et il portait un tartan aux couleurs cuivrées et d'extravagantes moustaches qui faisaient manifestement sa fierté.

Il n'avait pas grand-chose à voir avec l'autre chef de clan roux qu'elle avait connu. Il était plus gros, moins gracieux et ses traits étaient beaucoup plus grossiers, cependant, un vague air de famille persistait. Curieusement, Euan Rohe lui manquait, alors qu'elle s'était attendue à le haïr.

Les gens de ce pays étaient capables de boire et de faire la fête la nuit durant, mais Valeria n'avait pas leur endurance, aussi se retira-t-elle en direction de leur camp, aussi tôt que la politesse le lui permit. Une fois allongée, elle ne parvint pourtant pas à trouver le sommeil. Elle ramena la couverture contre ses épaules, songeant que la lande du nord n'avait décidément rien de commun avec la douce chaleur des terres du sud. C'était une belle nuit calme, dominée par de lourds nuages paresseux. Un éclair frappa l'horizon, bientôt suivi par un roulement de tonnerre.

Elle était allongée sur l'herbe nue, dans les fragrances de bruyère et d'herbe fraîche, et le grondement de l'orage lui sembla venir des profondeurs plutôt que des hauteurs célestes. Un frisson la parcourut et une douce chaleur commença à l'envahir, qui n'était pas de son fait. Sans doute était-ce l'œuvre de ce charme sombre qui vivait en elle et qui trouvait sa source sur cette terre du nord, auprès de ces gens. La chose essayait de percer les défenses qu'elle avait dressées pour protéger son esprit. L'assaut était puissant, mais grâce aux dieux, le Chaos était encore cantonné aux profondeurs de son âme. Pourtant, même au travers des murailles qu'elle avait bâties, elle ressentit comme un sentiment d'urgence. Non, ce ne pouvait être qu'un piège, ça ne pouvait pas être ce à quoi elle pensait. Kerrec n'était pas en train d'essayer de la contacter par la voix collégiale des étalons, il n'était pas en train de la mettre en garde contre... quoi ? Contre ce qu'elle était d'ores et déjà en train de faire ?

Elle ne lui devait rien. Il avait fait son devoir, elle en avait fait autant, et ce soudain accès de mauvaise conscience n'y changeait rien ; c'était trop tard.

Elle renforça ses protections, étouffant suffisamment l'appel pour le rendre presque inaudible. Elle se remit péniblement debout et jeta un œil à ses compagnons de voyage, réunis en cercle pour dormir, bercés par le tapage de la fête qui faiblissait à mesure que la nuit avançait.

Ses étalons avaient été parqués avec les autres chevaux, mais dès qu'elle fut debout, elle sentit la présence de Sabata à ses côtés. Elle passa la main sur sa vaste tête et le long de son cou puissant, ses doigts glissant sur son pelage rêche. Elle saisit sa crinière et grimpa sur son échine. Elle eut de nouveau ce sentiment qu'elle avait chaque fois qu'elle le montait, cette impression de rentrer chez

elle, si forte qu'elle en eut les larmes aux yeux.

Sabata se mit en route de lui-même, et son pas ample et paisible apaisa sa cavalière qui se laissa guider ; peu lui importait leur destination. L'appel venu d'Aurelia continuait de lui parvenir, mais il était très faible et si lointain... Elle se résolut à fermer totalement son esprit. Sabata progressait dans les herbes hautes, grimpant le flanc d'une colline qui dominait le camp. Elle perçut le bouillonnement discret d'un petit ruisseau et en sentit la fraîcheur dans l'air du soir avant que Sabata ne s'en éloigne, en prenant la direction du sommet.

L'orage approchait, accompagné par un petit vent vif qui apportait avec lui l'odeur de la pluie, plus épaisse et plus sauvage que celle du ruisseau. Par-dessus le roulement du tonnerre, elle entendit autre chose, comme des tambours frappant la mesure au rythme lent d'un cœur battant, et des chants qui s'élevaient, dans une langue qui lui était inconnue, répétant sans cesse les mêmes mots.

C'était exactement comme le charme qui l'avait liée au Chaos, peu importait leur sens, les mots eux-mêmes constituaient le cœur du charme, et une fois qu'on les avait entendus, ils demeuraient gravés au plus profond.

Le chant parlait d'endroits désolés, d'une terre morte jalonnée de pierres froides, balayée par un souffle fétide jailli du tombeau. Valeria enfouit son visage dans la crinière de Sabata, trouvant un peu de réconfort dans sa puissante odeur et dans sa chaleur. Si l'étalon n'avait pas été là, sans doute se serait-elle laissée emporter par le flot de néant, dépouillée de toute volonté.

Sabata secoua la tête et gratta le sol, forçant Valeria à lever les yeux même si elle ne pouvait se résoudre à lâcher l'encolure de l'animal. Ils atteignirent le sommet de la colline puis Sabata entreprit de descendre le long de l'autre versant, vers une petite vallée en contrebas, encombrée de chaos rocheux comme les prêtres de l'Unique les aimaient. Nul brin d'herbe n'y poussait et le lit de la rivière en son centre était asséché. C'était un val stérile et âpre, un lieu qui semblait avoir été frappé par la foudre ou par une rafale de pure magie, mais Valeria savait qu'il n'en était rien, elle réprima un frisson en songeant que ce ne pouvait être que l'œuvre du Chaos. Le néant l'avait en partie consumé, il ne restait qu'un sol couvert d'une fine couche de poussière grise qu'un souffle de vent semblait pouvoir balayer, emportant avec lui la vallée dans son ensemble, puis les terres alentour.

La vallée était à l'image de son âme : fragile et précaire. Les prêtres qu'elle voyait s'agiter en contrebas marchaient tels des funambules, sur le fil tendu entre l'être et le néant, le Chaos renforçant leurs pouvoirs tout en menaçant de les engloutir à chaque instant.

Sabata se maintenait prudemment à la frontière de la zone d'influence du Chaos dont la limite ne cessait de fluctuer, de se déplacer. Sabata n'était pas à l'abri de ce pouvoir, le néant pouvait engloutir les humains comme les dieux, mais l'étalon ne semblait pas effrayé pour autant, sa nature étant semblable en ce point à celle de ses homologues mortels. Il vivait dans le présent, sans se soucier du passé ou d'un avenir hypothétique qui n'existait qu'à peine à ses yeux. Seule importait l'éternité de l'instant présent, lui-même menacé par le Chaos et par l'oubli éternel.

Valeria fut tentée, il lui suffirait de se laisser aller et tout serait terminé. Cela signifiait la fin des souffrances et du chagrin, ne plus avoir honte de cette jalousie qui la rongait... Non, elle devait résister de toutes ses forces. La mélodie des prêtres avait décrié et lorsque Valeria chercha du regard la victime sacrificielle, commune dans ce genre de rite, elle ne vit personne.

Le Chaos lui-même était l'objet du sacrifice, se dévorant lui-même et se nourrissant de sa propre chair. Les prêtres l'encourageaient à croître, tout en jugulant son pouvoir, se déplaçant selon un motif lent et complexe, leurs longues bures élimées balayant le sol poussiéreux avant qu'ils ne les

ôtent, révélant des corps torturés, véritables cadavres ambulants. Valeria s'était préparée à cette vision, mais cela n'atténua en rien le choc qu'elle ressentit en les voyant. Certains portaient des traces de mutilation d'une complexité affolante, d'autres semblaient être entièrement recouverts de cicatrices, comme vêtus d'un vêtement boursouflé. Il y avait des aveugles, des écorchés vifs, des sans-visages... Aucun ne jouissait de son intégrité physique complète, c'était l'un des prérequis de l'ordre, chacun devait, à sa manière, être touché par la grâce de son dieu dans sa chair même.

Leur chef fut le dernier à ôter son vêtement. Il se tint au centre de la vallée, unique silhouette fière et droite au milieu des infirmes. Son corps ne portait pas la moindre marque, pas la moindre cicatrice, car ses blessures à lui étaient intérieures, aussi douloureuses sans doute que les stigmates de ses coreligionnaires.

Enfin, il leva son visage vers la voûte céleste et Valeria tressaillit. Elle avait nié l'évidence jusque-là, pourtant ses yeux ne la trompaient pas, c'était bien Gothard. Il était en vie, cela ne faisait aucun doute. Elle ne connaissait que trop ce visage, si semblable à celui de Kerrec, et sa haine à son égard n'avait d'égal que l'amour qu'elle portait à son frère. Ses traits étaient moins dessinés que ceux du Premier Cavalier, mais leur parenté ne faisait aucun doute, même pour un œil non averti. Gothard était plus massif, moins élancé, mais il y avait néanmoins en lui quelque chose de la grâce de son frère.

Il se tourna brusquement vers elle, comme si le choc de la révélation venait de déclencher quelque piège magique. Il la regarda droit dans les yeux, tout aussi surpris, à l'évidence, qu'elle l'était. Des sentiments contradictoires passèrent dans ses yeux. Elle s'était attendue à y voir la haine, la colère et le désir de revanche, mêlés à une vieille rancœur. Elle ne fut pas déçue, mais ce qui dominait, c'était un sentiment de triomphe absolu.

Dès l'instant où il reconnut Valeria, son être tout entier sembla crier victoire.

C'est le tapotement régulier de la pluie sur le toit de sa tente qui réveilla finalement Valeria, même si elle ne se souvenait absolument pas d'être venue s'y coucher, et encore moins de l'avoir montée.

Avait-elle rêvé ? Avait-elle imaginé sa rencontre avec Gothard dans la vallée du Chaos ? Cela lui semblait pourtant si réel. Le voir là avait été un tel choc qu'elle en avait encore l'estomac retourné.

Une sensation étrange lui remonta le long du bras. Sa main était serrée sur quelque chose et les muscles de ses doigts étaient tétanisés. Elle se força à ouvrir la main et découvrit une pierre dans le creux de sa paume. Elle était sphérique et d'un noir profond, légèrement brillant et ses angles étaient assez aigus pour entailler la chair. Valeria était d'ailleurs blessée, et la plaie avait saigné.

C'était comme un œil noir saturé de magie et fixé sur elle. Dans les sombres profondeurs minérales, il lui sembla discerner le visage de Gothard. Elle jeta la pierre aussi loin qu'elle put. C'était donc vrai... Qu'elle se soit rendue dans cette vallée physiquement ou en songe importait peu ; Gothard était en vie. Il était sur son terrain, il fourbissait ses armes magiques contre l'empire et contre sa propre famille et il savait désormais que Valeria était là. Sabata l'aurait donc trahie ? C'était impossible, il devait y avoir une autre explication, les étalons étaient le cœur même d'Aurelia, jamais ils ne la livreraient à l'ennemi ! Et pourtant...

Briana avait frôlé la mort et la Vénérable n'avait rien fait pour elle, et voilà maintenant que Sabata la jetait en pâture à Gothard. Les dieux se détournaient-ils d'Aurelia ?

Valeria secoua la tête comme pour se débarrasser des derniers lambeaux d'un mauvais rêve. C'était ce qu'elle-même avait craché à la face de la Vénérable, mais elle refusait malgré tout d'y croire. L'empire avait certes eu tendance à délaisser les dieux blancs, mais les cavaliers seuls en étaient responsables et faisaient désormais amende honorable pour réparer l'affront en se soumettant à la volonté divine.

Si Sabata l'avait accompagnée jusqu'ici, c'était sans nul doute pour aider Valeria. Avec l'appui des trois étalons et l'aide magique de tous les autres, elle s'en sentait capable. Peut-être même était-elle destinée à combattre l'Unique lui-même ! Son cœur s'emballa à cette idée. Était-il possible de retourner le Chaos contre lui-même, de combattre le feu par le feu ? Lui était-il possible d'annihiler la graine de néant qui pulsait au fond de son âme ? Si elle avait été seule pour entreprendre un tel exorcisme, elle ne l'aurait même pas envisagé, mais avec l'appui des trois dieux blancs et d'un maître des trois arcanes, cela devenait possible.

Valeria fit le serment de s'y employer, mais les motifs ne devinrent pas plus clairs pour autant. C'était comme essayer de découvrir une forme dans les nuages : des silhouettes se dessinaient pour disparaître l'instant d'après.

Il lui fallait retrouver son assurance. La pluie avait cessé. Elle risqua un œil à l'extérieur de la tente et fut aveuglée par une soudaine percée de soleil. La pluie avait comme nettoyé la terre. Les nomades qui s'étaient assoupis à la belle étoile se levaient en s'étirant avec force bâillements et grognements, dignes d'une harde de sangliers. Lorsqu'ils s'aperçurent que Valeria les observait, certains se renfrognèrent, mais la plupart lui adressèrent un sourire franc sans trop savoir qui elle était. Femme ? Cavalier ? A leurs yeux elle n'était rien de plus qu'un impérial, un intrus sur leurs terres, et leurs sourires trahissaient cette ambivalence, entre hospitalité et méfiance.

Elle décida d'ignorer la provocation sous-jacente, songeant combien il était extraordinaire que les membres de leur ambassade soient encore en vie ; les tribus leur vouaient une telle haine... Mais les règles de l'hospitalité et les traditions prévalaient, ils seraient en sécurité tant qu'ils ne se risqueraient pas à prononcer un mot malheureux ou à commettre un acte irréparable.

Les gardes étaient déjà levés et sellaient les chevaux. Les prisonniers, qui n'avaient plus dit un mot depuis que la caravane avait franchi la rivière, prenaient soin de rester entre eux, aussi loin des hommes en armes que le permettaient leurs entraves. Manifestement leur dévotion à l'Unique n'incluait pas son peuple élu.

Valeria se restaura d'un reste de pain du repas de la veille et d'une coupe de vin noyé d'eau, tout en regardant Maître Pretorius émerger de sa tente, puis la replier consciencieusement d'un simple geste. Il fit basculer les montants, replia la toile et chargea le tout dans les fontes d'une mule sans même effleurer le matériel de la main.

Valeria n'en revenait pas. Elle avait entendu parler de tels prodiges, mais jamais encore elle n'y avait assisté. Cela n'était d'ailleurs pas censé entrer dans le champ de compétence des trois voies qu'il maîtrisait.

Elle se garda bien de le lui faire remarquer et le regarda tandis qu'il s'éloignait avec un détachement tel qu'il ne pouvait qu'être feint. Du point de vue de Valeria, ce que Pretorius venait de faire était profondément stupide, mais elle se garda bien de faire la moindre remarque. Elle retrouva ses étalons à l'enclos, trempés et couverts de boue, et s'employa à les rendre présentables.

\* \* \*

Gothard avait l'air d'un renard dans un poulailler, et son visage d'ordinaire si sombre arborait une expression presque joyeuse tandis qu'il traversait le camp.

Euan Rohe ne chercha pas à connaître la cause de cette bonne humeur soudaine, qui, s'il était honnête avec lui-même, ne pouvait de son point de vue prendre sa source qu'en quelque vilénie.

Le gibier s'était fait rare autour du camp ces derniers jours, à tel point qu'il avait commencé à envisager de se remettre en route, et puis soudainement, les bois s'étaient mis à grouiller d'activité et les collines s'étaient couvertes de traces fraîches.

— L'est est en feu, l'avait informé Conory, un homme de son clan, tandis qu'ils se préparaient pour la chasse matinale.

Conory était parti chasser seul et n'était revenu au camp que le matin même.

— Les éclairs ne cessent de frapper la lande. L'herbe brûle depuis Caermor jusqu'à Dun



Gralloch.

La nouvelle était préoccupante car les deux camps étaient situés sur la route des flammes. Euan fit immédiatement partir un messager afin de prévenir les havres alentour de se préparer à affronter un incendie et leur demandant d'accueillir tous les réfugiés fuyant le désastre. Le mieux aurait été qu'il s'y rende en personne, et il comptait bien le faire, mais il avait promis à son peuple de chasser en sa compagnie ce matin-là et il ne pouvait se soustraire à cette promesse. Certains d'entre eux étaient à cheval, mais la plupart allaient à pied. Une monture avait été préparée à son intention, mais il décida de courir en compagnie de ses hommes, au son des oliphants, dans le tumulte des aboiements, chantant avec eux l'ivresse de la course et de la chasse.

Il oublia pour un temps ses préoccupations de souverain, hurlant avec ses hommes, sonnait le cor, signal du début de la traque. Des oiseaux effrayés s'égaillèrent dans un chaos d'ailes multicolores et des lapins jaillirent de leurs terriers comme des diables en boîte. A sa droite, quelqu'un aperçut un jeune cochon sauvage terrifié couinant de terreur et les flèches se mirent à pleuvoir. Euan, lui, avait son propre gibier à chasser. Il rêvait d'une savoureuse viande de cerf agrémentée d'herbes odorantes, rôtissant lentement sur le foyer. On en trouvait souvent sur les berges du fleuve qui traversait le camp, aussi remonta-t-il vers l'amont en compagnie de quelques-uns de ses guerriers et de nomades d'autres tribus pour couvrir leurs arrières, tandis que le reste de la troupe continuait vers le sud en quête d'autres cochons sauvages. A en juger par le bruit que faisait la meute, ils devaient être en train de donner la chasse à un sanglier, et Euan eut un instant d'hésitation. L'idée de chasser un bon gros sanglier était séduisante, mais il ne voulait pas donner l'image d'une girouette à ses hommes. Alors que ces idées lui traversaient l'esprit, il aperçut des traces fraîches du passage des cerfs. Ils étaient plusieurs, des biches avec leurs petits et un grand mâle particulièrement massif, à en juger par la taille de ses empreintes, aussi larges que la paume de sa main. La perspective de la traque qui s'annonçait chassa bien vite l'image du sanglier ; maintenant il avait une proie à sa mesure.

Il adressa un regard satisfait à l'infatigable Conory qui, non content d'avoir passé la nuit sur les routes, l'accompagnait ce matin dans cette chasse. Derrière eux, les hommes sourirent, se félicitant d'ores et déjà du choix de cette proie.

La piste les mena aux abords d'un taillis dont les arbres portaient la marque du passage du cerf, ses bois ayant abîmé nombre de branches. Ils le traversèrent et débouchèrent de nouveau sur la lande où les traces se firent plus rares, disparaissant dans des buissons, ou à la faveur d'un terrain rocailleux.

Les chasseurs longèrent une longue crête. Les traces devenaient vraiment fraîches à cet endroit. A l'évidence les animaux avaient été attirés à cet endroit par l'herbe grasse qui poussait en contrebas à la faveur de petites sources qu'on distinguait çà et là. Le sol n'était pas très sûr, mais la pâture y était abondante et constituait un terrain de chasse exceptionnel, aussi Euan rendit-il grâce à l'Unique d'avoir guidé leurs proies jusqu'à cet endroit providentiel.

Il scruta les environs. Ses compagnons avaient eux aussi ralenti le pas, devinant leur proie toute proche. Ils s'arrêtèrent le temps de tendre leurs arcs et d'armer leur bras pour un lancer de javelot meurtrier, puis émergèrent à l'extrémité de la crête en se fondant parmi les rochers et les buissons.

On apercevait la vallée en contrebas, qui dessinait un long ovale, prisonnier des deux bras du fleuve, s'ouvrant sur la lande à l'autre extrémité. Les animaux étaient là, avançant tranquillement en direction de la lande. Il y avait une demi-douzaine de biches qui avaient chacune deux petits à l'exception de l'une d'entre elles. Au premier coup d'œil, Euan ne vit pas le cerf, qui apparut

finallement derrière un éboulis recouvert de mousse.

Son cœur manqua un battement. Les autres bêtes avaient la robe habituelle, mais le cerf semblait être marqué comme du bétail, et sa robe était d'un rouge profond, presque noire, couverte de taches blanches.

*Tu pourchasseras le cerf*, lui avait dit Conor, et voilà que cela se réalisait. La bête était aussi immense qu'il l'avait imaginé, avec des bois d'une envergure qui dépassait celle de ses deux bras ouverts. C'étaient ces bois qu'il avait d'abord vu émerger derrière l'éboulis et qu'il avait un instant confondus avec les branches d'un arbre.

L'un après l'autre, les Caletanni firent honneur à leur réputation de chasseurs furtifs et descendirent comme des ombres dans la vallée. Il y avait peu d'endroits où se dissimuler, mais leurs vêtements de peau et leur maquillage de boue leur permirent d'échapper aux regards occasionnels des biches. Le vent était avec eux, leur apportant la fraîcheur de la vallée et l'odeur puissante et musquée du cerf.

On mit les flèches en place sur les arcs et Euan saisit sa lance. C'était une arme moins précise, mais elle était beaucoup plus lourde, et son instinct lui disait que le poids pourrait faire la différence face à une telle bête.

Ils rampèrent en file indienne, se frayant un chemin entre les ruisseaux et les trous d'eau. Les biches semblaient calmes, paissant tranquillement l'herbe verte.

Euan ne quittait pas le cerf des yeux. L'animal se dirigeait à présent vers l'extrémité de la vallée, où l'herbe était plus grasse et où les sources se faisaient plus rares, délaissant par moments la nourriture abondante pour relever sa vaste tête couronnée et humer l'air à pleins poumons.

Les chasseurs étaient à présent à portée de flèches. Ils avancèrent encore de quelques pas puis ils levèrent leurs arcs et lancèrent leurs projectiles. Le premier à tirer fut Cieran, dont la flèche vint frapper une grosse biche en plein cœur, qui s'effondra sans un cri, sans même que ses congénères ne s'en inquiètent. Puis il y en eut une seconde, puis une troisième. Le cerf poussa un brame puissant et les animaux qui avaient survécu à l'attaque s'égaillèrent soudainement en tous sens pour se protéger des chasseurs. Euan laissa ses hommes se charger de leurs trois prises et se remit debout en prenant soin de rester courbé et hors de vue. Seul le cerf demeurait immobile, protégeant la fuite de son troupeau. Euan arma son bras et visa la ligne blanche qui courait sur le flanc de l'animal, comme une rivière sinueuse désignant le chemin vers son cœur.

Il lança son arme. Le cerf fit un écart, mais la lance vint le frapper à l'épaule, ouvrant une profonde entaille avant de tomber au sol. Euan ne chercha plus à se cacher, il s'élança en saisissant son arc, engagea une flèche, visa, tira... et manqua largement sa cible. Un homme avisé en serait resté là, ils pouvaient revenir au camp avec trois grosses biches et rien ne l'empêchait de retrouver le cerf plus tard, à cheval et avec une stratégie un peu plus élaborée. C'est ce que se serait dit un impérial, mais Euan n'en était pas un, et il refusa d'adopter leur façon de voir les choses. Le cerf était blessé. Certes pas gravement, mais il saignait et ce sang qu'il perdait finirait par l'affaiblir, et c'est là qu'Euan frapperait.

Il s'arrêta pour se rafraîchir à l'une des petites sources. L'eau était d'une pureté telle qu'il en fut un instant étourdi. Derrière lui, ses hommes étaient déjà à pied d'œuvre et dépeçaient les bêtes abattues.

Conory croisa le regard d'Euan et lui adressa un signe de tête entendu. Il glissa quelques mots à Cyllan qui était le chasseur le plus près de lui. Cyllan acquiesça et Conory après s'être lavé les

mains saisit son arme et rejoignit Euan à petites foulées.

Tous deux se mirent en route sans échanger le moindre mot. Le cerf perdait beaucoup de sang, traçant une piste évidente dans l'herbe et la bruyère. La bête blessée les entraînait loin du troupeau, aussi adoptèrent-ils un rythme lent et constant qui leur permettrait de couvrir plusieurs lieues sans se fatiguer. « Ça prendra le temps que cela prendra », disaient les nomades. Lorsqu'il reviendrait de la chasse avec la carcasse du cerf, cela renforcerait son autorité d'Ard Ri, prouvant à tous une fois de plus qu'il était né pour ce titre.

Ils coururent longtemps sans vraiment y prêter attention, prenant mentalement note des endroits traversés, courant à ce rythme soutenu dans un décor qui lui était plus familier encore que sa toute nouvelle tente royale. Le cerf bifurqua de l'est vers le nord avant de piquer au sud en direction de Dun Cow, ne ralentissant que graduellement son allure, preuve de son exceptionnelle endurance.

La bête ne se laissa pas rattraper suffisamment pour être à portée de flèche. La coïncidence était troublante, mais Euan décida de ne pas y prêter attention. Par l'Unique, comme il détestait la magie ! Ce cerf était tout ce qu'il y avait d'ordinaire. Il était massif, certes, mais Conor y avait fait référence avec une telle assurance... Non, il ne se laisserait pas entraîner à de telles pensées stupides, pas plus qu'il ne devait se laisser aller à prédire ce qui se passerait à son retour de la chasse.

Pourtant il lui aurait été facile de laisser ses yeux lui mentir, facile de voir un cavalier sur l'échine du cerf, un jeune garçon athlétique à la chevelure sauvage... Non, Conor ne chevauchait pas la bête, c'était absurde, il était au camp avec les autres fils de chefs, occupé à apprendre l'art de la chasse et du combat.

Euan chassa la vision et força l'allure et Conory suivit le rythme sans ciller. Ils gagnaient du terrain. Lentement mais sûrement ils se rapprochaient et il ne se passerait plus longtemps désormais avant qu'ils n'abattent la bête.

Vers midi, le lendemain du jour où ils quittèrent Dun Cow, les membres de l'ambassade pénétrèrent dans un décor si aride que chacun eut le sentiment d'avoir atteint le bord du monde connu. Ils avaient beau progresser, c'était toujours à perte de vue la même lande rocailleuse parsemée de maigres bosquets de bruyère sous un ciel immense et uniformément bleu. De temps à autre saillait parmi les pierres éparses un petit taillis, comme un trait d'ironie jeté à la figure des voyageurs, leur faisant regretter le confort de leur demeure. Cette présence végétale, leur expliqua Pretorius, permettait de localiser des sources enfouies dans le sol, parfois très profondément. Les arbres étaient bas et touffus, la plupart à feuilles persistantes, et dégageaient une agréable odeur boisée. Les animaux y trouvaient un refuge providentiel et les espèces s'y côtoyaient avec une densité incroyable.

— C'est une terre riche malgré son apparente âpreté, jugea Pretorius, il y a largement de quoi nourrir un nombre impressionnant de cochons sauvages et de cervidés, et les prédateurs ne sont bien évidemment pas en reste. Je remarque également une variété d'espèces d'oiseaux assez étonnante. Les tribus ont de quoi nourrir leurs bêtes et pour longtemps.

— Je ne vois personne, où se cachent-ils ?

— Dans les vallées ou dans des havres construits au faîte des collines. Ils ont besoin de beaucoup d'espace et, aussi vide qu'il nous semble, ce pays commence à leurs yeux à être insupportablement peuplé.

— C'est ce qui les pousse à franchir la rivière et à venir nous attaquer ? Si leur propre pays leur semble surpeuplé, alors que doivent-ils penser de l'empire ?

— Ah, mais c'est que nous ne sommes pas des êtres humains pour les nomades, rien que de la vermine ! Ils ont infiniment moins de considération pour un impérial que pour un cerf. Nous ne sommes au mieux que des lapins, une espèce endémique qui ne cause que trop de ravages. Nous sommes juste bons à les nourrir et à travailler pour eux.

— Est-il donc à ce point illusoire d'espérer vivre en bonne intelligence ?

Le regard de Pretorius devint songeur.

— C'est inimaginable dans les conditions actuelles, répondit-il après un moment, chacun de nos peuples devrait pour cela se réformer en profondeur.

— N'est-ce pas ce qu'Artorius avait tenté de réaliser en prenant des otages et en leur enseignant notre culture et nos coutumes ? Certains ont même intégré l'Ecole de la guerre et de la paix.

Valeria s'interrompit brutalement. Oui, certains l'avaient fait, et elle les avait connus... L'un d'eux en particulier, qu'elle faisait tout aujourd'hui pour oublier. Pretorius acquiesça avec gravité,

sans se rendre compte de son trouble.

— Nombreux sont ceux qui pensent que ce fut un échec, puisque ces princes ont finalement retourné nos propres armes contre nous à la première occasion. Je suis personnellement plus mesuré. Ils ont tout de même appris notre langue, nos usages. Nous leur avons enseigné l'art de la guerre, mais aussi celui de la paix, cela a nécessairement laissé des traces ? Je ne doute pas qu'ils nous vouent une haine tenace, mais lorsqu'ils parlent, c'est avec nos mots, désormais, ce ne sont plus des nomades au sens strict, plus maintenant.

— Vous y croyez vraiment ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Les mots ne sont-ils pas le pouvoir, madame ?

— Les dieux blancs pensent, quant à eux, que les mots ne peuvent rivaliser avec leurs propres pouvoirs.

— Sans doute... Mais ce sont tout de même des dieux.

Valeria flatta l'encolure de Marina dont le tour était venu de la porter tandis que les deux autres s'égayaient à leur aise. Pour l'heure, ils se contentaient de suivre Valeria, s'amusant à adopter le pas de Marina comme pour un quadrille. Des trois chevaux, Marina était celui qui avait la démarche la moins marquée, ce qui rendait toujours les chevauchées avec lui très tranquilles. Le paysage qui les entourait possédait, malgré son évidente âpreté, une certaine beauté, qu'elle aurait certainement pu apprécier si elle avait eu d'avantage de temps.

La magie semblait moins sauvage dans cette région, remarqua-t-elle, à moins que ce ne soit elle qui commence à s'y habituer ? Les motifs d'apparence erratiques commençaient à faire sens à ses yeux, et elle se demanda si la trame magique qui s'offrait à son regard était semblable à celle qui parcourait Aurelia avant que les ordres de mages n'imposent leur volonté. Le motif était brut et informe, même si par endroits des formes cohérentes commençaient à émerger, signe que la magie s'organisait d'elle-même. Les points de confluence de ce type se révélèrent plus nombreux qu'elle ne s'y était attendue et certains brillaient puissamment, comme des phares dans la nuit.

L'ambassade suivait ce qui ressemblait à un sentier pastoral que Pretorius soutenait mordicus être une route. Son tracé leur permettait en tout cas d'éviter les crêtes, même s'il semblait s'acharner à traverser chaque ruisseau que comptait le pays, ruisseaux qui finissaient par se rejoindre au pied d'une petite falaise en un magnifique lac aux eaux sombres où s'ébattaient des cygnes. Valeria fut prise de court par la beauté de l'endroit. Marina s'approcha de la berge et dégusta l'herbe grasse qui y poussait, bientôt imité par Oda. Sabata, quant à lui, s'enfonça jusqu'aux genoux dans l'eau fraîche buvant tout son soûl et à grand bruit, avec un mouvement alternatif des oreilles, vers l'avant puis vers l'arrière, chaque fois qu'il se penchait vers l'eau. Valeria sourit, c'était ce genre de petit détail insignifiant qui rendait ces animaux si attachants et si fascinants.

L'eau du lac était si limpide que les silhouettes des cygnes et de Sabata s'y reflétaient parfaitement, ainsi que chacune des aspérités de la crête qui le surplombait.

Il y eut un mouvement furtif sur l'autre berge, au pied de la falaise. Valeria crut voir un cheval de haute stature, mais la vaste paire de bois qui couronnait sa tête la détrompa. C'était un cerf et il était blessé, le sang coulait d'une profonde entaille à son épaule.

Il y avait de la magie en lui, il la puisait dans la terre elle-même et elle s'échappait par sa blessure à chacun de ses pas. Les étalons ne possédaient pas de magie, ils *étaient* la magie et l'aura du cerf était telle qu'ils levèrent la tête et regardèrent dans sa direction.

Il y avait quelqu'un sur le dos du cerf, un enfant aux longs cheveux roux et aux yeux dorés. Son

image vacilla, comme s'il n'était pas vraiment là, mais son aura était si puissante qu'elle surpassait même celle du cerf.

Valeria sentit le souffle court de Pretorius dans son dos. Lui aussi observait, mais elle ignorait si ses pouvoirs lui en montraient davantage.

Deux hommes étaient à la poursuite de l'animal, tous deux étaient aussi roux que l'enfant, ils portaient des vêtements de peau couleur terre et ils avaient recouvert leurs visages et leurs corps de boue afin de se rendre plus discrets encore. Ils tenaient un arc en main et la sangle d'un carquois barrait leurs puissantes poitrines nues.

Valeria cilla à plusieurs reprises. Les deux hommes étaient si semblables, voyait-elle double ? Non, à bien y regarder, ils étaient bien deux et ils ne se ressemblaient pas autant que cela, constata-t-elle à mesure qu'ils approchaient. L'un était plus grand et plus massif et portait un torque aussi doré que ses yeux, et aussi épais qu'un poing d'enfant. Le torque qu'arborait son compagnon aux yeux verts était en argent et orné de pierres d'un rouge sombre.

Valeria aurait reconnu entre mille les yeux de loup du plus massif des deux hommes. Sous la boue, le visage était un peu plus âgé, plus large et il avait gagné en assurance, mais les traits étaient les mêmes. Elle n'eut pas à chercher bien longtemps pour apercevoir la cicatrice sur son épaule, là où un sanglier l'avait frappé alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

Le cerf plongea dans l'onde fraîche et commença à nager en laissant derrière lui un sillage carmin. Sans même réfléchir, Valeria puisa la force en elle-même et soigna la plaie de l'animal. Elle sentit une fatigue extrême l'envahir lentement, mais elle savait que cela faisait partie du processus et ne s'en alarma pas, Marina déverserait en elle sa propre force de vie si nécessaire.

Euan Rohe s'arrêta à une volée de flèches de la jeune femme, aussi ébahi qu'elle. Le cerf était à présent à mi-chemin et Conory, le frère de sang d'Euan leva son arc et arma sa flèche, qui monta haut dans le ciel... avant de se dissoudre dans l'air. Conory laissa son arme retomber avec un haussement d'épaules désabusé. Euan demeura impassible. La dernière fois qu'elle l'avait vu, il fuyait le massacre du gué d'Oxos dont elle était en partie responsable ; il devait la haïr au-delà de toute mesure et cela l'attristait. Elle aurait voulu... Quoi ? Qu'il l'aime ? C'était impossible, il était l'ennemi juré d'Aurelia et par conséquent, le sien. Après tout, elle avait choisi son camp...

— Je vous souhaite le bonjour, seigneurs des plaines, commença Pretorius selon un usage local qui sembla bien plus familier à Valeria qu'elle ne l'aurait souhaité.

Euan lui avait enseigné l'étiquette des clans et pour l'heure, il restait silencieux, ne répondant pas au salut du mage, sans doute trop troublé pour articuler le moindre mot.

Ce fut Conory qui prit la parole.

— Je vous souhaite également le bonjour, citoyen de l'empire. Puis-je m'enquérir de votre destination ?

La question était légitime et joliment formulée, mais ni Valeria ni Pretorius ne se méprirent sur la menace sous-jacente.

— Nous nous rendons à Dun Mor, répondit Pretorius sur un ton parfaitement égal, à moins que l'Ard Ri ne se trouve ailleurs.

Conory lança un regard à Euan qui lui adressa une réponse muette, puis reprit la parole.

— Il chasse aux alentours de Glen Mor.

— Soyez remerciés pour ces indications, seigneurs des plaines.

Conory le salua en portant la main à son front.

— Vous trouverez aisément les routes qui y mènent si vous remontez au nord puis à l'est, citoyen.

La direction qu'il leur indiquait était précisément celle d'où ils arrivaient, pourtant Valeria fut soulagée de constater qu'il n'offrait pas de les guider. L'ambassade reprit la route et la jeune femme se retint de jeter un regard en arrière, sentant confusément qu'Euan ne le souhaitait pas.

Cette rencontre l'avait fait souffrir, alors qu'elle brûlait de le revoir. Elle fut sur le point de tourner bride et d'aller lui parler, mais pour lui dire quoi ?

Elle les laissa tous deux sur les rives du lac. Au moins le cerf avait-il disparu depuis longtemps, songea-t-elle avec soulagement. Ils trouveraient bien une autre proie, un animal moins chargé magiquement.

\* \* \*

Euan demeura sur place bien longtemps après le départ de Valeria, fixant intensément l'endroit où elle s'était tenue, avant que Conory ne prenne sur lui de le tirer de sa rêverie.

— Alors ? Est-ce que tu comptes rentrer au camp avant qu'ils n'arrivent ?

Euan fit un effort pour émerger de son monde intérieur.

— Trois dieux de la Montagne. Trois. Ici, sur nos terres.

— Je les ai vus moi aussi. Crois-tu qu'ils sont là pour nous convertir de force ?

Euan n'avait pas envisagé cette éventualité.

— Je crois qu'on les a amenés jusqu'ici. Est-ce que tu as vu Gothard récemment ? Il arbore un air satisfait depuis quelque temps.

— Il les aurait attirés ?

Euan comprenait l'incrédulité de Conory. Par deux fois Gothard avait essuyé une défaite à cause de ces gros chevaux blancs et chaque fois le sorcier était revenu plus fort qu'auparavant. Peut-être cette fois-ci se sentait-il assez fort pour les vaincre une bonne fois.

Le haut roi avait un rêve, et ce rêve était hanté par une cavalière. Des femmes, il en avait eu des dizaines depuis son accession au trône, il en avait possédé certaines par pure courtoisie, ou parce qu'elles étaient déjà dans l'intimité de son prédécesseur. Il avait réussi à se débarrasser de la plupart d'entre elles, et aucune n'avait réussi à retenir son attention une fois l'aube venue.

Bientôt il lui faudrait prendre une reine, c'était le devoir de tout Ard Ri. L'épouse du haut roi devait régner sur les femmes des tribus, de la même façon que lui régnait sur les hommes, aussi devait-il trouver une femme à sa mesure, une femme de cœur et de caractère. Sans doute trouverait-il une telle femme au sein des tribus, mais depuis qu'il avait plongé son regard dans les yeux bleu-vert de la jeune cavalière, il ne parvenait plus à la chasser de ses pensées.

Il aurait dû la haïr du plus profond de son âme, après tout elle était responsable de ses défaites à Aurelia et à Oxos, elle l'avait aimé avant de l'abandonner pour se jeter dans les bras de son cavalier guindé de sang royal.

Mais elle était toujours Valeria et chaque centimètre carré de sa peau était gravé en lui comme au fer rouge. Il avait encore sur les lèvres son goût sucré et épicé à la fois et le parfum de sa peau continuait de l'enivrer, mélange de fragrances végétales, de musc et de l'odeur puissante des chevaux. Il détestait l'odeur des chevaux, mais lorsqu'il la sentait sur sa peau... Cela faisait partie d'elle, aussi sûrement que ses mains puissantes et ses seins hauts et fermes. L'excitation commençait

à le gagner, là, sur les rives de Craig-y-Danu, là où les sources glacées surgissaient de la terre. Il tourna les talons et Conory le suivit en silence. Ils empruntèrent un autre chemin que celui qu'ils avaient indiqué aux impériaux, un raccourci qui leur ferait gagner plusieurs heures sur le petit groupe. Une fois au camp, il leur laisserait la surprise de découvrir l'identité de l'Ard Ri, et il espérait secrètement que Valeria en serait impressionnée.



Le camp de chasse du roi était certes vaste, mais bien plus petit cependant que ce à quoi Valeria s'était attendue. Lorsque toutes les tribus étaient réunies ici, ils devaient planter leurs tentes à tour de rôle au bord du fleuve. Le camp de Dun Cow faisait le tiers de la taille de celui-ci et il n'abritait pourtant qu'une seule tribu.

Ce camp était le symbole de la détresse dans laquelle le haut roi se trouvait depuis sa cinglante défaite, sans doute allait-il devoir faire largement ses preuves avant que le peuple ne soit prêt à le suivre aveuglément. Contrairement à la plupart des camps fortifiés qu'ils avaient croisés durant les mois qu'avait duré leur voyage, celui-ci était gardé par des hommes postés bien en évidence, qui en interdisaient l'accès. Ils se montrèrent polis, mais leurs lances affûtées et leurs boucliers épais constituaient un rempart humain dissuasif.

L'un d'entre eux maîtrisait l'aurélien, sans doute avait-il été capturé, tout comme son roi jadis, même si son visage ne disait rien à Valeria.

— Messieurs, veuillez décliner vos identités, je vous prie.

— Je me nomme Pretorius et j'apporte à votre roi quelques présents de la part de l'impératrice d'Aurelia.

Le guerrier balaya la compagnie d'un regard qui disait le dédain que lui inspirait cette soi-disant ambassade.

— Alors, on dirait qu'elle tient notre roi en bien piètre estime.

— Au contraire, notre petit nombre est la preuve du respect que notre impératrice porte à la personne de votre roi et à sa fonction, sans quoi c'est flanqués d'une légion tout entière commandée par un général que nous nous serions présentés à vous, lui répondit Pretorius. Cependant, si c'est là ce que souhaite votre roi, si c'est la seule manière de lui faire preuve de respect, nous serions ravis de lui faire ce plaisir, ajouta-t-il sur un ton doux.

Valeria retint son souffle. Le garde était manifestement hostile, mais Pretorius s'installa un peu plus à son aise sur la selle de son cheval, arborant un sourire des plus détendus. La jeune femme, en revanche, ne fit rien pour prendre un air décontracté. Elle sentait entre ses jambes que Sabata, qui avait pris la place de Marina un peu plus tôt, était aussi anxieux qu'elle, sinon davantage. Elle aurait pu lui tenir fermement la bride ou resserrer l'étau de ses jambes, mais cela n'aurait rien changé ; si l'étalon perdait son sang-froid, elle serait prête à réagir.

Le guerrier haussa les épaules et cracha au sol avec dédain.

— On n'est pas des impériaux, nous, on ne joue pas à ces petits jeux de courtisans. Vous et celle

qui monte l'étalon blanc, vous venez avec nous, les autres restent ici.

— Mais, monsieur, intervint Pretorius avec sa délicatesse coutumière, les autres *sont* le cadeau, eux et les quelques babioles que portent les mules que vous voyez là. Sans doute votre roi sera-t-il froissé d'apprendre que ces présents ont disparu.

Le garde jeta un regard suspicieux aux prisonniers ; ils faisaient peine à voir. Il renifla de façon éloquente.

— Ils ne sont pas des nôtres, qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse ?

— Ça, il me semble que c'est à votre roi d'en décider. Accompagnez-nous, si vous le souhaitez, ou faites-nous escorter jusqu'à lui, nous n'y voyons aucun inconvénient, mais nous irons tous ensemble. Ce sont nos ordres, monsieur, et sur nos vies, nous faisons le serment de ne rien tenter qui pourrait menacer le roi ou ses sujets.

Le regard du garde s'était fait plus méfiant encore et Valeria s'attendait à essayer un refus, mais au lieu de cela, il leur répondit :

— Très bien. Dans ce cas un garde accompagnera chacun de ces bâtards et le reste de votre groupe nous tiendra compagnie autour d'un petit verre de vin.

... En qualité d'otages afin de s'assurer l'entière coopération du reste de la délégation, complétèrent-ils tous mentalement.

Pretorius écarta les bras en signe d'acceptation et le capitaine des gardes distribua rapidement les rôles. L'avant-garde de la petite caravane se mit en route vers la tente du roi avec deux des douze mules, tandis que le reste de la troupe, hommes et bêtes, demeurait au camp en compagnie des gardes qui se montrèrent détendus bien que sur le qui-vive. La garde personnelle de Pretorius était mieux armée et mieux entraînée et de surcroît, tous étaient mages. Si quelqu'un ne risquait rien à demeurer avec les hommes de l'Ard Ri, c'était bien eux.

Les trois étalons de Valeria l'accompagnèrent dans l'enceinte du camp, sans qu'aucun des gardes ne s'y oppose, malgré les regards entendus qu'ils échangèrent. Aucun des citoyens d'Aurelia que Valeria avait pu croiser au début de son voyage n'avait reconnu les trois chevaux pour ce qu'ils étaient, mais ici, au cœur du territoire des tribus, tout le monde semblait les reconnaître.

Valeria n'en concevait aucune inquiétude ni aucune gêne particulière. Elle était la seule femme et quasiment l'unique Aurélienne de toute la vallée et pourtant les regards qui se posaient sur elle n'avaient rien d'hostile. Il y avait de la curiosité, de l'intérêt, parfois un sourire, mais ils ne semblaient pas la haïr le moins du monde.

La jeune femme n'en revenait pas. S'il s'était agi de son propre peuple, chaque citoyen aurait détruit jusqu'au moindre symbole rappelant ceux qui les avaient conquis, mais ces gens simples et droits se contentaient de la prendre comme elle était. Il ne faisait aucun doute que si un combat venait à éclater, chacun de ces enfants de l'Unique mettrait tout en œuvre pour la détruire, elle et les siens, mais tant qu'ils étaient des invités dans ce camp, on les traitait avec les mêmes égards que s'ils avaient été des frères de sang.

Valeria et Pretorius laissèrent les chevaux dans un enclos sous la garde de deux hommes ainsi que de quelques nomades, et continuèrent à pied, seulement accompagnés par les trois étalons. De toute façon, Valeria n'avait ni l'envie ni le pouvoir de contester leur choix, pas plus que quiconque dans le camp. C'est donc en compagnie de cette escorte digne d'un souverain qu'ils gagnèrent la tente du roi.

Le camp était organisé en cercles concentriques autour d'un foyer central qui brûlait

puissamment malgré la chaleur du jour.

Un cerf entier tournait sur une broche autour de laquelle s'affairait un petit groupe de jeunes hommes. Au-delà du brasier il y avait une tente, aussi vaste qu'une tente pouvait l'être, dont l'auvent était relevé laissant deviner plusieurs pièces à l'intérieur, et dont l'entrée était occultée par de grands dais de tartan ou de laine brute. Le sol de la pièce qui s'ouvrait sur le feu était recouvert de tapis, une touche de luxe assez incongrue en ces lieux, et sur l'un des tapis on avait étendu une peau d'ours. La tête de la bête était suspendue au mât central de la tente, ses canines aussi longues que le petit doigt de Valeria étaient incrustées de gemmes colorées. Ses yeux étaient des escarboucles dont les rayons du soleil faisaient scintiller les facettes aux reflets rouge sang.

Le haut roi était assis sur la peau d'ours. C'était un homme massif et encore jeune. Il avait les épaules larges et la taille fine et portait un tartan aux couleurs de la bruyère qui poussait sur les collines, auxquelles se mêlaient les teintes dorées du genêt. Ses cheveux et ses moustaches étaient d'un rouge aussi vif que les flammes du brasier et un torque en or aussi large qu'un poignet d'enfant ceignait son cou.

Le regard de loup d'Euan plongea dans celui de Valeria, espérant manifestement la voir choquée, surprise, ou au moins, en colère. Elle sentit effectivement la colère affleurer, mais elle n'était pas dirigée contre lui. Elle déploya des trésors de volonté pour ne pas se retourner vers Pretorius et l'agonir d'injures devant l'assemblée.

Il savait. Il l'avait amenée ici précisément parce que son peuple l'avait élevé lui plutôt que tout autre au rang d'Ard Ri. Peu importait comment Pretorius avait appris cela, après tout, n'était-il pas un oniromancien également doué pour lire les augures ? Peut-être avait-il eu la vision de chacun des moments qu'elle avait passés auprès d'Euan — maudit soit-il — et maintenant il utilisait ses connaissances pour retourner la situation à son avantage.

Elle sentit ses poings se serrer malgré elle. Non, si elle pouvait l'en empêcher, elle s'emploierait à contrarier ses plans. Elle fixa Euan et lui adressa un large sourire qui devait être horrible à voir car il cilla à plusieurs reprises pour dissimuler sa gêne.

— Votre Haute Majesté, c'est un privilège de faire enfin votre connaissance.

Euan se tourna vers Pretorius avec une insolence manifeste.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, vous ne vous souvenez pas ? Nous vous avons fait faire un large détour.

— En effet, mon seigneur, répondit Pretorius d'un ton affable, ce chemin s'est avéré bien plus agréable pour nos chevaux que ne l'aurait été le sentier que vous avez emprunté.

— Je n'en doute pas.

Euan ramena un genou contre sa poitrine et y posa son avant-bras.

— Bien. Quelle affaire vous amène donc ainsi aux confins du monde ?

— La courtoisie, et quelques cadeaux à vous offrir.

— Rien de funeste, rassurez-moi ? plaisanta Euan en haussant un sourcil.

— J'espère bien que non, Votre Majesté.

Pretorius glissa un regard à l'intention de ses gardes qui poussèrent les prisonniers en avant. La magie restreignait à ce point leurs mouvements qu'ils parvenaient à peine à marcher, mais leurs yeux étaient aussi écarquillés qu'il était humainement possible de le faire.

Euan les détailla des pieds à la tête, comme ses hommes l'avaient fait avant lui.

— Je ne crois pas qu'ils appartiennent à mon peuple.

— Et pourtant, mon seigneur. Nous vous les livrons avec les compliments de notre impératrice. Ils montrent en effet un vif intérêt pour votre culture et surtout pour votre dieu.

Le seul intérêt que tous ces pauvres bougres montraient était celui de s'enfuir au plus vite. Tous sauf Bellinus, qui semblait aussi fasciné par le roi qu'une souris par un chat.

Valeria n'avait aucune pitié pour lui, mais ces simagrées commençaient à la lasser.

— Vous êtes censé les livrer à vos prêtres. Cela vous dédouane et nous absout par la même occasion, et vos prêtres y trouvent matière à célébrer un sacrifice.

Pretorius tiqua légèrement, mais Euan éclata d'un grand rire en basculant la tête en arrière. Ses hommes se joignirent à lui, non pour imiter leur roi, mais parce qu'ils semblaient avoir particulièrement apprécié son trait d'esprit. Le détail avait son importance, car elle s'était exprimée en aurélien, langue qu'elle ignorait être si répandue parmi les barbares.

Manifestement, il y avait encore de nombreuses choses qu'elle ignorait, et l'une d'elles était l'endroit où pouvait se trouver Gothard à cet instant précis. Il n'était pas loin, elle pouvait le sentir, mais il faisait en sorte de rester discret.

Le brouhaha des rires finit par décroître.

— Vous auriez dû être l'une des nôtres, cavalière, reprit Euan, car vous exprimez votre pensée sans détours.

— Comme nous le faisons tous, intervint Pretorius. D'autres présents viendront, lorsque nous aurons appris à nous mieux connaître. D'ici là, et en plus de ces jeunes fidèles dévoués à votre dieu, sachez que nous sommes vos obligés, et j'en veux pour preuve ces pièces d'or et d'argent et ces bijoux que vous trouverez certainement à votre goût, ainsi que quelques babioles qui vous divertiront sans doute.

Tandis qu'il parlait, deux gardes déchargèrent les mules au pied du roi avec force tintements et scintillements. Il y avait là des torques, des bracelets, des anneaux, ainsi qu'une ceinture taillée pour un géant, des plats d'argent sertis de topazes, ainsi qu'un service de banquet complet en or et en argent, accompagné de gobelets de verre bleuté et de soieries multicolores.

Valeria se souvenait que les richesses laissaient Euan indifférent, sauf si elles lui permettaient d'exercer un quelconque pouvoir. Elle le regarda faire l'inventaire des présents et en estimer la valeur, avant d'acquiescer d'un air satisfait.

— Mon peuple sera heureux, je vous remercie.

— Tout le plaisir est pour nous, mon seigneur, le remercia Pretorius en s'inclinant.

— Vous prendrez votre repas en ma compagnie, ce soir, tous les deux. Mes hommes vont vous emmener vous rafraîchir et prendre un peu de repos. Nous dînerons au crépuscule.

Pretorius s'inclina de nouveau, encore plus bas que la première fois.

— Ce sera un honneur, Votre Majesté.

Valeria ne prononça pas un mot, malgré le regard insistant d'Euan posé sur elle. Il l'avait piégée, il le savait, et il semblait trouver la situation amusante.

Sans doute était-ce sa façon à lui de se venger, mais elle n'aurait su dire s'il se vengeait parce qu'elle lui avait sauvé la vie ou parce qu'elle avait contribué à la destruction de ses armées. Un peu des deux, certainement.

Elle survivrait à ses humeurs, et qui sait, peut-être même finirait-elle par apprécier ce petit jeu ?

Ils se baignèrent dans le flot glacé de la rivière et prirent un peu de repos sous les tentes qui se trouvaient à la périphérie de celle du roi. Valeria envisagea de feindre l'épuisement afin de couper au dîner, mais accompagna finalement Pretorius lorsqu'il passa la chercher.

Cette fois les étalons ne se joignirent pas à eux et elle se sentit aussi mal à l'aise que si elle avait été nue. Elle avait revêtu, sans doute dans un esprit de bravade, cet uniforme d'apprentie cavalière composé d'un grand manteau gris, de pantalons moulants et de hautes bottes, dans lequel Euan l'avait connue. Pretorius quant à lui avait revêtu comme à son habitude sa robe d'érudit sans aucun ornement ou signe d'appartenance à un ordre. Là encore, c'était une façon de se démarquer qui rassura Valeria par rapport à son propre comportement un peu immature.

Les clans dansaient, chantaient et festoyaient autour des feux de camp, sous le dais rougeoyant d'un ciel chargé de nuages bas. Le brasier qui rugissait devant la tente du roi semblait braver à lui seul les ténèbres alentour et se reflétait sur le torque d'or d'Euan. Il avait libéré sa chevelure rousse de l'épingle qui la retenait et elle tombait libre sur ses épaules, glissant comme un feu vivant jusqu'à sa taille. L'Ard Ri était entouré d'une centaine d'hommes, mais Valeria les voyait à peine, tant sa beauté mâle les éclipsait, aussi forte et magnétique qu'elle l'était la première fois qu'elle l'avait vu, alors qu'on le ramenait, prisonnier, à la Montagne. C'était à cette époque un cavalier déplorable et elle doutait qu'il eût beaucoup progressé, mais cela n'avait aucune importance à ses yeux. Il n'avait jamais eu besoin de monter à cheval pour avoir cette grâce incomparable qui faisait battre le cœur de Valeria.

Il y avait auprès de lui une place libre qui n'attendait qu'elle. Pretorius, quant à lui, s'était installé entre deux chefs de clans couverts d'une partie des bijoux dont il avait un peu plus tôt fait cadeau au roi. D'ailleurs à bien y regarder, la plupart des convives portaient eux aussi des bijoux, à l'exception d'Euan. Il n'avait rien gardé pour lui.

Les prisonniers en revanche n'étaient pas là, sans doute les prêtres les avaient-ils emmenés, et Valeria préférerait ne rien savoir de leur sort.

Euan s'étendit sur sa peau d'ours, vêtu des vêtements dans lesquels il les avait reçus quelques heures auparavant. A l'exception de sa chevelure dénattée, il n'avait rien modifié dans sa mise, n'avait rien fait pour se mettre particulièrement en valeur. Sa jeunesse, sa force et sa beauté étaient des parures suffisantes. Valeria vint s'asseoir près de lui avec raideur. Euan semblait dégager une chaleur telle qu'elle aurait pu s'y brûler, une chaleur qu'elle sentit se communiquer à son ventre. Il était inutile d'évoquer l'image mentale de Kerrec, cela n'aurait fait que la mettre en colère et la

colère aurait rendu Euan encore plus séduisant à ses yeux.

Il insista pour qu'elle goûte en premier chacun des plats qui leur furent présentés et refuser aurait été une grave offense, aussi se contenta-t-elle de prendre de minuscules bouchées et de ne boire que de petites gorgées, tout en faisant de son mieux pour ne pas se laisser gagner par l'ivresse de cette proximité avec lui.

Il semblait prendre plaisir à la tourmenter ainsi par sa seule présence, sans avoir à prononcer le moindre mot. Il parla peu, même à ses pairs, et presque exclusivement de chasse. Certains chefs de clans semblèrent prendre Valeria pour un garçon. Elle en entendit deux débattre de ce sujet, non loin de Pretorius. Comme c'était souvent le cas dans ces grandes assemblées, l'on parvenait parfois à capter des bribes de conversation, au gré des silences et des emballements du discours des convives, et celle que Valeria surprit fut brève, mais riche en enseignements.

— Oui, c'est un cavalier, un mage équin, à moins que ce ne soit un prêtre, je ne suis pas bien sûr.

— Je croyais que c'étaient tous des hommes ?

— Ce *sont* tous des hommes.

— Ah non, pas celui-là !

— Sans blague ? Et les chevaux, ce sont aussi des femelles ?

— Non, pas les siens en tout cas, j'ai vérifié. Y en a même un qu'a essayé de me chier sur la tête. Si ce sont vraiment des dieux, alors les dieux ont la tripe en débâcle.

Valeria ravala un éclat de rire, ce qui eut pour effet de la faire tousser, puis hoqueter. Quelqu'un lui présenta une coupe pleine d'eau fraîche qu'elle avala d'un trait. Euan s'était tourné vers ses autres invités, mais il avait, à l'évidence, une conscience aiguë de sa présence à ses côtés.

Valeria cherchait à s'éclipser et ne trouva rien de mieux à faire que de demander discrètement à ses voisins où se trouvait le petit coin. Elle n'avait pas vraiment d'envie pressante, mais à dire vrai, elle jugea qu'il n'était pas inutile qu'elle soit vue à cet endroit. Aucun des nomades accroupis ou debout sur le bord de la tranchée odorante ne fit attention à elle dans sa tenue couleur terre. Lorsqu'elle eut terminé, elle profita de la première occasion pour se glisser dans le corral.

Oda, Sabata et Marina semblaient à leur aise. Le camp comptait peu de chevaux, aussi y avait-il suffisamment d'herbe à brouter et ils pouvaient aisément se repaître à la rivière. Les étalons se tenaient à la queue leu leu, leurs silhouettes se détachant sur la voûte étoilée, occupés à chasser les mouches qui leur tournaient autour du museau. Il y avait quelque chose ou quelqu'un d'allongé sur le dos d'Oda, mais l'étalon ne semblait pas s'en soucier. Valeria se retint de bondir pour chasser la chose, et approcha à pas comptés, essayant de percer les ténèbres.

La silhouette était petite, mais indéniablement humaine, et Valeria vit une main de la taille de celle d'un enfant caresser l'encolure blanche du cheval, plongeant ses doigts dans la crinière soyeuse et rêche. Oda étendit son cou et retroussa ses lèvres dans un geste de félicité. Valeria se figea sur place ; les deux autres étalons lui barraient le passage. Elle flatta l'épaule de Sabata qui était le plus proche d'elle, tout en décidant de la meilleure façon de déloger l'importun du dos de l'étalon.

*Oda n'est pas ta propriété.* Cette pensée s'imposa à elle, proférée par les trois étalons. Si Oda était là, c'était selon son bon plaisir. C'est lui qui l'avait choisie elle, et non l'inverse. Il demeurerait à ses côtés tant que la fantaisie lui en prendrait, mais il pouvait changer d'avis à tout moment et s'en aller. C'était un dieu, c'était son droit.

Valeria rougit légèrement devant la cinglante leçon qu'elle venait de recevoir. Comme il était

difficile de mettre de côté sa vision humaine des choses pour garder à l'esprit qu'aucun d'entre eux n'était réellement un cheval ! Ils avaient beau en avoir l'apparence et le comportement, leur nature était radicalement différente, elle était tout simplement divine.

Elle se hissa doucement sur l'échine de Sabata, s'y coucha, dans la même posture que le jeune garçon, et l'observa tandis qu'il prenait lentement conscience de sa présence. Il ne sursauta pas en la voyant et ne poussa pas de cris. Il tourna simplement la tête dans sa direction, révélant un visage d'une pâleur lunaire.

— Cavalier, la salua-t-il dans un aurélien presque dénué d'accent.

Il s'exprima avec courtoisie et d'une voix grave. Valeria constata qu'il était vraiment très jeune. S'il avait été un enfant d'Aurelia, elle lui aurait donné huit ou neuf ans en voyant sa carrure, mais c'était un nomade, aussi ne devait-il pas avoir plus de six ans.

— Parlez-vous donc tous notre langue ?

— C'est mon père qui me l'a enseignée.

— C'est un homme clairvoyant.

— Oh non ! se défendit l'enfant avec dégoût, on ne pratique pas la magie.

Valeria souleva un sourcil étonné.

— Ça n'a rien à voir avec la magie, j'évoquais simplement sa prudence.

Le garçon acquiesça vigoureusement.

— Nous ne sommes pas censés voir l'avenir, ni en parler aux gens.

— Là d'où je viens c'est autorisé.

Le garçon s'assit sur l'échine d'Oda et la fixa de ses yeux ronds.

— Vous n'êtes pas en sécurité ici, si vous faites de la magie et que vous le racontez à tout le monde.

— Mais ça n'est un secret pour personne, tu sais. Ces chevaux blancs et ce manteau que je porte annoncent clairement mon statut.

— Alors vous n'êtes pas en sécurité, répéta le garçon avec entêtement, ceux qui font de la magie ne sont pas en sécurité ici, sauf...

Il s'interrompit brusquement et Valeria faillit l'encourager à continuer mais quelque chose dans son expression l'en dissuada.

Elle devinait aisément ce qu'il s'était apprêté à dire. Au sein des tribus, seuls les prêtres étaient autorisés à pratiquer la magie, et cet enfant n'était pas prêtre. C'était une créature trop pure, un esprit innocent, et elle était prête à parier que son père devait déployer des trésors d'ingéniosité pour que les prêtres ne le remarquent pas, ingéniosité dépensée en pure perte si par malheur les prêtres de l'Unique s'apercevaient de l'existence de ses pouvoirs. Il parvenait, malgré son jeune âge, à dissimuler ses capacités avec un talent consommé, pourtant n'importe quel mage le percera à jour au premier regard. Était-ce parce qu'elle ne pouvait s'en empêcher, ou parce que cela contribuait à contrecarrer les plans de son pire ennemi ? Toujours est-il qu'elle tissa un léger charme de protection autour de l'enfant, de sorte que lorsqu'elle eut terminé, ses dons étaient à ce point masqués qu'ils en devenaient presque invisibles, et qu'un mage, le croisant, n'aurait vu en lui que le plus ordinaire des garçonnets.

Il frémit si fort sous l'effet du charme qu'il chuta presque de cheval, mais il parvint à maintenir son équilibre et prit une profonde inspiration.

— Merci, murmura-t-il.

Valeria sentit ses mâchoires se serrer. Il s'était rendu compte de ce qu'elle venait de faire... Dieux qu'il était puissant !

Oda tourna sa vénérable tête en arrière et souffla sur le pied de l'enfant qui éclata de rire, sauta de selle et fit une galipette comme n'importe quel gamin ordinaire.

\* \* \*

Cet épisode avec l'enfant avait au moins eu le mérite de distraire son attention, elle n'était plus obsédée désormais par le corps d'Euan et pouvait retourner à sa tente, se déshabiller et se coucher sans sentir son sang bouillonner à chaque battement de cœur.

Elle s'allongea sur ses couvertures imprégnées d'une rassurante odeur équine et du parfum boucané des feux de camp, bercée par le vacarme des réjouissances au-dehors.

Le message porté par les étalons revint frapper à la porte de son esprit. Elle l'avait maintenu à distance jusque-là malgré de nombreuses tentatives, mais ce soir-là, l'appel se faisait plus puissant et plus pressant que jamais et ses défenses s'étaient affaiblies.

— Trop tard, lança-t-elle à voix haute, je suis déjà là-bas !

Mais sa voix se perdit dans la nuit, impuissante à faire taire la lointaine supplique. Ce qu'elle entendait n'était pas une voix humaine, mais un artefact magique, comme un phare qui lancerait son avertissement désespéré, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle daigne répondre ou que l'appel finisse par la rendre folle. Ni l'un ni l'autre, décida-t-elle en remontant sa couverture sur ses oreilles et en refermant plus que jamais son esprit. Elle parvint à créer un cocon presque paisible et se força à dormir.

\* \* \*

Une paume courut avec légèreté le long de son dos. Elle frémit de plaisir et se retourna vers Kerrec avec un sourire.

Ça pour un rêve ! eut-elle envie de lui dire, sachant que les dieux ne permettraient sans doute jamais qu'il se réalise. Mais les mots moururent sur ses lèvres. Euan Rohe était assis sur ses talons, sa masse emplissant l'espace étroit de la tente.

— Dehors ! lui ordonna-t-elle.

Euan n'esquissa pas le moindre mouvement, elle ne s'y était d'ailleurs pas attendue.

— Si tu ne sors pas immédiatement, lui glissa-t-elle avec un calme qui la surprit elle-même, je t'écorcherai vif et je piétinerai tes os.

Il accueillit l'image avec un large sourire.

— Je t'en crois capable, reconnut-il, mais tu ne le feras pas.

Valeria soupesa la flamme de pure magie qui pulsait au creux de sa paume. Euan suivit la sphère de ses yeux de loup, refusant de se laisser impressionner.

— Est-ce que tu es en train de me défier ? chuchota-t-elle avec une intonation menaçante.

— Je te connais bien.

— Plus maintenant.

— Plus que jamais.

Il vint s'allonger à ses côtés, éprouvant les limites de la tente et Valeria recula aussi loin qu'elle



put, autant dire de quelques centimètres.

Elle regretta de s'être couchée nue. La nuit était certes douce, néanmoins n'importe qui avec une once de jugeote aurait gardé ses vêtements pour passer la nuit dans un camp ennemi. Valeria, elle, n'avait pas vraiment réfléchi. Euan avait éparpillé ses effets de sorte qu'elle n'ait rien à portée de main. Elle se colla à la paroi de la tente. Il avait raison, elle n'avait pas l'intention de le consumer d'une rafale magique, pas plus qu'il n'avait l'intention de la violenter ou d'abuser d'elle, mais ce qui l'effrayait d'avantage, c'était cette chose tapie au fond d'elle-même.

Elle avait fait un choix. Elle était partie avec Kerrec, lui avait donné un enfant et s'était dévouée corps et âme aux cavaliers et à la Montagne. Pourtant, il avait suffi à Euan, son ennemi intime, de se montrer à elle pour que sa résolution vacille.

Peut-être si Briana n'avait pas été blessée et si Kerrec n'avait pas été contraint à faire ce qu'elle-même l'avait encouragé à faire, malgré la douleur que cela lui causait, peut-être alors aurait-elle eu la volonté de résister. C'était incompréhensible ; elle savait désormais qu'Euan était mêlé de près ou de loin à tout cela, pourtant elle dut mobiliser toute sa résolution pour ne pas se jeter sur lui et le posséder.

— Parfois, commença-t-il de sa voix basse et caressante, il arrive que deux êtres soient destinés l'un à l'autre. Qu'ils viennent des antipodes importe peu. Leurs pays peuvent bien être engagés dans une guerre effroyable, ils peuvent même être des ennemis mortels, cela n'a aucune espèce d'importance car ils ne font qu'un.

— C'est à Kerrec que je suis destinée, siffla Valeria entre ses dents.

— Pourtant je ne le vois nulle part, observa Euan, et je doute qu'il soit responsable de ta présence ici et qu'il approuve ta tentative de séduction.

— Ma tentative de...!

Euan la coupa d'un geste.

— N'essaie pas de me mentir, cavalière, et ne te mens pas à toi-même. La seule raison valable pour que l'un des vôtres soit autorisé à quitter Aurelia, c'est que personne d'autre ne puisse se charger de cette mission, et même si j'ai le plus grand respect pour tes talents, si c'était uniquement d'un cavalier dont ils avaient besoin, ils auraient envoyé une personne plus expérimentée et moins, disons... controversée.

Valeria avait eu exactement le même cheminement de pensée, mais entendre Euan le dire à haute voix rendait la chose plus réelle. Le roi barbare se redressa sur son coude, dans une attitude qu'elle connaissait bien.

— Pour autant, je ne te suspecte pas de duplicité, je suis convaincu que tu ignorais tout de la situation avant de me voir assis sur cette peau d'ours, tu as toujours été beaucoup plus intéressée par tes chevaux et par la pratique de ta magie que par les intrigues et les complots. Je n'en dirais pas autant de l'espèce de furet qui t'a amenée jusqu'ici, en revanche ; lui savait exactement ce qu'il faisait.

Là encore Valeria était d'accord avec lui.

— Et que crois-tu qu'il fasse, au juste ?

— Il nous utilise.

— Ne me raconte pas que tu n'en fais pas autant, toi tu n'as pas ma désespérante candeur. Et ne viens pas me dire que tu n'as rien à voir avec ce qui est arrivé à Briana.

Euan ne sembla pas étonné une seule seconde, ce qui prit un peu Valeria au dépourvu car elle

avait bêtement gardé espoir qu'il n'y soit mêlé d'aucune façon.

Evidemment qu'il savait tout de cette affaire, un autre que lui aurait accepté de n'être qu'un homme de paille, un roi de pacotille, mais pas Euan Rohe.

— Je voulais sa mort, mais on m'a désobéi. Maintenant on me dit que ça sert au mieux mes intérêts... Quoi qu'il en soit, je doute que tu sois venue jusqu'ici dans le seul but de me vanter ses charmes ? Encore que je ferais sans doute un prince consort tout à fait convenable, qu'en dis-tu ?

Le coup partit sans même qu'elle s'en rende compte et elle resta là ébahie, la main meurtrie, plus surprise encore qu'il ne l'était. Euan était au sol, là où le coup l'avait projeté, et il la fixait d'un œil rieur. Valeria ramena ses mains dans son dos de peur de le frapper de nouveau malgré elle.

— Ça aurait été trop simple, mais ils ont modifié la loi. Un cavalier demeure privé des droits et des prérogatives qu'il a abandonnés en rejoignant l'ordre, en revanche, rien n'empêche ses descendants d'accéder à ces titres.

— Ah ? répondit simplement Euan en commençant à comprendre les implications d'une telle modification. Tu ne seras donc pas la concubine royale ?

— C'est impossible, je ne suis pas de noble lignage.

— Oui, c'est typiquement le genre de choses auxquelles ils aiment donner de l'importance.

Il se rassit en surveillant Valeria du coin de l'œil, et entourra ses genoux de ses deux bras. Le bleu commençait à apparaître sur son menton, tranchant nettement sur sa peau pâle.

— Ils ont donc l'intention de mettre un mage équin sur le trône ? Voilà qui risque de déplaire.

— Assez curieusement, non, répondit-elle avec un certain détachement, il y a dans cette histoire autant de mystère que de tragédie et le peuple aime ça.

— Mais toi non ?

— Moi je suis au cœur de cette tragédie.

Elle se mordit la langue une seconde trop tard. Pourquoi avait-elle dit ça ? C'était encore cette maudite connexion qui existait entre eux, qui faisait qu'ils se comprenaient sans avoir besoin de parler. Elle devait se raisonner, même si ce lien existait réellement, cela ne devait pas l'inciter à lui faire confiance pour autant ; surtout pas.

— Donc, poursuivit-il après s'être interrompu de façon brève mais explicite, tu l'as choisi lui, et l'empire t'a imitée. Lui a accompli son devoir et toi tu te retrouves à la rue.

— Je me plais à croire que je ne suis pas à ce point pathétique, rétorqua-t-elle immédiatement.

— Jamais de la vie, répondit-il d'un ton badin mais dénué de moquerie.

Valeria décida pourtant de jouer la fierté blessée.

— Tu peux bien rire autant que tu veux, mais si je n'avais pas accepté, il ne s'y serait pas soumis. Or j'ai accepté, c'est moi qui lui ai dit de le faire, moi aussi j'ai choisi le parti de l'empire.

— Ça, je n'en doute pas une seconde, d'ailleurs tu m'as fait un mal de chien ce jour-là.

Elle le frappa de nouveau, mais cette fois-ci il était sur ses gardes et elle se rendit compte qu'il avait plus de force que dans son souvenir. Valeria avait grandi avec ses frères et elle ne se battait pas à la loyale ; mais lui non plus. Il lui attrapa le poignet avant de la soulever de terre à bout de bras. Elle se retrouva suspendue en l'air, le souffle court, avec pour seul vêtement la sueur qui dégoulinait sur son corps et le regard doré d'Euan qui la parcourait. Il la reposa enfin au sol, mais refusa de lui lâcher le poignet.

— Lâche-moi, ordonna-t-elle.

Euan réfléchit un moment en la regardant avant d'obtempérer.

— J'ignore ce qu'on attend de moi exactement, poursuivit-elle, mais je sais que tu n'es pas corrompible et si ceux qui m'ont envoyé ici pensent le contraire, ce sont des imbéciles.

— Tout homme a son prix, et toi, tu n'es pas loin d'être le mien.

— Je suis curieuse de savoir ce que tu serais prêt à sacrifier pour m'avoir.

— Tout.

— Tu renoncerais à ta couronne ? Tu cesserais de comploter, tu abandonnerais tes idées de guerre ?

— J'ai dit « pas loin ».

— Alors ce ne sera pas suffisant, soupira Valeria.

Euan haussa légèrement les épaules.

— C'est tout de même très tentant, cela dit, et je serais évidemment plus enclin à écouter ce que tu as à me dire, que tout autre ambassadeur qui aurait déjà été jeté dehors.

— Mais je n'ai rien à te dire moi, si je suis là c'est à cause de Pretorius, et aussi parce que je ne supportais plus Aurelia. Pretorius saura te parler, lui. Il a de nombreux cadeaux pour toi et je suis manifestement l'un d'eux.

— Toi et tes étalons.

— Ils n'ont rien à voir avec tout ça, le contredit-elle, ils ne danseront pas pour prédire ton avenir.

— Tu en es certaine ?

— Je te répète qu'ils ne sont pas là pour toi ; pas plus que je ne le suis. Peu importe que tu penses le contraire.

— Ce que je pense, c'est que ceux qui se sont mis en tête de te manipuler finiront par le regretter amèrement.

— Toi y compris ?

— Moi y compris.

Il lui fit la révérence, comme si elle avait été une princesse de sang royal, et déposa sur son front un petit baiser volé avant de quitter la tente et de disparaître dans la nuit.

Euan parvint à atteindre sa tente avant que ses genoux ne le trahissent. Une fois à l'intérieur, il constata que les habituels rats de cour étaient partis ou déjà endormis et il put se laisser tomber au sol. Il demeura allongé ainsi un long moment, faisant de son mieux pour simplement respirer. Il était prêt à parier son royaume tout entier que Valeria n'avait pas du tout conscience de ce qu'elle provoquait chez lui par sa simple existence.

Les mages équins possédaient un ascendant sur les hommes et sur les chevaux, on le lui avait enseigné à l'Ecole de la Guerre et de la Paix, mais peu de gens étaient prêts à admettre qu'ils soient en réalité bien plus que de simples dresseurs de chevaux. S'ils étaient devenus cavaliers, c'était avant tout parce que leurs dieux avaient choisi d'adopter cette forme pour arpenter le monde. Les cavaliers pouvaient imposer leur volonté aux dieux, ils étaient capables d'altérer la course du temps et de modifier le destin, ils pouvaient sceller la ruine ou la gloire d'une nation tout entière. Ils n'étaient pas plus de simples mages que leurs montures n'étaient de simples chevaux. Valeria, de surcroît, était une femme très belle, dont il connaissait les courbes sur le bout des doigts.

Allongé sur le sol de sa tente, écrasé par le poids de la nuit, Euan dut regarder la réalité en face : s'il avait tardé à prendre une épouse, ce n'était pas parce qu'il jugeait cette décision prématurée, ni parce qu'il était trop préoccupé à consolider sa position, non cela n'avait rien à voir avec tout cela. Aucune des femmes qui lui avaient été offertes en mariage n'était Valeria, c'était là le cœur du problème. Il l'avait tellement dans la peau qu'il ne souhaitait même plus être libéré de cette obsession.

Elle l'obsédait en permanence, et voilà qu'elle se présentait à lui, en chair et en os, pleine de noblesse et le cœur en miettes comme elle l'était toujours quand elle venait de quitter Kerrec.

— Je n'ai jamais aimé cet homme, déclara-t-il au chapiteau de sa tente.

— Pourquoi. Ce n'est pas quelqu'un de bien ?

Euan sursauta violemment avant d'apercevoir Conor recroquevillé dans un coin de la tente qui l'observait de ses yeux de chouette.

— Par l'Unique ! éclata Euan, ça fait longtemps que tu es là ?

Conor acquiesça, répondant manifestement à une autre question.

— Je l'ai vue, on s'est assis sur le dos des chevaux blancs. Elle dit que la magie n'est pas quelque chose de mal et que dans son pays...

— Je sais ce qu'elle dit, l'interrompit Euan, mais ici c'est *notre* pays.

Il se rendit compte soudain de ce que son fils venait de lui dire.

— Tu es monté sur le dos des chevaux blancs, dis-tu ?

— Oui, sur le plus ancien. Il est plus vieux que les pierres des collines et son poil est doux et sa croupe est plus large que mes deux bras ouverts.

— Tu es monté sur le dos d'un dieu blanc...

Euan était souvent émerveillé par les dons que manifestait parfois son fils, mais ça ! Ça allait au-delà de tout ce qu'il avait pu imaginer et tout autre que lui en aurait été effrayé. Sa résolution en fut renforcée ; les prêtres pouvaient toujours courir, jamais il ne leur livrerait son enfant en pâture, peu lui importait l'importance qu'il pouvait revêtir à leurs yeux.

Conor vint se réfugier contre son père, entourant sa taille de ses petits bras. Euan passa sa main dans la tignasse rousse, si semblable à la sienne, et regarda Conor dans les yeux.

— Ça non plus tu ne devras en parler à personne.

— Seulement à toi, et à elle. Elle, je sais que je peux tout lui dire. Elle aussi elle fait de la magie, pas vrai ?

— Tu vois ces choses ?

Conor acquiesça lourdement, déjà terrassé par le sommeil.

— Notre cousin est plein de noir et il est tout vide. Elle, elle est pleine de lumière, c'est comme ça que je l'ai vue arriver de loin ; quand elle est là, les étoiles brillent plus fort.

Euan ressentait exactement la même chose.

— Tu l'aimes bien on dirait ?

De nouveau Conor acquiesça.

— Oui, presque autant que toi.

Aïe ! songea Euan tandis que son fils s'endormait contre lui. Comment pouvait-il lui en vouloir de posséder de tels dons ? Il avait été influencé par les mages d'Aurelia à travers son père. Lorsque Euan avait eu Conor, il n'était encore lui-même qu'un enfant, un enfant qui s'apprêtait à partir pour la guerre.

Son peuple avait perdu cette guerre aux marches d'Aurelia, mais un jour, ils gagneraient, il le savait, si telle était la volonté de l'Unique, et Euan comptait bien être celui qui leur apporterait la victoire. Il était le haut roi, il régnait sur son peuple, mais Conor serait bien plus que cela. Il aurait sans doute d'autres fils, cela ne faisait aucun doute, mais Conor était l'aîné, le symbole de ses jeunes années, et selon les traditions tribales, tous les honneurs lui étaient dus.

Il saurait s'en montrer digne. En grandissant il saurait dissimuler ses dons et il apprendrait à tenir sa langue.

Quant à Valeria...

Euan sourit dans la pénombre. L'Unique lui avait envoyé un présent, il aurait été impoli de le refuser. Il s'assura que Conor était profondément endormi et se mit à la recherche de Gothard qui, pour autant qu'il savait, ne dormait jamais. Euan le trouva devant sa demeure, la tête levée vers les étoiles, et préféra ne pas lui demander quelles réponses il cherchait ainsi dans les cieux.

— Dites-moi ce que vous avez fait du cadeau qui nous est arrivé d'Aurelia ?

Gothard baissa les yeux vers Euan qui vit son interlocuteur reprendre peu à peu conscience de son environnement, sans sembler contrarié d'être ainsi ramené au réel. Cela renforça la conviction du jeune roi selon laquelle Gothard devait être un non-mort revenu du royaume sombre, car le Gothard qu'il avait connu était un être sanguin et emporté. Cet homme-ci en revanche, semblait vouer toute son énergie à la destruction des derniers représentants de sa famille.

— Pourquoi, vous voulez qu'on vous les rende ?

— Est-ce qu'il en reste au moins un encore en état de parler ?

— Voyez par vous-même, lui conseilla Gothard en l'invitant à entrer.

Euan lui adressa un regard méfiant que le sorcier lui rendit sans réagir. Euan se décida brusquement et jeta un œil à l'intérieur. Une lanterne pendait du mât central, à la lumière de laquelle Euan discerna cinq formes allongées les unes contre les autres. Il s'approcha, à l'affût d'une odeur de sang et de mort, et soudain l'une des silhouettes bougea en émettant un grognement qui suggérait davantage le sommeil que la souffrance.

— Amenez-moi le plus sain d'esprit, ordonna-t-il à Gothard qui semblait trouver la situation particulièrement amusante.

— Il sera fait selon votre volonté, Majesté, répondit-il sans pour autant esquisser le moindre geste.

A l'intérieur, l'une des silhouettes remua et s'approcha de lui, comme mue par une force invisible.

Euan eut un mouvement de recul. Gothard savait l'aversion de son roi pour la sorcellerie, et plus le sorcier utilisait ses charmes, plus le dégoût d'Euan grandissait.

Il leva les yeux sur le nobliau impérial qui se tenait devant lui, tremblant, roulant des yeux paniqués. Avec le temps, Euan avait appris à distinguer les impériaux les uns des autres, même si à ses yeux, ils se ressemblaient tous avec leur peau brune qui dans l'ombre virait au vert, leurs cheveux noirs ondulés qui tiraient sur le bleu et leurs traits fins. Celui-là était plus beau que la majorité d'entre eux, même s'il était frappé d'une infirmité, une jambe contrefaite qu'il essayait vainement de dissimuler.

— Les prêtres voudront celui-là, dit Euan à Gothard dans sa langue maternelle.

— Je veux devenir prêtre ! intervint le garçon avec un accent horrible et une grammaire pire encore.

— Je vénérer Unique, renchérit-il.

Euan l'ignora et retourna jeter un œil à l'intérieur où les autres prisonniers étaient toujours endormis, sans doute sous l'empire d'une drogue ou d'un sortilège. Ils ne s'éveillèrent pas lorsqu'il tira les couvertures pour les examiner de plus près. Tous étaient en parfaite santé, jeunes et vigoureux, et la magie qui exsudait de chaque pore de leur peau le fit grincer des dents.

Les prêtres les réclameraient sans aucun doute et Euan savait quel sort Gothard réservait aux jeunes mages impériaux ; il avait anéanti les derniers qui étaient passés entre ses mains, tous sauf un, et ceux-là subiraient certainement le même sort, que Gothard perde ou qu'il remporte sa guerre personnelle contre Aurelia.

Les impériaux devaient en avoir conscience, en tout cas l'homme à la robe brune le savait, ce qui posait la question de ce cadeau. Pourquoi, dans ces circonstances, lui avoir fait don de ces hommes ? Il devait y avoir un piège quelque part, une chausse-trappe magique, sans doute, c'était la façon de procéder des impériaux.

Étaient-ils au courant au sujet de Gothard ?

La question se posait.

Euan abandonna les quatre jeunes nobles à leur sommeil ensorcelé et se dirigea vers l'infirme qui était toujours devant la hutte, l'œil vide. Gothard, lui, était retourné à son observation céleste.

Euan secoua le jeune noble pour le ramener à la conscience. Il cilla à plusieurs reprises et vit

enfin son interlocuteur.

— Prêtre ? demanda-t-il.

— L'Unique m'en préserve, répondit Euan en aurélien. J'aimerais savoir quelque chose.

L'expression du garçon se modifia, tandis qu'il réalisait enfin où il se trouvait.

— Tout ce que vous voudrez, sire.

— Pourquoi vous a-t-on envoyé ici ? Je veux la vérité, pas le brouet diplomatique qu'on nous a servi jusqu'ici.

— Mais c'est la vérité, sire, nous avons frappé l'empire au cœur, ou devrais-je dire au ventre ? Nous étions prêts à mourir pour la gloire de l'Unique, mais nos adversaires ont jugé que ce serait un châtement bien plus grand de nous laisser en vie et de nous livrer à vous.

Euan secoua la tête, dubitatif.

— Non, ça ne peut pas être aussi simple, un piège a forcément été tendu à votre insu, et vous feriez bien de le découvrir avant qu'il ne se referme sur nous tous.

Le garçon tressaillit.

— Sire, si on nous avait fait quoi que ce soit, je vous garantis que nous serions au courant.

— Ah vraiment ?

— Il dit vrai, intervint enfin Gothard, je les ai tous examinés, et jusqu'ici je n'ai rien trouvé de suspect.

— Regardez plus attentivement, dans ce cas, il se peut que le piège se déclenche si l'un d'entre eux meurt.

— Et s'il n'y avait effectivement aucun piège ?

— Alors il y a autre chose. Trouvez ce que c'est et débarrassez-vous en.

— Il sera fait selon votre volonté, Majesté.

Euan sourit de toutes ses dents et le garçon sursauta, même Gothard ne put réprimer un mouvement de surprise, à la grande satisfaction du jeune roi.

— Sa Majesté veut.

\* \* \*

Le lendemain matin, un gigantesque garde grimaçant vint chercher Valeria à sa tente.

— L'Ard Ri vous invite à chevaucher avec lui, lui annonça-t-il.

Valeria était encore à moitié endormie et avait une énorme envie d'aller aux toilettes, aussi adressa-t-elle au messager une grimace encore plus marquée, avant d'acquiescer en silence et de sortir de la tente d'un pas pressé.

L'homme resta interdit un moment avant de lui emboîter le pas. Il savait à l'évidence où elle se rendait, aussi se contenta-t-il de ralentir le pas, sans s'éloigner d'elle.

J'espère qu'il profite de la vue, songea-t-elle.

Enfin, soulagée et à peu près réveillée, elle se tourna vers lui.

— L'Ard Ri déteste chevaucher, où donc doit-il se rendre pour s'imposer ainsi de monter à cheval ?

— Dun Gralloch, répondit l'homme, qui d'après la couleur de son tartan était un Caletanni, le clan royal, le clan d'Euan.

— Et qu'y a-t-il à Dun Gralloch ?

— On a besoin de nous.

Il n'en dit pas plus, ce qui attisa la curiosité de Valeria, comme il l'avait certainement escompté.

— Je chevaucherai avec votre roi.

La décision semblait un peu hâtive, mais en réalité, elle n'avait pas le choix.

\* \* \*

Pretorius n'était pas du voyage. Lorsqu'il alla prendre son cheval, une rangée de nomades s'interposa et le messenger qui était venu trouver Valeria s'adressa à lui.

— Vous et les autres, vous restez ici, elle, elle vient avec nous.

— Pas toute seule.

— Elle ne sera pas seule, nous l'accompagnons tous.

— Je regrette de devoir insister, mais...

— N'insistez pas, le coupa Valeria sans laisser au Caletanni le temps de parler.

— Madame, la supplia Pretorius, c'est trop dangereux. Et s'il vous séquestrait, s'il vous prenait en otage ?

— Monsieur, commença-t-elle d'une voix basse et douce, c'est précisément pour ça que vous m'avez amenée ici. Allez-vous tourner bride alors que la bataille ne fait que commencer ?

— Vous avez besoin de ma protection.

— J'ai les étalons avec moi. Restez ici, apprenez-en le plus possible, trouvez notre ennemi et affaiblissez-le. Frappez fort et vite avant mon retour.

— Si jamais vous revenez.

— Je reviendrai.

Elle s'attendit presque à le voir lancer un sortilège destiné à convaincre le roi de changer d'avis, mais il sembla reconsidérer sa position et lorsqu'elle repassa devant lui sur le dos de Sabata, avec Oda et Marina sur ses talons, il se contenta de la regarder d'un œil neutre, la mine sombre. Y avait-il quelque chose sur cette terre capable de dérider cet homme ? Les gardes qui avaient été désignés pour le surveiller allaient mériter leur salaire.

Elle aussi allait payer de sa personne. Elle s'apprêtait à chevaucher sans escorte en plein territoire barbare, et une partie de son esprit partageait le point de vue de Pretorius selon lequel c'était une folie, mais elle se raccrochait à l'autre partie, celle qui n'obéissait pas à la raison, celle qui d'ordinaire lui soufflait les bonnes décisions.



Lorsque Valeria rejoignit les hommes d'Euan, ces derniers se débattaient tant bien que mal avec leurs montures, un mélange hétérogène de poneys bas sur pattes, ce qui était une véritable aberration pour des cavaliers tout en jambes, et de hauts destriers impériaux. Euan, quant à lui, montait un hongre à la robe rouge, la croupe marquée du symbole d'une légion qui portait le même nom que Valeria ; un choix délibéré, à l'évidence. Euan était toujours aussi piètre cavalier que dans son souvenir, mais il avait tout de même retenu de ses leçons à l'École comment se tenir hors de portée de la mâchoire du cheval et garder un certain équilibre. Ses hommes ne pouvaient pas en dire autant, s'accrochant maladroitement à leur selle, au grand désarroi de leurs pauvres montures. Un diplomate digne de ce nom aurait simplement détourné le regard, mais Valeria en était incapable. Elle tint sa langue aussi longtemps qu'elle put, soit quelques minutes à peine, avant d'intervenir.

Une heure plus tard la petite compagnie s'ébranlait. Les mors étaient correctement fixés et les hommes, même s'ils étaient loin de chevaucher avec grâce, tenaient au moins à peu près en selle et ne semblaient pas avoir pris ombrage de la leçon qu'elle venait de leur donner. Euan s'amusait de toute cette agitation et de l'expression d'inquiétude que Valeria ne parvenait pas à chasser de son visage, tandis qu'elle regardait les cavaliers débutants chevaucher tant bien que mal. Elle se força à ne regarder que la route devant elle à peine plus large qu'un sentier pastoral, ce qui en faisait une véritable avenue selon les critères locaux. Le chemin montait à l'assaut d'une colline depuis le camp situé à son pied, où les clans s'étaient réunis pour assister au départ de leur roi. Valeria s'était attendue à les entendre pousser des cris, mais au lieu de cela, ils s'étaient rassemblés en une longue haie d'honneur et ils chantaient. Sa maîtrise de la langue n'était pas suffisante pour qu'elle comprenne les paroles, mais l'air à lui seul lui donna des frissons.

Le chant commença très bas pour finir dans les aigus, en un long cri évoquant le vent sifflant sur la lande.

— Tu t'attendais à une ode à ma gloire ? lui demanda Euan en voyant son expression.

— Qu'est-ce que c'est ? On dirait un chant funèbre.

— Ça dit : n'oublie pas que tu es mortel, que la vie est fragile et que la mort est éternelle. Fais preuve de sagesse, montre-toi brave et reviens-nous.

Valeria frissonna de nouveau.

— On n'est pourtant pas en Aurelia ?

— Certains de tes compatriotes préféreraient sans doute y être.

— Moi pas.

Le chant allait décroissant, chassé par le vent tiède, sous un soleil qui annonçait une journée lourde et épuisante sous un ciel uniforme. Ce n'était encore que le matin et déjà les chevaux étaient couverts de sueur. La plupart des cavaliers s'étaient mis torse nu et chevauchaient ainsi, leur tartan relevé sur les cuisses. Valeria les envia mais n'eut pas le courage de les imiter. Sa chemise était légère et laissait passer l'air, mais elle lui collait désagréablement à la peau. Par une journée pareille, même nue, elle aurait eu l'impression d'étouffer.

Entre ses jambes Marina souffrait beaucoup moins qu'elle. Une odeur musquée montait de son vaste corps, preuve qu'il avait chaud, mais il n'était pas couvert de sueur comme l'aurait été un cheval ordinaire.

L'escorte d'Euan ne progressait pas dans un ordre immuable et les cavaliers allaient et venaient de l'arrière à l'avant-garde, tout comme le faisait le roi, qui semblait satisfait que Valeria puisse chevaucher un peu seule.

Le camp avait déjà disparu derrière la colline, comme si le sol l'avait avalé et devant eux la lande s'étendait à perte de vue, sans que la moindre montagne ni la moindre forêt ne vienne rompre la monotonie minérale de l'horizon. Le paysage était d'une beauté sauvage et subtile. Le gris des rochers répondait aux ors et aux verts de l'herbe et aux pourpres de la bruyère, avec ici et là l'éclat doré d'un ajonc. Voilà où ils avaient trouvé l'inspiration pour leurs tartans, comme s'ils avaient cherché à représenter le paysage sur le tissu.

La magie semblait ici moins contrainte qu'elle ne l'était près de la frontière, *à moins que je ne commence à m'y habituer*, songea-t-elle. Peut-être la proximité avec l'empire avait-elle altéré, là-bas, le motif. Ici le flot ondulait librement et paisiblement. Les motifs ne lui étaient pas familiers, mais ils n'étaient pas désordonnés pour autant, semblant posséder leur propre logique, comme les branches intimement enchevêtrées des arbres dans un bosquet. Chacune avait grandi dans un sens pour une raison précise et l'ensemble formait un tout cohérent pour qui savait l'interpréter.

Valeria ne s'était pas attendue à aimer quoi que ce soit de ce pays, mais elle sentait confusément que là où elle n'avait pensé trouver que l'exil, un nouveau foyer pouvait s'offrir à elle si elle se laissait séduire. La beauté sauvage de la lande était en train de gagner son cœur, comme les gens rudes qui l'habitaient l'avaient déjà fait.

Elle lança à la dérobée un regard en direction d'Euan qui s'était porté à sa hauteur. Il avait un profil taillé à la serpe, un nez aquilin et un menton volontaire, et bien qu'il se défende d'en faire usage et de posséder le moindre don, la magie de cette terre tissait comme une aura autour de lui. Il y était lié comme Kerrec et Briana l'étaient à Aurelia, même si elle doutait qu'il en ait conscience et qu'il accepte même de l'admettre si elle le lui disait.

Euan continuait à ne rien savoir de ce qui touchait de près ou de loin à la magie, et il y tenait. Ce serment était plus profond encore que celui de Kerrec et il avait été scellé dans le sang et la douleur, de grands guerriers ayant péri en son nom.

Valeria s'enfonçait à chaque pas sur les terres d'Euan, se mettant un peu plus à sa merci à chaque seconde qui passait, aurait dit Pretorius. Tous les hommes qui l'entouraient étaient des Caletanni, Euan ayant décidé de se faire accompagner de ses propres guerriers pour cette chevauchée, laissant les autres clans et tribus en arrière.

Lorsque le soleil fut à son zénith, Valeria prit conscience que si le ciel lui apparaissait aussi uniformément bleu, ce n'était uniquement à cause de la chaleur ; une ligne de fumée s'élevait à l'horizon. Elle mit sa main en visière et, scrutant le lointain, aperçut une ligne de feu. La lande était

en flammes et le visage d'Euan trahissait son inquiétude.

— L'incendie n'a pas encore atteint Dun Gralloch, dit-il à Conory qui l'avait rejoint.

— Cullen Moor n'a pas eu cette chance, mais il y a peut-être encore une chance de sauver Duncillian.

— Dun Gralloch est bâti sur un promontoire rocheux, les habitants ne risquent rien.

— Tu ne peux rien faire pour l'arrêter ? demanda Valeria.

— Rien ne peut arrêter un incendie de cette envergure ; lui répondit Conory.

— Si, la pluie le peut, intervint Euan en fixant l'horizon d'un œil acéré.

— Mais on ne peut commander à la pluie.

— Ça dépend, tempéra Euan en glissant un regard en direction de Valeria. Là d'où elle vient, certains le peuvent.

Euan savait profiter des opportunités qui s'offraient à lui, Valeria devait lui reconnaître cela. *On a besoin de nous*, avait dit le messager, elle comprenait enfin pourquoi.

— Vous auriez mieux fait de prendre Pretorius avec vous.

— Il ne pratique pas ce genre de magie.

— Qu'en sais-tu ?

Euan haussa les épaules.

— Il te l'a dit n'est-ce pas ?

En disant cela, Valeria ne faisait pas référence à Pretorius, et à sa réaction, elle sut qu'Euan l'avait compris.

— Où est-il, où est-ce qu'il se cache ?

— Loin d'ici, il est dans la hutte des prêtres, là-bas au camp.

— C'est bien ce que je dis, il se cache.

— Pas de toi. Il m'a assuré que tu pouvais commander à la pluie.

— C'est bien au-delà de mes capacités.

— Il dit le contraire. Il prétend que ton pouvoir est si grand et ton lien avec les dieux si étroit que tu peux appeler le vent et t'en faire obéir.

Valeria éclata de rire. C'était ça ou elle le frappait et la violence n'avait rien résolu la dernière fois.

— Tu serais bien inspiré d'éviter de lui faire confiance à celui-là.

— Je me fie à lui à ce sujet. Je sais lire, tu sais, j'ai appris au pied de la Montagne et j'ai parcouru plusieurs livres. Rien n'est censé pouvoir résister à un cavalier, pas même la foudre, est-ce que je me trompe ?

— Je ne suis pas une maîtresse des éléments.

— As-tu déjà seulement essayé ?

— La base de l'art du mage est de connaître ses limites. Je n'ai pas reçu d'entraînement pour ça.

— Sans doute, mais tu as ce pouvoir en toi.

Valeria arrêta Marina, et le hongre d'Euan stoppa net lui aussi, projetant son cavalier le nez dans sa crinière. Euan avait le souffle court, mais il lui sourit. Valeria demeura impassible.

— Gothard souhaite ma mort, est-ce que ça t'a effleuré quand il t'a exposé mes capacités ?

— Evidemment, rétorqua Euan en reprenant son souffle. Je sais que c'est dangereux, mais tu as trois dieux avec toi. Ils t'aideront si tu le leur demandes.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'ai posé la question à ton mage à la robe brune. Personne ne connaît l'étendue réelle de tes pouvoirs pour la bonne raison que tu es unique en ton genre. Regarde bien l'horizon et ose me dire que tu vas laisser ces gens mourir, simplement parce que tu as peur d'essayer.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Est-ce que tu as la moindre idée de ce qui se passe lorsqu'un mage va au-delà de ses capacités ? Est-ce que l'un de tes deux conseillers si avisés t'en a seulement glissé un mot ?

— Demande à tes dieux de le faire.

Elle ne voulait pas lever les yeux vers la ligne de feu, elle ne voulait pas voir son avancée, mais l'odeur de brûlé lui parvint malgré tout.

Aussi désert que ce pays semblait, des dizaines de clans n'en vivaient pas moins aux alentours, dans des villages de tentes, dans des abris et des exploitations agricoles éparpillées sur la lande. Tout cela brûlerait si rien n'arrêtait la course des flammes. Kerrec aurait su appeler la pluie, il était le Premier Cavalier, il possédait un talent avec lequel elle ne pouvait rivaliser, mais il était à Aurelia, occupé à donner un héritier à l'empire et elle était la seule apprentie cavalière à des centaines de lieues à la ronde ; une apprentie, pas même une Quatrième Cavalière de plein droit !

Marina broutait paisiblement et Sabata somnolait sous le regard inhabituellement intense d'Oda. Il lui arrivait parfois de permettre à Valeria d'y lire ses sentiments, mais à cet instant la porte demeurait close.

L'étalon était descendu de la Montagne l'année passée, alors même qu'il avait dépassé de très loin l'espérance de vie normale de son enveloppe mortelle, pour mener Valeria à la Danse du Solstice, après quoi il était resté avec elle pour des raisons qui lui étaient propres et qui échappaient aux simples mortels.

— C'est donc pour ça ? C'est toi qui es derrière tout ça ! Est-ce que c'est toi qui as allumé ce feu ? demanda-t-elle à l'étalon.

Oda se contenta d'agiter l'oreille, sourd aux questions de la jeune femme.

— Je ne peux rien faire sans toi, sans vous trois. Je dois pouvoir me fier à vous, si vous me trahissez, c'en est fini de moi et de tous ces gens. Nous périrons tous, que ce soit par le feu ou par la magie, peu importe.

Les hommes d'Euan écoutaient eux aussi, Valeria voulait qu'ils l'entendent, il fallait qu'ils prennent la mesure de ce qu'ils lui demandaient.

La discipline du cavalier revêtait bien des aspects. L'un d'entre eux consistait à connaître ses propres limites et à savoir ce qui risquait de se produire si on les dépassait. A peine était-elle arrivée au pied de la Montagne que deux Appelés étaient morts parce que l'un d'eux n'avait pas su se maîtriser et Briana elle-même avait commis la même erreur funeste.

Valeria n'avait rien d'une tête brûlée. Elle se tourna en direction de l'incendie en essayant d'évaluer les pertes humaines et les dégâts matériels qui seraient occasionnés par les flammes si elles ravageaient toute cette partie de la lande. Il leur restait du chemin à parcourir, mais elle ressentit malgré elle la pulsation de la vie sur son trajet, des centaines, des milliers de battements vifs, comme des bijoux éparpillés sur la lande, agglutinés autour des fermes et des havres. Par endroits, certains brillaient même du feu de la magie, mais la plupart n'étaient que de simples mortels, aussi humains que ceux de son peuple.

Elle sentit ses mains trembler malgré elle et les posa contre l'encolure de Marina. Elle savait ce qu'il convenait de faire pour invoquer la foudre, ce n'était pas très différent de toute autre invocation,

mais la contrôler... c'était une autre affaire. Se faire obéir des nuages et des vents afin qu'il pleuve n'était pas plus simple, il fallait localiser les motifs puis les modeler. La Danse était une forme de magie voisine, quoique bien plus puissante, et largement plus dangereuse, mais la manipulation des éléments... Travailler ces motifs pouvait provoquer la dissolution du socle qui permettait au vent de souffler et au soleil de briller. Le monde ne disparaîtrait pas pour autant, mais cela pouvait provoquer des famines et faire sombrer des nations tout entières. Elle sauverait la vie aux habitants de la lande, mais cela pouvait être au détriment d'autres personnes, à l'autre bout du monde. Les motifs étaient d'une telle complexité... Plus encore sans doute que le labyrinthe magique qui sustentait l'univers.

Un dieu, cependant, était en mesure d'appréhender cette complexité. Elle soumit donc le motif aux étalons, aux trois qui se tenaient devant elle ainsi qu'aux autres au-delà de la frontière.

— Aidez-moi, leur demanda-t-elle simplement.

Elle ne pouvait que requérir, en aucun cas ordonner. Elle ouvrit ses mains en signe d'humilité.

— Si vous le faites, ce n'est pas pour moi, ni pour le prestige.

Les grandes têtes acquiescèrent gravement, et leurs yeux s'ouvrirent à elle, porte de leurs âmes.

Ce qu'elle s'apprêtait à faire n'était ni sage ni prudent et elle pouvait succomber à l'effort, car elle n'avait pas la résistance des dieux qui l'épauleraient dans sa tâche et qui déverseraient leur puissance par le biais de son enveloppe mortelle.

C'était très différent d'une Danse, car le corps ne bougeait pas. C'était la magie elle-même qu'il fallait mettre en mouvement, afin qu'elle puise dans le sol et dans les cieux. Les motifs du vent, de l'eau, de la terre et du feu glissèrent entre ses doigts. Une seule erreur et ces énergies la traverseraient plutôt que de glisser sur son corps, la transformant instantanément en un tas de cendres.

Elle devint le pivot de l'univers, même si aux yeux profanes des Caletanni elle se contenta de rester assise sur son gros cheval blanc. Seul Euan la fixait avec intensité, comme s'il parvenait à percevoir les puissances à l'œuvre. Elle l'avait pris pour un être totalement dépourvu de la moindre once de magie. C'était une erreur.

Sa magie à lui était simplement différente, si différente que l'Aurélienne n'avait simplement pas su où regarder. Il avait fallu qu'elle quitte son pays et qu'elle se laisse conquérir par la beauté des terres sauvages pour enfin comprendre qui il était.

*Pas étonnant que je sois si attirée par lui,* songea-t-elle. *Il détruirait Aurelia s'il en avait l'occasion et il est prêt à m'utiliser dans ce but. Pourtant je me sens en harmonie avec lui.* Il possédait un pouvoir différent et exotique mais qui recélait une puissance démesurée.

Mais bien sûr ! C'était ça la clé, le chemin le plus sûr dans l'entrelacs des motifs intriqués. Les étalons lui donneraient leur savoir et leur force, mais Euan Rohe lui insufflerait la puissance de la terre, de l'eau et de l'air.

Elle en appela aux nuages juchés sur les cimes lointaines et leur masse imposante vint se briser sur les vagues de chaleur montant de la lande, comme deux armées se fracassant l'une contre l'autre. Le tonnerre résonna, les éclairs zébrèrent le ciel et le feu de la terre réclama son dû, sa rage attisée par la foudre aiguillonnant son épiderme de roche et de bruyère, l'abreuvant jusqu'à la lie.

Enfin les cieux s'ouvrirent et la pluie s'abattit.

Le feu siffla, la fumée s'éleva en gigantesques panaches et Valeria offrit son visage à la pluie salvatrice en riant aux éclats.

Valeria s'effondra comme touchée par une flèche, au milieu des cris de liesse, et Euan eut à peine le temps de la rattraper avant qu'elle ne tombe. Elle avait une petite carrure et n'était pas très grande selon les standards caletanni, pourtant Euan fut surpris de son poids ; Valeria était tout en muscles et elle était inconsciente, ce qui faisait d'elle un poids mort.

Elle était toute froide, mais ce devait être à cause de la pluie... Oui, ce n'était certainement que la pluie, elle ne pouvait pas s'être tuée à la tâche ! Euan beugla des ordres jusqu'à ce que ses hommes lui apportent un tartan pour l'abriter. Il en demanda un autre dans lequel il l'enveloppa avant de se mettre à la frotter énergiquement pour la réchauffer. Il refusait de la laisser mourir. La magie l'avait temporairement épuisée, voilà tout, il refusait d'envisager autre chose. Pourtant elle l'avait prévenu, mais il était trop occupé à jouer au petit roi pour y prêter attention. A présent il la tenait, inanimée dans ses bras, sa tête dodelinant à chacun de ses pas, sa belle peau mate prenant peu à peu une teinte verdâtre tendant vers le bleu.

Il la laissa un moment sous la tente improvisée et s'engagea sous la tourmente d'un pas décidé en direction des étalons. Il saisit la bride du plus proche et lui lança un regard plein de haine, de rage et aussi de désespoir. C'était le plus vieux des trois chevaux, sa robe était immaculée et il avait une tête plus large que les deux autres.

— Vous feriez bien de me la ramener, gronda Euan en dressant le poing sous le nez de l'animal. Vous ne l'emporterez pas avec vous, poursuivit-il, le moment n'est pas encore venu et je ne suis pas prêt à la perdre. Rendez-la moi !

L'étalon cilla avec une expression bovine. Si Euan n'avait pas été certain de la véritable nature des étalons, il se serait certainement senti stupide de parler ainsi à un animal, mais la vieille carne le comprenait parfaitement, il le savait. L'un des deux autres, le plus jeune, celui qui avait une robe tirant sur le gris, s'approcha lentement du chaos rocheux à l'abri duquel Valeria était allongée. Il passa sa vaste tête sous l'abri improvisé, vint poser son souffle chaud contre le visage de Valeria et Euan dut retenir un mouvement instinctif pour chasser l'animal. L'air s'était considérablement rafraîchi mais il ne faisait pas assez froid pour expliquer le panache de fumée qui s'échappait des naseaux du cheval à chacune de ses respirations, nimbant Valeria d'un nuage blanchâtre. Encore cette maudite magie ! Pourtant, si elle parvenait à la ramener, Euan était prêt à l'accepter comme un mal nécessaire.

L'étalon fourragea dans la chevelure de la jeune femme et se frotta contre sa poitrine... Qui se remit à se soulever à un rythme régulier, tandis que sa tête roulait à droite et à gauche pour chasser la

langue insistante de l'étalon.

Le soulagement que ressentit Euan fut si intense qu'il en était presque douloureux.

— Merci, dit-il simplement au vieil étalon en fixant son grand œil liquide.

L'animal inclina plusieurs fois la tête comme un souverain rendant la justice devant ses sujets, avant d'aller brouter l'herbe humide un peu plus loin.

Euan retint son souffle un moment avant de pousser un long soupir de soulagement, et lorsqu'il fut de nouveau maître de ses émotions, il rejoignit Valeria. Le jeune étalon était toujours à ses côtés et Euan le surveilla du coin de l'œil tandis qu'il pénétrait sous l'abri de fortune. La jeune femme était toujours inconsciente, mais elle respirait paisiblement.

— Elle a besoin d'aide, murmura Conory derrière lui.

Euan acquiesça.

— Dès que la pluie cessera, nous nous mettrons en route.

— On retourne au camp ?

— Dun Mor est bien plus près.

— Mais elle pourrait avoir besoin de l'autre mage ?

— Envoie un homme le chercher.

Conory s'en chargea sur-le-champ tandis qu'Euan demeurait aux côtés de Valeria, avec l'espoir insensé qu'elle allait s'éveiller d'un instant à l'autre. *Au moins elle respire*, songea-t-il, quelque peu rasséréiné par cette pensée, avant de réaliser que les rafales de vent suivaient exactement le rythme de son souffle, ce qui le terrifia au-delà de toute mesure. La pluie s'était calmée, mais continuait à tomber sans discontinuer. Bientôt elle aurait éteint jusqu'à la dernière braise. Il donna ordre à ses hommes de se préparer puis ordonna qu'ils se mettent en route. Personne ne protesta et les chevaux eux-mêmes semblèrent heureux de repartir.

Restait le problème de Valeria. Il ne pouvait évidemment pas la poser en travers de sa selle comme un vulgaire sac de blé et lorsqu'il tenta de monter sur son hongre afin que Conory puisse hisser la jeune femme jusqu'à lui, le plus jeune des trois étalons chassa le cheval d'une morsure et s'approcha d'Euan, en découvrant ses dents et en grattant le sol de ses sabots. Chose intéressante, il ne s'approcha pas de Conory, ce qui ne manqua pas d'interpeller le sens tactique aigu d'Euan. L'étalon n'avait pas non plus fait mine de s'attaquer à lui, le hongre pour sa part porterait longtemps les marques de la morsure.

L'étalon se tenait à l'endroit précis où la monture d'Euan se trouvait quelques instants auparavant.

— Oh, non, certainement pas, il est hors de question que je te monte, protesta le jeune roi.

L'étalon agita la tête et martela le sol. Ce n'était pas Euan qu'il avait l'intention de porter, mais bien Valeria, or, il se trouvait qu'en l'occurrence, l'un n'allait pas sans l'autre.

Pour Euan, monter un dieu blanc n'était pas un rêve d'enfant, il ne l'avait jamais voulu, mais il semblait qu'on ne lui laissait pas le choix. Il sentit son cœur s'affoler tandis qu'il empoignait les rênes et qu'il glissait ses pieds dans les étriers. L'étalon ne bougea pas d'un pouce, tout juste grogna-t-il un peu lorsque Euan prit gauchement place sur son dos. Le jeune homme serra les dents : le ventre de l'animal était assez large pour lui écarteler les cuisses ; la chevauchée s'annonçait interminable jusqu'à Dun Mor. Conory hissa Valeria jusqu'à lui, précautionneusement enroulée dans le tartan de l'Ard Ri. A cet instant, Euan n'avait aucun moyen d'exercer quelque contrôle que ce soit sur sa monture, occupé qu'il était à saisir la cavalière. Il doutait d'être en mesure de contrôler l'un de ces

chevaux de toute façon. Pour l'étalon, il n'était rien de plus qu'une fonte un peu plus grosse que les autres, voilà tout.

Dès que Valeria fut en sécurité dans les bras d'Euan, l'étalon se mit en route. Il n'avait jamais senti un cheval se déplacer de la sorte. C'était comme naviguer sur un fleuve. Il sentait toute la puissance maîtrisée de la bête à chaque pas, une énergie qui se communiquait des sabots du cheval à l'échine de son cavalier. C'était une sensation étrange, pas désagréable, mais assez déconcertante. Il lui fallut prendre garde à ne pas trop se raidir, car dès qu'il le faisait, la maudite carne tournait la tête et menaçait de lui mordre la jambe. *Arrête ça tout de suite*, lui intima une voix dans son esprit. *Calme-toi. Respire. Contente-toi d'être présent au monde*. Sous le coup de la surprise, Euan faillit vider sa selle. Contrairement à toutes les montures qu'il avait connues, celle-ci n'avait pas la moindre intention de le désarçonner, lui ou son précieux chargement, et l'échine blanche ondulait entre ses jambes en mettant tout en œuvre pour faciliter sa chevauchée. *Oublie qui tu es*, continua la voix inhumaine, *deviens le vent et la pluie*.

Ses paroles n'avaient aucun sens, pourtant Euan comprenait parfaitement ce que l'étalon voulait dire. Lorsqu'il se battait, qu'il courait ou qu'il dansait, il avait coutume d'oublier qui il était pour devenir pur mouvement. La panique qui avait commencé à le gagner au contact de l'étalon se muait peu à peu en une plaisante griserie, et la gêne occasionnée par sa position à califourchon sur cette énorme barrique devenait acceptable, comme faisant partie intégrante de ce voyage intérieur.

La pluie cessa bientôt, laissant place au soleil, et la chaleur commença à revenir, moins intense pourtant. Avec elle, c'est le vent qui revint, lui soufflant au visage l'odeur de la cendre froide. La lande qui s'étendait devant lui avait été balayée par le feu et par l'eau. Il n'était pas vraiment chez lui ici, sa terre natale s'étendait, fière et vallonnée, tout autour de Dun Eidyn, en territoire caletanni, pourtant il apprenait peu à peu à aimer aussi cette région. C'est dans le rougeoiement du crépuscule, monté sur un dieu blanc d'Aurelia, avec entre les bras une cavalière inconsciente, qu'il fit son entrée dans Dun Mor.

Les femmes et les enfants appartenant au clan du haut roi l'avaient vu arriver de loin, de sorte qu'à leur arrivée un bœuf était déjà en train de rôtir, la salle du conseil était prête et les chants de bienvenue retentissaient sur la lande.

Sa mère vint à sa rencontre sur le perron de la salle du conseil. L'étalon le mena auprès d'elle et abaissa sa croupe afin qu'il puisse facilement mettre pied à terre. Des mains se tendirent pour saisir Valeria et si Euan fit de son mieux pour descendre de selle avec un peu de dignité, il ne parvint, après une si longue chevauchée, qu'à descendre tant bien que mal avant de tituber comme un homme ivre. L'étalon ne lui fit pas l'affront de remarquer son inaptitude et se contenta de l'ignorer, se laissant flatter la croupe par un palefrenier aux yeux de chouette qui l'emmena aux écuries pour être étrillé et nourri. Euan se retrouva seul, ses pensées occupées par cet étrange cheval, tandis qu'autour de lui tout le monde attendait avec impatience qu'il s'exprime, alors que Valeria venait de disparaître, emmenée vers le quartier des femmes sous l'étroite surveillance de sa mère. Il parvint à se reprendre avant que quiconque ne remarque son air soucieux et ne l'interprète comme un signe de faiblesse. L'Ard Ri ne pouvait se permettre de sembler affaibli. Jamais.

La chevauchée avait été interminable, mais la nuit qui suivit lui sembla plus longue encore. Il lui fallut sacrifier à la tradition et boire, festoyer, rire, tenir son rôle de roi auprès de son peuple, quand tout ce qu'il souhaitait était rejoindre Valeria au plus tôt. Il fit donc son devoir parce qu'il n'avait pas le choix et se força à chasser la cavalière de son esprit. Il s'installa dans la salle du conseil, dominé



par la charpente sculptée où montait se perdre la fumée du foyer dressé au centre de la pièce. Il but le houblon et mangea du bœuf jusqu'à ce que le dernier de ses hommes roule enfin sous la table, ivre mort, dans un ronflement de tonnerre. Alors seulement, il put s'échapper. Il n'avait pas abusé de la boisson et se sentait parfaitement sobre, ses jambes en revanche avaient mal supporté la chevauchée et le faisaient atrocement souffrir. Chaque pas était un véritable supplice, mais la douleur eut le mérite d'éveiller pleinement son esprit. Il fallait qu'il réfléchisse à ce qu'il comptait dire avant de se présenter devant sa mère. A Dun Eidyn, les pièces réservées à la reine étaient très éloignées de la grande salle, tandis qu'à Dun Mor, elles la jouxtaient, ce qui permettait à la reine d'écouter en toute quiétude les conversations qui s'y déroulaient, chose souvent bien utile au couple royal. Tant qu'Euan ne s'était pas choisi de reine, c'est à sa mère que revenait le droit d'occuper ces appartements. Murna n'allait pas jusqu'à dormir dans le lit royal, mais elle trouvait de l'agrément à occuper les autres pièces qui étaient spacieuses et fort bien meublées.

Les femmes de la suite de la reine mère dormaient toutes à poings fermés lorsque Euan se mit en quête de sa mère qui, elle était parfaitement éveillée. Elle avait ordonné que l'on couche Valeria dans la chambre royale, qui se trouvait être la plus confortable de tout le havre et qui de surcroît bénéficiait d'une fenêtre qui laissait entrer la lumière du jour et un air frais salubre. Une petite pluie tombait depuis le début de la nuit et son odeur fraîche emplissait la pièce.

Valeria vêtue d'une chemise de lin était parfaitement immobile, allongée sous un léger drap, comme une morte avant ses funérailles. Euan s'approcha d'elle et constata qu'elle était bien en vie, sa poitrine se soulevant à un rythme régulier. Son soulagement fut immense.

— Ne t'en fais pas, lui dit sa mère d'une voix rassurante depuis l'autre côté du lit, elle n'a rien qu'une bonne nuit de sommeil ne puisse guérir. Elle se réveillera demain avec la pire migraine de sa vie et sera d'une humeur massacrate, rien de plus.

— Comment le savez-vous, mère ? Etes-vous au courant de ce qui l'a mise dans cet état ?

— En effet, répondit-elle d'une voix douce qui pourtant dissuada Euan d'ajouter quoi que ce soit. Tu as bien agi, mon fils. Tu l'as gardée au chaud, tu l'as laissée se reposer et tu l'as amenée là où tu savais que l'on pourrait s'occuper d'elle. C'est une fille solide, elle s'en remettra.

— Je prie l'Unique que vous soyez dans le vrai, mère.

Il saisit un tabouret et l'approcha du lit.

— J'aurais pourtant juré qu'elle était morte.

— Elle en avait l'apparence, c'est vrai.

Murna se pencha vers Valeria et écarta les mèches rebelles qui ondulaient sur son front ivoirin.

— Peut-être devrais-tu la garder auprès de toi.

— Malgré ses origines et ses allégeances ?

— Précisément à cause de cela.

Murna se leva et vint embrasser son fils.

— Si elle t'offre son cœur, tu disposeras d'un pouvoir plus grand qu'aucun de tes prédécesseurs.

— J'y ai déjà pensé.

— Je n'en doute pas un instant, lui répondit Murna en se levant. Bonne nuit, mon cœur, essaie de dormir un peu et rassure-toi, elle ne mourra pas cette nuit.

Il resta un long moment immobile à fixer l'endroit où sa mère s'était tenue. Elle s'était évanouie à la manière des mages, mais il savait qu'aucun sort ne l'y avait aidée, juste l'ombre, une mante noire

et une porte dérobée.

Il voulait tellement croire chacune des paroles de sa mère. Valeria semblait plus vive que morte, c'était vrai. Ses mains étaient chaudes dans les siennes et son odeur était toujours aussi douce, et mêlée de senteurs familières... Les herbes dont sa mère se parfumait. L'odeur de cheval s'en trouvait atténuée mais il savait qu'elle ne s'en débarrasserait jamais complètement, elle avait cette odeur dans la peau.

Le lit était assez grand pour les accueillir tous les deux, aussi s'allongea-t-il à ses côtés. Juste quelques instants, le temps de reposer ses yeux et de se débarrasser de la tension accumulée depuis leur arrivée. Il savait que s'il s'endormait il ne réussirait jamais à se réveiller, mais il était trop épuisé pour s'en soucier.

Valeria ouvrit les yeux et le regretta aussitôt. Un éclair de lumière pure lui vrilla le cerveau. Elle plaqua ses mains contre ses paupières et attendit que la douleur reflue avant de s'aventurer à ouvrir précautionneusement un œil. La lumière était toujours aussi éblouissante, mais après un moment, elle parvint à s'y accoutumer. Jamais elle n'avait pris de cuite de sa vie, mais il fallait bien reconnaître que ce que tout le monde racontait était vrai. Elle essaya de rassembler les fragments épars de sa mémoire. La dernière chose dont elle se souvenait, c'était d'être assise sur Marina, quelque part sur la lande, et d'invoquer la pluie. A en juger par l'odeur qui emplissait l'air, ça avait dû fonctionner, seulement elle n'était plus sur la lande. Difficile de dire sur quoi elle était allongée, mais c'était en tout cas beaucoup trop doux et confortable pour un amas de fougères recouvert de cuir. Et puis il y avait quelqu'un allongé près d'elle. Elle tendit le bras avec un espoir soudain au cœur, mais ce corps était beaucoup plus large que celui de Kerrec, même si la sensation à son contact lui était presque aussi familière. Elle était avec Euan Rohe, et c'était certainement son lit, dans une pièce qui lui était parfaitement étrangère. Les étalons étaient bien là avec elle en esprit et s'il y avait eu la moindre menace imminente, ils l'auraient su. Elle fut tentée de se mettre en colère, mais tout bien considéré elle ne trouva pas de motif valable pour cela. Sans doute aurait-ce été différent si elle s'était réveillée aux côtés de Kerrec, car cela aurait signifié que tout le reste n'avait été qu'un mauvais rêve, pour autant, elle ne se serait pas sentie prête à l'accepter de nouveau auprès d'elle ; pas encore du moins. Alors qu'Euan...

Il était plongé dans un profond sommeil et ronflait légèrement. Il portait toujours le lourd torque, symbole de son rang et grâce aux dieux il avait encore son pantalon, solidement sanglé. Et puis s'il lui avait fait quelque chose, elle s'en serait tout de même rendu compte. Valeria avait confiance en lui, jamais il n'aurait fait une chose pareille, pas sans son consentement. Il était capable de bien des atrocités, mais le viol n'en faisait pas partie.

Elle resta un long moment la tête entre les mains, essayant de calmer la douleur tout en le regardant dormir. Bientôt la faim commencerait à la tenailler, mais pour l'heure, c'était un autre appétit qui la dévorait, un appétit qu'elle n'avait plus ressenti depuis bien longtemps. C'était presque comme une douleur sourde, qui tenait de la gêne autant que du plaisir, un fourmillement dans la poitrine, une chaleur entre ses cuisses. Elle sentit son souffle s'accélérer, tandis que sa peau devenait sensible au moindre courant d'air. Elle posa doucement sa main sur le menton rugueux. Sous sa moustache soyeuse, ses lèvres lui semblèrent étonnamment douces, avec un léger goût de houblon et de miel qui éveilla plus encore les sens de la jeune femme.

Il avait les yeux grands ouverts, lucides et débarrassés depuis longtemps des brumes du sommeil. Elle déposa un baiser sur ses paupières et il referma ses bras autour d'elle. La ceinture massive d'Euan ne résista pas longtemps à Valeria, pas plus que son pantalon et elle s'était depuis longtemps déjà débarrassée de sa chemise légère. Elle se hissa sur lui, noua ses mains dans les siennes avant de l'accueillir en elle. Il s'arc-bouta et approcha leurs mains jointes de sa généreuse poitrine, tandis qu'elle le chevauchait à un rythme qu'elle croyait avoir oublié, un rythme qui ressemblait à la langue maternelle d'Euan. Elle ondula sur les consonnes rauques, profondes, ancrées dans la terre, tandis que les accents les plus aigus lui arrachaient des cris qui se muèrent en éclats de rire. Une joie simple, limpide, se déversait en elle. Elle se pencha sur lui, l'embrassant à pleine bouche, encore et encore, collant son corps au sien dans une parfaite union, sentant Euan frissonner de plaisir contre elle, sa jouissance répondant en écho à la sienne, en un crescendo sans fin ; ils n'étaient plus qu'un corps. Dieux comme il l'aimait ! Et elle... Oui, elle l'aimait aussi, elle l'avait toujours aimé. C'était différent de l'amour qu'elle avait pour Kerrec, mais c'était tout aussi intense.

Son corps fut parcouru d'un spasme et son esprit se vida de toute pensée construite, laissant place à un univers de pures sensations.

\* \* \*

Lorsqu'il était bien, Euan ronronnait. Il n'en avait pas conscience, bien sûr, et il aurait protesté avec véhémence si elle le lui avait fait remarquer, mais c'était un son réconfortant qui évoquait à Valeria l'image d'un chat auprès d'une cheminée. Elle posa sa tête contre sa poitrine et se laissa bercer par le ronronnement profond. Son corps tout entier était plus détendu qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps et son esprit évitait précautionneusement d'aborder des questions trop sensibles. Il faudrait qu'elle s'y confronte tôt ou tard, elle en avait conscience, mais cela pouvait encore attendre un peu, elle méritait un peu de réconfort. Personne ne vint troubler le repos du haut roi. Le village bourdonnait pourtant d'une intense activité, mais la porte demeura close et les sujets du roi prirent garde de demeurer de l'autre côté. Valeria observait les motifs que dessinait le soleil en progressant le long du mur et ce n'est qu'aux alentours de midi que le ronronnement d'Euan cessa. Valeria leva la tête et rencontra son regard, soucieux malgré le sourire qui fleurit sur son visage.

— Mon cœur, murmura-t-il dans sa langue.

C'était plus qu'une flatterie d'amoureux, il énonçait une vérité. Valeria passa ses doigts sur ses lèvres et il les embrassa.

— Est-ce que tu sais où nous sommes ?

— A Dun Gralloch ?

— Dun Mor, corrigea-t-il.

Elle leva un sourcil étonné.

— C'était plus près, se justifia-t-il, même si Valeria n'avait pas posé la question à voix haute. C'est la chambre de la reine, poursuivit-il, elle te plaît ?

— J'aime bien le lit, et j'aime ce qu'il y a dedans.

Il lui sourit.

— Vraiment ?

— J'imagine que son occupante habituelle n'y voit pas d'inconvénient.

Voilà, elle abordait la première question un peu sensible, même si c'était de loin la moins

complexe. Étonnamment, elle ne ressentit aucune gêne à l'imaginer en compagnie de dizaines d'épouses. Après tout, c'était un roi barbare, et c'était le genre de chose qui devait être normale pour lui.

— Il n'y a pas d'occupante habituelle.

Elle fut prise de court par la surprise, même s'il y avait une explication simple à cet état de fait.

— Oui, j'imagine que c'est encore trop tôt, ton couronnement doit être très récent.

— Ça date du printemps. Les rois et les chefs de clans m'ont déjà tous offert leurs filles. Il m'est arrivé d'en accepter une de temps à autre. En général je leur offre un baiser, je les bénis et je les renvoie chez elles.

— Tu n'as donc pas hérité du harem de ton prédécesseur ?

— Ça, c'est l'orient fantasmé, à moins que ce ne soit les coutumes des gens de Parthai. Non, ici, lorsque le roi meurt, celles de ses femmes qui ne l'accompagnent pas dans la tombe sont libres de retourner dans leur clan. Elles peuvent aussi décider de rester, mais la plupart s'en vont.

— C'est une coutume plutôt bienveillante, je trouve.

— C'est du pragmatisme. Elles poursuivent leur vie, portent les enfants du roi — des fils, avec un peu de chance — et le nouveau roi peut, par mariage, conclure de nouvelles alliances avec d'autres clans.

— C'est futé. Je suis heureuse en tout cas qu'il n'y ait pas déjà une reine, la situation aurait été, disons, gênante.

— Plus gênante qu'avec Kerrec ?

Voilà qu'il abordait une autre question sensible, et qu'elle se surprenait à l'envisager plus sereinement qu'elle ne l'aurait cru. Aurelia lui semblait tellement loin, et même si le visage de Kerrec était toujours dans son cœur, elle ne parvenait pas à effacer l'image d'Euan Rohe nu avec elle dans le lit de la haute reine.

— Avec le temps, je commence à me faire à la situation.

Euan lui sourit avec franchise et sans sous-entendus, il semblait heureux tout simplement. Il se remit à ronronner très bas.

— Alors, tout va bien.

Valeria ne chercha pas à rompre le silence qui s'était installé, et lorsque enfin il parla de nouveau, sa voix l'éveilla du demi-sommeil où elle avait plongé malgré elle, dispersant les lambeaux d'un rêve dont elle ne parvint pas à se souvenir.

— Ce lit pourrait être le tien si tu le souhaitais, lui proposa-t-il.

— Oh non, c'est le plus confortable de tout le havre, un lit ordinaire me conviendra tout à fait, répondit-elle sans réfléchir.

Elle s'interrompit, comprenant soudain ce qu'il avait vraiment voulu dire.

— Je viens d'Aurelia, je suis une magicienne et une cavalière, rien de moins. Que crois-tu que ton peuple dirait ?

— Ma foi, sans doute diraient-ils que tu as fait venir la pluie et que tu les as tous sauvés ?

— Ce n'est pas suffisant pour leur faire oublier tout le reste.

— Oh que si. Nous sommes un peuple réaliste, souviens-toi.

— Ce serait m'utiliser que de me prendre pour épouse.

— Bien entendu, et tu nous utiliserais en retour, nous te chéririons, te servirions, nous deviendrions ton peuple.

— Mon peuple ?

Elle contempla les courbes de son corps, ses longs cheveux soyeux, s'attarda sur ses yeux de loup et sur les cicatrices, témoignages d'anciennes batailles, qui jalonnaient sa peau pâle. Elle-même était plutôt grande pour une Aurélienne, mais sa main ne semblait pas plus grande que celle d'une enfant à côté de celle du roi barbare. Certains citoyens de l'empire lui ressemblaient un peu, comme le Premier Cavalier Gunnar, par exemple, mais ce n'était pas leur stature qui les rendait si différents, c'était leur esprit. L'esprit d'Euan, la façon dont il appréhendait la magie, dont il révérait son dieu, les choses auxquelles il croyait, tout cela lui était parfaitement étranger.

Cet homme était prêt à détruire tout ce pour quoi le père et le grand-père de Valeria avaient combattu, il détruirait l'empire s'il en avait l'occasion, et réduirait chaque citoyen en esclavage. Il vouait un culte au Chaos, à la douleur et à la mort. Par trois fois, il avait attenté à la vie des souverains d'Aurelia et il le referait sans hésiter s'il en avait l'opportunité.

Et pourtant...

— Donne-moi un peu de temps pour réfléchir, lui glissa-t-elle en prenant ses doigts entre les siens.

Euan acquiesça. Il ne semblait pas surpris de sa réponse. Il la connaissait suffisamment pour se rendre compte à quel point une telle décision était difficile à prendre pour elle. Si elle se liait à lui, tout changerait pour elle, ce serait une nouvelle vie, dans un monde différent, et sans espoir de retour. Elle déposa un baiser sur la pulpe de ses doigts et se leva, cherchant ses vêtements des yeux.

Elle les trouva nettoyés et proprement pliés sur une commode. Elle rêvait d'un bon bain, mais nulle part elle ne vit de baquet. Il y avait bien un pot de chambre dont l'usage ne faisait aucun doute et dont elle fit usage, mais c'était tout.

Elle s'habilla, se brossa les cheveux avec ses doigts, jetant un regard à Euan qui avait replongé dans le sommeil ou qui faisait semblant d'être endormi. Elle prit une profonde inspiration et franchit la porte d'un pas résolu.

Elle ouvrait sur un petit couloir au bout duquel se trouvait un petit escalier en pierre. Le brouhaha de la salle du conseil s'amplifia à mesure qu'elle descendait les marches. Elle aurait pu croire que par une si belle journée, la plupart des habitants du havre seraient à l'extérieur, pourtant une trentaine de personnes bayait encore aux corneilles sous les arches de la longue salle de pierre.

Certains étaient encore endormis quand d'autres partageaient une bière et qu'un petit groupe était rassemblé dans un angle de la salle, autour d'un chanteur qui s'accompagnait à la harpe d'une voix puissante et musicale. C'était Maître Pretorius. Il était vêtu de cuir brun et se sentait manifestement très à son aise. Sa maîtrise de la langue des barbares était à l'évidence bien supérieure à celle de Valeria, dont il fit d'ailleurs mine de ne pas remarquer la présence avant la fin de sa chanson. Avec un sourire, il confia l'instrument à l'homme qui était assis à côté de lui, l'encourageant à prendre la suite d'un signe de tête, tandis que son auditoire lui réclamait un autre morceau. Il se leva et les salua avant de s'éloigner.

— Est-ce que le camp tout entier est arrivé ici dans la nuit ? lui demanda Valeria lorsqu'il l'eut rejointe.

— Seulement quelques-uns, lui répondit-il d'un ton amical. Un messenger surexcité est venu me chercher en urgence. Manifestement, il vous croyait morte, ou pire.

— Ils ne connaissent pas bien les mages par ici.

— C'est également la remarque que je me suis faite, mais il s'est montré particulièrement

insistant, voire menaçant, et j'ai pour ma part une sainte horreur de la violence, je me suis donc laissé persuader de l'accompagner.

— Je suis certaine que cela arrangeait vos affaires d'une façon ou d'une autre.

Il haussa légèrement les épaules, sans cesser de sourire et se dirigea vers la sortie, Valeria sur ses talons.

Le havre était bondé, mais le chemin de ronde était désert, à l'exception des hommes de faction, un à chaque angle, qui ne portèrent que peu d'attention à deux impériaux occupés à déblatérer dans leur incompréhensible langage. A mi-chemin du mur oriental se trouvait un antique banc de pierre, si vieux que ses arêtes avaient été érodées par le temps. Pretorius y prit place et Valeria s'accouda simplement contre le parapet.

— Maintenant dites-moi la vérité. Qu'est-ce que je suis censée faire ici, précisément ?

— Et vous, qu'avez-vous envie de faire ?

— Je n'ai aucune intention de jouer à ce petit jeu. Vous saviez pertinemment où cette chevauchée allait me mener, vous en aviez eu la prescience. Vous savez comme moi quelles en ont été les conséquences, alors qu'attendez-vous de moi à présent ?

— Mais simplement que vous suiviez ce que vous dicte votre cœur.

Valeria serra les poings et prit une profonde inspiration, faisant de son mieux pour garder son calme. C'était tellement tentant de lui gommer ce sourire stupide à grands coups de poing ! Mais ça ne l'aurait menée nulle part, évidemment.

— On arrête ces petits jeux, je pensais avoir été claire. J'ai servi d'appât, c'est évident, mais dans quel but ? C'est quoi le piège ?

— L'amour.

La réponse fut si franche et si concise que Valeria fut prise au dépourvu. Elle resta un long moment interdite avant de pouvoir articuler le moindre mot.

— Mais que...

— L'amour est un dieu bien plus puissant que tous les étalons réunis. Il peut détruire des nations comme il peut les sauver de la ruine. Si une cavalière devenait haute reine des tribus, imaginez l'ascendant dont elle disposerait sur ses sujets !

Valeria savait déjà tout cela, elle en voulait davantage.

— Et si j'échoue ? Ici, ils ont plutôt tendance à garder leurs femmes sous clé dans les havres. Entre ça et une cage, la différence est bien mince. J'imagine mal Euan acceptant de me voir l'accompagner à la chasse ou au combat, surtout au combat.

— Et moi je pense qu'il est prêt à vous accorder à peu près tout ce que vous lui demanderez. Il est entièrement sous votre charme, vous n'aviez pas remarqué, peut-être ?

Valeria se sentit rougir.

— Ce n'est pas un homme ordinaire et il n'est pas stupide. Il est parvenu à devenir haut roi alors qu'il est encore très jeune, c'est sans précédent. Même si l'on considère les pertes qu'ils ont subies durant la guerre, il lui a fallu batailler comme un lion et conquérir les cœurs pour atteindre le trône. Il a sans doute le béguin pour moi, mais rien ne remplacera jamais son peuple.

— C'est très probable, en effet. Il n'en reste pas moins qu'une amante possède des atouts dont un ambassadeur est dépourvu. Combien de fois êtes-vous parvenue à convaincre un étalon réticent, et nous parlons bien là d'un dieu, à accéder à vos désirs ? Il s'agit simplement de mettre en œuvre le même talent, dans un but identique.

— Il n'est pas dupe, il connaît parfaitement mes capacités et il compte s'en servir à ses propres fins.

— Alors c'est parfait, chacun utilise l'autre en toute connaissance de cause, cela servira vos intérêts mutuels en même temps que ceux d'Aurelia.

— Est-ce que j'y gagne vraiment quelque chose ? Comment puis-je m'épanouir comme cavalière si je suis coincée ici ?

— Vous avez trois étalons parfaitement disposés à jouer les professeurs, il me semble. Et puis je serai là.

Valeria devait admettre qu'il faisait un professeur tout à fait qualifié, même si les étalons lui apportaient infiniment plus.

— Nikos était au courant, n'est-ce pas ?

Pretorius acquiesça faiblement.

— Il n'a dû être que trop heureux de se débarrasser de moi, j'ai toujours été un caillou dans sa chaussure, reprit-elle.

— Ça lui a brisé le cœur. Il a lutté bec et ongles contre ce projet, mais il a fini par se rendre à l'évidence, par accepter le fait que c'était là votre destin et que vous seule pouviez accomplir cette tâche. Ce n'est pas la Montagne qui vous a appelée, c'est l'empire tout entier, et aujourd'hui l'empire a besoin de vous.

Les yeux de Pretorius étaient fiévreux. Il était comme habité, percevant des choses qui échappaient manifestement à Valeria.

— Est-ce que ça vous coûte vraiment tant que ça d'accepter cette union ? Vous êtes faits l'un pour l'autre, c'est une évidence et les enfants que vous aurez ensemble seront magnifiques, à n'en pas douter.

Valeria en eut le souffle coupé. Effectivement, elle ne s'était jamais projetée aussi loin. C'était pourtant l'évidence même, c'était en faisant ce qu'elle avait fait toute la matinée que naissaient les enfants. Elle avait déjà une fille là-bas à Imbria qui en était la preuve vivante.

Oui, sa fille. Qu'advierait-il d'elle si Valeria choisissait cette vie ? Reverrait-elle jamais Grania ? Le supporterait-elle seulement ?

Grania n'en souffrirait certainement pas, elle. Elle avait sa nourrice et sa grand-mère pour s'occuper d'elle, et puis son père ne l'oublierait pas. Non, elle n'avait pas besoin de sa mère.

Valeria prit grand soin de dissimuler à Pretorius chaque pensée concernant Grania. Elle ignorait pourquoi elle se montrait si prudente à ce sujet. Après tout, si Euan la prenait pour épouse, il était peu probable qu'il cherche à éliminer l'enfant d'une première union, pourtant son instinct lui dictait la plus grande prudence. Euan n'était pas le seul, et certainement pas le pire, à menacer l'existence de Grania.

— Il est encore un peu tôt pour parler de faire un enfant. J'ai déjà assez de mal à m'imaginer reine. J'ignore si j'en suis capable.

— Vous en êtes capable, vous plus que quiconque. N'en doutez pas madame, personne ne convient mieux que vous.

Une dernière question lui brûlait les lèvres.

— Et vous, qu'est-ce que vous retirez de tout ça ?

— Moi ? Je dormirai mieux. Une fois la prophétie accomplie, les rêves cesseront de me hanter, soupira-t-il en ouvrant les mains.



Sans doute était-ce vrai, mais ce n'était qu'une demi-vérité, ses motivations réelles demeuraient obscures. Pour l'heure, Valeria n'avait pas la tête à démêler l'écheveau des desseins du mage, aussi le laissa-t-elle penser qu'il était parvenu à la convaincre. Et peut-être était-ce vrai après tout ? Il fallait qu'elle prenne le temps de réfléchir à tout ça. Si elle avait pu prendre le large quelque temps elle l'aurait fait volontiers, mais cela lui était interdit pour le moment. Elle décida donc de rester un peu sur le mur d'enceinte après le départ de Pretorius. Son estomac la rappela à l'ordre, conséquence des efforts qu'elle avait fournis dans la matinée alors qu'elle était à peine remise, mais elle ignora les grondements sourds de son ventre. Elle avait surtout besoin d'être seule, plus encore que d'un gigantesque petit déjeuner de soldat. Elle avait besoin de mettre ses pensées au clair, sans être influencée par les souhaits des uns et des autres, et par la simple présence d'Euan Rohe.

— Ça suffit ! s'exclama Kerrec, je pars à sa recherche.

— Certainement pas, rétorqua Briana qui n'était que de passage entre deux conseils, et dont l'humeur n'était pas meilleure que celle de son frère. Elle a avec elle trois dieux blancs et un archimage, c'est plus que suffisant pour assurer sa protection, elle n'a pas besoin de toi, alors que nous si !

C'était presque mot pour mot ce que Maître Nikos lui avait répondu, peu de temps auparavant. Kerrec bouillonnait intérieurement, mais avant qu'il n'ait pu ajouter quoi que ce soit, Briana poursuivit.

— Si malgré tout cela tu n'es pas rassuré, rappelle-toi que c'est à cause de toi qu'elle est partie, et si tu te lances à sa poursuite, tu ne feras qu'empirer les choses.

— Ça tu n'en sais rien, répliqua-t-il d'un ton peu amène.

— Bien sûr que je le sais, je vous connais bien tous les deux. Et de toi à moi, si tu avais vraiment voulu partir, tu n'aurais pas pris la peine de demander la permission.

— Jamais je n'aurais...

— Tu l'as déjà fait avant, rappelle-toi.

— C'est précisément pour ça que je ne l'aurais jamais refait, répondit-il les poings serrés à s'en blanchir les jointures.

— Rappelle-la, toi, continua-t-il, elle est en danger là-bas et c'est pire chaque jour qui passe. Ramène-la avant qu'elle ne perde tout ce à quoi elle tient.

— Tout ? Tu n'as pas simplement peur, toi, de la perdre ?

Briana soutint son regard.

— Nous sommes aveugles, Kerrec, et ce depuis qu'elle a franchi le fleuve, mais les motifs se sont mis en mouvement et l'avenir n'est plus aussi sombre, il reste de l'espoir.

— Ce n'est pas ce que moi je vois. Je ne vois que des espérances illusoires et des chimères qui nous dissimulent des ténèbres plus profondes encore.

— Non, tu mélanges tout. Tu es simplement obsédé par Valeria, mais si tu te lances à sa poursuite ou si nous la ramenons de force, elle ne te le pardonnera jamais. Laisse-la au moins mener sa mission à son terme, avant de te lancer à sa poursuite comme un vulgaire amant éconduit.

— Je n'ai rien d'un...

Kerrec parvint cette fois à se maîtriser sans que Briana n'ait besoin d'intervenir. Cela lui faisait mal de l'admettre, mais il y avait une part de vérité dans ce qu'elle disait. Il rêvait d'elle chaque nuit

et son image l'obsédait toute la journée durant. Il voyait les motifs se modifier, se resserrer autour d'elle jusqu'à l'étouffer. Cela faisait un mois et demi qu'elle était partie et trois semaines déjà qu'il avait accueilli Théodosia dans sa vie. Ils dînaient ensemble chaque soir, d'abord cela avait été par souci des convenances, puis parce qu'il avait trouvé sa compagnie agréable. Cependant, une fois le dîner terminé, il retournait inmanquablement à la solitude ascétique de sa cellule de l'Ecole. Théodosia ne semblait pas lui en tenir rigueur, occupant ses journées à siéger au conseil de l'impératrice, défendant de son mieux les intérêts d'Elladis, ou s'affairant dans son palais à divertir ses invités et la petite foule de ses courtisans.

Lorsque venait l'heure du dîner elle montrait souvent de l'intérêt pour les progrès que faisait Kerrec dans son projet d'établir une école au sein d'Aurelia, projet qui malgré les événements récents, commençait à prendre forme. Peu à peu, ils commençaient à devenir amis, alors qu'en dehors du devoir conjugal, ils n'étaient même pas amants.

Toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Kerrec en un instant, avant que la voix de Briana ne le tire de sa rêverie.

— Pour une fois dans ta vie, essaie de faire preuve d'un peu de sagesse mon frère, et laisse-la en paix. Vous avez tous deux fait votre choix, dis-toi que si elle tient à revenir vers toi elle finira par le faire.

Kerrec n'arrivait pourtant pas à se défaire de son mauvais pressentiment. Peut-être n'était-il pas guéri, finalement ? Peut-être les anciennes blessures et les tortures qu'il avait subies demeuraient-elles plus vivaces qu'il ne l'avait pensé.

Il laissa sa sœur à ses obligations, constatant avec plaisir qu'elle marchait avec beaucoup plus de facilité désormais. Ce drame l'avait changée à jamais, mais il savait qu'elle arriverait à le surmonter. Lui aussi devait surmonter tout ça, en tout cas il devait faire de son mieux. Il avait lui aussi des devoirs pour lesquels il n'avait déjà pris que trop de retard ; il devait se faire violence et se retrousser les manches.

\* \* \*

Il y avait là une douzaine de jeunes hommes, prêts à apprendre, et chaque jour un ou deux autres se présentaient à l'Ecole. Ils avaient entendu dire, souvent par un ami, que les cavaliers enseignaient désormais leur art, et même si tous n'étaient pas nobles, ils appartenaient à de grandes maisons. Deux d'entre eux étaient des fils de commerçants aisés dont leur père en avait manifestement assez de les avoir dans les pattes. Tout ça était très éloigné de la grandeur de l'Appel, mais après tout, il n'était pas nécessaire de devenir mage pour être un bon cavalier.

\* \* \*

— Bien sûr je pourrais m'offrir un professeur d'équitation particulier, avait dit l'un d'entre eux à Kerrec, mais ça ne remplacera jamais un Maître de la Montagne.

L'écurie était pleine. Cette fois, Briana avait fait venir des poulains plutôt que des juments, de belles bêtes, plutôt bien entraînées et parfaite pour enseigner à ces jeunes gens l'art de la monte.

Gunnar et Quintus se chargèrent d'encadrer les élèves, lorsque vint le moment de seller et d'harnacher les chevaux, tâches qui, malgré leurs réticences, faisaient partie intégrante de la

formation de ces jeunes seigneurs. Les cavaliers vétérans échangèrent quelques regards de connivence avant de se séparer.

Dehors, dans le cirque d'entraînement, Cato était occupé avec un jeune cavalier que Kerrec n'avait encore jamais vu, monté sur un hongre. Sa posture était d'une raideur extrême, mais il arborait un dédain tout aristocratique qui disait combien il était persuadé de monter à la perfection. Malgré son humeur sombre, la morgue du jeune gaillard lui arracha un sourire. Un cavalier n'était pas censé s'abaisser à ce genre de mesquinerie, mais ces jeunes nobliaux étaient tellement prévisibles... Certains d'entre eux n'apprendraient jamais rien, tandis que d'autres étaient tout disposés à recevoir son enseignement. Une infime minorité finirait sans doute même par devenir d'excellents cavaliers, mais pour celui-là en particulier, le chemin serait terriblement long.

Kerrec se tourna vers son élève du moment. Il était pâle et tout tremblant, tenant les rênes d'un cheval bai des plus placides.

— Allez en selle, commença-t-il avec toute la gentillesse dont il était capable, nous allons commencer par une série d'exercices simples. Le jeune garçon acquiesça gravement, arrachant un soupir intérieur à Kerrec. Il ne faisait pourtant rien pour paraître aussi terrifiant, mais il n'y avait rien à faire, il effrayait toujours les élèves. Il fit donc un effort conscient pour adoucir son expression, pour rendre sa voix plus caressante. Il se débarrassa de ses tensions, de façon à donner le meilleur de lui-même dans l'enseignement de son art. Ça allait prendre du temps avec celui-là, mais rien ne le pressait.

Le garçon suivant, à l'inverse, fit son fier-à-bras, et son charisme naturel lui fut cette fois bien utile. L'élève suivant fut Maurus.

Ce dernier arriva en retard, fit discrètement le tour du cirque et alla se chercher lui-même une monture. Gunnar, qui d'ordinaire tançait toujours les retardataires, était lui-même occupé avec un élève à ce moment-là. Sans doute Kerrec lui-même n'aurait-il pas remarqué le retard de Maurus, s'il ne l'avait par hasard aperçu au moment où le jeune homme se glissait comme un spectre dans les écuries. Le terme était véritablement adapté car Maurus était livide et avait d'énormes poches sous les yeux. Kerrec ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines. C'était compréhensible, son frère avait été condamné à l'exil, sans doute voué à une fin atroce et Maurus en était lui-même de surcroît en partie responsable.

Pourtant il était là, prêt à recevoir sa leçon. Kerrec lui adressa un signe de tête, attendit qu'il monte en selle et reprit le cours là où tous deux l'avaient laissé, comme si de rien n'était. La leçon se passa plutôt bien, et lorsque vint l'heure de mettre pied à terre, Maurus se trouva être le dernier cavalier encore en piste, les autres étant partis depuis longtemps. Kerrec se doutait qu'il était resté à dessein. A la fin de la leçon, au moment où d'ordinaire l'élève venait le saluer et le remercier, Kerrec posa la main sur le genou de Maurus.

— Parle-moi, je t'écoute.

Maurus ne trouva rien à répondre.

— J... Mais qu... Comment avez-vous ? bredouilla-t-il.

Il le cachait mieux, mais il craignait manifestement Kerrec autant que le pauvre Harinus. Le Premier Cavalier le secoua gentiment.

— Du calme, mon garçon, je ne mords pas.

— Bien sûr que si..., laissa-t-il échapper malgré lui.

Kerrec éclata de rire. Cela faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé et si la sensation était

moins libératrice que dans son souvenir, son amusement était sincère.

— La vérité, c'est que je suis aussi humain que toi, je suis simplement plus doué pour faire croire le contraire. A présent descends de là et allons nous occuper de ta monture, tu me raconteras ce qui t'a poussé à finalement affronter le terrible Premier Cavalier, après avoir fait de ton mieux pour l'éviter pendant des jours.

— Vingt, grogna Maurus d'une voix étranglée, vingt jours.

Il se mit debout sur les étriers et mit pied à terre avec une aisance involontaire qu'avec le temps Kerrec pourrait transformer en véritable maîtrise.

Une fois au sol, Kerrec remarqua qu'il se tenait debout avec peine.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, monsieur, ce n'est pas... Ça n'a rien à voir avec elle, même s'il est vrai que c'est à cause de vous qu'elle est partie.

Kerrec se raidit imperceptiblement.

— Valeria ? Qu'est-ce que tu sais à son sujet !

Maurus pâlit, mais ne se démonta pas.

— Pas grand-chose. Je sais juste qu'elle est partie vers l'est avec mon frère, monsieur, parce que vous avez fait... ce que vous avez fait, et je sais qu'elle refusait de rester pour assister à ça. Je la comprends, nous la comprenons tous, mais elle nous manque terriblement.

— A moi aussi.

Il n'avait pas voulu dire ça, mais les mots étaient sortis malgré lui.

— J'en suis désolé, répondit Maurus dans un élan de sympathie, nous sommes conscients de ce que vous avez fait pour l'empire, et nous serons tous amenés un jour ou l'autre à faire de même, que ce soit par un mariage, en partant au combat, ou en accompagnant une ambassade à l'autre bout du monde. C'est pour cette raison que je suis venu vous voir, monsieur. Mon frère n'a eu que ce qu'il méritait. Ma mère l'a mal vécu évidemment, pour autant elle admet que ce n'est que justice après ce qu'il a fait.

Kerrec se mit à faire les cent pas, suivi par le hongre et le jeune homme. Son silence, ainsi qu'il s'y était attendu, incita le garçon à poursuivre, malgré ses évidentes réticences.

— Je ne vous ai pas fui, monsieur, je vous assure, j'étais en chasse. Cela m'a pris un temps fou, car depuis le départ de mon frère, nous sommes constamment sous surveillance. La famille n'a pas envie de voir l'un de nous suivre le même chemin.

Kerrec se contenta d'acquiescer aux explications d'un Maurus toujours aussi effrayé, qui marchait d'un pas irrégulier, comme un étalon énervé.

— Mes seuls moments de liberté sans mes deux cerbères, c'est lorsque je viens ici. J'ai réussi à leur faire admettre qu'ils devraient rester dehors, ce qui m'a permis de me faufiler par-derrière à leur insu.

— Très malin.

Maurus manqua percuter le cheval qu'il menait par la bride, ce que l'intéressé prit avec bonne humeur.

— Je n'ai pas fait ça pour me divertir, monsieur ! se défendit-il. Mon but était de retrouver le prêtre qui s'est attaqué à l'impératrice, et hier, je crois bien l'avoir localisé.

Kerrec s'arrêta net.

— Tu en es sûr ?

— Je ne pourrais pas l'affirmer avec certitude, j'étais déjà en retard pour rejoindre mes

chaperons et ils s'apprêtaient à forcer l'entrée pour me ramener. J'avais l'intention d'y retourner aujourd'hui, mais je me suis dit qu'il serait plus prudent d'y aller avec des renforts. Je ne m'attends pas à ce que vous m'aidiez vous-même, monsieur, mais si l'un des cavaliers acceptait de m'accompagner, peut-être pourriez-vous faire en sorte de faire diversion auprès de mes deux spadassins ?

— Y a-t-il une raison particulière pour que tu refuses qu'ils nous accompagnent ?

— Non, monsieur, pas vraiment, c'est juste que... Vous avez bien dit *nous*, monsieur ?

— Il est presque midi, est-ce que tu veux te reposer ou te restaurer un peu avant d'y aller ?

Réfléchis bien avant de répondre, si nous nous lançons dans une longue traque ou si par malchance nous nous retrouvons en situation de combattre, tu regretterais de ne pas t'être reposé un moment.

— Je mangerai bien un morceau, admit-il.

— Alors suis-moi. D'abord, on s'occupe des chevaux, ensuite tu pourras te restaurer.

Maurus lui emboîta le pas. Kerrec s'assura que le cheval soit correctement étrillé, pansé et nourri avant de demander au cuisinier de préparer un peu de pain, de fromage et quelques fruits à l'attention du jeune homme, accompagnés d'un thé frais à la menthe et au citron.

L'appétit lui vint en mangeant et Kerrec lui-même eut un petit creux. Il se rappela alors qu'il n'avait pas pris de petit déjeuner, trop obnubilé par Valeria pour penser à avaler quoi que ce soit. L'obsession demeurait, mais même si cette traque avec Maurus se révélait une perte de temps, au moins aurait-il l'impression en se lançant à la poursuite du prêtre, d'œuvrer à son niveau, pour que l'avenir sombre qu'il pressentait ne se réalise jamais.

Il se rappela que ceux-là mêmes qui prétendaient que Valeria était en sécurité soutenaient également avec aplomb que le prêtre était nécessairement reparti de l'autre côté de la frontière. Kerrec ne partageait aucun de ces points de vue. Quelle qu'elle fût, la puissance qui s'était attaquée à Briana était encore en ville, les motifs en témoignaient. D'autres motifs s'y superposaient en un inextricable réseau de fausses pistes et de faux-semblants, mais Kerrec parvenait néanmoins à en distinguer la trace.

Lorsque Maurus fut repu, il guida Kerrec hors de l'Ecole par une porte que le cavalier n'avait même jamais remarqué. Les gardes se trouvaient de l'autre côté du mur, l'attendant avec une patience qui forçait le respect. Kerrec faillit d'ailleurs le lui faire remarquer, mais se ravisa ; ce n'était pas le moment de distraire son attention.

La marche n'avait jamais été le mode de locomotion favori des cavaliers, pourtant elle permettait d'approcher au plus près la réalité du quotidien des citoyens d'Aurelia et d'emprunter des venelles trop étroites pour un cavalier et son cheval.

Maurus montrait une aisance évidente pour se repérer dans les tours et détours des quartiers les plus interlopes de la capitale, avançant sans hésiter, comme un chien à la poursuite de sa proie. Kerrec faisait de son mieux pour ne pas se laisser distancer, tous les sens en alerte, prêt à réagir à toute éventualité, mais malgré cela, chaque fois que Maurus s'arrêtait, Kerrec était pris au dépourvu.

Rien dans les motifs n'indiquait qu'ils se rapprochaient de leur cible, et pour autant que Kerrec pouvait en juger, le mur qui leur faisait face était semblable à tous les autres dans ce labyrinthe de venelles étroites et fétides. La ruelle cependant était déserte, ce qui était assez inhabituel. Il n'y avait aucun mouvement, pas même le piétinement rapide d'un rat. Alors que les rues adjacentes résonnaient de la clameur de la ville, du fracas des chariots et du pas qui rapide, qui nonchalant des passants affairés. Dans l'étroit passage, le seul mouvement perceptible était celui d'un grand morceau d'étoffe

déchiré suspendu à un crochet, et qui voletait mollement... alors que Kerrec ne percevait pas le moindre souffle de vent. Le cavalier se tint sur ses gardes, Maurus accroché à sa manche. Sur le visage du jeune homme se lisaient à la fois la peur et une détermination absolue.

— C'est ici ? chuchota Kerrec, d'une voix à peine perceptible.

Maurus acquiesça.

Kerrec hésita sur la conduite à tenir. La chose la plus raisonnable à faire était sans aucun doute de faire mander le plus proche détachement de la milice. Cela aurait été pure folie de pénétrer seuls dans cet endroit, sans armes, sans préparation et sans la moindre idée de ce qu'ils risquaient de trouver à l'intérieur. Mais il était maître mage, il avait à sa disposition des armes dont peu de gens en dehors de l'école soupçonnaient même l'existence, et la force vive de l'empire coulait dans ses veines.

Il évita de respirer trop amplement les remugles d'urine, de fèces et de poubelles qui emplissaient la venelle, se concentra sur la tâche à accomplir, rassembla son courage et fit signe à Maurus qu'il était prêt.

Le garçon tremblait de tous ses os en ouvrant la porte dissimulée derrière le morceau d'étoffe suspendu au crochet. Un air frais lui passa sur le visage. Kerrec s'était attendu à un endroit obscur, mais il aperçut de la lumière à l'autre extrémité du passage.

Vu du dehors, le mur extérieur était en brique, mais à l'intérieur, la paroi était en pierre de taille, une pierre extrêmement ancienne. Le sol sous leurs pieds était si arasé qu'il devait avoir fait partie, jadis, de la rue elle-même. Il y avait quelque chose dans l'atmosphère de cet endroit, qui rappelait à Kerrec le tombeau des empereurs, sous le trône impérial. Cela lui rappelait également le petit temple désormais détruit où Briana s'était fait attaquer. Tous ces éléments concordait parfaitement avec les motifs et les visions qui le tourmentaient depuis plusieurs jours, et il se surprit à considérer Maurus d'un œil neuf, avec respect. Il y avait dans cet endroit une magie puissante à l'œuvre et ce garçon l'avait découvert seul, sans la moindre assistance.

A l'extrémité du passage, un cercle de lumière du jour frappait le dallage et laissait deviner la présence d'un puits au-dessus de leurs têtes. Il s'agissait en réalité d'une étrange tour sans toit, dont l'usage demeurait mystérieux.

Pourtant Kerrec sentait qu'il y avait là quelque chose...

Il dressa ses barrières magiques les plus puissantes, tandis que Maurus avançait rapidement dans le cercle de lumière, en faisant signe à Kerrec de le suivre. Une nouvelle porte dérobée s'ouvrait de l'autre côté du cercle, que Kerrec dut à son tour traverser pour rejoindre Maurus. Franchir cet espace dégagé fut une expérience étrange et pour tout dire désagréable, comme si les pavés sous ses pieds étaient faits de glace et qu'en dessous s'ouvrait un abîme de ténèbres peuplé de créatures avides de chair.

Kerrec fut presque soulagé d'atteindre enfin la seconde porte, même s'il appréhendait terriblement ce qu'il allait peut-être trouver de l'autre côté. Ils débouchèrent sur une cour intérieure, preuve que l'espace circulaire était bel et bien une tour. La cour était carrée et entourée d'un cloître en partie effondré. Il y avait eu un jardin ici, jadis, mais il n'en restait guère de traces. L'endroit était stérile et malsain et la poussière omniprésente, comme si le chaud soleil d'été peinait à y pénétrer. Maurus guida Kerrec sous la voûte du cloître, puis au-delà d'une porte brisée. Ils progressèrent le long d'un couloir bordé de petites fenêtres et de minuscules pièces, toutes semblables. L'endroit avait peut-être été une auberge ou un caravansérail dans le passé, avant l'avènement des empereurs d'Aurelia. La cellule vers laquelle Maurus se dirigeait se trouvait à l'extrémité du couloir, là où les petites chambres laissaient la place à des suites plus spacieuses. Les clients de noble lignage



devaient y résider et leurs serviteurs logeaient à proximité, tandis que les chevaux étaient soignés dans les écuries en dessous. Kerrec n'avait pas besoin de voir les écuries pour savoir où elles se trouvaient. L'étage inférieur aurait tout aussi bien pu avoir n'importe quel usage, mais il était un mage équin et tout ce qui touchait aux chevaux n'avait aucun secret pour lui.

Brusquement Maurus s'arrêta. Il tremblait comme une feuille et semblait comme paralysé par l'effroi. Kerrec affûta un peu plus ses sens mais n'entendit ni ne vit rien d'alarmant, pas même le trottement d'un rat. Il n'y avait pas âme qui vive dans cette demeure, même la vermine l'évitait et ce détail était à lui seul plutôt inquiétant. Kerrec dépassa Maurus qui ne fit rien pour l'en empêcher, et posa sa main sur la poignée de la porte qui s'ouvrit sans peine. Le cavalier écouta de tout son être, à l'affût du moindre son, mais à l'intérieur, rien ne réagit à leur intrusion.

Quelqu'un avait bel et bien habité ici. Il y avait une marmite dans un coin de la salle de séjour, près d'une table de bois sous laquelle était à demi glissé un tabouret. Le sol poussiéreux était couvert d'empreintes de pieds et les fenêtres étaient ouvertes, mais son occupant avait manifestement quitté les lieux.

— Il est parti, lâcha Maurus d'une voix où le soulagement le disputait à la déception. Il devait savoir que je l'avais trouvé, hier encore ses affaires étaient là : des vêtements, du pain et une couverture sur le lit ; il n'en reste rien.

— Comment sais-tu que c'est bien lui que tu recherchais ?

— Parce que je l'ai vu sortir de cette maison alors que je suivais sa piste. Une rumeur m'avait mené jusque-là et j'ai profité de son absence pour pénétrer à l'intérieur à son insu. Après quoi, je suis ressorti et j'ai attendu son retour.

— Tu as eu de la chance, ça aurait aussi bien pu être un piège.

— C'en était peut-être un...

Kerrec ne put s'empêcher de frissonner, même s'il n'y avait aucune menace immédiate visible. Le prêtre était parti et il ne reviendrait pas.

Quelque chose attira cependant son attention, une sensation qui émanait de l'étage inférieur et qui semblait gagner en intensité, à la manière de ces balises magiques que les enchanteurs mettaient en place afin de se laisser des messages entre initiés. Kerrec se retint de se mettre immédiatement à sa recherche, inspectant de nouveau magiquement les environs, en vain. Si on leur avait tendu un piège, il était extrêmement habile et très bien caché.

Au bout de l'enfilade de pièces se trouvait une porte qui menait aux écuries en dessous et d'où montait une odeur nauséabonde de très vieille charogne. Les marches n'étaient pas recouvertes de poussière, et même si là non plus il ne discerna aucun péril, il n'en progressa pas moins à pas comptés. Un peu plus bas, il tomba sur une série d'enchantelements de faible intensité qui crépitérent légèrement à son passage, faisant sursauter Maurus qui poussa un juron.

Un silence pesant s'abattit sur l'écurie. Les stalles étaient toutes vides et la vaste porte d'entrée pendait lamentablement à ses charnières. Des volutes de poussière voletaient mollement dans les rayons de lumière qui filtraient par les interstices de la maçonnerie. Un son à peine perceptible résonna un peu plus loin. Instinctivement, Kerrec adopta une position martiale, réaction un brin inutile, puisqu'il n'était pas armé, dans le même temps, il eut cependant la présence d'esprit de passer en revue la résille magique qui parcourait l'endroit. Aucune menace imminente de ce côté-là. Ils contournèrent la dernière stalle, plus vaste que les autres et sans doute destinée aux mises bas ou à abriter des animaux plus volumineux que des chevaux. Avant même de l'atteindre, Kerrec sentit son

estomac se serrer à l'idée de ce qu'il allait sans doute découvrir à l'intérieur.

— Reste en arrière, mon garçon, lança-t-il à Maurus, il vaut mieux que tu ne voies pas ça.

— Pourquoi ? lui demanda le jeune homme avec candeur.

Maurus n'avait pas connu, lui, les souffrances qu'avait endurées le cavalier, pas plus qu'il ne savait de quoi les prêtres de l'Unique étaient capables. Kerrec, lui, le savait. Il saisit le vantail, ouvrit la porte et fut frappé par une odeur d'une insoutenable pestilence. Un feu magique brillait à l'intérieur, flottant au-dessous du message qui avait été laissé là à son intention.

Il y avait là trois hommes. L'un avait été entièrement écorché à l'exception du visage et on l'avait crucifié sur une croix de bois comme un trophée. Le second avait été éviscéré puis vêtu de ses propres entrailles en un linceul ignoble, tandis que le troisième avait été découpé en morceaux déposés au sol de façon précise, chaque doigt tranché formant comme les rayons d'une roue et les jambes formant un cercle brisé. Kerrec sut que Maurus lui avait désobéi en l'entendant vomir dans son dos, mais il n'eut pas le cœur à le lui reprocher, les cauchemars qui peupleraient désormais ses nuits seraient une punition suffisante. Kerrec avait un goût de bile dans la bouche et son sang-froid habituel ne lui était pas d'un grand secours, tout juste lui évita-t-il de prendre ses jambes à son cou comme Maurus le fit l'instant d'après, titubant vers la sortie entre deux vomissements. Rien ne pouvait atténuer l'horreur de la scène.

La victime éviscérée bougeait encore, les autres grâce aux dieux étaient morts. En se rapprochant, Kerrec constata avec horreur que le pauvre homme était même conscient.

Ses yeux étaient deux portes ouvertes sur un abîme de douleur et de folie.

— Vous êtes en retard, lui fit remarquer le supplicié, cela fait des heures que je vous attends.

— Je vous prie de m'en excuser, nous avons été retardés, parvint à articuler Kerrec, avec toute la politesse d'un homme de haut rang s'adressant à l'un de ses pairs.

— Ah, je vois. C'est très aimable à vous d'avoir fait le déplacement. Mon seigneur vous prie d'accepter ce présent avec ses compliments et vous prie d'excuser son absence. Vous comprendrez, il n'en doute pas, que pour sa propre sécurité, il était préférable qu'il prenne quelque distance.

Kerrec s'était attendu à quelque chose de cet acabit. Il parvint à ravalier sa colère et s'agenouilla auprès du malheureux.

Les blessures avaient été cautérisées de façon experte, causant sans aucun doute une souffrance exquise. Avec un peu de chance, le pauvre homme avait déjà sombré dans la folie à ce moment-là, après avoir assisté à la longue agonie de ses camarades.

Le pauvre homme leva des yeux amusés vers Kerrec.

— Une haine aussi violente que celle de mon maître envers vous est une chose rare. Il vous souhaite les plus grands tourments du monde et vous assure qu'il mettra tout en œuvre pour vous causer tout le tort possible.

— Gothard ! grogna Kerrec comme s'il lâchait le plus infâme des jurons.

— Oh, non, le contredit son interlocuteur, mon seigneur n'est pas de vos parents et il se doutait bien que vous ne vous souviendriez pas de lui. Lui, en revanche se souvient fort bien de vous et il ne vous oubliera jamais, pas même par-delà la tombe.

Kerrec fut pris au dépourvu. La Montagne autant que l'empire avaient de nombreux ennemis, et son frère était — avait été — l'un de ses plus redoutables adversaires, mais il ne se souvenait pas s'être attiré les foudres des prêtres de l'Unique.

— Mon maître n'a pas toujours été prêtre, poursuivit-il, plongeant davantage Kerrec dans le

doute.

— Quel est son nom ? Dites-le moi.

Le supplicié lui adressa un sourire d'une douceur poignante. Il avait les yeux brillants, preuve que le sortilège qui l'avait maintenu en vie jusque-là était en train de se dissiper, emportant avec lui le peu de santé mentale qui lui restait.

Kerrec ne le força pas à reprendre conscience, non par incompetence, mais par miséricorde. Une fois le processus entamé, sa fin fut rapide. Kerrec lui ferma les yeux, recommanda son âme aux dieux et resta assis là, partagé entre la fureur et l'abattement. Il fut tiré de sa torpeur par un bruit de bottes à l'entrée ; Maurus était de retour, Maurus le brave, Maurus l'inconscient.

— Pars, lui ordonna Kerrec, va avertir la milice.

— Mais..., commença le jeune homme

— Va ! répéta Kerrec d'in ton qui ne souffrait pas de réplique.

Le jeune homme s'éloigna rapidement. Comme il aurait aimé en faire autant ! Mais son devoir le forçait à demeurer là.

Les âmes des trois hommes avaient quitté leurs enveloppes charnelles et Kerrec suivit leur cheminement en esprit, s'assurant que le Chaos ne les avait pas dissoutes en chemin. Il fut rassuré, son ennemi intime et inconnu n'avait pas poussé le vice aussi loin, et sa peine, sinon sa colère, en fut un peu atténuée. Il laissa les corps derrière lui afin que les gardes puissent juger par eux-mêmes de l'horreur des sévices, et gagna la porte. L'air n'y était pas beaucoup plus pur, mais au moins il y avait un peu de lumière. Petra émergea de cette lumière et son calme communicatif envahit Kerrec. Son encolure solide et rassurante, son odeur douce et puissante étaient une bénédiction après les remugles immondes de mort et de souffrance. Kerrec enfouit son visage dans l'épaisse crinière et resta là, immobile, trop profondément choqué pour pleurer.

Il aurait voulu rester là éternellement, jusqu'à la fin du monde, que le néant et l'oubli emportent avec eux son chagrin. Cela lui était interdit. Il dut faire face aux hommes de la milice qui arrivèrent bientôt sur place, hors d'haleine, guidés par Maurus qui s'arrêta net en apercevant Petra. A la simple vue de l'étalon, le jeune homme se mit à trembler et Kerrec crut un instant qu'il allait défaillir, mais il tint bon.

Les gardes eux-mêmes furent surpris, même si on les avait certainement prévenus que l'homme qui les attendait était un cavalier de la Montagne. Leur capitaine, un homme un peu plus âgé que les autres, doté d'un solide sang-froid, s'adressa à lui d'un ton martial.

— Monsieur ! Ce garçon prétend qu'un meurtre a été commis.

Kerrec acquiesça et se dirigea de nouveau vers la stalle. Que n'aurait-il donné pour ne pas avoir à y remettre les pieds ! Petra le suivit, lui insufflant la force et le courage d'affronter l'ignoble tableau.

Le capitaine posta la moitié de ses hommes à l'extérieur afin de monter la garde, puis pénétra à l'intérieur avec les autres. On les avait prévenus de ce qui les attendait, bien sûr, mais même pour un soldat expérimenté la scène était particulièrement atroce.

Aucun ne vomit, mais leurs traits se figèrent.

— Je vous remercie, mon seigneur, lui dit le capitaine d'une voix blanche.

C'était une façon élégante de le congédier, ou plutôt, de lui permettre de se retirer, et même si Kerrec était d'un rang bien plus élevé, il ne prit aucunement ombrage de la remarque, bien au contraire. Une connivence éphémère s'installa entre les deux hommes. C'était un geste généreux de la

part du capitaine, aussi Kerrec s'inclina-t-il, geste rare chez un cavalier, avant de gagner le monde du dehors.

Kerrec ramena Maurus jusqu'à l'école et, après lui avoir fait ingurgiter une bonne dose de tisane somnifère, lui enjoignit de s'y reposer sous la garde des étalons. Le jeune homme protesta pour la forme et céda enfin lorsque Kerrec l'informa qu'il avait fait envoyer des hommes auprès de sa mère afin qu'elle soit informée de l'endroit où se trouvait son fils. Kerrec lui-même aurait aimé pouvoir s'allonger un peu en dégustant une bonne bouteille d'alcool fort, mais il dut se contenter d'une bouteille d'hypocras et de la compagnie bruyante de Gunnar et Nikos, puis de Briana qui vint se joindre à eux dans la soirée. Elle entra dans la salle comme une furie, prête à lui arracher la tête pour avoir risqué sa vie sur la seule foi des dires d'un simple gamin.

— Je lui fais confiance, expliqua-t-il avant qu'elle n'ait eu le temps de piper mot, et j'ai été bien inspiré.

— Et si le prêtre avait été là ? Il aurait pu te détruire !

— Je m'étais préparé à cette rencontre, toi non.

— C'est faux et tu le sais ! siffla-t-elle entre ses dents, sais-tu ce qu'on m'a rapporté alors que j'étais en chemin ? La milice a découvert deux autres lieux où des massacres identiques ont été perpétrés. L'un dans une auberge près du marché de joailliers, l'autre dans le temple de la sainte sagesse.

Kerrec, effectivement, ignorait ce détail.

— Trois nobles, là aussi ?

— Invariablement, et tous étaient connus pour leurs liens avec le culte barbare.

— Il taille dans le troupeau, intervint Gunnar, il se débarrasse des plus faibles, des moins dignes de confiance, montrant par la même occasion aux autres ce qu'il en coûte de trahir le culte.

— Ou alors le culte réclame des sacrifices, renchérit Kerrec.

— Ou les deux à la fois, conclut Briana dont l'humeur s'était radoucie.

— Est-ce que tu te rends compte, au moins, que tu as failli toi-même leur servir de victime ? continua-t-elle.

— Il ne veut pas ma mort, même s'il me voue une haine si absolue que j'ai pensé qu'il s'agissait de Gothard revenu d'entre les morts. Mais le supplicié m'a assuré qu'il ne s'agissait pas de lui. Nous avons affaire à un nouvel ennemi dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

— Ça, c'est ce qu'il t'a dit.

— Il ne mentait pas.

— Nous devons trouver ce prêtre, décida Nikos, ce massacre insensé doit cesser.

— Je pense que ce n'est qu'une diversion, je pense qu'il serait judicieux de découvrir ce que tout cela cache, déclara Kerrec

— Mes mages sont déjà en chasse, assura Briana, les augures, les thaumaturges et les oniromanciens. Et les haruspices guettent les moindres changements dans la trame de l'avenir. Quant à vous, Maître, je souhaiterais qu'avec vos cavaliers, vous exploriez les motifs.

— Nous sommes déjà à pied d'œuvre.

— Parfait.

\* \* \*

Briana ne pouvait pas se permettre de rester trop longtemps à l'Ecole ce qui donna à Kerrec un sursis bienvenu. Le vin lui fit un peu tourner la tête, mais son esprit était clair. Le prêtre était donc toujours en Aurelia et se moquait ouvertement de ses chasseurs, profitant d'un réseau d'alliances et de pactes qui semblait couvrir la ville tout entière. Kerrec était prêt à parier que presque chaque maison noble abritait au moins un traître en puissance. Ceux qu'il exécutait ne représentaient qu'une infime partie visible de l'organisation et cette perspective était effrayante. Aurelia abritait une vipère en son sein et elle l'empoisonnait de l'intérieur.

Tout bien considéré, peut-être Valeria était-elle plus en sécurité parmi les barbares. L'attaque contre Briana n'avait été qu'une mise en jambes, le pire restait à venir.

Par les dieux ! Et si le danger n'était pas là où il le pensait ? Si c'était Grania qui courait un grave danger ? Et si...

Il se ressaisit brusquement. Non, Grania était en sécurité. Elle vivait incognito auprès de sa grand-mère qui était parfaitement armée pour veiller sur elle. Si le Chaos lui-même s'attaquait à elle, Morag serait prête à faire barrage de son corps.

Kerrec appelait de ses vœux le jour béni où il pourrait enfin retrouver Grania et Valeria et où il pourrait donner à sa fille tout l'amour qu'elle méritait, mais il y aurait sans doute bien des souffrances à endurer avant d'y arriver. Il était bien tard pour rendre visite à Théodosia, trop tard sans doute. Il pouvait remettre cela à plus tard, elle comprendrait aisément. Pourtant il prit son second bain de la journée depuis son retour de la scène de carnage. Il ne se sentit pas nettoyé pour autant, mais il s'en contenta. Il enfila une chemise et un pantalon propres, prit son deuxième plus beau manteau dans l'armoire et sortit de la pièce.

L'été touchait déjà à sa fin, le long crépuscule du solstice laissant place à une aube automnale. Il faisait encore bon et les arbres étaient chargés de fruits, mais l'automne approchait à grands pas, et avec lui, enfin, le couronnement.

Rien, cette fois, ne l'empêcherait, chaque mage fidèle à Aurelia œuvrait dans ce sens. Quels que soient les pièges tendus par leurs ennemis, quelle que soit la puissance de leurs sortilèges, ils parviendraient à les contrer. Comment, dans ces conditions, ce maudit prêtre parvenait-il à leur échapper ? Ils étaient bien décidés à mettre fin à ses exactions, et quelle que soit l'origine de son pouvoir, ils le débusqueraient et ils le détruiraient.

\* \* \*

Kerrec était à peu près remis de ses émotions lorsqu'il se présenta aux deux gardes postés

devant la porte des appartements de Théodosia. Les deux hommes s'inclinèrent pour le laisser passer. La jeune femme était assise sous une tonnelle recouverte de rose, à la lumière de plusieurs lampes suspendues. Ses cheveux étaient retenus par un filet décoré de perles et elle portait une mante de soie noire sur une fine chemise de lin dont le blanc lumineux se détachait dans une demi-obscurité. Elle avait dû jouer du luth, car l'instrument était posé sur le banc près d'elle. Kerrec la trouva pensive, la tête légèrement inclinée, mais son regard s'illumina à sa vue. Le plaisir évident qu'elle prenait à sa simple présence l'emplit de culpabilité. De toute la journée, il n'avait pas eu une seule pensée pour elle, alors que Valeria n'avait cessé d'occuper son esprit.

Il vint s'asseoir près d'elle et lui baisa la main. En retour, elle l'enlaça avec une passion inhabituelle, sans se soucier de sa surprise. Le cavalier se reprit bien vite et lui rendit son étreinte.

Lorsqu'ils se séparèrent enfin, elle souriait. Pourtant Kerrec sentit qu'une ombre voilait son regard.

— On m'a dit au sujet des hommes qui ont été tués.

Comment aurait-elle pu l'ignorer ? La cour tout entière enviait son réseau d'espions. Sans doute était-elle également au courant au sujet de Valeria. Se pouvait-il qu'elle connaisse également l'existence de Grania ? Cela n'avait plus guère d'importance, de toute façon.

— Ça a été une bien triste journée.

— Peut-être pourrais-je apporter un peu de joie dans toute cette tristesse ?

L'ombre dans son regard s'était estompée, laissant place à une joie lumineuse et communicatrice qui réchauffa le cœur de Kerrec. Elle prit sa main et la posa contre son ventre.

Kerrec sentit sa gorge se serrer.

Elle acquiesça, en réponse à sa question muette.

Oui, il se réjouissait, mais sa joie était tempérée par la peur. Grania était cachée là où personne, il l'espérait, ne pouvait la trouver, mais il en allait différemment de Théodosia et de son enfant ; le monde entier saurait bientôt qu'elle portait l'héritier du trône.

— Nous devrions garder ça pour nous, au moins jusqu'au couronnement.

— Bien sûr, mais peut-être devrions-nous tout de même en parler à votre sœur.

— Vous ne le lui avez pas encore dit ?

— Pas sans vous.

— Je ne vous mérite pas.

— Ne vous tourmentez pas, je suis heureuse du marché que nous avons passé.

— Etes-vous pleinement consciente de ce à quoi vous vous êtes engagée ?

— Je sais que votre cœur ne m'appartient pas, mais c'est sans conséquences, j'ai conscience que nous ne sommes pas tous destinés à vivre une vie d'amour. J'ai ici tout ce qu'il me faut et je conserve même ma liberté, savez-vous à quel point cela est rare et précieux pour une femme ?

— Vous appelez ça la liberté ?

— Pour moi ça l'est. J'ai mes propres terres, des biens en nom propre, du personnel, des gens de maison, j'ai l'opportunité de laisser mon nom dans l'histoire et un jour, dans très longtemps, je l'espère, je serai impératrice-mère. D'ici là, je peux à loisir profiter de la cour et faire en sorte de protéger mes intérêts et ceux de mes enfants ; je suis plus que comblée.

— Je ne suis pas certain de vous comprendre.

Théodosia eut un rire tendre.

— Vous avez tourné le dos à tout cela quand vous vous êtes engagé sur le chemin de la magie, et

j'ai moi-même du mal à comprendre ce choix, mais c'est là votre chemin de vie, même s'il diffère du mien. Contentez-vous donc de savoir que je suis heureuse et rendez-moi visite de temps à autre, c'est tout ce que je vous demande.

— J'espère avoir l'occasion de faire davantage.

Théodosia libéra la main du cavalier.

— Vous êtes le plus attentionné des hommes. Rassurez-vous, vous n'avez pas à faire plus. Soyez mon ami, ne vous forcez pas à être mon époux.

Kerrec accusa le coup avec un sourire.

— Autant pour mon ego.

Théodosia posa sa main sur son épaule, en amie.

— Vous êtes un homme bon, Kerrec. Allez prendre un peu de repos, à présent, vous avez l'air épuisé. Revenez me voir lorsque vous vous sentirez mieux et que vous aurez l'esprit plus libre. D'ici là, n'hésitez pas à me faire mander si je puis vous être utile à quoi que ce soit ; je serais ravie de faire mon possible pour vous agréer.

Kerrec fut sur le point de lui répondre qu'en effet, il y avait bien une chose qu'elle pouvait faire, qu'elle pouvait plonger au cœur du monde des songes et trouver l'ancre du prêtre, mais il se ravisa car elle portait son enfant, même si ce n'était encore qu'une petite graine fragile et vulnérable.

Après tout, des maîtres oniromanciens d'une grande puissance et dotés d'un savoir encyclopédique n'étaient-ils pas déjà à pied d'œuvre dans les contrées du rêve sur ordre de l'impératrice ? Théodosia devait se consacrer à une tâche qui demandait bien plus de finesse et qui revêtait une importance capitale.

— Je le sais bien, répondit-il simplement en déposant un baiser sur son front, et je ne manquerai pas de vous le faire savoir. Dormez bien, ma dame.

L'image du sourire de Théodosia et de son visage un peu triste l'accompagna tandis qu'il quittait le palais et s'en retournait vers l'Ecole. De la tristesse, vraiment ? Non, elle lui avait dit la vérité, elle était plus heureuse qu'elle n'aurait jamais espéré l'être, et elle devait remercier les dieux de lui avoir donné un tel époux en mariage.

Et à présent elle portait son enfant. Il sentit une joie étrange l'envahir, une joie un peu grise, sans commune mesure avec le bonheur qui illuminait Théodosia de l'intérieur. Pourtant Kerrec plus que tout autre savait qu'il y avait toujours une contrepartie, que la joie et la peine étaient les deux faces d'une même pièce. Sans doute réussirait-il à dormir cette nuit, et avec un peu de chance, les cauchemars seraient-ils moins atroces que de coutume.



Le monde tournait trop vite pour Valeria, et elle ne pouvait pas suivre la cadence. Après s'être entretenue avec Pretorius sur le chemin de ronde de Dun Mor, elle était descendue aux cuisines et avait mangé jusqu'à satiété et même au-delà, et avait bu plus encore. Puis elle était tombée sur Euan Rohe au milieu de ses chiens de chasse, occupé à évaluer la valeur de certains chiots. Leurs regards se croisèrent et elle sentit un frisson exquis la parcourir.

— C'est d'accord, lui dit-elle, j'accepte.

Euan se fraya un chemin parmi les chiens et les nomades, dont elle avait à peine remarqué la présence jusqu'à cet instant, et la souleva de terre en la faisant tourner à bout de bras. Lorsqu'il la reposa enfin au sol, ses oreilles bourdonnaient. Elle se sentit comme grisée par la joie qui l'envahissait. C'était un sentiment étrange et inédit. Elle était comme soûle, c'est vrai, mais elle ne savait pas encore si c'était le fruit de sa décision soudaine ou si elle était en proie à une espèce de désespoir étrange. Sans doute était-ce semblable à ce que Kerrec avait lui-même ressenti lorsqu'il avait accepté son mariage arrangé pour la survie de l'empire, à ceci près que lui n'était pas amoureux de sa promise et qu'il la connaissait à peine.

Elle sentit une douleur croître dans son ventre et un grand froid l'envahir. Peu importaient les choix qu'elle faisait et la joie qu'ils pouvaient lui procurer, son caractère la pousserait toujours à regretter l'alternative. Il lui faudrait pourtant mettre ses regrets de côté et apprendre à oublier, faire la part des choses entre ses rêves et sa vie réelle. Son existence ne serait pas si désagréable après tout, elle aurait la chance d'être utile à quelque chose, et de vivre aux côtés d'un homme qu'elle connaissait bien et dont elle était amoureuse. Elle ne se faisait pas d'illusions en revanche au sujet d'Euan, jamais il ne mettrait d'eau dans son vin au sujet d'Aurelia, même pour elle, tout juste pouvait-elle espérer influencer sur la façon dont il mènerait cette guerre ; et ce mariage le lui permettrait. Leur union serait sans doute tumultueuse, et elle s'attendait à avoir à le combattre plus souvent qu'à l'enlacer.

Il la serrait si fort que c'est à peine si elle pouvait respirer, mais la joie de ceux qui les entouraient commençait à être communicative. Leur union serait une grande réussite... ou un désastre absolu. Valeria refusa d'écouter la petite voix qui lui susurrait ces pensées à l'oreille et elle leva son visage vers le sien, avide de ses baisers.

Le tumulte des préparatifs les emporta quelques heures à peine après qu'elle eut accepté. Il fallait convoquer les clans, préparer le festin et les cérémonies. Curieusement, le fait que Valeria soit une étrangère ne semblait déranger personne. Il n'était pas rare que les hommes choisissent une épouse d'un autre clan, parfois très éloigné géographiquement, et les rites consistaient pour l'essentiel à souhaiter la bienvenue à cette étrangère. Lorsque l'étrangère en question s'apprêtait à s'unir au haut roi, c'était la nation tout entière qui venait la saluer. Ce fut la reine mère qui se chargea des préparatifs, car comme le voulait la coutume, les femmes de haut rang ne pouvaient se montrer au peuple à visage découvert hors de leurs quartiers, sauf à l'occasion de la cérémonie, unique occasion pour chacun d'eux de contempler leur reine. Valeria réalisa que la mère d'Euan régentait tout un monde dont elle commençait seulement à mesurer l'étendue.

Une bonne moitié du havre lui appartenait et elle avait sous sa responsabilité toutes les femmes, les jeunes filles et les garçons de moins de six étés. Au-delà de cette limite, les jeunes garçons rejoignaient le quartier des hommes, tandis que les femmes vivaient de leur côté, de leur naissance jusqu'au jour de leur mort.

Une heure à peine avait passé depuis qu'elle avait accepté la proposition d'Euan. Elle se trouvait dans une vaste pièce, presque aussi grande que la salle du conseil qui était du côté des hommes. L'endroit était surplombé par des poutres finement ouvragées et les murs de pierre nue étaient habillés d'épaisses tentures. Plutôt que de paille, dans laquelle les chiens n'auraient pas manqué de faire leurs besoins, le sol était recouvert de tapis, ce qui rendait la pièce plus chaleureuse et permettait de la garder propre. L'endroit était parcouru par de grandes et belles femmes portant des robes qui allaient du vert au safran en passant par l'or, le bleu ciel, le violet et le brun. Tous ces gens étaient si grands ! Même les enfants atteignaient presque la taille de Valeria. Elle aperçut une ou deux tignasses brunes et quelques silhouettes plus menues, mais elle demeurait la seule à avoir le teint aussi mat.

L'une des femmes parmi les plus grandes s'avança vers elle ; elle avait le port d'une reine. Ses cheveux blonds tiraient nettement vers le roux. Elle avait des yeux couleur ambre et sa ressemblance avec Euan était frappante.

Elle se demanda un instant si elle devait s'incliner devant cette inconnue. Un cavalier n'avait pas à le faire et elle appartenait toujours à l'ordre, aussi opta-t-elle pour un salut de la tête qui suffirait sans doute à marquer son profond respect. La reine lui rendit son salut, en la détaillant poliment du regard et la jeune femme n'aurait su dire si la reine mère appréciait ce qu'elle voyait. Ce qu'elle savait, en revanche, c'était de qui le fils d'Euan tenait ses talents. La reine était à l'évidence une magicienne de grand pouvoir, plus encore qu'Euan, elle était liée à la terre. Son fils parcourait le pays, il était intime avec lui, mais elle... elle *était* le pays. En Aurelia, elle aurait sans doute été sage-femme, ici elle était reine.

Finalement la reine acquiesça, comme si quelqu'un lui avait posé la question.

— Cavalière, dit-elle dans un aurélien presque dénué d'accent, mon nom est Murna.

— Je m'appelle Valeria.

— Oui, comme la légion éponyme. Je suis venue vous souhaiter la bienvenue et vous enseigner ce que vous devez savoir. Je crois savoir que vous parlez notre langue, n'est-ce pas ?

— A peine, répondit-elle dans la langue des tribus.

— Bien, la félicita Murna, toujours en aurélien. Vous apprendrez vite, mais avant toute chose nous devons nous soucier du rituel. Vous n'aurez qu'à vous laisser faire et à vous en remettre à nous,

je vous garantis que nous ne vous voulons aucun mal.

Valeria sentit soudain l'inquiétude la gagner, même si elle n'en laissa rien paraître.

— Bien sûr, madame.

Plusieurs femmes s'approchèrent pour la prendre en charge, mais Valeria fit un pas en direction de la reine.

— Il y a une chose cependant que chacun ici doit comprendre. Je demeure une cavalière. Je tiens à mes chevaux et à ma liberté, ce sont des choses auxquelles jamais je ne renoncerai, j'espère que je me fais comprendre ?

— C'est très clair, lui répondit Murna, tandis que le cercle de femmes se refermait sur elle.

\* \* \*

Elles l'emmenèrent dans un brouhaha de gloussement et de pépiements, en commentant sans aucune gêne, qui la couleur de ses vêtements, qui le grain de sa peau.

— On dirait de la crème, gloussa l'une d'elles dont la peau était aussi pâle que le lait.

Elles commencèrent à la déshabiller et Valeria dut résister à l'envie de fuir ce groupe de harpies. Lorsqu'elle fut entièrement nue, trop choquée pour même se sentir gênée, elles l'emmenèrent vers un vaste baquet en argent qui bouillonnait sur le feu. Avant qu'elle n'ait eu le temps de leur demander si elles avaient l'intention de la faire cuire et de la dévorer, elles la soulevèrent et la plongèrent dans une eau qui se révéla être à la température idéale, ni trop chaude, ni trop froide. Six paires de mains s'affairèrent alors à la frotter, à lui oindre le corps et les cheveux d'herbes odorantes, avant de la plonger entièrement dans le baquet. Elle s'enfonça dans l'eau jusqu'au menton, laissant malgré elle retomber la tension qui l'habitait depuis des jours, bercée par la douce odeur des végétaux aromatiques. Elle enfonça sa tête sous l'eau pour se rincer entièrement, après quoi les femmes la sortirent du bain, la peau rosie et propre comme un sou neuf. On la sécha dans un drap de lin puis on l'enveloppa dans une chemise verte et brune brodée d'or, presque de la couleur de ses yeux. Elle se demanda si le choix de la couleur était intentionnel et comment elles l'avaient su.

Elle aperçut Murna du coin de l'œil, qui observait la scène en silence. C'est Euan qui leur avait donné l'information, évidemment, elle aurait dû y penser. Les femmes se mirent à chanter. Plus qu'une chanson, cela ressemblait à un mélange de chants. Des chants de travail pour la plupart : chansons de couturière, de cuisinière, de ménagère, auxquelles elles avaient ajouté, à l'intention de Valeria, un chant de bienvenue, où il était question de la joie qui emplissait leurs cœurs à l'idée que le haut roi s'apprêtait prendre une épouse.

La reine mère, cependant, ne semblait pas partager l'enthousiasme général, réservant encore son jugement, étudiant Valeria d'un œil impartial. Murna lui rappelait sa propre mère, elle avait la même froideur apparente. La jeune femme fut tentée de lui sourire, mais un sourire est un aveu de faiblesse, aussi lui adressa-t-elle simplement un salut de la tête laconique, ainsi que sa mère l'aurait fait à sa place. Murna lui rendit son salut, en un geste d'apaisement de leurs relations. Peut-être, avec le temps, deviendraient-elles des alliées ?

Ce jour-là, Valeria devait apprendre les usages de la cour des femmes. On ne lui avait pas encore assigné de tâche spécifique, mais il était important qu'elle sache précisément à quoi s'occupaient les femmes et qui était chargé de quoi, ce qui se révéla au moins aussi compliqué que les leçons de l'Ecole de la Montagne. On attendait d'elle qu'elle retienne chaque nom, chaque visage,

non seulement parce qu'elles étaient les servantes et les compagnes que le sort avait désignées pour elle, mais surtout parce qu'elles l'accompagneraient désormais toute sa vie durant. Il fallait qu'elle évite de trop penser à cette perspective, sans quoi elle risquait de perdre courage. Elle porta toute son attention sur l'instant présent, sur les visages qui lui faisaient face et sur les noms de chacune d'entre elles.

Lorsque la journée toucha à sa fin, Valeria décida qu'elle ne dormirait plus dans le lit de la reine tant que la chose ne serait pas officialisée, c'est-à-dire à la prochaine lune descendante, ce qui lui laissait un mois entier pour apprendre tout ce qu'elle était censée savoir. Le lit qu'on lui donna remplissait presque tout l'espace de l'une des petites chambres ménagées dans le mur de la grande salle. Il y avait juste la place d'y loger en plus un tabouret et un coffre pour y mettre ses affaires personnelles et un rideau permettait de s'isoler de la salle principale. C'était un lit pour deux, ce qui était plutôt une bonne nouvelle, car Euan était déjà sous les draps à l'attendre. Bien sûr, elle aurait dû s'y attendre.

— Tu ne devrais pas plutôt être en train de boire comme un cochon avec tes hommes ?

— Si, lui répondit-il avec un sourire.

— Tu vas leur manquer.

— Je m'en moque.

Elle aussi s'en moquait éperdument, mais s'ils devaient faire ça ici, alors elle voulait le faire selon les usages.

— Est-ce que nous y sommes autorisés ?

— C'est même vivement encouragé. Ils savent tous où je suis et à l'heure qu'il est, ils doivent avoir une pensée pour moi.

Valeria n'était pas surprise, les jeunes hommes étaient bien les mêmes partout ! En tout cas ce jeune homme-là, dans son lit, était merveilleusement disposé à lui procurer du plaisir. De nouveau, elle eut un instant d'hésitation, tiraillée entre ce rêve qu'il lui fallait laisser derrière elle et le monde réel dont elle avait choisi elle-même d'emprunter un nouvel embranchement. Elle hésitait entre le chagrin et une joie simple et primaire. Elle laissa tomber ses vêtements au sol et se jeta dans les bras d'Euan.

\* \* \*

Le jour qui suivit sa décision, son existence prit un rythme de croisière qui demeurerait sans doute inchangé tout au long de sa vie. Elle se leva à l'aube, quittant la chaude étreinte des bras d'Euan et elle enfila ses vêtements de monte. Les étalons paissaient en dehors du havre, dans un enclos qui leur était dédié, à l'écart des chevaux ordinaires. L'enclos en question faisait à peu de choses près la taille d'un cirque d'entraînement. Il était plan, sans trop de cailloux, et l'herbe y était rase, parcourue déjà par les troupes avant l'arrivée des trois chevaux. Elle se trouva une selle et des rênes dans l'une des écuries du havre et rejoignit les étalons avec le matériel sur l'épaule. Chaque jour elle équipait et montait les trois étalons, s'entraînant aux exercices qu'elle avait appris avant de quitter Aurelia. Les étalons avaient eux aussi leurs exigences et elle comptait bien se montrer à la hauteur.

Les entraînements étaient difficiles, et il n'était pas rare qu'ils lui prennent la matinée entière, mais ses maîtres se montraient justes. Ce jour-là, alors qu'elle nettoyait Sabata après l'avoir monté,

elle aperçu Pretorius assis sur le muret de pierre qui délimitait l'enclos. Il avait une pile de livres avec lui et il avait manifestement une idée derrière la tête.

Le mage avait fait le choix d'oublier volontairement ce qu'elle avait dit à son sujet sur le chemin de ronde. L'opinion de Valeria n'avait pas changé, mais elle avait besoin de son enseignement, il se pouvait qu'elle n'en ait jamais l'usage, mais cela faisait néanmoins partie de son entraînement de cavalier et elle comptait s'y conformer aussi longtemps qu'elle en serait capable.

Lorsque vint la fin de la matinée, elle était de retour au havre, s'imprégnant des nombreuses choses qu'une reine des tribus se devait de connaître. Le soir, elle retrouva Euan, qui avait un peu plus faim de son corps à chaque jour qui passait.

Le second jour, elle monta Sabata en dehors de l'enclos. Elle resta en vue du havre, mais ils avaient tous deux besoin de prendre un peu le large. Lorsqu'elle ramena l'étalon, ce dernier ne fit pas sa mauvaise tête et entra dans l'enclos de bonne grâce. Valeria s'était attendue à trouver Pretorius, mais elle ne le vit nulle part.

A sa place, il y avait quelqu'un d'autre, un visage familier à la tignasse rousse et au regard pénétrant.

— Tu étais au camp de chasse, commença-t-elle.

— Je suis revenu. Vous m'apprenez à monter ?

Valeria éclata de rire et le garçon la regarda sans comprendre.

— Je suis désolée, je ne moquais pas de toi, mais quand j'étais à Aurelia, un garçon est venu me voir un jour et m'a posé exactement la même question.

— Et vous lui avez appris ?

Elle acquiesça.

— Et moi, vous m'apprendrez ?

— Je veux bien essayer.

— Maintenant ?

Il était déjà tard, Brigid devait déjà être en train d'attendre Valeria pour lui apprendre à filer et à tisser, du plus simple au plus complexe des motifs claniques. Toute petite déjà, dans la maison familiale, Valeria détestait le tissage. Elle préférait et de loin enseigner l'équitation au jeune garçon. Oda était partant, il avait déjà porté l'enfant sur son dos et était plutôt bien disposé à son égard.

— Quel est ton nom, mon garçon ?

— Conor, répondit-il, Conor Mac Euan.

Valeria se figea.

— Euan ? Euan est ton père ?

Le gamin acquiesça.

— Ben oui, pour quoi, je lui ressemble pas ?

— Si, tu es son portrait craché.

Effectivement, maintenant qu'elle était prévenue, elle ne pouvait qu'être frappée par la ressemblance. Il avait aussi un petit air de Murna, avec ses membres fins et ses sourcils tombants. Euan avait dû avoir cet enfant alors qu'il n'était encore lui-même qu'un tout jeune homme, avant même que les Auréliens ne l'enlèvent à son peuple. C'était une sensation étrange que de contempler le visage de cet enfant ; tout cela était tellement inattendu ! Euan ressentirait-il la même chose s'il venait à apprendre l'existence de Grania ?

Cela ne risquait pas d'arriver avant longtemps de toute façon. Valeria faisait confiance à Euan,

plus qu'à quiconque dans cette contrée, Maître Pretorius y compris, mais elle ne lui faisait tout de même pas confiance à ce point et elle avait l'intention de garder la chose secrète, quoi qu'il puisse lui en coûter.

L'existence du garçon n'était un secret pour personne, même si l'on n'avait pas jugé utile de la mettre au courant ; il avait tout juste l'âge pour vivre dans le quartier des hommes. Cet enfant avait un instinct de cavalier et contrairement à son père, il possédait une fois en selle un équilibre inné. Conor montait comme s'il était né sur un cheval.

La première journée d'entraînement fut courte et Pretorius les rejoignit sur la fin. Le Maître mage se contenta de lever un sourcil surpris, mais ne fit aucun commentaire. Il ouvrit simplement son livre et poursuivit la leçon là où ils l'avaient laissée la veille.

Lorsque enfin Valeria rejoignit le quartier des femmes, elle était horriblement en retard, mais on ne réprimandait pas une apprentie reine comme on le faisait d'une simple servante et ses leçons ne commençaient que selon son bon vouloir. Valeria découvrait cet univers de privilèges avec le plus grand plaisir, elle qui avait toujours subi l'autorité de quelqu'un et qui avait dû se plier à ses obligations sous peine de réprimandes. Ici aussi elle devait se soumettre à certaines obligations, mais elles étaient, dieux merci, pour la plupart bien plus intéressantes que filer la laine ou apprendre leur langue étrange. Elle se soumettait donc à ses devoirs avec docilité. Toutes les tâches qu'on lui confiait avaient leur importance et celles qui les lui enseignaient en connaissaient la valeur. Et puis il y avait tous ces gens, ceux pour qui au final elle faisait tout cela.

Une reine se devait d'être aimée ou redoutée, et Valeria n'avait pas très envie d'inspirer la peur, aussi faisait-elle de son mieux pour se faire aimer du peuple, son peuple et de leur roi, qui à la prochaine lune, deviendrait son époux.

Euan Rohe s'étira et un sourire fleurit sur son visage. Valeria était sortie à l'aube monter ses chevaux. Le soleil était à présent haut sur l'horizon. *Plus tôt je commencerai ma journée, plus tôt je pourrai la finir en tenant ma cavalière dans mes bras*, songea-t-il. Euan prenait un plaisir considérable à être simplement allongé dans ce lit imprégné de l'odeur de Valeria, cette fragrance qui lui rappelait la chaleur de son corps et la douceur de sa peau. Mentalement, il dessina de mémoire le contour de ce visage qui lui était désormais presque aussi familier que le sien et plongea en imagination son regard dans ses grands yeux qui oscillaient entre le vert et le brun avec de petits reflets dorés, comme des pinceaux de lumière perçant les frondaisons d'un sous-bois.

Un regard bien réel celui-là et éminemment différent était posé sur lui, levant un sourcil surpris à la vue de la fièvre qui s'était emparée de son bas-ventre. La présence de sa mère douça son excitation, mais pas son expression réjouie.

— Bonjour, mère.

— Très bon jour pour toi, en effet, à ce que je vois, répondit Murna.

Le sourire d'Euan s'élargit.

— N'est-ce pas une femme magnifique ?

— Elle est tout à fait remarquable.

Ses paroles étaient plaisantes, mais son ton suffit à gommer le sourire de son fils.

— Tu penses que j'ai fait un mauvais choix ?

— Je pense qu'elle a le potentiel pour faire une bonne reine.

— Mais tu ne l'aimes pas.

— Je ne lui fais pas confiance.

Murna vint s'asseoir sur le tabouret près du lit.

— Elle travaille dur et elle est pleine de bonne volonté, mais elle est aurélienne jusqu'à la racine des cheveux, +reprit-elle.

— Si elle est ici, c'est de sa propre volonté. Elle a choisi notre peuple plutôt que le sien.

— Elle t'a choisi, toi. Elle t'aime, c'est une certitude, ça se voit dans chacun de ses gestes, et contrairement à ce que tu penses, je l'apprécie. S'il ne s'agissait que de ton bonheur, si ma seule préoccupation était de savoir si elle peut faire une épouse aimante, je ne serais que trop heureuse de vous voir réunis.

— Mais ? l'encouragea-t-il.

— Savais-tu qu'elle avait un enfant ?

La question de sa mère le prit de court.

— Quoi ? Elle n'en a pas, tu fais erreur, répliqua-t-il avec véhémence, son sourire désormais disparu.

— Les signes sont pourtant éloquents pour qui sait regarder. Elle a laissé une part d'elle-même en Aurelia.

Euan s'assit sur le bord du lit, incapable d'ordonner ses pensées après ce que sa mère venait de lui dire.

— Et tu penses qu'il est de moi ? Peut-être qu'elle l'a perdu, peut-être...

— C'est bien plus récent que ça, elle en porte encore les stigmates. Je dirais que ça date de l'hiver ou du printemps dernier.

— Bien, c'est une excellente nouvelle, s'exclama-t-il d'un ton faussement joyeux, c'est la preuve qu'elle est fertile et qu'elle donnera de beaux enfants à notre clan !

— Pourquoi ne t'a-t-elle rien dit, pourquoi te l'a-t-elle caché ? Pose-toi la question.

— Parce que c'est l'enfant de l'autre, répondit Euan du tac au tac, et j'imagine qu'il veut le cacher pour le protéger. Il a de nombreux ennemis, et tout le monde chercherait à atteindre l'enfant si cela se savait. S'il apprenait que son frère est en vie...

— Tout ce que tu dis est vrai, cela dit, si elle te faisait vraiment confiance, elle t'en aurait parlé.

— Evidemment qu'elle ne me fait pas entièrement confiance, nos peuples sont des ennemis héréditaires ! Mais je sais qu'elle le fera le moment venu.

— Des ennemis héréditaires, tu as trouvé le mot juste.

— Si je ne te connaissais pas aussi bien je dirais que tu es jalouse. Est-ce que tu as peur qu'elle s'empare de tes privilèges et de ta position ? Ça n'arrivera pas. La reine mère a un droit de préséance sur la souveraine en place.

— Ce n'est pas de ça que j'ai peur, rétorqua Murna d'une voix passionnée, j'ai peur de ce qu'elle fera le jour où elle réalisera ce à quoi elle a renoncé en Aurelia, ce qu'elle a laissé derrière elle.

— Je ferai en sorte que ce jour n'arrive jamais, et elle en fera autant. Elle est beaucoup plus intelligente que tu ne le penses, tu sais. Elle sait ce qu'elle fait.

— Vraiment ? Elle est venue ici sur un coup de tête parce que son amant a dû épouser une femme de la noblesse, mais que crois-tu qu'elle fera quand sa colère retombera ? Elle se précipitera dans ses bras, et l'amour qu'elle a pour toi ne pèsera pas lourd. Vous êtes différents. Tu es l'ours, elle est la biche, et quand le brame du cerf retentira, elle répondra à son appel, elle sera tout simplement incapable d'y résister.

— Je crois que tu te trompes.

— Nous pouvons toujours l'enchaîner à notre peuple, il existe des moyens, si nous y sommes contraints.

— Non, je refuse. Elle restera ici de son plein gré.

— Oui, mais si jamais elle change d'avis...

— Ça suffit ! éclata Euan en ravalant avec peine sa colère. J'en ai assez entendu. Tu es ma mère, je t'aime et je te respecte, mais si tu persistes dans cette voie, j'en conclurai que tu es l'ennemie de ma femme et par conséquent la mienne. Laisse-lui au moins le bénéfice du doute, et s'il s'avère qu'elle nous tourne finalement le dos, je saurai me montrer implacable.

— Et je serai là pour te rappeler cette promesse.



Les remarques de Murna avaient semé le doute dans son esprit. Valeria n'était pas celle que sa mère décrivait, il se pénétra de cette idée afin de chasser l'humeur morose qui l'avait gagné. Valeria était une femme intelligente, équilibrée et douce et elle était digne de confiance. Elle n'était pas du genre à trahir sa parole.

Il y avait un moyen de s'en assurer. Les prêtres feraient la grimace, mais ils étaient soumis à la volonté de l'Ard Ri dont le bon vouloir prévalait sur leurs opinions. Il enfila ses vêtements et attacha ses cheveux. Dans le couloir, des gens l'appelèrent, mais il les congédia d'un geste de la main. Quelques-uns le suivirent, pourtant, hors des murs du havre et il ne fit rien pour les chasser ; de cette façon, il y aurait des témoins.

Après plusieurs jours d'une chaleur écrasante, un orage avait fini par éclater pendant la nuit, de sorte que le matin venu, l'atmosphère se révéla fraîche, sous un ciel gris dominant un paysage brumeux. Au-delà d'une centaine de mètres, tout se confondait en brouillard opaque.

Euan ne la trouva pas dans le pré où elle s'entraînait d'habitude, et les trois étalons avaient disparu. Il ignora la petite voix dans sa tête qui ressemblait tellement à celle de sa mère. *Qu'est-ce que je t'avais dit ? Elle est partie le retrouver !* Il savait que ce n'était pas le cas. Elle partait souvent ainsi le matin découvrir la campagne autour du havre, pour ne revenir que quand le soleil était haut sur l'horizon. Il n'avait qu'à l'attendre et elle serait bientôt là.

— Mon seigneur !

Euan ne l'avait pas vu avec toute cette brume. Pretorius était là, immobile, et Euan avait des frissons rien qu'à le regarder. Il salua l'Aurélien avec courtoisie. S'il était bien un représentant de son peuple qui était indigne de confiance, c'était cet homme-là. Le diplomate n'avait pas fait mystère de ses intentions. S'il avait amené Valeria avec lui, c'était bien dans l'espoir qu'elle séduirait le haut roi ; ce qu'elle avait fait. Euan ne savait s'il devait le remercier ou lui fendre le crâne d'un coup de hache, mais il vint s'asseoir à ses côtés, prêt à supporter sa désagréable société. Cette fois pourtant, aucun d'eux ne sembla d'humeur à discuter de la pluie et du mauvais temps. Ils se tinrent simplement assis sur le muret, à distance respectable l'un de l'autre, silhouettes grises dans la brume, humant l'air chargé d'odeurs de pluie.

Valeria avait passé une mauvaise nuit et elle ressentait un malaise presque physique, comme si on l'avait écorchée vive. L'amour d'Euan avait un peu apaisé sa souffrance, mais il s'était endormi très vite, la laissant seule avec le bruit du vent, le fracas du tonnerre et de la pluie, et si l'orage n'avait fait que passer sur le havre, son grondement continuait de rouler dans le cœur de Valeria. Elle avait de nouveau ce mauvais pressentiment, et le désespoir avait jeté comme un dais sur toutes choses, même si le choix qu'elle avait fait parvenait à percer les ténèbres. Elle était heureuse d'avoir pris cette décision, et désormais elle pouvait vivre en suivant cette voie, auprès de l'homme qu'elle aimait. Pourtant, à mesure que la nuit s'avancait, elle s'était sentie gagnée par l'agitation et avait fini par se lever. Elle avait enfilé ses vêtements de monte, était passée prendre un quignon de pain, un morceau de fromage et une bouteille de bière aux cuisines alors que les mitrons étaient encore au lit. Les chiens lui avaient jeté un regard ensommeillé lorsqu'elle avait franchi les portes du quartier des

hommes et elle les avait incités à replonger dans le sommeil à l'aide d'un charme léger, caressant de son aura chacune de leurs bonnes têtes grises.

La nuit était profonde et la brume avait tout envahi au-delà des portes du havre, aussi dut-elle se guider autrement qu'en se fiant à ses yeux. Elle trouva la selle et les rênes dans leurs caisses, là où personne ne risquait de toute façon de les voler, tant les habitants du havre considéraient cet harnachement avec un mélange de méfiance et d'incompréhension. Une seule fois, elle avait entendu un guerrier affirmer à l'un de ses compagnons que sans ces artifices, Valeria était incapable de se faire obéir des étalons.

Les intéressés, créatures énigmatiques et sauvages, l'attendaient paisiblement dans un coin, indifférents, en apparence, au trouble qui agitait la jeune femme.

La conscience de Sabata vint l'effleurer, laissant en elle un sillage de joie simple et pure. Ses sabots ne faisaient presque aucun bruit en frappant l'herbe, sauf quand ils heurtaient ici ou là une pierre saillant de la terre meuble. Valeria comprit qu'il approchait d'elle en se fiant à ce bruit régulier, avant de le voir émerger de la brume à la lueur de la lune blafarde. Sa silhouette brillante apparut devant elle et elle s'empressa de laisser courir ses mains sur sa robe humide. Il était propre, ce qui en soi était un véritable miracle, tant les chevaux, et en particulier ceux à la robe claire, montraient un goût immodéré pour la boue. Elle l'étrilla rapidement et cura ses sabots avant de faire de même avec les deux autres. Elle rangea ensuite sa brosse dans ses fontes et entendit Sabata piaffer d'impatience. Il supportait mal l'attente, avant une bonne chevauchée. Elle lui fit passer le mors et constata que la brillance qui parcourait son vaste corps n'émanait pas de lui ; c'était l'aube qui arrivait, une aube grise et humide, sur laquelle planait la menace d'un nouvel orage, quoique bien moins puissant que celui de la nuit passée. Cette fois, la pluie gorgerait le sol, le nourrissant en profondeur, là où les torrents d'eau quelques heures auparavant s'étaient contentés de glisser sur la terre en torrents furieux, comme pressés de se jeter dans l'océan. A ce moment-là, elle serait déjà loin. Elle s'assura que les fontes étaient solidement sanglées et monta en selle. Elle ouvrit les portes, Oda et Marina derrière elle, attendant patiemment. D'ordinaire, lorsqu'elle montait Sabata, les deux autres étalons restaient dans le pré, mais ce matin, tous deux semblaient d'humeur à s'égailler sur la lande. Oda, contrairement à son habitude, était particulièrement enthousiaste, se cabrant même sur ses pattes postérieures, la régaland de moulinets gracieux de ses pattes avant. Valeria éclata de rire. Les nuages assombrissaient toujours son âme, mais les facéties de l'étalon parvinrent à divertir son esprit. Sabata détendit son large corps et se lança dans un galop, les deux autres étalons dans son sillage. Ils galopèrent avec assurance sur l'étroite piste encombrée de cailloux, faisant le tour de la colline sur laquelle était construit le havre, avant de s'élaner sur la lande. Lorsque enfin ils ralentirent l'allure, le havre était hors de vue depuis longtemps. Sabata s'ébroua et souffla bruyamment tandis qu'Oda se dirigeait vers la rivière qui marquait la limite de leurs chevauchées matinales. Le courant venait lécher les pieds des ruines d'une ancienne tour, dernier vestige de ce qui avait dû être un fortin dont on ne parvenait même plus à discerner le contour sous la bruyère. Seul le renflement de la maçonnerie témoignait encore de sa présence. La luminosité était suffisante à présent pour discerner les moellons du mur et Valeria fut tentée de desseller Sabata et de laisser les étalons s'égayer pendant qu'elle prenait son petit déjeuner à l'abri de ce qui restait du toit, mais il y avait déjà quelqu'un à cet endroit. Un magnifique cheval à la robe baie paissait dans l'enceinte du mur effondré sans se soucier des étalons au-dehors. C'était sans aucun doute possible un hongre des légions impériales, mais Valeria se demanda si ses yeux lui jouaient des tours, car il lui sembla voir

son image onduler, scintiller et changer. Elle le vit rapetisser et s'élargir pour devenir une jument, une Dame baie au regard expressif. C'était impossible, c'était son imagination qui faisait surgir des mirages du brouillard ! Jamais une Dame ne s'abaîsserait à s'allier à l'homme qui était assis là, sur les moellons effondrés ; jamais de la vie.

Gothard avait dressé des charmes de protection, les avait ancrés dans la pierre de la tour effondrée et il s'était armé d'une épée courte ; à l'évidence, il ne voulait prendre aucun risque. C'était bien son style de rencontrer Valeria loin des yeux du monde, seulement les étalons étaient là avec elle, et face à eux, ses pauvres protections ne valaient pas grand-chose. S'il espérait l'emprisonner dans la résille qu'il avait tissée, il en serait pour ses frais.

Valeria n'avait pas l'intention de parler la première. S'il voulait entamer la conversation, qu'il se débrouille. Gothard n'avait jamais été d'un naturel patient et il ne fallut pas longtemps avant qu'il se lance.

— Bonjour, madame.

— Qu'est-ce que vous voulez, siffla-t-elle entre ses dents.

— Toujours aussi courtoise à ce que je vois.

Gothard était le frère de Kerrec, mais il ne lui ressemblait guère. Il était plus grand, plus large et il avait la peau plus claire. Sa mère était une Caletanni, elle lui avait légué son teint et son esprit dérangé, mais il n'avait pas hérité de sa beauté. Il avait les yeux un rien trop écarquillés, preuve de son équilibre mental instable. Elle ignorait ce qu'il avait enduré et quelle vilénie il avait dû accomplir pour revenir parmi les vivants, mais cela avait manifestement laissé en lui des traces profondes.

C'était un être dangereux jadis, assoiffé de pouvoir et dévoré de haine envers sa famille et Valeria ignorait dans quel état d'esprit il se trouvait désormais, même si sa haine à l'égard d'Aurelia était certainement intacte. Elle avait eu l'occasion de contempler la puissance du Chaos qui l'habitait lorsqu'il l'avait déchaîné contre son propre père, mais le néant semblait avoir gagné en force. Il s'appuyait sur le pouvoir des pierres pour assurer son intégrité, pourtant son cœur semblait désespérément vide.

Elle sentit le Chaos remuer aux tréfonds d'elle-même, elle le sentit l'appeler et elle dut étouffer cette voix de toutes ses forces avant d'être tentée de tourner les talons. Il fallait qu'elle en finisse vite avec lui, Gothard devait déjà suspecter sa faiblesse. Sabata émergea de la rivière et passa sa tête sur l'épaule de Valeria, la maintenant contre son poitrail. La jeune femme referma ses bras autour de la vaste tête afin de garder son équilibre. Le message de l'étalon ne pouvait pas être plus clair. Le sorcier inclina la tête ; il l'avait reçu de façon limpide. Sabata recula d'un pas mais resta aux côtés de Valeria, ses grands yeux liquides rivés sur Gothard, les naseaux et les oreilles frétilants, prêt à tout.

— A mon avis, commença Valeria, vous feriez bien de vous dépêcher de délivrer votre message et d'oublier vos coups tordus ; Sabata n'est pas d'un naturel patient.

— Ils savent au sujet de l'enfant, lui annonça-t-il tranquillement.

Valeria sentit ses jambes la trahir. Elle avait demandé à Gothard d'aller droit au but, certes, mais elle ne s'était pas attendue à ce qu'il obéisse. La révélation fut comme un coup à la poitrine.

— Quoi ? mais qu...

Gothard eut un sourire mauvais, qui lui évoqua le rictus figé d'un crâne.

— Votre futur époux et sa mère en sont arrivés à la conclusion que vous aviez eu un enfant en Aurelia. Le haut roi ne semble pas s'en soucier, mais sa mère, apparemment, voit les choses d'un autre œil. Selon elle, ce lien pourrait grandement influencer sur votre allégeance en temps voulu.

— Mon choix est fait, répondit-elle les dents serrées. Que sa mère approuve ou pas m'importe peu, seul l'avis d'Euan compte à mes yeux et à ceux du peuple.

— C'est ce que vous croyez ? s'étonna-t-il d'une voix neutre, avec autant d'émotion que Pretorius donnant l'un de ses cours magistraux.

Seuls ses yeux trop écarquillés trahissaient son vif intérêt pour leur conversation lorsqu'il reprit :

— C'est la reine mère qui régent le havre, et par conséquent les tribus dans leur ensemble. Devant ses hommes, le haut roi parade et harangue la foule avant le combat, mais c'est sa mère qui lui dicte ses actes et sa conduite. Elle ne vous aime pas et elle désapprouve le choix de son fils d'épouser une impériale.

— Je ne vous crois pas.

— Ça ne m'étonne pas, mais vous croirez ceci : l'Ard Ri est en chemin pour vous ramener, il est persuadé que s'il parvient à vous faire prononcer les vœux de mariage, alors vous serez indéfectiblement liée à lui et vous n'aurez plus la possibilité de vous retourner contre lui lorsqu'il mènera l'assaut final contre l'empire, ce qui ne saurait tarder. Ma sœur voit poindre la fin de son règne, le serviteur de l'Unique en Aurelia laisse dans son sillage un chemin de sang, et chacun de ses rituels, chaque sacrifice rapproche un peu plus votre amant de ce trône sur lequel il meurt d'envie de monter.

Valeria ravala la bile qui lui montait aux lèvres.

— Et tout ça, c'est votre œuvre, n'est-ce pas ?

Gothard éclata d'un rire qui ressemblait davantage à un cri de douleur.

— Vous devriez accorder un peu plus de crédit à votre amant, madame. Je n'ai fait que l'épauler, c'est son bras qui guide le mien et non l'inverse. Il ne voulait pas que votre impératrice soit simplement blessée, il voulait sa mort. Je vous garantis que derrière son joli minois, votre chef

barbare adoré me vaut en toutes choses.

— Vous n'êtes même pas digne de cirer ses bottes.

Gothard eut un geste de dédain.

— Il m'utilise, je l'utilise... En quoi suis-je différent de vous ? S'il gagne la partie, vous deviendrez impératrice et alors vous aurez enfin ce qu'il vous a promis, il y a des années de cela : la Montagne et un palais pour vous seule. Est-ce que cela vous satisfait ?

— Ça n'arrivera jamais. Ses armées sont défaites, désorganisées, il faudra des années avant qu'il parvienne à réunir de nouveau une force d'invasion digne de ce nom, ce qui laissera largement le temps à l'impératrice de souder l'empire contre lui.

— Qui vous dit qu'il lui faut une armée pour lancer son invasion ? Il est persuadé qu'une fois que vous serez liée à lui, il pourra à loisir utiliser votre magie et celle des étalons pour terminer ce qu'il a entrepris.

— Ça marche dans les deux sens, moi aussi je peux l'utiliser, y avez-vous seulement pensé ?

— Oh oui, bien souvent.

Son expression se modifia brusquement, comme si une idée nouvelle venait de naître. *A moins qu'il n'ait eu connaissance de quelque chose me concernant ?* songea Valeria.

— Et lui aussi en a bien conscience, continua-t-il, c'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est en route. Une fois mise sous bonne garde, il fera venir les prêtres pour museler votre magie. Vos dieux blancs sont puissants, mais l'Unique l'est plus encore. Mais je parle, je parle, et vous savez déjà tout cela, n'est-ce pas ? Après tout, l'Unique est en vous et votre magie repose entièrement sur le Chaos.

Maudit soit-il ! Il était parvenu à voir cette faiblesse dont seule Briana connaissait l'existence. Lorsqu'elle regardait Gothard, elle se voyait comme dans un miroir déformant, assombrissant, et elle contemplait son double maléfique. Elle était certes puissante et très douée dans son art, mais il avait vu juste, sa magie reposait bel et bien sur le néant primordial. Elle était la vipère contre le sein de l'empire, elle représentait pour les siens un péril bien plus grand que tous les espions et prêtres qui œuvraient dans l'ombre en Aurelia, et voilà qu'elle se retrouvait sur les terres de l'Unique et fiancée à son champion. Si elle faisait abstraction du côté humain et désespérément attachant d'Euan, elle devait se rendre à l'évidence, ce qu'elle était en train de faire ne pouvait se terminer que d'une seule façon. Ses rêves de paix n'étaient que de plaisants mirages. Ces gens qui riaient si fort, qui jouaient de la musique et qui mordaient la vie à pleines dents étaient très différents quand il s'agissait de leur dieu. Ils étaient comme la divinité ambivalente de l'empire, qui regardait à la fois devant et derrière elle et qui présentait l'un de ses visages au soleil et l'autre à la lune.

— Neuf sacrifices auront lieu à la nouvelle lune, lui confia Gothard d'une voix rêveuse, scellant par neuf fois notre vœu de nuit éternelle. Qu'advientra-t-il de vous, madame, lorsque nous libérerons le Chaos sur le monde ? Peut-être serez-vous tentée de détruire ceux qui vous ont utilisée. Si c'était le cas, gardez bien à l'esprit qu'une fois les portes ouvertes, le Chaos engloutira toutes choses et qu'alors le monde retournera au néant.

— Ils ne permettront pas qu'une telle abomination se produise, Euan s'y opposera. Il veut simplement régner, il veut vivre, je doute qu'il rêve de disparaître dans le grand rien.

— Ah ? Mais vous oubliez qu'il ignore qui vous êtes vraiment. Il pense avoir avec lui un mage équin de premier ordre, qui donnera du fil à retordre à ses prêtres sans doute, mais qui, il en est certain, ne dissimule aucun secret. Il ignore ce qui se cache en vous.

— Alors je vais le lui dire.

— Si vous le faites, il vous livrera aux prêtres, son amour pour vous n’y changera rien. Il sera forcé de le faire, sans quoi le peuple se révoltera. Ces gens savent quelle puissance ils vénèrent, et ils savent comment s’en protéger.

Valeria plaqua ses mains contre ses oreilles, elle ne voulait pas en entendre davantage. Cet homme était l’ennemi juré d’Aurelia, sa connaissance profonde de l’empire et la haine qu’il lui vouait le rendait plus redoutable que n’importe quel roi barbare. Chacune de ses paroles était calculée, soupesée, mesurée, afin de la faire douter. Pourtant Valeria dut se rendre à l’évidence, aussi terrifiantes qu’elles fussent, ses paroles étaient frappées du sceau de la sagesse.

Sabata agita doucement la tête, des gouttes de rosée coulant de sa crinière. Valeria lui caressa le nez et colla son front contre le sien, trouvant en lui le calme qu’elle recherchait, mais elle lut également en lui cette vérité que Gothard avait su percevoir. Elle vit également quelque chose de plus inquiétant. Elle vit Euan Rohe qui l’attendait d’un air décidé. Il comptait la prendre pour femme cette nuit même. Il l’emmènerait avec lui, prononcerait les paroles consacrées et l’unirait à lui avant même qu’elle ne pense à résister. Elle prit soudain la mesure des conséquences de son choix, et le doute l’envahit. Elle ne s’était pas projetée aussi loin, à vrai dire, elle avait contemplé le corps parfait d’Euan Rohe et cela avait suffi à faire taire son bon sens.

Elle parvint à se reprendre et fit face à Gothard en le foudroyant du regard.

— Dites-moi quel bénéfice vous retirez de tout ça. Pourquoi est-ce que vous laissez faire ? J’aurais cru que vous vous réjouiriez de me voir tomber dans un tel piège.

— Ce serait en effet un tableau plutôt plaisant, admit-il, mais c’est trop risqué. Je tiens à accéder au trône une fois qu’il l’aura conquis pour moi et cela n’arrivera pas si vous êtes là pour le conseiller.

Là encore il disait vrai.

— Alors quoi ? C’est un piège ? Je serai morte dans l’heure, c’est ça ?

— Non, vous serez déjà loin, et vous resterez en vie tant que vous serez en état d’avancer. Je vais vous confier un sortilège qui leurrera les prêtres et les guerriers d’Euan jusqu’à ce que vous ayez franchi le fleuve.

Valeria tressaillit.

— J’ai mes propres sortilèges, je vous remercie.

— Rien qui ressemble à celui-ci. Les prêtres de l’Unique peuvent traquer la parcelle de Chaos qui est en vous et l’attirer à eux, vos charmes seront impuissants contre ça ; qui se ressemble s’assemble, comme on dit. Mes sortilèges les aveugleront, comme ils aveugleront le mage qui vous a entraîné dans tout ceci.

Valeria réagit plus vivement qu’elle ne l’aurait souhaité à la mention du nom de Pretorius.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ? Pourquoi ne pas simplement me tuer et en finir une bonne fois pour toutes ?

— Si je faisais cela, vos étalons me le feraient payer au centuple. Je veux que vous quittiez cet endroit, je veux que vous vous éloigniez de ces gens et peu m’importe si vous survivez assez longtemps pour atteindre Aurelia, le Chaos s’abattra de toute façon.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l’empêcher.

— Mais j’en suis persuadé.

Valeria resta là, indécise. Son univers tout entier était en train de se lézarder. Les choses n’auraient pas dû se dérouler ainsi, elle avait fait son choix, bon sang ! Ce qu’il fallait faire, c’était

enfourcher Sabata, chevaucher jusqu'à Dun Mor et terminer ce qu'elle avait entrepris. Quelle différence cela faisait après tout, qu'elle prononce ses vœux maintenant ou dans cinq jours ? L'idée de conclure un marché avec cet être lui était parfaitement insupportable, pourtant il lui suffisait d'accepter et elle pourrait rentrer à la maison.

La maison. Aurelia. La Montagne, l'Ecole, Kerrec avec tous ses défauts, son caractère martial et son épouse royale... Kerrec qui n'avait jamais cessé de l'aimer, malgré le devoir. Dans les bras d'Euan, elle avait appris à oublier cette autre partie d'elle-même. Elle aimait Euan, sincèrement, elle l'aimait autant qu'elle pouvait aimer n'importe quel homme à part Kerrec. Elle sentit de nouveau la colère monter en elle. Maudit soit Kerrec et maudit soit son cœur d'artichaut. Plus elle essayait de le chasser de son esprit plus il se fondait en elle, à tel point qu'il faisait désormais partie intégrante de son être.

Une nouvelle fois elle se tourna vers Sabata. Oda et Marina se tenaient derrière lui, les oreilles dressées, attendant son bon vouloir. Pour eux tout ceci s'était déjà produit et se produirait encore. Si le monde devait sombrer, si c'était la conséquence directe de ses choix, ils l'acceptaient.

La vérité, c'était qu'elle n'avait pas le choix, même si elle avait cru le contraire alors qu'elle était sous l'influence de Pretorius, livrée à la colère et en proie au doute. Elle s'était imaginé qu'elle pourrait le faire, qu'elle pourrait épouser cet homme dont la vie tout entière était vouée à la destruction d'Aurelia... Non, elle n'avait jamais été destinée à devenir reine et le seul trône qu'elle méritait, celui dont elle avait toujours rêvé, demeurait l'échine d'un cheval. Elle était avant tout une cavalière, tout comme Kerrec. Un étai de glace lui serrait la poitrine depuis qu'elle avait quitté son cavalier et qu'elle l'avait jeté dans les bras de sa promise, et soudain l'étai se resserrait, si fort qu'elle étouffa un gémissement. La douleur, rien de tel pour éclaircir l'esprit.

Elle vit les motifs se modifier autour d'elle à la vitesse de l'éclair. Lorsqu'elle tournait son regard en direction d'Aurelia et de Kerrec, les vagues du temps et du destin étaient changeantes et lui demeuraient incompréhensibles. Si elle regardait en direction de Dun Mor, elle avait la prescience de la chute du havre. Elle pouvait éviter cela, il lui suffisait de partir, il fallait que son propre motif ne soit plus imbriqué dans celui de Dun Mor. Elle était une malédiction pour ces gens et surtout pour leur roi, car c'était elle et non eux qui avait fait entrer le Chaos dans cet endroit. Comment avait-elle pu être aveugle à ce point ? Le brouillard commençait à se dissiper autour des ruines, chassant par là même celui qui obstruait son esprit depuis des semaines. Si ce qu'elle souhaitait, c'était la mort d'Euan et de son peuple, il lui suffisait de demeurer à Dun Mor et de devenir reine, servant magnifiquement par la même occasion les intérêts d'Aurelia. Mais si elle faisait cela, ce serait au prix de son âme.

Gothard hocha la tête, semblant deviner son cheminement de pensée. Il plongea la main dans une bourse à sa ceinture et en sortit un morceau de soie chargé de magie. Valeria ne fit pas le moindre geste pour le saisir, elle ne voulait rien accepter de cet homme.

— Approchez, madame. Un peu de bon sens, allons ! C'est un long chemin qui vous attend jusqu'au fleuve et ce sont ses terres, il connaît chaque colline et chaque val. Il vous pourchassera sans pitié, et il finira par vous rattraper, n'en doutez pas. Quand vous serez entre ses mains, n'espérez pas vous échapper. Son cœur lui dictera sans doute de vous libérer, mais son honneur ne le lui permettra pas.

Valeria pouvait bien le haïr de tout son être, il avait raison.

— Je suis parfaitement capable de me protéger, je vous remercie.

— Aussi efficacement que vous vous protégez contre le Chaos ?

Valeria laissa échapper un sifflement de colère. Gothard continuait de lui tendre le morceau d'étoffe, laissant le silence entre eux devenir pesant, laissant ses paroles se frayer un chemin dans l'esprit de la jeune femme.

Elle était persuadée que les arguments du sorcier dissimulaient quelque traîtrise, mais elle ne parvenait pas à trier le bon grain de l'ivraie. Il lui fallait profiter de toute l'aide qu'on lui proposait si elle voulait avoir une chance de parvenir jusqu'à Aurelia. Le sortilège de Gothard pouvait renforcer sa propre magie, elle en avait besoin. Il ne lui restait plus qu'à espérer que ses propres pouvoirs parviendraient à contrer l'inévitable chausse-trappe qu'il avait certainement dissimulée dans le charme. Elle tendit donc la main à contrecœur et il y déposa un caillou d'aspect tout à fait quelconque. Il avait une face douce et lisse et l'autre était saillante et coupante comme un morceau de verre brisé. Elle se souvenait parfaitement de cette pierre, elle l'avait en main quand elle s'était réveillée à la suite de sa petite virée avec Sabata jusqu'au val du Chaos. Elle se souvenait l'avoir jetée au loin, et la voilà qui lui revenait.

Lorsque la pierre entra en contact avec sa peau, elle ne put retenir un cri ; c'était comme si on lui avait transpercé la main avec une aiguille de glace, et son poing se referma instinctivement. La pierre était à la fois glacée et brûlante. La morsure du froid rayonna dans tout son corps, envahissant même son cerveau, faisant hurler le Chaos en elle. Un calme surnaturel suivit la vague de sensations. Sabata était près d'elle, la soutenant, tandis qu'Oda et Marina la drapaient de leurs souffles chauds, chassant le froid de ses os.

Elle glissa la pierre dans sa bourse, mais le caillou sembla s'accrocher à sa main. Valeria le décolla de sa paume et parvint finalement, dieux merci, à l'arracher. Elle était désormais enveloppée de charmes aussi solides que la pierre et aussi translucides que la glace. Quiconque se mettrait à sa recherche glisserait sur cette carapace magique et poursuivrait son chemin sans rien remarquer.

Elle avala l'air à pleines goulées, remplissant ses poumons torturés, frissonnant des pieds à la tête. Elle fit un effort gigantesque et mobilisa toute sa volonté pour faire cesser le tremblement.

— Vous ne ferez jamais un lithomage correct, lui fit remarquer Gothard avec un détachement amusé.

— Les dieux m'en préservent.

Elle remonta en selle. Elle n'avait pas l'intention de le remercier et elle se moquait bien du sort que lui réserverait Euan quand il apprendrait sa traîtrise, mais il fallait qu'elle lui pose la question :

— Que va-t-il vous arriver désormais ?

— Personne n'osera s'attaquer à un mort-vivant.

Valeria acquiesça et Sabata tourna bride avant qu'elle ne puisse lui répondre. Elle sentit quelques gouttes frapper son visage ; la pluie, finalement s'était décidée à tomber. Elle attrapa une couverture de laine dans ses fontes et constata qu'elle portait le motif des Caletanni. Euan la lui avait offerte le matin du jour où elle avait accepté de l'épouser. Elle aurait dû s'en débarrasser, mais c'était un travail magnifique, elle tenait chaud et elle allait en avoir besoin. Elle la passa autour de ses épaules en chassant les souvenirs que son odeur puissante faisait remonter en elle.

Il était encore temps de changer d'avis, peut-être ses visions étaient-elles mensongères après tout ? Sabata se tourna vers l'est et ne réagit pas à l'injonction des jambes de Valeria ; il rentra à la maison. La jeune femme se mit à sangloter contre la crinière de l'étalon, ses larmes se mêlant à la pluie froide le long de ses joues. Il n'y avait plus rien à voir derrière elle, la pluie dressait un rideau



grisâtre entre elle et cette vie qu'elle avait failli faire sienne. Contre elle, le corps de Sabata était chaud et rassurant et le rythme de ses pas lui rendit un peu de sérénité. Elle ne savait plus très bien où elle en était, aussi se contenta-t-elle de se laisser bercer sur sa selle, laissant le grand cheval l'emmener où bon lui semblait.

Lorsque enfin la pluie s'abattit sur le havre, Euan sut que Valeria était partie. Il n'avait aucune raison objective de penser cela, sinon les paroles de sa mère et ce sentiment de malaise dont il ne parvenait pas à se défaire. Non, il devait se tromper, il la trouverait certainement dans le quartier des femmes, bien au chaud, occupée à des tâches domestiques. Le mage à la robe brune ne fit aucun commentaire lorsque Euan descendit du muret et il demeura parfaitement immobile sous la pluie qui ne semblait pas l'atteindre, tandis que le jeune roi s'éloignait. Encore cette satanée magie ! Le mage arborait une expression de contentement telle qu'Euan préféra détourner le regard. Il jeta son tartan au-dessus de sa tête et courut se réfugier dans le havre.

Conor était grimpé sur le piédestal vide qui se dressait près de la porte du quartier des hommes. Il était aussi immobile qu'une statue, mais ses yeux luisaient à la lueur des torches.

— Elle est partie, dit-il à Euan qui s'était arrêté à son niveau.

Les larmes avaient tracé de fins sillons clairs sur ses joues.

— Elle est repartie là-bas et les scintillants l'ont suivie.

Euan avait beau être au courant, son cœur se serra malgré lui et il sentit une gigantesque vague de rage aveugle s'emparer de lui. Il voyait le doux le visage de Valeria qui lui souriait, ses yeux riants, il la revoyait lui promettre qu'elle serait sa reine.

— Debout ! hurla-t-il en pénétrant dans la salle comme une furie, faisant voler les portes sur son passage.

— Que tous ceux qui savent tenir en selle prennent une monture et me suivent !

Cinquante nomades se levèrent comme un seul homme, réveillés et prêts au combat. Euan les passa rapidement en revue avec un sourire carnassier, puis il tourna les talons en direction de l'écurie, la petite armée dans son sillage, s'habillant et s'équipant en lui emboîtant le pas.

Une pluie lourde tombait sur la lande lorsqu'ils quittèrent le havre, mais personne ne sembla s'en soucier. Euan jeta un regard en arrière, vers Dun Mor qui n'était plus qu'une vague silhouette grise d'où émergea un instant le visage triste de Conor, avant que des bras protecteurs ne le ramènent à l'intérieur.

Euan se coucha contre l'encolure de sa monture, faisant de son mieux pour la diriger sur la route détremmée, préférant chevaucher sur le bas-côté, moins glissant. Il guida ses hommes à travers la lande, vers les endroits où Valeria avait coutume de se rendre.

Il y avait effectivement quelqu'un à la tour brisée, mais son cheval était bai et non blanc, et l'occupant de la tour n'était autre que son cousin haï. Gothard était au sec et ne semblait pas avoir froid, malgré la pauvre protection que lui offrait la ruine. Il souriait.

Euan se dressa devant lui, blanc de rage.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Le sourire de Gothard s'élargit.

— L'oiseau a quitté le nid.

Euan s'approcha et referma ses mains sur la gorge du sorcier fou.

— Qu'est-ce. Que. Vous. Lui. Avez. Fait ?

Gothard éclata de rire, sans se soucier, apparemment, qu'Euan essaie de l'étrangler.

— Je lui ai simplement dit que vous étiez au courant au sujet de l'enfant. Je crois d'ailleurs que c'est une fille, voulez-vous que je la retrouve ?

Les doigts d'Euan se resserrèrent et Gothard commença à bleuir.

— Si vous vous avisez de toucher ne serait-ce qu'un seul cheveu de sa tête, je vous éventrerai de mes propres mains. Il relâcha brusquement son étreinte, envoyant le sorcier rouler sur les pierres humides.

Gothard lui adressa un sourire narquois.

— Elle m'a cru. Elle a cru chacune de mes paroles, parce que je n'ai fait que lui dire la vérité.

Euan savait que Gothard avait une vision toute personnelle de la vérité. Chaque mot pris séparément était vrai, mais ses vérités mises bout à bout ne formaient qu'un vaste mensonge, souvent très élaboré.

— Où est-elle partie, qu'est-ce que vous avez été lui fourrer dans le crâne ?

— Elle rentre chez elle, et je vous assure que je n'ai eu aucun mal à la convaincre. Une fois rentrée, elle servira nos projets à merveille. Avec elle de notre côté, nous ne pouvons que l'emporter.

— C'est ici, chez elle, siffla Euan entre ses dents.

— Ce n'est pas son avis. Il m'a suffi de prononcer le nom d'Aurelia pour faire vaciller sa détermination. Ne vous méprenez pas, elle vous aime, c'est certain, mais elle ne peut pas renier son « aurélianité », et c'est là notre chance. Elle nous livrera l'empire tout entier, ses dieux... Nous aurons tout, nous allons tout leur reprendre.

Euan sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Comme il avait rêvé de disposer d'un tel avantage, et de pouvoir porter un coup fatal à ses ennemis ! Il avait tout mis en œuvre pour voir ce jour arriver... Pourquoi fallait-il que Valeria soit devenue leur atout principal ? Non, il refusait de l'utiliser ainsi. Il tourna bride, bousculant Gothard au passage et jeta un regard sur ses hommes, prêts à le suivre au combat, comme toujours.

\* \* \*

Pendant son séjour à Dun Mor, Valeria avait oublié l'effet étrange que la magie de ce pays avait sur elle, et tandis qu'elle s'éloignait lentement de sa source, ce sentiment d'étrangeté l'envahit de nouveau. Elle se sentit légèrement grisée, incapable de fixer correctement ses pensées et ses membres étaient légèrement engourdis. Elle avait chevauché sans répit et une crampe soudaine le lui rappela vigoureusement. Elle était heureuse de quitter ce pays, Grania se passerait bien d'avoir un demi-frère

ou une demi-sœur de sang barbare. En réalité, personne ne pouvait souhaiter avoir ce genre de fratrie, Gothard en était la preuve vivante. Elle fit une pause pour se débarrasser de sa crampe, avant de remonter en selle et de reprendre la route. Il lui fallait atteindre la frontière, après quoi elle gagnerait la cité impériale. Il fallait qu'elle trouve Kerrec, mais surtout, elle devait s'entretenir avec Briana. L'impératrice, plus que tout autre, devait être mise au courant de ce qui se tramait parmi les tribus.

La pluie se mua en un crachin léger, avant de laisser place à une brume épaisse. Il était midi passé, pourtant les étalons ne montraient aucun signe de fatigue, s'ils s'arrêtaient, c'était uniquement pour son propre confort. Pour l'heure, la jeune femme n'avait ni faim ni soif, et de toute façon elle avait son petit déjeuner à disposition. Elle ferma les yeux, et serra les paupières, mais le léger vertige refusa de la quitter.

Tandis qu'elle poursuivait son chemin, il lui sembla entendre le tonnerre gronder, avant de reconnaître le fracas caractéristique de chevaux lancés au galop ; une douzaine, des bêtes solides. Ils ne pouvaient pas être déjà à ses trousses, le sortilège de Gothard la protégeait contre d'éventuels poursuivants, sans doute était-ce encore une de ces parties de chasse dont les nomades étaient friands. Le vent se leva brusquement et chassa la brume comme l'on souffle une bougie et Valeria croisa un regard de loup aux pupilles dorées qu'elle connaissait bien. Gothard avait menti ! Elle éperonna Sabata si fort qu'il émit une petite plainte avant de s'élancer.

— Valeria ! rugit Euan derrière elle.

La cavalière lança son étalon au triple galop, ignorant la voix d'Euan qui se répercutait sur la lande.

— Valeria ! Valeriaaaaa !

Elle ne ressentait rien. Cela aurait tout aussi bien pu être le son d'un cor de chasse. Ce cri ne signifiait qu'une seule chose pour elle : elle était pourchassée et son soi-disant allié de circonstance l'avait trahie. *Quelle imbécile j'ai été de lui faire confiance.*

Euan Rohe était à ses trousses avec tous ses hommes, chacun d'entre eux étant un ami intime du roi. Tous étaient à cheval et chevauchaient à bride abattue derrière leur souverain.

Une flèche vint la frôler et elle se coucha du mieux qu'elle put contre Sabata, sa crinière lui fouettant les joues. Euan cria de nouveau mais cette fois, ce n'était pas pour l'appeler, il lui sembla qu'il réprimandait celui qui avait tiré la flèche. Elle devait faire erreur, Euan voulait sa mort, c'était évident, c'était ce qu'ils voulaient tous. Elle s'était parjurée et aucun roi ne pouvait accepter un tel affront. Euan devrait la tuer pour laver son honneur, il n'avait pas le choix, mais il lui faudrait d'abord l'attraper.

\* \* \*

Maudite cavalière, mais c'est qu'elle ne s'arrêterait pas ! Euan avait beau lui hurler qu'il ne lui ferait rien, lui promettre monts et merveilles, elle ne faisait que forcer l'allure. Sa mère avait peut-être raison, toutes ses promesses... Ce n'était que du vent, elle avait saisi la première chance qui s'était offerte à elle pour retourner dans son pays. Non, il refusait de croire une chose pareille ! Gothard était un menteur, et quand il ne mentait pas, il travestissait tellement la vérité qu'elle en devenait indiscernable du mensonge. Si seulement il arrivait à la rattraper, il pourrait lui expliquer. Il savait qu'elle l'aimait, il en était aussi convaincu qu'il était certain de ses propres sentiments pour

elle. Il parviendrait à briser la malédiction que Gothard avait dû lui lancer, il la ramènerait au havre et il ferait d'elle sa reine.

*Elle servira nos projets à merveille.*

C'était la voix de Gothard qui s'insinuait dans son esprit comme un serpent malveillant. Il l'ignora. Non, ils n'avaient pas besoin d'elle pour conquérir Aurelia. Leurs armées étaient en train de se réunir. Elles frapperaient avant même que l'impératrice ne soit couronnée et c'est Valeria qui monterait sur le trône. Elle commencerait par refuser, bien sûr, et elle lui en voudrait certainement pendant un bon moment, mais elle finirait par s'y faire, elle saurait voir les avantages de cette position, et notamment la possibilité de plaider la cause de son peuple auprès du haut roi.

Mais pour cela, il fallait qu'elle s'arrête et qu'elle accepte de l'écouter. Les étalons blancs n'étaient pas aussi rapides qu'il s'y était attendu, ils n'allaient pas beaucoup plus vite que les bons percherons dont ils avaient l'apparence. Ils étaient endurants et dociles, mais la vitesse n'était à l'évidence pas leur point fort. Ses doigts effleurèrent la corde de son arc. L'imbécile qui avait tiré sur Valeria serait châtié, mais son erreur avait rappelé à Euan un principe fondamental : un cavalier digne de ce nom frappait la monture de son ennemi. Seulement les étalons n'étaient pas des chevaux ordinaires et si l'un d'eux était blessé ou tué – si tant est qu'ils puissent l'être – l'Unique seul savait quelles conséquences cela pourrait avoir. Euan était désespéré, mais pas au point de tenter une chose pareille ; pas encore.

Il était extrêmement difficile de s'orienter dans cette purée de pois, et il n'y avait pas de route, ni même un sentier pour guider leurs pas. Ils se dirigeaient approximativement vers l'est, pourtant Euan ignorait à quel point ils avaient progressé ; dans sa culture, les distances étaient calculées à la vitesse d'un homme à pied, pas à celle d'un cheval. Sa seule chance était d'épuiser sa proie. Il avait une monture solide et rapide, un coursier impérial taillé pour la poursuite, seule la douleur à son entrejambe, due au manque d'entraînement, lui causait quelque désagrément, une douleur qui serait son offrande à l'Unique.

\* \* \*

Euan avait cessé de crier après elle, ce qui était un grand soulagement, mais il n'avait pas abandonné la poursuite. La lande défilait en silence sous les sabots de Sabata comme un cauchemar qui n'en finissait pas et dont elle désespérait de s'éveiller. L'encolure de l'étalon était humide de sueur et de pluie mêlées, il fallait qu'elle ralentisse l'allure. Elle n'était pas l'un de ses barbares, prêt à tuer sa monture sous lui, bientôt l'étalon devrait se reposer et boire un peu. Jusque-là la lande avait été uniformément plane, mais une déclivité s'amorçait à présent et le brouillard semblait s'estomper légèrement, chargé d'une odeur légère qui évoquait les embruns. Il devait y avoir une rivière tout près, mais impossible de la distinguer dans cette grisaille, quant à entendre son chant cristallin par-dessus le fracas des sabots et les battements de son cœur... Elle commençait à croire que la poursuite ne cesserait jamais, comme dans ces vieilles histoires dans lesquelles les dieux maudits étaient traqués pour l'éternité... quand la pente déboucha brusquement sur un terrain plat. Elle distingua une silhouette dans la brume, celle d'un homme à cheval qui lui faisait de grands gestes.

Valeria reconnut l'odeur métallique de la magie à l'instant même où elle comprit également qu'il s'agissait de Maître Pretorius. Oui, c'était vraiment lui et non ce traître de Gothard, sa magie

était aisément reconnaissable, même pour sa perception affaiblie. Il lui faisait signe d'infléchir sa course, à grand renfort de gestes, et d'attaquer à l'aveugle la crête sur laquelle il se tenait. Elle sentit un nœud se former dans son ventre. Devait-elle lui faire confiance ? Piège ou non, si cela pouvait mettre un terme à cette poursuite infernale... Sabata commençait à montrer des signes de faiblesse et Marina et Oda, bien que ne portant pas de cavalier, n'étaient plus très frais. Oda avait le souffle rauque et tout dieu qu'il fût, son corps accusait le poids des ans. L'un de ses poursuivants apparut derrière elle, lancé à pleine vitesse, suivit de près par d'autres, non moins imprudents. Une autre flèche fila dans les airs, mais cette fois elle visait les deux étalons dessellés. Marina fit une embardée et changea de direction. Sabata trébucha, faisant courir une vague de terreur pure le long de l'échine de sa cavalière, avant de reprendre pied et de poursuivre sa course. La flèche l'avait manqué, les dieux soient loués !

Devant elle, la silhouette de Pretorius luisait, semblant flotter dans la brume au-dessus du sol inégal. Sabata plongea droit sur lui, prit brusquement la tangente... et perdit pied. Valeria jeta un regard terrifié vers le vide qui s'ouvrait au-dessous d'elle, et discerna le bouillonnement d'une rivière. Sabata joua des quatre fers pour stopper sa course, mais le sol s'effritait. Valeria se pencha instinctivement aussi loin en arrière qu'elle le put, les yeux perdus dans l'espace tournoyant autour d'elle, empli d'hommes et de chevaux basculant dans le vide. Sabata parvint enfin au bas de la faille en se réceptionnant sur ses jambes, tandis qu'un cheval basculait au-dessus de lui, étriers et rênes flottant dans le vent, la selle vidée de son cavalier. Valeria s'accrocha de toutes ses forces à l'étalon, assura le peu d'équilibre qui lui restait pour demeurer en selle. Un buisson d'épineux avait arrêté leur chute, la perçant de mille entailles. Elle bénit cette douleur de tout son cœur et constata que la rivière grondait juste au-dessous de leur buisson, charriant les corps des hommes d'Euan et les carcasses de leurs montures. Elle ne vit ni Oda, ni Marina.

Elle avisa une piste étroite qui courait le long du lit de la rivière. Sabata avait urgemment besoin de repos, mais elle ne pouvait pas se permettre de s'arrêter ici, pas encore. Lorsqu'ils eurent réussi à se dégager du bosquet d'épineux, Valeria mit précautionneusement pied à terre, afin de soulager l'étalon de son poids. Elle voulut se diriger vers l'amont, loin de l'amas de corps noyés et de carcasses de chevaux morts, mais les buissons devenaient trop épais, rendant toute progression impossible. Elle ne pouvait que descendre vers l'aval. Le sentier était glissant et inégal, elle saignait de ses nombreuses blessures, mais cette douleur la maintenait alerte. Sabata claudiquait derrière elle, la tête basse d'épuisement. La rivière et le sentier contournèrent bientôt la base du promontoire d'où ils avaient chuté et elle ne put s'empêcher de jeter un regard en arrière. La majorité des hommes d'Euan avaient été emportés par le courant, certains déjà morts, d'autres gravement blessés et seuls demeuraient sur la berge quelques corps affreusement mutilés. Même si l'un d'entre eux avait survécu à la chute, il ne serait certainement pas en état de la suivre. Un grand cheval à la robe rouge agonisait dans le courant, l'arrière-train brisé. Il ne lui en restait plus pour longtemps et il ne souffrait probablement pas, mais Valeria refusait de le laisser mourir ainsi, seul et terrifié. Elle laissa Sabata sur le chemin et constata avec soulagement qu'il se mit immédiatement en quête d'un peu d'herbe fraîche parmi les buissons. Les yeux du hongre à la robe rouge commençaient déjà à se voiler, Valeria l'accompagna dans ses derniers instants, l'aidant à quitter ce monde en douceur. Il poussa un dernier soupir, comme de soulagement, avant de se figer pour l'éternité. Elle se pencha sur lui, lui murmurant une prière à l'oreille.

Une pierre roula dans le courant et Valeria fit volte-face.

Une haute silhouette se dressait sur la berge, le corps couvert de blessures. Il ne l'avait pas vue, occupé qu'il était à tirer quelqu'un hors de l'eau, luttant pied à pied contre le courant puissant. Les événements récents avaient plongé Valeria dans une telle confusion qu'elle n'hésita pas à lui porter assistance. Elle saisit le bras détrempé du noyé, le hissa sur la berge... et contempla le visage d'Euan Rohe. Son compagnon lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, c'était Conory, son cousin, trop choqué pour lui chercher querelle.

Euan avait les lèvres bleues et il ne respirait plus. Ses blessures semblaient aussi graves que celles de Conory et au moins une de ses jambes était brisée, ainsi que plusieurs côtes, à en juger par leur apparence. Qu'est-ce que ça changeait, de toute façon, puisqu'il s'était noyé...

— Non..., murmura Valeria dans un souffle.

Elle aurait sans doute dû se réjouir, un ennemi juré d'Aurelia avait péri. Et puis, il les aurait sans doute tués, elle et ses chevaux, ou sans doute l'aurait-il condamnée à un sort pire encore, s'il l'avait capturée, après quoi il se serait lancé dans sa grande offensive contre l'empire.

Par deux fois déjà elle l'avait aidé à échapper à la justice impériale, mais contre la justice divine, elle était impuissante. Quoique... cela valait la peine d'essayer. Elle se plaça sur lui, à califourchon, ignorant le petit cri outré de Conory, et plaqua ses lèvres contre les siennes. Elle respira pour lui, forçant l'air à pénétrer dans ses poumons remplis d'eau, pressant ses mains contre ses côtes brisées, mais il ne bougea pas et son corps était toujours aussi froid. Conory esquissa un geste pour la chasser et l'agonit d'injures. Mais Euan se mit à tousser, et à convulser en crachant des litres d'eau. Il s'en était fallu d'un cheveu. Valeria le coucha sur le côté et le maintint le temps qu'il se débarrasse de tout le liquide.

Il était gravement blessé, mais il était vivant. Elle déposa un baiser rapide sur ses lèvres qui avaient retrouvé leur couleur, en mettant dans son baiser toute sa force d'apaisement. Si les dieux étaient cléments, le charme de guérison prendrait racine en lui et il se remettrait, dans le cas contraire...

Elle se releva.

— Prenez soin de lui, dit-elle à Conory alors qu'elle croisait son regard.

Le guerrier ne lui répondit pas. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il l'apprécie soudainement, mais curieusement il n'y avait pas de haine dans son regard, rien que de la pitié. Elle ne chercha pas à comprendre. Sabata l'attendait et il avait à présent suffisamment récupéré pour être capable de la porter. Elle ne monta cependant pas en selle tout de suite, afin de lui donner un petit répit supplémentaire.

La dernière vision qu'elle eut avant de contourner la falaise fut celle de Conory penché sur son roi, l'aidant à se réchauffer.

Euan mourrait presque certainement. Il avait un long chemin à parcourir pour rentrer chez lui, il était blessé, au pied d'un ravin qu'il lui faudrait escalader, sans pouvoir espérer d'autre secours que celui de son frère d'armes presque aussi mal en point qu'il l'était lui-même. Le charme de guérison qu'elle avait tissé autour de lui suffirait sans doute. Il le fallait, car elle venait de nouveau de faire un choix : rentrer chez elle ou rester avec Euan, et cette fois, son choix était définitif.

Ils avaient franchi le fleuve. Marina et Oda se tenaient côte à côte, immobiles, encore dégoulinants d'eau. Les naseaux de Marina frémirent en voyant Valeria s'approcher, et Oda leva la tête. La jeune femme vacilla, totalement épuisée. Grâce aux dieux, ils étaient saufs !

Elle laissa ses mains courir sur Marina, le long de ses jambes puissantes puis sur son ventre, soulevant ses sabots pour vérifier l'état des fers. Il était en bonne santé, à quelques éraflures près. Elle entoura son large cou de ses bras et le serra contre elle, enfouissant sa tête dans la crinière claire. Elle était trop fatiguée pour pleurer, mais elle avait besoin de ce réconfort. Enfin, après un long moment, elle s'éloigna. Oda frissonnait, et lorsque Valeria s'éloigna de Marina, le vieil étalon tomba à genoux. La jeune femme se précipita vers lui mais il bascula sur le flanc. L'étalon avait le regard calme et serein. Il n'avait pas peur. Il n'était pas mortel, et il savait exactement ce qui l'attendait. Les mains de Valeria parcoururent son grand corps avec frénésie et trouva une flèche brisée derrière son épaule. Le projectile qui avait manqué Sabata et Marina l'avait touché en plein cœur, et pourtant il avait poursuivi sa route, il avait survécu à la chute dans la rivière, attendant qu'elle le retrouve pour enfin lâcher prise.

— Non ! Oh non, non pas toi. Je refuse de te perdre aussi.

*Tu ne me perds pas*, répondit mentalement le vieil étalon, lui faisant l'honneur rare de communiquer avec des mots. Ses paroles étaient accompagnées d'un sentiment de joie et laissaient deviner sa profonde paix intérieure. Valeria fit son possible pour lutter contre l'inévitable, mais Oda avait poussé ses limites bien au-delà de ce qu'un dieu blanc consentait d'ordinaire à endurer pour son cavalier. Elle s'agenouilla dans la boue, parmi les pierres, la grande tête de l'animal posée sur ses genoux, et c'est là qu'il rendit son dernier souffle, abandonnant cette enveloppe charnelle qu'il avait habitée durant de si nombreuses années.

L'univers tout entier sembla scintiller. Dans l'éternité de cet instant intemporel, Valeria vit la trame du temps et du destin s'étendre sous ses yeux, du commencement du monde jusqu'à son heure dernière, comme une gigantesque toile brillante, tendue à travers le vide, scintillant de mille feux comme pour conjurer le néant.

Elle regagna son corps le souffle court, endurant de nouveau brutalement la fatigue extrême qui l'habitait et la douleur des centaines de petites blessures qui parsemaient son épiderme. Déjà le souvenir de cet instant de partage avec le divin s'estompait malgré ses efforts pour le retenir.

Oda était parti. Son corps avait cessé de vivre et son esprit s'en était allé. Curieusement, elle ne ressentait pas de chagrin, un calme surnaturel l'habitait. Non il ne l'avait pas abandonnée, il était



toujours là, dans le cercle des étalons qui ne quittait jamais son esprit et qui veillait sur elle. Elle chercha sa présence, guettant désespérément un signe de son existence charnelle, mais il avait définitivement tourné le dos à son corps mortel. Il consentit cependant à lui faire don de ses dernières paroles :

*Quand tout espoir semblera perdu et que le néant aura consumé toutes choses, appelle-moi. Je suis venu vers toi dans ce but, et ce but demeure le mien.* Les questions fusèrent dans l'esprit de Valeria, mais Oda ne répondit à aucune d'entre elles et lorsqu'elle insista, les autres étalons s'interposèrent, l'incitant avec douceur mais fermeté à le laisser partir.

Elle demeura agenouillée dans la boue, au milieu de la brume. D'Oda, il ne restait rien, que l'empreinte de son corps sur la berge et la chaleur qu'il avait laissée dans son cœur. Marina souffla dans ses cheveux et Sabata referma ses mâchoires sur son col pour l'aider à se relever ; il était temps de partir. Elle se leva lentement, écrasée de chagrin à l'idée de tout ce qu'elle avait perdu. Le sentiment de solitude l'envahit de nouveau, accompagné de cette langueur funeste, qu'elle ressentait depuis que Gothard lui avait lancé son sortilège. Elle plongea la main dans sa bourse à la recherche de la pierre. Cette petite chose hideuse et inutile ! Elle ne lui avait servi à rien. Pire, elle lui avait fait défaut au pire moment ! Elle aurait voulu la jeter dans l'eau et s'en débarrasser une bonne fois pour toutes. Peut-être, après ça, y verrait-elle un peu plus clair ? Mais la pierre refusait de se laisser saisir, roulant entre ses doigts, glissant dans les coutures du tissu. Lorsque enfin il lui sembla l'avoir attrapée, elle constata qu'elle avait en réalité mis la main sur quelques morceaux de sucre qu'elle avait dérobés dans les cuisines de l'Ecole quelques mois plus tôt et qu'elle avait oublié de donner aux chevaux. Sabata ne fut que trop heureux de l'en débarrasser, après quoi il lui fit comprendre avec insistance qu'il était temps de se remettre en route. Il avait pu se rafraîchir, et prendre un peu de repos, il était prêt à la prendre sur son dos.

Valeria laissa la pierre de côté pour le moment. La nuit tombait et il lui restait un long chemin à parcourir jusqu'à la frontière. C'est le cœur serré qu'elle se remit en route. Elle rentrait chez elle, mais en laissant en arrière tout un univers qu'elle n'avait pas eu le temps de connaître autant qu'elle l'aurait voulu et qui lui était désormais fermé. Elle en voulait terriblement à Gothard pour cela, mais ce n'était rien comparé à la rancœur qu'elle éprouvait à l'encontre de Pretorius. Il avait déchaîné sa magie pour la protéger, et elle aurait sans doute dû lui en être reconnaissante, mais Oda avait rejoint les esprits et Euan était certainement mort. Elle espérait ardemment que les tribus le lui feraient payer un jour en lui procurant une mort lente et atroce.

\* \* \*

C'était une mauvaise journée pour Kerrec. Une journée étrange. Un crachin venu de la mer s'abattait sans relâche sur la cité depuis la veille et les chevaux, rendus irritables, ne tenaient pas en place. L'un des hongres de Briana, un animal d'ordinaire paisible, s'était même affolé sans raison en approchant d'un coin d'ombre du bâtiment durant les exercices matinaux. Il s'était cabré, jetant son cavalier à terre, un garçon robuste, qui se remettrait aisément de sa fracture de la clavicule. Les exercices s'étaient poursuivis sans autre incident, mais dans une ambiance tendue. Kerrec avait terminé plus tôt que d'habitude et avait renvoyé chacun chez soi.

Il avait largement de quoi s'occuper avec ses propres travaux, mais il n'avait pas la tête à ça. Les autres cavaliers vaquaient à leurs occupations, poursuivant leur formation à la bibliothèque,

s'entraînant dans le cirque, ou profitant de quelques jours de congé. Il songea un moment à rejoindre l'un ou l'autre de ces groupes, mais sans parvenir à se décider. Il s'enfonça dans son fauteuil, les yeux mi-clos. Le monde lui semblait plus fragile, comme si sa trame pouvait à tout instant se déchirer. Les motifs étaient plus sombres et confus que jamais et les augures n'avaient pas réussi à prédire quoi que ce soit de cohérent depuis l'attaque contre Briana. Chaque jour, les signes devenaient plus incompréhensibles et aujourd'hui, ils étaient parfaitement illisibles. Chaque fois qu'il cherchait à suivre le tracé d'un motif, mineur ou majeur, sa piste se perdait inmanquablement dans les ténèbres. Cela pouvait signifier deux choses : soit le monde touchait à sa fin, soit les motifs étaient en train de se déliter. C'était une idée terrifiante, mais Kerrec refusait de se laisser gagner par la panique. L'un des fondements même de la réalité vacillait sur ses bases et personne d'autre que lui ne semblait en avoir conscience. Les ordres de mages pourchassaient le prêtre, tâchaient d'éviter les sacrifices et châtiaient les conspirateurs, tandis que les augures demeuraient plongés dans leurs ouvrages, sans pour autant y trouver le moindre début de réponse. Ils ne cherchaient pas au bon endroit. Cette chose ne venait pas pour les dévorer eux, elle était déjà en eux, dissimulée au plus profond de leur cœur. En temps voulu, il laisserait la terreur née de cette perspective le submerger, mais pour l'heure, il était trop occupé pour s'offrir ce luxe. Son regard glissa sur les ouvrages épars ouverts sur sa table et ils lui semblèrent soudain étrangers, comme s'il les voyait pour la première fois.

Le dessin des phrases formait un motif, comme une carte, un paysage de montagnes et de landes, parcouru par des rivières. Ce paysage était le théâtre d'une traque, une chasse à l'homme qui trouva un épilogue funeste au bord d'une falaise, quand la proie et ses chasseurs basculèrent ensemble dans les flots tumultueux en contrebas. Kerrec sentit un étrange vertige le saisir, comme s'il avait lui-même basculé dans les eaux glacées et il dut se ressaisir pour ne pas se laisser emporter par la vision, corps brisé chahuté par le courant, s'enfonçant dans les ténèbres de la mort.

Les pages étaient redevenues de simples feuilles de papier et les mots un enchaînement de phrases tout à fait banal, mais la tête lui tournait. Il se leva d'un pas mal assuré et s'appuya sur le bord du bureau pour reprendre son équilibre. Il avait besoin de retrouver Petra, de se laisser envahir par son calme en chevauchant dans le cirque, il lui fallait parcourir ces motifs simples pour se recentrer.

Gunnar et Nikos l'y avaient précédé, et se livraient à leurs propres exercices. Kerrec les observa un moment alors qu'il menait Petra à l'extérieur en prenant le chemin le plus long, afin lui laisser le temps de se chauffer les muscles. Il en profita pour se mêler à eux et laissa les motifs manipulés par les deux cavaliers imprégner sa propre monture. Le tracé en était familier et rassurant ; une véritable bénédiction en une pareille journée. Tandis qu'il chevauchait, il lui sembla sentir un quatrième étalon se joindre à eux dans la cour de l'école, une silhouette scintillante qui apparaissait par intermittence. Le tracé de son motif venait se mêler aux autres, altérant le tracé de certains et en complétant d'autres. Il arrivait de temps à autre qu'un étalon récemment trépassé vienne rendre visite à ses frères à l'exercice dans l'enceinte de l'école, juste pour le plaisir de la danse à ce qu'on racontait. Kerrec n'avait jamais vu ce phénomène se produire depuis l'époque où il était Quatrième Cavalier, plus de dix ans auparavant. A l'époque, cela n'avait été qu'un scintillement fugace lors d'un bel après-midi d'hiver. Personne n'avait vraiment compris ce qui s'était produit alors, mais tout le monde s'en souvenait encore. Si ses souvenirs ne le trahissaient pas, il lui semblait bien que l'étalon semblait tangible à la lumière et éthéré lorsqu'il pénétrait dans l'ombre. Celui-là était différent, il s'agissait d'un motif tissé d'ombre et de lumière qui n'adoptait que par intermittence la

forme d'un cheval. Tous achevèrent leur mouvement à l'unisson, comme sur une ultime note de musique, et l'étalon fantôme disparut dans la lumière au moment où Kerrec reconnaissait l'arc puissant de son nez si caractéristique et ses yeux profonds. Il l'appela, mais sa silhouette s'était déjà évanouie, sans aucun doute séparée à jamais de son enveloppe charnelle.

La discipline des cavaliers devenait au fil des années une seconde nature, pourtant Kerrec dut se faire violence pour prendre le temps de ramener Petra à l'écurie, de le desseller, l'étriller et lui servir sa ration quotidienne. Kerrec en avait terminé avec Petra que Gunnar et Nikos étaient encore affairés avec leurs propres montures.

Kerrec se tenait au pignon du bâtiment et faisait de son mieux pour contrôler ses tremblements. Nikos passa la tête par-dessus la porte de la stalle.

— Du calme, mon garçon.

— C'était Oda, il s'est désincarné.

— Je sais.

— Et ça ne vous fait ni chaud ni froid ?

— Ça m'importe énormément, au contraire, mais les conséquences de cette disparition se feront sentir assez tôt. Les motifs qu'il a dansés à nos côtés étaient des symboles de stabilité, il nous a enjoins à tenir bon et à nous montrer patients.

— Je ne peux pas me contenter de ça, je suis désolé. Oda disparu, Valeria se voit privé de son plus puissant protecteur. Elle est peut-être même déjà morte ou agonisante quelque part.

— Vous l'avez senti ?

Kerrec fut pris au dépourvu par la question.

— Non, je ne sens rien, mais elle n'est plus là où elle se trouvait il y a peu de temps encore.

Cette dernière remarque lui était venue spontanément, il n'avait pas eu conscience de cet état de fait avant de l'énoncer à haute voix et il accusa le choc provoqué par ses propres paroles.

— Dieux de miséricorde. Valeria est morte !

— Non.

Kerrec tourna vers Nikos un regard interrogatif.

— Si elle était morte, poursuivait celui-ci, nous serions déjà tous au courant.

— Vraiment ? Comment pouvez-vous avoir une telle foi en nos capacités, tous nos repères sont en train de voler en éclats.

— Nous le saurions, répéta Nikos.

— Je dois la retrouver. Est-ce que vous pouvez comprendre ça ? J'en ai assez d'attendre, je n'ai plus de patience et j'en ai soupé de la discipline.

— Vous devez pourtant vous montrer patient, et vous le ferez. Car si elle est saine et sauve, ce dont je suis persuadé étant donné qu'elle est accompagnée de deux étalons et d'un archimage, tout ce que vous pourriez tenter ne ferait qu'empirer les choses. Si elle est vraiment en danger, je suis convaincu qu'elle remuera ciel et terre pour vous retrouver. Songez également que depuis le début nous naviguons sur un océan de mirages et de faux-semblants. Si vous partez chevaucher seul pour retrouver votre belle, en parfait chevalier servant, vous vous exposez à être attaqué à n'importe quel moment. Demeurez ici où votre pouvoir est le plus puissant et patientez. Si elle est en mesure de vous rejoindre, elle le fera.

— Et dans le cas contraire ?

— Vous êtes bien un mage, n'est-ce pas ?

Kerrec ouvrit la bouche pour répondre que oui, évidemment il était mage, mais ce n'était pas le sens de la question. Nikos voulait seulement que Kerrec laisse de côté ses émotions afin de mieux réfléchir.

Oui il était mage, il portait même le fardeau de deux formes de magie bien différentes : la magie des motifs issue de la Montagne, et celle de la terre, héritage de la lignée impériale, mais là encore, ce n'était pas ce que maître Nikos avait voulu dire.

On ne l'avait pas remis à sa place de cette manière depuis l'époque où il n'était qu'un bizut fraîchement arrivé à l'École de la Montagne. C'était humiliant, et c'était précisément le but. Il était le Premier Cavalier de plein droit et il se devait de se comporter comme tel, et non comme un jeune étalon fougueux et mort d'amour.

Il baissa la tête en signe d'humilité et Nikos lui adressa en retour un regard plein de compréhension.

— Je ne ferai rien qui risquerait de mettre ma vie en danger ou de menacer la sécurité de mes frères. Vous avez ma parole.

— Je vous fais confiance, lui répondit le Maître.

Une réponse à la fois simple et très lourde de sens. Kerrec s'éloigna un peu de l'écurie et, une fois seul, s'appuya lourdement contre un mur, faisant un effort conscient pour simplement parvenir à respirer. Nikos était d'un naturel posé et il était parfaitement capable de se faire oublier de tous, même du Premier Cavalier, d'endosser la défroque du simple petit gestionnaire. Mais c'était lui qui faisait tourner l'école, qui faisait en sorte que tout se passe pour le mieux et qu'hommes et bêtes se sentent comme chez eux. Le réduire à ce simple rôle, pourtant, aurait été une erreur. Nikos était également un maître de son art, un mage de grand pouvoir, puissant et compétent, doublé d'un chef-né, que ce soit avec les hommes ou avec les chevaux.

Kerrec était comme paralysé. Il devait lutter pour rester debout. Il ne chevaucherait pas vers l'est, c'était une certitude, mais Nikos ne lui avait pas interdit de mettre en œuvre tout autre moyen qui permettrait de ramener Valeria parmi les siens.

\* \* \*

Le Maître des augures recouvrit la surface d'argent du miroir d'un tissu opaque. Son large visage arborait une mine sombre.

— Je ne peux pas. Il n'y a tout simplement rien à voir.

— Appliquez-vous, insista Kerrec.

Maître Omeros sursauta, comme piqué par une guêpe, avant d'ouvrir les bras en un geste d'impuissance.

— C'est la quatrième fois que j'essaie et je vous assure que je déploie toute la puissance de mon art, mais elle demeure introuvable.

— Elle est pourtant toujours de ce monde, je sais qu'elle n'est pas morte.

De nouveau, l'augure eut un geste d'impuissance.

— Je suis désolé, cavalier, croyez bien que si c'était en mon pouvoir, je la retrouverais pour vous.

— Plutôt que de la chercher elle, cherchez un charme qui serait comme une bulle de... de néant.

— Cavalier, le monde tout entier est en train de sombrer dans cette bulle, comment distinguer le

charme dont elle est victime dans cet amas de ténèbres ?

Kerrec ravala les mots qui lui venaient. Maître Omeros avait fait de son mieux, il aurait été malvenu de l'accabler davantage en lui faisant supporter le poids de son anxiété et de sa frustration. Il le remercia avec sincérité avant de prendre congé.

— Je vous souhaite bonne chance, ajouta l'augure, et je prie pour que nous sortions tous indemnes de l'orage qui s'annonce.

— Les dieux vous entendent, Maître Omeros.

Le trajet depuis les gorges où Euan et ses hommes avaient trouvé la mort jusqu'aux murs d'Aurelia ne laissa aucun souvenir à Valeria. Elle avait pourtant sûrement croisé des garnisons, et elle s'était probablement arrêtée dans des caravansérails. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait fait halte pour se reposer, se restaurer et prendre soin de ses étalons, mais elle avait fait le voyage dans un état comateux, comme un long rêve éveillé dont elle ne s'était éveillée qu'à deux reprises. La première fois alors qu'elle s'apprêtait à franchir la rivière qui marquait la frontière orientale d'Aurelia, elle s'était arrêtée sur la berge et elle avait vu Pretorius de l'autre côté. Elle avait supposé qu'il était là pour lui barrer le passage, comme il l'avait déjà fait une fois, mais lorsqu'elle avait chevauché dans sa direction elle avait simplement traversé son image sans que rien ne se produise.

— Pourquoi ? lui avait-elle demandé.

La question était plus que vague et elle-même n'était pas certaine du sens qu'elle voulait lui donner, mais elle était persuadée que Pretorius, lui, comprendrait. Elle avait malgré tout été prise au dépourvu lorsqu'il lui avait répondu :

— C'est le destin.

Valeria avait eu un mouvement de recul.

— Comment ça ? Vous êtes en train de me dire que vous n'êtes que l'instrument des dieux, c'est ça ?

— Pourquoi ? Pas vous ?

— J'espère de tout mon cœur que vous subirez chacune des souffrances que vous avez infligé à vos victimes, je vous souhaite une vie longue et pleine de douleur.

— L'Ard Ri est en vie. Il marchera avec une canne pour le restant de ses jours, mais il se remet doucement.

Valeria avait eu le souffle coupé. Le regard clair et les yeux de Pretorius avaient scintillé d'une façon surnaturelle.

— Quand tout sera terminé, vous comprendrez mieux que quiconque le sens de tout ceci. Allez maintenant, finissez ce que vous avez commencé.

Elle n'était plus une enfant pour s'entendre ainsi dicter sa conduite, mais lorsqu'elle avait ouvert la bouche pour protester, il avait déjà disparu dans la brume. De nouveau, la confusion l'avait envahie. Elle était retombée dans son demi-sommeil éveillé et les questions qu'elle se posait, les doutes qui l'assaillaient, avaient semblé se diluer dans l'air avec l'image fantomatique de Pretorius.

Quand elle s'éveilla pour la seconde fois, elle se retrouva devant la porte nord de la cité impériale, sous un ciel gris et lourd. Il lui sembla que son voyage tout entier s'était déroulé sous ce ciel uniformément gris, pas une fois, lui semblait-il, elle n'avait vu le soleil. L'orage menaçait. Les vagues venaient se briser contre les digues du port et le vent hurlait aux moellons des tours. Les mouettes elles-mêmes préféraient chercher refuge plutôt que d'affronter la tourmente qui s'annonçait. Cette porte, d'ordinaire envahie de marchands et de voyageurs résonna des pas de son cheval tandis qu'elle remontait la rue au-delà, elle aussi déserte. Ce n'était pas juste l'orage, la cité semblait recouverte d'une chape de peur. Elle en trouva rapidement l'origine et tressaillit. Le Chaos. Il était plus près de la surface que jamais, et seule l'habitude lui permit de juguler l'assaut de la graine de Chaos dans son ventre qui cherchait à jaillir au grand jour. Cette abomination qui rôdait sous la ville s'était nourrie de sang et de souffrances et elle lui évoqua les rituels qu'elle avait pu observer durant son séjour parmi les nomades. Ici, cela prenait des proportions purement titanesques.

Les tribus savaient comment rendre hommage à l'Unique, ils y mettaient les formes, mais celui ou ceux qui avaient provoqué ce déferlement ignoraient les rites, ou feignaient de les ignorer. La Vénérable aurait certainement pu contenir cet assaut, mais nulle part elle ne vit signe d'elle et les ordres de mages étaient sans défense contre un phénomène qui dissolvait purement et simplement leur magie... Valeria était bien placée pour le savoir.

Elle ferma son esprit au Chaos et progressa dans les rues désertes au rythme des portes closes, des fenêtres barricadées, arpentant des marchés vides, passant devant des tavernes fermées. Il y avait encore de la vie dans la cité, mais elle se résumait à quelques silhouettes furtives, progressant d'ombre en ombre, prenant soin de ne pas rester trop longtemps à découvert. Des passants que la vue d'un cavalier et de deux étalons blancs ne rassurait manifestement en aucune manière. Pour Valeria cette réaction était incompréhensible. Elle demanda à Sabata de forcer l'allure. *Plus tôt j'aurai rejoint l'école, plus tôt je pourrai me reposer*, songea-t-elle en refusant d'envisager que l'endroit puisse lui aussi être désert, ce qui signifierait à coup sûr que les cavaliers avaient suivi la Vénérable jusqu'à la Montagne. Non, ils n'auraient pas fait une chose pareille au moment où la cité et l'empire tout entier avaient plus que jamais besoin d'eux.

Une petite voix se mit à tourner dans son esprit qui ressemblait à s'y méprendre à celle de Gothard. Non, elle refusait de penser à lui, il ne méritait pas qu'elle lui accorde une seule seconde d'attention. Certes il l'avait aidée à s'échapper, mais il ne l'avait fait que dans son propre intérêt, pour ne plus l'avoir dans ses jambes.

Elle sentit une joie un peu pathétique l'envahir lorsqu'elle aperçut enfin les bâtiments bas et quelconques de l'école, au bout du parc qui flanquait le temple. Les portes étaient fermées, mais on ne les avait pas barricadées.

Elle mit pied à terre dans l'enceinte et mena Sabata et Marina aux écuries. Tous les étalons étaient là : Petra, Alta, Flora, Alea, Benedicta et les autres. Ils la saluèrent de quelques hennissements et accueillirent de la même façon leurs deux frères équins. A leur contact, elle eut un petit aperçu de ce qu'ils ressentaient. Il y avait du soulagement en eux surtout, et le sentiment que quelque chose se préparait. Quelque chose qu'ils avaient longtemps attendu, un événement dont le dénouement était désormais imminent. *C'est pour bientôt*, semblèrent-ils dire.

\* \* \*

La situation s'était considérablement dégradée à Aurelia en deux semaines à peine, depuis l'apparition d'Oda. Chaque mage d'Aurelia travaillait d'arrache-pied nuit et jour à renforcer la trame même du réel qui se délitait malheureusement plus vite qu'ils ne pouvaient la réparer. Les cavaliers avaient inscrit des danses mineures au programme de leurs exercices quotidiens afin d'étayer les motifs fragilisés, de sorte qu'ils soient en mesure de se régénérer d'eux-mêmes mais ils n'avaient rencontré que peu de succès dans cette tâche, le néant revenant de plus belle pervertir la trame une fois la danse achevée.

\* \* \*

Le matin même, Gunnar avait émis l'idée qu'ils pourraient désormais danser nuit et jour, selon un roulement, comme le faisait la relève de la garde. Il était sorti de l'abattement qui l'avait saisi quelques jours auparavant. Il voulait être actif, quoi qu'il en coûte, même si cela devait les épuiser. Kerrec n'était désormais plus seul à vouloir agir. Il fallait faire quelque chose. N'importe quoi, pourvu que ça permette de tenir en échec les forces sombres qui étaient en train de dévorer vive leur cité. Mais par où commencer ? Le massacre des nobles avait cessé après que trois groupes de neuf notables aient péri, vingt-sept héritiers des plus grandes familles exécutés comme des animaux. Peu de temps après, le cœur de la cité avait commencé à s'effondrer sur lui-même.

La Longue Danse devait commencer dans la matinée, si d'ici là personne n'avait trouvé de meilleure solution. Ils avaient déjà essayé de localiser la Vénérable : en vain. Sa stalle était vide depuis des jours et elle n'était pas au palais. De ce qu'ils savaient, elle avait rejoint sa retraite sacrée au pied de la Montagne, au moment précis où l'empire avait le plus désespérément besoin de son aide. Cependant, aucun mortel ne pouvait se hasarder à spéculer sur les motivations de la Vénérable, ou même des dieux blancs. Kerrec ne pouvait s'empêcher de penser que la Vénérable était d'une manière ou d'une autre responsable de l'ambiance pesante qui régnait sur la cité. Il ne l'accusait évidemment pas d'être mêlée aux massacres, bien entendu, mais il était persuadé qu'elle connaissait un moyen de tout arrêter.

Malheureusement il n'existait aucun rituel qui permettait d'invoquer la Dame et personne ne s'y était jamais risqué. Kerrec, lui, était à deux doigts de se planter au milieu de la cour et de hurler son nom jusqu'à ce qu'elle daigne écouter sa supplique, ce qui pouvait prendre une éternité. Sa table était recouverte d'ouvrages qu'il étudiait avec attention, le dos à la cheminée, où ronflait un feu orangé qui repoussait le froid de ses os. Les piles de livres menaçaient de s'effondrer par leur abondance et pourtant il n'avait pas réussi à y trouver quoi que ce soit d'intéressant, sinon la perpétuelle mise en garde selon laquelle un mage ne devait à aucun prix et dans aucune circonstance lire un sortilège permettant de mettre le Chaos en branle, et encore moins le lancer. Il existait neuf sortilèges de ce type, et chacun d'entre eux donnait accès à un niveau d'anéantissement du réel. Le neuvième sortilège, une fois mis en œuvre, avait le pouvoir de consumer l'univers dans son entier. Kerrec aurait voulu savoir qui avait découvert ce sort, de quelle façon il l'avait mis à jour et ce qu'il était advenu de lui, mais où trouver la réponse ? Les ordres de mages avaient mis ce savoir à l'index, et même la bibliothèque interdite du palais, là où étaient conservés sous bonne garde les ouvrages sulfureux, ne contenait aucun des volumes impies. Kerrec avait à sa disposition toutes les ressources



de l'empire pour trouver ce qu'il cherchait, mais ce qui lui manquait cruellement, c'était le temps. Selon les mages, l'attaque aurait lieu au moment de la Danse du couronnement ou juste un peu avant, ce qui ne leur laissait que deux semaines au mieux. Il aurait aimé pouvoir se fier à leur estimation, mais il sentait dans ses tripes qu'il leur restait en réalité bien moins que ça ; quelques jours avec de la chance.

Briana allait être couronnée, pour de bon cette fois, dès que la lune d'automne serait pleine, soit à l'équinoxe, l'un des jours saints les plus sacrés du calendrier impérial, lorsque le soleil et la lune se partageraient équitablement les cieux. Leurs ennemis, eux, n'étaient pas des mages impériaux et vénéraient une autre puissance qui atteignait son plein potentiel au plus sombre de la lune... A savoir le lendemain. Kerrec tenta de se ressaisir. Il devait faire erreur, leur ennemi jusqu'ici avait toujours frappé à la veille d'une grande cérémonie, il avait besoin de l'énergie mise en branle par les rituels pour déployer au mieux sa puissance de destruction. Et s'il avait trouvé une autre source de pouvoir ? Grands dieux, la Vénérable serait-elle passée à l'ennemi ? Non, c'était impossible, les prêtres de l'Unique eux-mêmes étaient incapables de corrompre un être d'une telle puissance, supérieure aux dieux eux-mêmes. Non, il ne pouvait pas se permettre de douter d'Elle. Quelle que soit la menace, elle venait forcément d'ailleurs.

Il contempla un moment les flammes qui dessinaient un motif qu'il n'essaya pas de déchiffrer ; il avait déjà suffisamment de choses à penser, tout ce qu'il voulait, c'était fermer les yeux un moment et se laisser envahir par la chaleur.

La porte derrière lui s'ouvrit.

— Qu'est-ce qu'il y a, c'est déjà l'heure du dîner ? demanda-t-il sans prendre la peine de se retourner.

— Je ne crois pas, non, répondit une voix que nuit et jour il avait rêvée d'entendre de nouveau.

Il bondit de son siège. C'était bien elle. Valeria se tenait dans l'embrasure de la porte. Ses vêtements étaient élimés, elle était dans un abominable état de crasse et d'une maigreur affolante. Elle devait avoir chevauché longtemps et sans perdre une minute en rationnant ses provisions, mais sa voix était haute et son regard clair.

Il ne se souvint pas d'avoir traversé la pièce. Il l'attrapa par les épaules et la secoua à lui déchausser les dents.

— Toi ! Mais où est-ce que tu étais passée, bon sang, je me suis fait un sang d'encre !

— Je sais, je suis désolée. J'ai cru qu'il valait mieux que je parte.

— Tu t'es trompée.

Valeria secoua la tête, le regard sombre.

— J'aurais voulu...

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase mais Kerrec n'y prêta pas attention. Il avait cessé de la secouer et palpait à présent ses côtes.

— Par les dieux, tu n'as que la peau sur les os ! Tu n'as rien avalé pendant tout ce temps ? Viens avec moi aux cuisines, on va te trouver quelque chose à manger.

— Tu me maternes, on croirait ma grand-mère.

— Difficile de me le reprocher, non ?

Valeria hocha légèrement la tête. Elle était à l'évidence morte de faim et totalement épuisée, mais elle insista pour descendre elle-même aux cuisines et s'installer à une table près de la cheminée.

Les cuisiniers lui servirent du pain frais et une assiette de ragoût de mouton, la maternant plus encore que Kerrec. Elle se pencha au-dessus de l'assiette fumante et s'enivra du fumet de la viande.

— Dieux que ces épices m'ont manqué !

— Mange, lui ordonna Kerrec, sans la quitter des yeux jusqu'à ce qu'elle se soit exécutée.

Ce n'est que lorsqu'elle eut terminé son assiette, qu'elle l'eut nettoyée avec son pain et qu'elle en eut mangé jusqu'à la dernière miette qu'il relâcha sa vigilance. Le chef cuisinier en personne lui apporta une tisane aux herbes et au miel et lui conseilla de la boire à petites gorgées tant qu'elle était bien chaude. Elle referma ses mains autour de la tasse brûlante et poussa un soupir d'aise. Kerrec vit que ses paupières se fermaient malgré elle et lui prit la tasse des mains avant qu'elle ne la lâche par inadvertance.

Valeria avait toujours été menue, mais elle avait une carrure certaine, une solide charpente de muscles dont il ne restait à présent plus grand-chose.

— Faites venir la guérisseuse, ordonna-t-il à la cantonade, peu lui importait lequel obéirait en premier, l'important était qu'elle soit prévenue. A peine eut-il prononcé ces mots qu'une demi-douzaine de cuisiniers se bouscula en direction de la porte, se disputant l'honneur de se charger de la commission. Valeria avait vraiment le don pour se faire aimer de tous. Sa gorge se serra. Faire venir la guérisseuse était une simple précaution, sa vie n'était pas en danger. Oui, rien qu'une mesure de précaution, il n'avait aucune raison de penser qu'elle était rongée par un mal qui la dévorait de l'intérieur, aucune raison de penser qu'elle était mourante. Quel idiot ! Valeria avait raison, il se comportait en vieille femme gâteuse.

Il ramena Valeria dans sa cellule. Le lit y était grand et confortable et la pièce était bien chauffée. Il la déposa avec précaution sur les coussins et un serviteur passa la tête dans l'embrasure.

— Premier Cavalier ? commença-t-il avec déférence, vous permettez ?

Kerrec recula. Il se surprit lui-même à ne les laisser approcher qu'avec réticence, mais il dut bien se rendre à l'évidence, les serviteurs possédaient un sens pratique très affûté. Ils avaient apporté avec eux de quoi lui donner un bain, des vêtements secs et ils avaient même prévu un grand drap de coton dans lequel elle pourrait se draper en regardant le feu.

Kerrec ne les quitta pas. Il aurait parfaitement pu les laisser faire, mais à compter de ce jour, il avait l'intention de ne plus la quitter des yeux une seule seconde.

Valeria s'endormit dans le bain et elle se contenta de soupirer et de murmurer des sons inarticulés tandis qu'ils la transportaient dans son lit. En se tournant vers la porte, Kerrec ne fut pas surpris d'apercevoir Nikos accompagné de Gunnar, suivis des autres cavaliers qui arpentaient le couloir en faisant de leur mieux pour se montrer discrets. Ils s'écartèrent pour laisser place à une guérisseuse dont le visage lui était inconnu, une femme au visage sec, fermé, qui lui rappela immédiatement la mère de Valeria.

— Dehors ! ordonna-t-elle avec une telle autorité naturelle qu'ils reculèrent tous en hâte.

Son regard se posa sur Kerrec, puis sur Nikos.

— Vous deux, vous pouvez rester. Les autres, allez voir ailleurs si j'y suis.

Une fois les cavaliers partis, l'atmosphère devint moins pesante. Ils n'étaient pas allés bien loin, Kerrec pouvait sentir leur présence dans les pièces voisines, à l'affût, guettant les fluctuations de motifs.

La guérisseuse hocha la tête sans dire un mot, prenant son temps pour examiner Valeria, avec une expression neutre, attentive, qui ne laissait rien paraître de son verdict. Kerrec réprima à grand-

peine son tempérament fougueux. S'il avait été un cheval, il aurait arpenté la pièce en tous sens, guettant les coins d'ombre d'un regard fou.

Nikos, dont le sang-froid était légendaire, s'assit sur une chaise près du feu et saisit l'un des ouvrages de Kerrec. Le Premier Cavalier aurait parfaitement pu l'imiter, il lui restait beaucoup à faire, mais l'idée même d'être éloigné d'elle, même de quelques mètres, lui était insupportable. Il saisit un tabouret, vint s'asseoir aussi près que possible du lit et prit son mal en patience.

Enfin la guérisseuse releva la tête et poussa un profond soupir.

— Elle a chevauché trop longtemps, sans se nourrir et sans se reposer, mais à part ça, elle est en parfaite santé. Laissez-la dormir, nourrissez-la correctement à son réveil et elle sera sur pied d'ici un jour ou deux.

Kerrec ne parvenait pas à chasser la tension qui lui serrait le ventre dans un étai.

— Avec tout le respect que je vous dois, madame, comment se fait-il qu'il vous ait fallu aussi longtemps pour ne rien trouver ?

La guérisseuse ne sembla pas prendre ombrage de sa remarque.

— Etre méticuleuse, cela prend du temps, cavalier.

— Dans ce cas, dites-moi pourquoi vous vous êtes arrêtée quelques instants pendant votre examen.

Elle fronça les sourcils. Aucun mage n'aimait être défié de cette manière et les guérisseurs étaient particulièrement chatouilleux dès qu'il s'agissait de leur art, mais Kerrec avait déjà affronté des périls bien plus grands.

— Pour rien. Ses défenses sont particulièrement puissantes et elle est sous l'influence d'un charme d'obscurité, qui lui a sans doute permis d'échapper plus facilement à ses ennemis. Le charme l'a donc protégée aussi contre mes propres efforts pour la guérir, mais n'ayez crainte, j'y suis parvenue malgré tout. La guérison sera sans doute un peu plus lente, mais elle se remettra.

La guérisseuse semblait satisfaite de son travail et Kerrec aurait aimé en dire autant. Valeria pouvait parfois se montrer cachottière et elle cultivait le secret, mais s'agissant de sa magie, son aura avait toujours été d'une transparence exemplaire, choses que Kerrec ne ressentait plus désormais. Elle était nimbée d'un voile terne et sombre, comme si la lame scintillante de son art était lentement gagnée par la rouille.

Il n'eut pas la cruauté de la réveiller pour l'interroger au sujet de ceux qui lui avaient fait subir ça. Elle était épuisée et cela se ressentait sur sa magie, voilà tout. A son réveil, son aura brillerait de nouveau de tous ses feux.

Valeria ne rêvait que d'une chose ; la nuit éternelle, et pourtant, elle n'avait pas peur. La partie craintive d'elle-même s'était perdue en chemin quelque part entre Dun Mor et Aurelia, entre Euan Rohe et Kerrec.

Elle ouvrit les yeux sur un plafond au dessin familier et lorsqu'elle tourna la tête, ce fut pour voir un visage plus familier encore. Kerrec s'était endormi sur sa chaise devant le feu et de le voir ainsi, elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

La Valeria irréfléchie pleurait en réalité Euan. C'était stupide, mais elle avait le sentiment de devoir au moins ça au roi barbare qui l'avait tant aimée, même s'il l'avait manipulée. Kerrec, lui, n'avait jamais fait une chose pareille et lorsque l'occasion de le faire s'était présentée, il avait toujours fait en sorte de trouver un autre moyen. Il avait un caractère de cochon et leurs disputes étaient parfois titanesques, mais ils revenaient inmanquablement l'un vers l'autre et elle savait que cela durerait toujours.

Elle allait devoir lui raconter tout ce qui s'était passé, sans omettre le moindre détail, et elle savait qu'il détesterait ça. Il était même possible que cela brise leur couple une nouvelle fois, même si elle espérait de toute son âme que cela ne se produirait pas, étant donné ce qu'il avait lui-même fait de son côté, alors qu'elle partageait la couche d'Euan. Kerrec était un être fier et arrogant, mais il savait être juste. Dieux, comme elle l'aimait !

Une soudaine vague d'énergie s'empara d'elle, l'emplissant d'un bien-être absolu, d'une joie surgie de nulle part et qui l'envahit jusqu'à la submerger. Son esprit demeurait parfaitement rationnel, elle n'oubliait pas que la ville était menacée par un terrible péril, pire encore que ce que les habitants imaginaient. Elle avait conscience de se tenir au bord de l'abîme d'où remontait le Chaos, se rapprochant un peu plus à chaque seconde qui passait. Même durant la bataille d'Oxos, là où le dernier empereur avait trouvé la mort, le Chaos n'avait pas été aussi présent, aussi puissant. Les tribus avaient accompli alors un véritable prodige, dirigeant les vagues du néant avec une précision de joaillier sur une cible précise. L'offensive dont ils étaient aujourd'hui les victimes était infiniment plus brute et plus violente. Peu leur importait désormais de frapper avec précision. Les cieux eux-mêmes semblaient au diapason du déchaînement de Chaos, car l'orage finit par éclater. Le vent vint frapper les murailles de la ville et la pluie battre aux volets clos avec une telle puissance que les montants grinçaient.

Le feu était presque éteint, mais il faisait encore bon dans la pièce. Valeria se leva, passa une couverture autour de ses épaules et raviva les braises. Elle remit une bûche dans l'âtre et entendit

Kerrec se réveiller, le regard fixé sur elle. Elle termina de rallumer le feu et se tourna vers lui. Il lui fit une grimace et elle se jeta dans ses bras en riant. Ils s'enlacèrent. La tête lui tournait, ce qui la fit rire de plus belle.

La grimace de Kerrec s'accentua.

— Qu'est-ce que tu as, tu as bu ?

— Pas une goutte, lui dit-elle en se reculant un peu pour mieux voir son visage. Je suis ici, je suis en vie et tu es magnifique.

— Tu es ivre, ce n'est pas possible autrement.

— Oui, ivre de joie.

Et elle l'embrassa tendrement. Il ne lui rendit pas tout de suite son baiser, aussi insista-t-elle jusqu'à sentir la fièvre le gagner. Théodosia et Euan quittèrent ses pensées, il n'y avait plus qu'eux deux, tout était redevenu comme avant.

Elle l'attira près du feu et Kerrec à sa grande surprise sentit le désir monter en lui. Valeria baissa le regard sur son entrejambe et se mit de nouveau à rire de contentement.

Kerrec cessa de lutter, même s'il ne souriait toujours pas. Pauvre petit être confus, songea-t-elle en lui faisant l'amour comme jamais, employant même des artifices qu'elle avait appris tout récemment.

La joie de Valeria était communicative. Il était heureux de la retrouver et elle aurait voulu que la joie de la revoir estompe quelque peu la gravité de leur situation. Tout le monde était terrifié, avait-elle remarqué, alors qu'ils auraient dû se laisser aller à la joie comme elle le faisait. Il n'y avait aucune raison d'avoir peur, la nuit était magnifique et l'oubli serait si doux.

Kerrec ne pouvait pas partager ce sentiment, alors Valeria lui donna tout l'amour dont elle était capable et fit de son mieux pour le rendre aussi heureux que possible.

Ils restèrent un moment silencieux près du feu qui crépitait. Valeria n'avait aucune envie de se lever, mais le ciel noir ne parvenait pas tout à fait à masquer le soleil qui pointait à l'horizon.

Elle réveilla Kerrec d'un baiser.

— Il faut que je voie Briana. Tu m'accompagnes ?

— Maintenant, grommela-t-il, ça ne peut pas attendre ? La haute cour se réunit aujourd'hui, elle ne sera probablement pas disponible avant ce soir, tu devrais plutôt te reposer encore un peu. J'envierai un message un peu plus tard, je suis sûr qu'elle...

— J'aimerais la voir maintenant. Ça vaut le coup d'œil, cette réunion de la haute cour ?

— Oui, j'imagine que oui. Les dames y rivalisent d'élégance et les hommes paradent aussi à leur façon. Il y a des discours interminables et l'on y danse de façon guindée sur des musiques dépassées. Oh ! Et il y a aussi un grand dîner où chacun tâche d'être le plus courtois et le plus raffiné.

— Quand j'étais petite, en Imbria, on nous racontait des histoires au sujet de ces grandes occasions. J'aimerais voir ça, je saurais enfin si ce qu'on m'a raconté était vrai !

Kerrec secoua la tête, indécis, et un sourire fugace apparut sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu as donc à dire à ma sœur ? Tu veux la mettre en garde contre une nouvelle guerre qui se prépare ?

— Elle doit savoir certaines choses, et je pense que le plus tôt sera le mieux.

Kerrec s'assit, le visage sombre.

— Par les dieux, tu as raison, j'avais oublié. C'est la nouvelle lune ! Les motifs, les prédictions... Tu es certaine d'être en état de sortir, la guérisseuse a dit...

— Oui, grand-mère, plaisanta-t-elle, pour détendre l'atmosphère, je ne me suis jamais sentie aussi bien. Allez, accompagne-moi, on va voir si tu arrives à suivre la cadence. Juste une chose avant de partir ; je mets mon uniforme ou... ?

— Peu importe.

— Alors va pour l'uniforme. J'imagine que tu ne te souviens pas où est le mien ?

— Les serviteurs vont te le retrouver soupira-t-il.

Ce soupir qui voulait dire : *d'accord, tu as gagné, je t'accompagne*. Valeria fila vers le bain et l'embrassa au passage.

\* \* \*

Il ne l'avait jamais vue aussi enjouée. Sa première pensée lui revint à l'esprit. Peut-être avait-elle vraiment abusé du vin ? Mais il n'y avait nulle trace d'alcool ou de drogues en elle, il l'aurait perçu. Elle n'était pas non plus sous le coup d'un autre sortilège. Sans doute la fille rayonnante et positive qui était en elle avait-elle fini par se manifester ?

Ils prirent leur bain et il la laissa jouer à la servante lavant son maître, avec une application mutine, après quoi il l'aida à enfiler l'uniforme que les serviteurs avaient apporté. Le vêtement était un peu raide et plutôt cintré, malgré le poids qu'elle avait perdu durant sa chevauchée. Manifestement elle avait gagné des formes depuis le jour où le tailleur avait pris ses mesures. Le manteau gris lui allait à ravir, rehaussé par les bordures d'argent, ainsi que le pantalon accordé et les hautes bottes cirées. Impossible de la confondre avec un homme malgré ses vêtements masculins. Kerrec était bien certain qu'aucune femme de la cour, malgré leurs toilettes somptueuses, ne serait en mesure de rivaliser avec elle. Quoique, se reprit-il, Théodosia serait elle aussi à la cour. Était-ce pour cette raison que Valeria tenait tant à s'y rendre ?

Cette perspective en tout cas, ne semblait pas assombrir son humeur.

— Allez viens, le pressa-t-elle avec un sourire, on va être en retard !

Un reste d'inquiétude plana un instant autour de Kerrec et il détailla Valeria du regard. Elle avait l'air en forme, bien qu'amaigrie, et elle ne semblait pas malade ; la guérisseuse avait fait des prodiges.

Il se décida enfin à la suivre et se laissa prendre par la main le long du corridor qui menait au palais. Peut-être les informations qu'elle tenait tant à transmettre à Briana répondraient-elles, par chance, aux questions que lui-même se posait ?

\* \* \*

La haute cour était un éblouissement de couleurs, de lumières, de voix et de rires. De la musique jaillissait de chaque recoin du grand hall. Par chance, les discours étaient terminés et l'on avait commencé à danser. Le bal durerait plusieurs heures, jusqu'à ce qu'enfin les portes s'ouvrent sur la salle de réception où le banquet attendait les convives pour conclure en beauté cette journée mémorable.

La mode cette année était aux robes aux coupes élaborées. Les couleurs océanes dominaient, toutes de bleus, de verts, et d'argent, ainsi que la thématique de la nuit, avec des tissus sombres piquetés d'étoiles où le noir profond le disputait au bleu nuit, avec çà et là des fulgurances de

diamant, d'opale et de perle. Quelques courageuses avaient tenté de marier les deux tendances, ce qui, pour l'œil critique de Valeria, se soldait par un véritable fiasco. Toutes ces couleurs lui faisaient tourner la tête, et tandis qu'elle luttait pour conserver son équilibre, quelqu'un lui tendit une coupe de vin épicé. Elle en avait déjà bu la moitié avant que Kerrec ne lui reprenne la coupe des mains.

— Tu n'as vraiment pas besoin de ça. Viens avec moi, j'ai cru voir des sorbets par ici, il y a aussi des tisanes et des petites choses à manger. Au moins ça te remplira un peu l'estomac.

— Je n'ai pas faim, essaya-t-elle de lui dire, mais Kerrec ignora sa remarque.

Il l'emmena avec lui jusqu'à la mezzanine à l'extrémité du hall qui dominait les convives. Une volée de marches permettait d'y accéder et de gagner les galeries supérieures. Valeria s'arrêta au milieu de l'escalier pour observer les danseurs. Les humains, lorsqu'ils évoluaient ainsi pour le plaisir, ne dansaient pas du tout à la manière des dieux blancs, ils n'avaient pas ce pouvoir en eux. Étonnamment, le motif qui s'offrait à son regard possédait pourtant la même complexité que celui de la Grande Danse. Kerrec la prit de nouveau par le bras, mais elle résista. Elle voulait observer les motifs qui, contre toute attente, semblaient avoir un sens. Si un haruspice s'était tenu à ses côtés, il n'aurait pu manquer de le constater.

Elle eut l'impression de flotter très haut dans le ciel, baignant dans un univers bleu éthéré et cotonneux, apercevant le néant qui commençait à fissurer le sol et à sourdre des crevasses en une épaisse mélasse noire. Une flamme traversa sa vision. C'était Briana qui avait pris le contre-pied de la mode en vigueur en optant pour une robe cramoisie et or. Sa chevelure était ramenée haut sur sa tête en un chignon vertigineux constellé de rubis et de topazes dorées.

Elle papillonna d'un convive à un autre, resserrant à chacun de ses pas les fils distendus de l'univers, sa voix musicale s'élevant au-dessus du brouhaha en un chant empli de gaieté. Sa seule présence avait suffi à balayer la peur nichée dans les cœurs. Les visages s'étaient adoucis et ses sujets se souvenaient soudainement que l'on pouvait sourire, rire, se réjouir. C'était une merveille de la voir œuvrer ainsi, et Valeria l'applaudit, admirative.

Briana leva les yeux vers elle et son regard s'emplit de joie. L'impératrice mit fin à la danse en faisant ici une révérence, là une pirouette, tout en se dirigeant vers l'escalier où se tenait Valeria.

La cavalière sentit une énergie sauvage et furieuse s'éveiller en elle et se déverser sur la piste de danse, nimbant le motif d'un halo doré qui monta se mêler au fracas de l'orage au-dehors et qui engloba même Briana alors qu'elle se dirigeait vers elle.

Valeria sentit quelque chose au creux de sa main. Elle ne se souvenait pas d'avoir fouillé dans son sac, mais la pierre de Gothard était bien là, rivée à sa peau. Elle baissa le regard sur le petit fragment minéral et fit face au Chaos. Lorsqu'elle leva de nouveau les yeux, le néant l'entourait complètement, la traversant. La réalité était devenue aussi fragile qu'une feuille de papier posée sur l'eau, un simple reflet flottant à la surface de l'oubli éternel, et elle comprit à l'instant de cette funeste révélation l'origine de l'étrange gaieté qui s'était emparée d'elle ; elle était possédée. Quelqu'un d'autre, un pouvoir inconnu regardait par ses yeux et ordonnait à ses sens autant qu'à son esprit, prenant ses racines dans le Chaos niché en elle.

Elle jeta la pierre au loin dans un réflexe de dégoût absolu et, étrangement, le petit caillou ne resta pas fixé à sa main. Elle le regarda parcourir l'espace et eut une vive sensation de brûlure au bout des doigts. La pierre heurta enfin le mur et se brisa, chaque fragment portant en lui les germes du néant. Une vapeur inquiétante suinta de chacun des morceaux, qui gagnèrent en solidité tandis que la brume surnaturelle se répandait, prenant lentement forme. Gothard arborait un grand sourire

satisfait... et parfaitement dément. Son regard passa sur Valeria et courut le long de la galerie, jusqu'à un endroit où se trouvait une autre silhouette vêtue de noir, qui semblait elle aussi s'être matérialisée subitement. Le prêtre qu'ils avaient tant recherché se tenait là, au-dessus de la foule qu'il fixait de ses yeux malfaisants encadrés par sa longue chevelure blanche.

En bas, la danse se poursuivait mais sur une musique suraiguë et dissonante. Les danseurs n'étaient plus que des pantins victimes d'un sortilège, dansant au rythme de leur propre trépas. Le sortilège englobait également Valeria, la maintenant rivée au sol. Le Chaos en elle était à présent totalement éveillé, toutes ses défenses avaient été anéanties.

C'était donc ça, elle était la clé. La danse était la porte à travers laquelle Gothard et le prêtre avaient pénétré et qui leur avait permis d'éveiller les choses antédiluviennes et maléfiques qui dormaient sous le palais, attendant que le Chaos les réveille.

Briana parvint à se libérer de la danse, ses lourdes jupes virevoltant autour d'elle, entravant ses mouvements tandis qu'elle gravissait l'escalier. Le pouvoir de Valeria échappa alors à son contrôle et se libéra en une rafale de puissance brute, précisément en direction de Briana, mais une autre source de pouvoir s'interposa. L'esprit de Kerrec était un feu ardent, pendant spirituel de la robe cramoisie de sa sœur. Les flammes magiques du cavalier parvinrent à confiner le pouvoir de Valeria, qui devint le point nodal du néant qui se répandait, menaçant d'engloutir le monde.

Du fond de sa douleur, Valeria pria pour que tout cela cesse, souhaitant même que Briana et Kerrec se dissolvent dans le grand rien, afin qu'enfin cesse cette douleur atroce.



Kerrec avait observé Valeria avec un sentiment de malaise croissant. Jamais il ne l'avait vue se comporter de façon si superficielle et spontanée. Aussi, lorsque les événements avaient commencé à se précipiter, il était déjà sur ses gardes, prêt à réagir. Il avait pris soin de lever, par précaution, quelques défenses. Elles ne furent évidemment pas suffisantes pour contenir la déferlante qui s'abattit alors, rien n'aurait été en mesure de le faire, mais cela leur donna quelques secondes de répit. Lorsque Gothard et le prêtre se matérialisèrent dans la brume, Kerrec concentra chaque once de son pouvoir et constata que sa propre magie tentait d'échapper à son contrôle. C'était Valeria, elle était le réceptacle du néant, elle infectait tout autour d'elle, et alors même que Kerrec s'évertuait à maintenir la cohérence du motif, Valeria s'attaqua à Briana. Sa sœur se prépara à riposter, mais Kerrec s'interposa entre elles. Il ne savait pas ce qu'il allait faire l'instant suivant, il suivait simplement l'instinct qui lui dictait de les protéger toutes les deux, d'elles-mêmes s'il le fallait. Le Chaos s'attaqua alors à lui et il lutta avec l'énergie du désespoir pour conserver son intégrité et sa cohérence matérielle, exprimant sa volonté de vivre par un cri primal qui s'éleva vers les divinités de l'air de la terre, qui fila sur les océans et à travers tout le pays jusqu'aux contreforts de la Montagne où vivaient les dieux blancs. Son cri couvrit la musique douceuse qui avait ensorcelé les danseurs, avec la puissance d'un cor de guerre.

La terre était en train de s'ouvrir, sa substance même se dissolvant dans le néant, agitant les danseurs comme des pantins désarticulés.

De nouveau Kerrec lança son cri, plus haut et plus fort encore.

— A moi ! Par tout ce qui est saint en ce monde, par tout ce qui compte à vos yeux, venez à nous, Seigneurs et Dames de la Montagne, Puissances divines. Venez à notre secours. Nous vous avons servi toute notre vie durant, si vous avez un peu d'affection pour nous, vous devez nous défendre aujourd'hui contre le Néant qui s'abat sur le monde !

C'était un geste désespéré, jamais ils ne répondraient car eux-mêmes avaient permis que tout ceci se produise. Sans doute avaient-ils été déçus par leurs créatures ? Sans doute était-ce pour cela qu'ils laissaient le Chaos anéantir le monde et les enveloppes charnelles de leurs semblables avec lui. Kerrec ne pouvait admettre qu'une telle absurdité se produise. Une fois encore il rassembla tout son pouvoir, y brûlant son essence même, sans se soucier des conséquences et il invoqua les dieux. Il leur ordonna de sauver ce monde qu'ils avaient modelé et toutes les créatures qui l'arpentaient.

Valeria luttait elle aussi de son côté contre cette destinée funeste qui semblait devoir être la sienne. Au plus profond d'elle-même, malgré le Chaos envahissant, elle luttait contre les puissances

obscurés qui avaient envahi son âme.

— Si vous l'aimez, aidez-moi à la sauver, continua d'implorer Kerrec sans même savoir s'il était entendu.

Des silhouettes blanches se matérialisèrent dans l'air, ainsi que Gothard l'avait fait un peu plus tôt, occupant un large cercle sur la piste de danse, chassant les vagues de ténèbres de leur blancheur. Au centre du cercle se tenait la Vénérable, robe noire au milieu des étalons blancs, ultimes sentinelles d'un monde finissant. La fin approchait. Gothard dansait en riant comme un dément, tournant sur lui-même, agitant son long manteau noir en une corolle vénéneuse. *Il n'est pas si puissant que ça*, réalisa Kerrec. Le sorcier dément s'était toujours appuyé sur le pouvoir des pierres et aujourd'hui il vampirisait la puissance de Valeria, qui semblait posséder des ressources illimitées ; c'était comme si elle puisait son pouvoir dans le Chaos même. Le désespoir commença à gagner le cavalier ; ils étaient condamnés. Il sentit la main de Briana saisir la sienne. Ses doigts étaient chauds et sa poigne ferme.

Des cavaliers apparurent sur l'échine des étalons et Kerrec, s'il reconnut leurs visages, constata que toute humanité avait disparu en eux. Ils n'étaient plus des hommes, mais de simples sources de puissance. Il sentit la terreur l'envahir. Non, il ne pouvait pas se résoudre à renoncer ainsi, à sacrifier son humanité comme ils l'avaient fait, car c'était là un choix irrévocable.

Il sentit le dos solide de Petra entre ses jambes, et bien que Briana soit toujours debout en haut des marches, il pouvait sentir sa main dans la sienne.

Au-dessus d'eux, sur la galerie, Valeria n'était plus qu'une silhouette de pures ténèbres, et sous leurs pieds le néant était absolu. Ils étaient l'ultime rempart contre l'oubli. Ils devaient danser. A l'instinct. Kerrec mit Petra en mouvement. L'étalon lui obéit, ainsi qu'il le faisait toujours, et ses frères le suivirent. Seule la Vénérable demeura au centre, immobile, axe immuable autour duquel se déployait la Danse. Kerrec ignorait ce pour quoi les autres dansaient, et il s'en moquait. Lui dansait pour sauver Valeria, pour la pérennité de son âme. Chaque courbe qu'il dessinait, chaque motif qu'il imprimait dans le vide était tendu vers cet unique but. Il devait dissoudre le néant, anéantir le rien afin de ramener celle qu'il aimait.

C'était un combat perdu d'avance, mais il devait le livrer malgré tout. Il devait le faire parce qu'il l'aimait et qu'il ne pouvait pas imaginer vivre sans elle. S'ils devaient tous être dissous dans le néant, il voulait qu'elle disparaisse dans la plénitude de son être, et non comme l'ombre de ce qu'elle avait été.

Une vague de Chaos fit vaciller la Danse. Kerrec s'éloigna de Valeria et se rapprocha du sorcier qui la maintenait sous sa coupe. Le motif ondulait dangereusement comme une image à la surface d'un lac et les murs du hall commencèrent à disparaître. Les dieux seuls savaient ce qui se passait en dehors du palais ! Le seul axe de stabilité demeurait le cercle mouvant formé par les danseurs autour de la Vénérable, qui cherchait à recréer et à stabiliser la course du Temps afin de rendre au monde son ordre premier. Ils alternaient le pas, le trot et le galop, dessinant des cercles concentriques, décrivant des orbites elliptiques, suggérant le vaste mouvement céleste, la grande roue de la création dont le mouvement se retrouvait en toute chose, du destin des nations au vol des abeilles. La danse de Gothard s'amplifia, défaisant à mesure ce que les cavaliers s'échinaient à reconstruire. A chaque mouvement de sa main, à chacun de ses pas, c'était une poignée d'étoiles qui mouraient. Ses mouvements destructeurs prenaient leur source en Valeria qui se consumait à petit feu, le sorcier vampirisant à la fois sa magie et son être.

Quelque part le long de la route, la vie rêvée de Valeria était devenue un véritable cauchemar, mais les souffrances avaient éveillé une petite lueur en elle, qui bien que noyée sous le Chaos, demeurait vivace. Elle avait lutté si fort et si longtemps contre le néant, que sa volonté s'était renforcée au fil du temps. Ce cœur ardent s'éveillait à présent, réchauffé au feu des épreuves qu'elle avait traversées, des revers qu'elle avait subis, des compromissions auxquelles elle avait dû se soumettre, des trahisons qu'elle avait commises, tous ces petits dégoûts de soi qu'elle avait accumulés en secret tout au long de sa vie. Toute cette énergie, cette rage était en train de se consumer au service de Gothard. La magie de Valeria appartenait au sorcier désormais qui ne se souciait plus guère de se venger de son frère ou de voir sa sœur souffrir mille tourments. Non, il avait trouvé un jeu bien plus amusant. Il allait mettre un terme à tout ceci, il allait enterrer l'univers et il demeurerait seul, à danser sur sa tombe. C'était Valeria et elle seule, par sa puissance, qui lui permettait de déchaîner ainsi le Chaos, lui ne disposait plus de la moindre étincelle de magie depuis qu'il avait consumé son essence en revenant d'entre les morts.

Le seul pouvoir dont il disposait encore, don des puissances de la nuit, était d'utiliser à son propre profit les capacités d'autres personnes. Les prêtres de l'Unique l'avaient ainsi nourri depuis son retour, et son disciple, celui-là même qui déversait son fiel magique sur la piste de danse, avait été la cheville ouvrière de son retour en territoire impérial ; il était celui qui lui avait permis de leurrer Valeria et de s'emparer de son pouvoir.

De Valeria, il ne restait rien qu'un esprit désincarné, un esprit furieux, consumé de haine pour celui qui était en train de tous les détruire. Un esprit dévoré par la culpabilité de s'être montrée aussi sotté. Sa colère brûlait comme un brasier, et comme un feu ordinaire, il était capable de grandir s'il trouvait sur sa route le bon combustible. Il n'eut que l'embarras du choix. Les efforts de Gothard pour amplifier les effets de sa danse du désespoir attisèrent les flammes de sa colère, et la vue des courtisans basculant les uns après les autres dans l'oubli termina de raviver les braises. Et alors même que le corps de Valeria perdait toute réalité, la danse de Gothard devint le point focal de son courroux. C'est dans cette concentration intense, ce pur instant de rage que les dieux blancs se manifestèrent à elle. Ils ne l'avaient jamais quittée, présents en elle bien avant sa naissance. Ils dansèrent en cercle, stabilisant pour un moment les lambeaux dérivants de ce qui avait été le monde, avant que le Chaos ne les balaye définitivement. *Si le Chaos est si puissant, comment diable un univers cohérent a-t-il réussi à émerger, à l'origine du monde ?* se demanda Valeria, *et comment a-t-il pu durer si longtemps ?* Sans doute la Vénérable possédait-elle la réponse à cette question. Peut-être elle et ses sœurs *étaient-elles* la réponse à cette question. La Vénérable était l'*axis mundi*, le cœur de la Danse, c'était autour d'elle que s'ébranlait cet univers qui aujourd'hui s'effaçait lentement, étoiles et lunes se dissipant dans le néant. La lumière à présent faiblissait, disparaissant de la « surface » du monde. C'était un spectacle fascinant et d'une beauté terrible que d'assister ainsi à l'anéantissement d'un monde. La mère de Gothard avait mis fin à ses jours plutôt que de vivre dans la démence, son fils, lui, préférait anéantir toute vie, pénétré qu'il était, au-delà de toute mesure, de cet orgueil impérial qui coulait dans ses veines malgré lui. Valeria, elle, fille de soldat, femme du commun, refusait de se laisser dicter son destin pour un problème d'ego surdimensionné. Elle n'avait plus guère qu'une étincelle de vie, mais cette petite flammèche devint une supernova. Valeria prit soudain la pleine mesure de cette exaspération dont sa mère l'entretenait parfois lorsqu'il s'agissait

des dieux et des grands de ce monde.

Elle saisit la Vénérable par les épaules, sans plus de difficulté que si elle avait eu forme humaine et la secoua sans ménagement.

— Ça suffit, maintenant ! la sermonna-t-elle, assez ! On a compris la leçon et nous la retiendrons tous, aussi longtemps que nous vivrons. A présent donnez-moi ce dont j'ai besoin !

La Vénérable se libéra de la poigne intangible et adopta l'apparence de la jument baie qu'elle aimait tant revêtir. Les étalons et les cavaliers avaient, eux, disparu dans le néant. Seuls demeuraient le danseur dément tout entier livré à sa folie, le Chaos englobant l'univers et la silhouette de percheron obstiné de la Vénérable. Elle frappa du pied et le danseur trébucha. Elle secoua la tête, faisant voler sa crinière pour se débarrasser des langues de ténèbres qui commençaient à l'envelopper. Elle tint bon, mais le néant commençait à l'engloutir à son tour. Son regard devint vitreux ; elle était en train de mourir.

Valeria était désespérée, tout ce qui lui restait, c'était sa volonté inflexible, son tempérament de feu qu'aucune force au monde ne pouvait dompter. Elle inonda la Vénérable de son humanité tumultueuse. Avec un hurlement qui vrilla le crâne intangible de Valeria, la jument se libéra et une volée d'étoiles s'embrasa dans l'immensité du vide. La jeune femme ressentit cet embrasement. Une douleur vive saisit l'enveloppe impalpable faite de Chaos qui lui tenait lieu de corps au contact de cette lumière vive. C'était le prix de son outrecuidance et elle le paya avec joie, car c'était la preuve qu'elle était toujours vivante. Elle étreignit cette douleur, cette fulgurance et l'enfouit au plus profond du néant, là où elle pouvait commencer à prendre racine et à se mêler à l'essence de la jeune femme, jusqu'à ne plus former qu'une sphère d'énergie positive.

Les barbares n'avaient pas tout à fait tort : la douleur c'était la vie. Son existence était une bénédiction et son pouvoir trouvait sa source dans le divin, consumant les ténèbres et les inondant de lumière.

Kerrec parcourut la piste de danse du regard. Le sol avait retrouvé son opacité et les murs s'élevaient de nouveau autour d'eux tandis que le toit se reformait lentement, leur dissimulant peu à peu un ciel qui retrouvait ses couleurs.

La Vénérable occupait toujours le centre du cercle et Briana n'avait pas bougé de la volée d'escaliers qui montait vers les galeries, éclatante dans sa robe de cramoisi et d'or.

Une ombre flottait au-dessus d'eux, une ombre qui ressemblait un peu à Valeria, mais dont le visage demeurait indistinct et où étaient enchâssés deux yeux inhumains qui scintillaient comme des étoiles.

Gothard avait interrompu sa danse et tenait à peine debout les doigts recroquevillés autour de la sphère de magie concentrée volée à Valeria, ramassé dans la position du guerrier prêt à lancer son javelot. Il était prêt à le faire, Kerrec n'en doutait pas un seul instant. C'était sa dernière carte, son baroud d'honneur. L'ombre-Valeria emprisonnait le Chaos en elle, dans une membrane d'opacité. Si cette membrane venait à rompre, tous leurs efforts pour stabiliser le monde auraient été vains. Une fois encore Gothard avait utilisé la ruse et la trahison pour mener sa guerre, et il était cette fois terriblement proche de parvenir à ses fins. Kerrec détacha à regret son esprit de Valeria et concentra toute son attention sur Gothard. Entendant Valeria hurler de terreur et de douleur, Kerrec épingla son frère du regard. C'était si facile de haïr quelqu'un, et c'était aussi une façon d'éviter de regarder la vérité en face. Il parvint à mettre de côté ses sentiments, à oublier la haine qui le consumait et la peur qui lui nouait l'estomac. Les motifs qui sous-tendaient le monde étaient aussi fragiles que la toile d'une araignée, mais Gothard avait épuisé sa magie. Voilà le détail sur lequel Kerrec fixa son attention. La magie de Valeria était liée à son motif intime, mais le motif de Gothard était lui entièrement vidé de toute substance. Le fait qu'il soit irrigué par l'essence de quelqu'un d'autre était une anomalie. Kerrec manipula les motifs, les remettant en place. La magie de Valeria revint inonder les courbes de son motif, et Gothard redevint une coquille vide. Il n'avait pas d'âme, pas de cœur, pas d'identité ; Il n'était rien, il n'existait pas.

Gothard hurla de douleur et de rage. La sphère de puissance était en train de disparaître de sa paume et il cherchait à la retenir à tout prix. Ses doigts se refermèrent sur les quelques lambeaux qui demeuraient encore attachés à lui... et il s'y brûla. Kerrec profita de son inattention pour le frapper. Oh, il n'eut pas à utiliser de sortilège, se contentant de lui abattre son poing en travers du visage. Gothard s'effondra sur le sol qui retrouvait lentement sa consistance.

Il respirait encore, mais il était inconscient. Kerrec hésita un instant à l'épargner. Ce n'était pas

de la pitié, oh non ! Si on lui avait laissé le choix de la sentence, il l'aurait volontiers livré aux frères de la Douleur et à leurs châtiments si raffinés, seulement Gothard était déjà parvenu à tromper la mort une fois, et tout ce qu'ils venaient de traverser en était la conséquence directe. Tant qu'il vivrait, le monde ne serait pas en sécurité. Il pouvait lui briser le cou d'un seul geste.

Kerrec s'agenouilla près de lui et referma ses mains autour de son cou.

Son cœur était aussi froid que l'exigeait sa tâche. Ses rêves de revanche s'étaient évanouis, il se contentait d'appliquer la justice, rien de plus.

Une violente douleur lui traversa le dos. On venait de le poignarder. Il bascula et se retournant, il vit la lame scintiller dans les mains du prêtre. Il parvint à se remettre debout, remerciant mentalement le bourreau de Gothard qui, le torturant jadis, lui avait permis d'apprendre à ignorer la douleur.

Il se balança d'une jambe sur l'autre, observant le sourire du prêtre dont le visage évoquait immanquablement un crâne grimaçant où brillaient deux yeux bleu pâle, voilés comme ceux des marins noyés. Le prêtre s'élança, frappant bas et d'estoc. Kerrec esquiva en faisant un pas de côté, sans éviter pour autant la lame qui laissa une ligne de feu dans son flanc.

Il n'avait pas le temps de jouer à ces petits jeux guerriers, Gothard pouvait se réveiller d'un moment à l'autre et s'échapper. Encore une fois, il n'était question que de ruse et de trahison. Kerrec se détendit, fonçant droit sur son adversaire qui, surpris de ne pas encaisser d'attaque, jeta un œil à sa main armée ; elle était vide. La lame s'enfonça entre les côtes de Gothard. La membrane de son cœur résista un instant, mais Kerrec insista et la lame y pénétra brutalement.

Kerrec fit volte-face, juste à temps pour voir le prêtre s'abattre sur lui de tout son poids et le pommeau de l'arme lui entrer douloureusement dans le ventre. Il tenta de se dégager, mais les bras de son assaillant étaient solides comme l'acier et les maintenaient enlacés dans une étreinte suicidaire.

Valeria fit un effort pour se faire à l'idée qu'elle possédait de nouveau un corps. La sensation en était étrange, le plein succédant au vide. Elle était de nouveau en haut des marches et ses jambes l'avaient trahie. La Danse avait ralenti, mais poursuivait son ballet harmonieux. Le sol avait retrouvé sa solidité et les murs s'élevaient de nouveau jusqu'au toit que les cavaliers et les étalons s'employaient à consolider.

Petra dansait avec les autres, mais sa selle était vide. Un mouvement attira son attention. Deux silhouettes, l'une vêtue de brun, l'autre de noir, luttaient au corps à corps sur la galerie qui surplombait la salle de bal et le long manteau brun était taché de sang. La colère qui lui avait permis de redonner à l'univers sa cohérence était toujours en elle, lui brûlant la poitrine. Elle vola plus qu'elle ne courut en direction des deux hommes et s'abattit comme un oiseau de proie sur celui vêtu de noir qui se retourna juste à temps pour lui faire face. La chevelure du prêtre lui fouetta le visage et elle sentit les muscles de son adversaire se contracter au moment de l'impact, avant qu'ils ne basculent tous deux dans l'escalier, roulant jusqu'au bas des marches.

Lorsque Valeria reprit ses esprits, elle était allongée sur le sol, son corps endolori par la dégringolade. Le visage du prêtre la dominait, faisant brutalement resurgir un souvenir enfoui. Elle était allongée dans un champ près d'une ville du nom de Malia et une bande de nobliaux en chasse avaient décidé de faire d'elle leur gibier. Leur chef l'avait clouée au sol, et avait arraché ses vêtements. C'était lui. C'était son visage. Il était décharné et pâle comme la mort, mais elle n'oublierait jamais ses traits. Pas plus qu'elle n'oublierait comment le visage de Kerrec s'était brutalement substitué au sien et comment elle avait pour la première fois contemplé ses boucles

brunes, son profil d'aigle et ses yeux étincelants.

Elle avait d'abord cru que lui aussi allait la violer, avant de voir ce qu'il avait fait à l'homme qui avait tenté d'abuser d'elle.

Il avait rendu une justice sommaire et expéditive ce jour-là et Valeria se souvenait encore des deux coups de poignard vifs comme l'éclair, des organes arrachés et jetés aux corbeaux. Elle vit dans les yeux voilés de son agresseur que lui aussi s'en souvenait parfaitement, et que les années n'avaient fait qu'attiser sa rancœur et sa haine. Cette castration était l'acte fondateur qui avait mené à ce qu'ils vivaient aujourd'hui. *Toute action porte à conséquence*, se plaisait à répéter la mère de Valeria. La jeune femme lui envoya son genou dans l'entrejambe. Cela n'eut pas autant d'effet que s'il avait été un homme entier, mais le geste le prit au dépourvu et elle en profita pour se dégager. Le prêtre tenta de prendre le large, elle se lança à sa poursuite, mais une forme blanche la prit de vitesse, bondit au-dessus d'elle et, hennissant de rage, se jeta sur la silhouette noire, les sabots battant le sol. Le prêtre se jeta en boule. Valeria était recroquevillée sous le ventre de l'animal. Ce n'était pas Sabata, il avait une ligne plus élancée et Marina n'était pas aussi gros. La vaste tête d'Oda se pencha vers l'homme en noir, le saisit par la nuque et le secoua en tout sens, le réduisant littéralement en charpie.

Valeria n'avait rien avalé depuis longtemps, mais elle sentit la bile lui monter aux lèvres.

Oda relâcha l'amas sanglant qui avait encore vaguement forme humaine, et s'employa à le piétiner méthodiquement jusqu'à le réduire en une bouillie informe. Il se tourna ensuite vers Valeria et lui souffla avec douceur son haleine sucrée au visage. La jeune femme voulut se blottir contre lui, mais déjà sa silhouette vacillait avant de devenir pure lumière. Il était revenu, comme il l'avait promis, et sa justice avait été plus expéditive encore que celle de Kerrec, et sans doute plus justifiée également. Les hommes et les étalons étaient vraiment semblables, pas moyen de négocier avec eux. Elle se releva avec raideur, en évitant de poser le regard sur les restes du prêtre, et constata que la Danse était presque arrivée à son terme et que les cavaliers commençaient à reprendre une apparence plus humaine. Le néant était toujours présent sous la surface des choses, ainsi qu'il en avait toujours été, mais le monde ne risquait plus désormais d'être consumé par cette masse informe.

La lumière du soleil pénétrait par les hautes fenêtres, balayant le sol de ses pinceaux dorés, faisant apparaître à mesure les silhouettes des seigneurs et des dames de la cour, et la foule des prêtres et des serviteurs. La cour tout entière redevint tangible au beau milieu d'un pas de danse. Leurs motifs étaient de nouveau ancrés dans le réel par la présence des étalons, qui, aux yeux des convives, s'étaient simplement matérialisés en pleine salle de bal.

Les conversations et les spéculations allaient bon train, la rumeur grandissant comme une vague. Briana y mit un terme en descendant les marches d'un pas lent. Elle s'approcha de la Vénérable dont les danseurs s'étaient éloignés, si bien qu'elles demeurèrent seules dans un grand cercle de silence.

Briana fit une profonde révérence, descendant jusqu'à ce que son front effleure le tissu cramoisi de sa robe, avant de se redresser lentement et avec grâce.

— Je vous remercie, dit-elle à la Vénérable d'une voix grave.

La jument agita simplement les oreilles et fit demi-tour d'un pas altier, avant de s'asseoir. Briana hésita un instant, mais le message était clair. Elle releva donc ses jupes et monta en amazone du mieux qu'elle put. La Vénérable se remit debout, frappa un coup sur le sol et Valeria ressentit l'onde de choc jusque dans ses os. Ce fut comme un coup de tonnerre qui referma les portes menant vers le monde des esprits, fit refluer les pouvoirs anciens au plus profond de leurs antres antédiluviens et qui remit en place les étoiles sur leur orbite correcte. Le soleil retrouva sa brillance

habituelle et le monde reprit sa course naturelle. Valeria portait au plus profond d'elle-même le souvenir et les marques du combat titanesque qu'elle avait livré, mais le Chaos avait bel et bien disparu. Il lui fallut plusieurs minutes pour prendre la mesure de cette révélation, pour parvenir à y croire, mais à l'évidence, la Vénérable en recréant le monde avait aussi recréé Valeria.

Des bras puissants la soulevèrent et ils l'enlacèrent avec passion. Kerrec était en vie. Il respirait, il était là devant elle.

Ses côtes craquaient un peu et la blessure dans son dos saignait toujours mais il était bien là, en chair et en os. Valeria perçut comme un grand calme en lui, une paix peut-être née de la tragédie qu'ils venaient de vivre, et dont eux seuls, certainement, garderaient le souvenir. C'était un bien faible prix à payer en comparaison de ce qu'ils étaient parvenus à sauver. Ils se tournèrent vers Briana qui semblait partager leurs pensées. L'impératrice se redressa, toujours assise sur l'échine de la Vénérable. Elle leva ses mains au ciel en direction du soleil radieux et poussa un cri profond, la première note d'un hymne à la gloire du monde renaissant de ses cendres et de ses dieux. L'astre solaire, en réponse, l'inonda de lumière, si bien qu'un instant durant, elle apparut comme une statue d'or. Les étalons frémirent. Petra piaffa, en réponse aux hennissements de Sabata. Une fois encore, ils allaient danser, leurs dernières inquiétudes consumées par les rayons chauds du soleil nouveau. La piste de danse se libéra, et les convives gagnèrent les galeries supérieures. Valeria manquait d'entraînement, mais elle savait que ce genre de considérations n'avait jamais arrêté les étalons. Sabata venait lui aussi d'investir un corps tout neuf et cette danse était la sienne, tout autant qu'elle était celle de Petra ou de la Vénérable.

Quand la lune serait pleine, les étalons les plus anciens et les cavaliers vétérans se livreraient à la Danse du Solstice, mais pour l'heure, en ce jour où la lune était à son plus bas, Valeria et Briana partagèrent une autre Danse, une danse de joie et de victoire, une danse pour célébrer la vie et la lumière et la création d'un monde nouveau. C'était, dans le sens premier du terme, une véritable Danse du couronnement. Les augures en interprèteraient les présages des années durant et les oniromanciens verraient leurs songes peuplés de ce motif fondateur. Les courtisans et les érudits débattraient sans fin des différentes interprétations que l'on pouvait en dégager, tandis que les religieux, comme à leur habitude, soutiendraient que les voies divines demeuraient impénétrables aux mortels. Pour Valeria, ce n'était qu'une danse. Cela tenait à la fois de l'artisanat et de la magie et c'était pour elle aussi naturel que de simplement respirer. Les motifs qu'elle traçait à chaque mouvement étaient aussi solides que chacun des piliers de ce monde nouveau qu'ils venaient de bâtir. Valeria arpenta les courbes à mesure qu'elles apparaissaient devant elle, se mettant au diapason du pas de Sabata. Les autres cavaliers firent de même, chacun suivant son propre tracé, l'ensemble des danseurs tissant à mesure une résille complexe et harmonieuse. Valeria sentit le bien-être des dieux blancs et leur soulagement se déverser en elle, là où le Chaos était resté niché toutes ces années durant. Les étalons avaient eu peur, malgré tout. Peur d'avoir eu tort depuis le début, peur que leur offensive de la dernière chance n'échoue. Ils s'en étaient finalement remis à la seule volonté d'un humain, et leur choix s'était avéré payant.

Lorsque la Danse serait terminée, Valeria courrait sans doute se réfugier tant bien que mal dans un coin, tremblant sans doute à s'en déchausser les dents. Pour le moment, elle laissa le grand œuvre la bercer au rythme du pas des chevaux, contemplant les portes du temps qui se refermaient à l'unisson du motif, traçant le destin des générations à venir. Jamais, en plus de mille ans, une impératrice n'avait dansé pour cette occasion, et son règne, plus que tout autre, serait sans doute



marqué de son sceau, indissociable de son nom pour l'éternité. C'était elle qui, pour le meilleur ou pour le pire, déterminerait par ses choix et ses actions, le destin de l'empire et des souverains qui lui succéderaient.

Valeria trouvait que Briana s'en sortait bien. Elle assumait son rôle avec davantage de facilité que la cavalière ne l'aurait cru. Elle était terrifiée, sans doute, mais on lui avait appris à ne rien laisser paraître et elle jouait son rôle à merveille. Elle tenait son rang face à son peuple, se déplaçant avec grâce et assurance, guidant la Vénérable selon un tracé qui semblait n'avoir aucun secret pour elle. Valeria ne partageait pas certains des choix qu'elle était en train de tracer pour l'avenir, et un jour viendrait où elle aurait l'occasion de lui en faire part, mais pour le moment, elle devait suivre son impératrice sans poser de questions.

L'ordre du monde était sauvegardé, ses fondations en sortaient renforcées, prêtes désormais à résister au Chaos.

La bataille était terminée. Ils avaient enfin gagné cette guerre harassante. Gothard était mort, définitivement, irrémédiablement mort, et son disciple avait connu l'impitoyable châtement des dieux blancs. Même le Chaos s'était retiré. Le cœur de Valeria aurait dû être léger et débordant de joie, mais elle ne prenait aucun plaisir à parader ainsi et à recevoir les remerciements et les louanges de la population. Tout ce qu'elle désirait, c'était retrouver son ancienne vie quand personne en dehors de ceux de la Montagne ne savait qui elle était. Etre ainsi reconnue dans la rue comme dans les couloirs du palais, être suivie, révérée la mettait dans un grand inconfort. Quatre jours après la réunion de la haute cour, Valeria en était à refuser de quitter sa chambre de l'Ecole. Le jour précédent, elle avait perdu son sang-froid face à un boulanger sur le marché, à qui elle voulait acheter un gâteau aux céréales.

— Ce serait pas vous la fille de la Montagne, des fois ? s'était-il enquis, j'ai entendu dire que vous nous aviez tous sauvés.

L'homme ne pensait pas à mal et elle en avait pleinement conscience lorsqu'elle lui répliqua sèchement :

— Je n'ai sauvé personne, c'est de moi dont vous auriez dû tous vous méfier !

Et elle l'avait planté là, bouche bée, tenant d'une main la pièce qu'elle venait de lui tendre et de l'autre le gâteau qu'elle était venue acheter. Elle s'en était retournée, tremblante et les larmes aux yeux ; elle était loin, la fameuse discipline des cavaliers.

Et puis la nuit était venue, et avec elle les rêves. Elle avait dormi comme une bûche jusqu'à cette nuit-là, bien au chaud dans les bras de Kerrec, et ce soir-là, elle eut comme un retour de flamme.

Elle flottait dans un océan de Chaos, dérivant dans les ténèbres les plus absolues. Dans son rêve aussi, le Chaos avait quitté son corps, grâce aux dieux. Soudain du néant une forme avait émergé. La création et destruction, ainsi qu'elle l'avait appris, n'étaient que les faces antagonistes d'une même réalité. Elle avait tourné son regard vers la petite source lumineuse et avait reconnu la lumière de lanternes qui éclairaient une pièce aux murs de pierre, faisant briller la chevelure d'un enfant assis en tailleur sur un lit étroit.

Conor Mac Euan s'était livré à un rituel magique improvisé et fut agréablement surpris de la voir arriver vers lui.

— Bonsoir, dit-il, en l'accueillant avec un sourire, je suis content de voir que tu es en forme.

Il s'était entraîné, son aurélien était à présent presque totalement dénué d'accent.

— Moi aussi je suis heureuse de te voir, répondit-elle avec sincérité. Est-ce que tout va bien pour toi ?

Il acquiesça.

— Il a eu la jambe cassée. Il marche désormais avec un bâton et son caractère ne s'est pas amélioré, mais grand-mère dit qu'il vivra.

Maudit gamin, il lisait en elle avec une telle facilité ! Mais elle lui fut reconnaissante de la rassurer ainsi.

— Il doit me haïr, non ?

— Pas du tout. Il est surtout triste, en fait. Moi aussi je l'étais, mais l'autre a accepté de m'apprendre à monter.

Quand il parlait de *l'autre*, il évoquait certainement l'autre mage, et ce ne pouvait être que Pretorius.

— Il t'enseigne, vraiment ? Et personne ne s'en est pris à lui pour ce qu'il a fait ?

— C'est un ambassadeur, et les ambassades sont sacrées. Et il est également notre invité, voilà pourquoi il reste parmi nous, personne n'oserait lui faire du mal.

Valeria était admirative. Si elle-même avait eu l'occasion de lui mettre la main dessus, elle n'aurait su dire ce qu'elle aurait fait à l'archimage.

Les yeux clairs de Conor la dévisageaient avec acuité et elle aurait donné cher pour savoir ce qu'il voyait.

— Il ne monte pas aussi bien que toi.

— Peu de gens en sont capables, tu sais, en dehors de ceux de la Montagne.

— Moi j'y arriverai un jour. Est-ce que tu reviendras me voir de temps en temps ?

— Si je le peux, je le ferai.

— Tu pourras.

Avant que le rêve ne se dissipe complètement, elle eut le temps de jeter un œil dans une autre chambre du havre où reposait, endormie, la version âgée et blessée de Conor, sur ce lit qu'elle connaissait si bien. Euan avait un bras replié devant les yeux, et sa bouche sous la moustache rousse grimaçait légèrement. Il avait l'air mal luné, mais aussi vivant qu'on pouvait l'être. Elle l'enveloppa de sa magie, ressoudant ce qui était brisé et renforçant ce qui était déjà solide. Elle se pencha sur lui sous une forme éthérée et déposa un baiser sur ses lèvres. Le jeune roi sursauta comme s'il avait effectivement senti son effleurement sensuel. Il ôta son bras de son visage, les yeux écarquillés, cherchant du regard une présence dans la chambre.

— Valeria ?

Le rêve se dissipa doucement, enveloppant la jeune femme de ténèbres. Elle eut tout juste le temps de contempler son visage avant de disparaître, un visage marqué, blessé, dont la vue lui serra le cœur. Elle s'éveilla dans la chambre qu'elle partageait avec l'homme de sa vie, mais le rêve refusa de refluer complètement. Jamais elle ne se libérerait totalement de l'emprise d'Euan Rohe, pas plus qu'elle ne pourrait se débarrasser du sentiment de culpabilité qui l'habitait, d'être tombée dans le piège tendu par Gothard et de lui avoir permis de mettre sa propre magie en œuvre pour les exterminer jusqu'au dernier.

Toute la matinée, elle prit ses leçons et enseigna à ses élèves, et quand vint l'heure de rejoindre la réception donnée au palais en l'honneur des cavaliers, elle se réfugia dans la bibliothèque. Elle s'attendait à ce que Kerrec vienne la trouver et lui reproche son manque de civilité, mais personne ne

vint troubler sa solitude. Sans doute n'avait-on même pas remarqué son absence et Kerrec, le seul qui devait s'en soucier, avait autre chose à penser. Oh il n'avait pas d'affaires vraiment urgentes à gérer, à présent que tous à la cour avaient pu se rendre compte à quel point les dieux blancs étaient une bénédiction pour la ville et l'empire, mais le Premier Cavalier s'employait à faire en sorte que personne ne l'oublie jamais. Il avait un véritable don pour cela et Valeria en concevait une certaine fierté, car contrairement au défunt empereur, elle n'en avait aucun pour la politique. Ce n'était peut-être pas une si mauvaise chose après tout qu'elle ait quitté Dun Mor, elle aurait fait une reine déplorable.

Elle ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main et y jeta un œil. Maître Nikos avait promis de la soumettre à l'épreuve du Quatrième Cavalier d'ici à la Danse du Solstice et si elle travaillait dur d'ici là, elle avait de bonnes chances de passer l'épreuve avec succès. Il lui restait beaucoup de travail, mais Pretorius avait été un bon professeur et les étalons étaient les meilleurs maîtres qui soient. Pourtant elle avait eu maintes fois l'occasion de délaissier son apprentissage, il était temps qu'elle se concentre exclusivement sur sa tâche... Mais ce n'était pas le bon jour pour commencer. Elle repoussa le livre de la main. Il y avait quelque chose qui la taraudait, une pensée qui refusait de la quitter. Kerrec ne l'avait pas interrogée à ce sujet, pas encore du moins, mais il finirait par lui demander ce qu'elle avait fait, là-bas, de l'autre côté du fleuve.

Il fallait qu'elle le lui dise sans tarder... Et elle le ferait, car elle ne redoutait pas cette conversation autant qu'elle l'aurait cru, mais avant toute chose, elle avait une tâche à accomplir. Elle se remit debout, toujours légèrement en proie à ses vertiges, conséquences des désordres internes causés par la grande refonte à laquelle elle avait pris part. L'inconfort cessa rapidement et son esprit l'oublia aussitôt.

Valeria avait fini par connaître par cœur les différents passages entre l'Ecole et le palais, qui s'étaient révélés bien utiles durant les événements récents et qui trouveraient leur usage à mesure que l'Ecole de Kerrec prendrait son essor. D'ailleurs une demi-douzaine d'étudiants s'étaient présentés ce matin et d'autres allaient suivre. Valeria, pour l'heure, était la seule à emprunter le corridor dont les torches s'allumaient à son passage avant de s'éteindre sans qu'à aucun moment, elle ne craigne d'être agressée. La guerre était vraiment terminée, et cette perspective était réconfortante, même s'il ne faisait aucun doute que d'autres viendraient.

Elle franchit la porte d'aspect anodin qui menait aux appartements de Briana, puis celle menant aux quartiers des serviteurs. Cette partie du palais était bien moins empruntée et elle reconnut malgré elle les traces du pas ample et profond de Kerrec qui menait aux appartements de Théodosia. Ses traces les plus récentes, ne put-elle s'empêcher de remarquer avec un soulagement un peu trop marqué, étaient légèrement recouvertes de poussière, preuve qu'elles dataient de plusieurs jours. Cela n'aurait pas dû la toucher autant, elle devait s'astreindre à la discipline des cavaliers. Elle parvint à sauver les apparences et se façonna un visage neutre en parvenant face à cette porte qu'elle n'avait jamais ouverte, dans cette partie du palais qu'elle ne connaissait pas, cette partie qui était fermée la dernière fois qu'elle avait résidé au palais.

Elle constata avec étonnement que la décoration n'était pas aussi ostentatoire qu'elle l'avait imaginée, elle qui s'était attendue à des drapés somptueux, des étoffes riches, des petits groupes de servantes en plein commérage et des nuages de parfums raffinés. Au lieu de cela, elle pénétra dans une enfilade de pièces vastes, bien éclairées, et sobrement décorées. Elle croisa bien ici et là une servante discrète et effacée et sentit de légères fragrances qui emplissaient l'air, mais même si tout

cela n'était pas à son goût, elle aurait sans aucun doute pu vivre dans ce décor. Les couleurs étaient claires sans être pastel et le mobilier choisi avec goût mais sans démesure. Les domestiques notèrent sa présence, mais personne ne vint l'importuner. Tous la reconnaissaient, évidemment, qui ne la connaissait pas désormais ? C'était d'ailleurs assez étrange, car dans le passé, lorsqu'elle avait réparé les dégâts de la Danse brisée, personne n'avait semblé prêter attention à la cavalière montée sur son étalon blanc, alors qu'une cavalière reçue à la haute cour, luttant au corps à corps avec un prêtre renégat, voilà qui avait marqué les esprits !

Les pièces vastes et paisibles des appartements lui procurèrent un profond sentiment de sérénité. Un sortilège d'apaisement devait être à l'œuvre dans ce lieu, imbriqué dans l'organisation de l'espace lui-même, à moins que ce ne soit pas le fruit de la magie, mais simplement la caresse d'une mélodie que l'on entendait au loin, ou le chuchotement de l'eau qui lui parvint lorsqu'elle passa devant une porte ouverte sur le jardin. Elle fut tentée de rester là à rêvasser quelques minutes encore, mais la tâche qui l'attendait ne souffrait aucun retard, elle devait s'en acquitter tant qu'elle en avait le courage. Elle serra les dents et se dirigea vers celle qu'elle était venue voir.

\* \* \*

La princesse d'Elladis était, comme chaque matin, en compagnie de sa cour, confortablement installée dans une chaise à haut dossier, placée quatre marches au-dessus du sol du hall scintillant dont les piliers d'albâtre répondaient à la mosaïque du dallage d'argent, d'ébène et de quartz. Les tentures suspendues aux murs avaient sans doute plusieurs siècles et si personne n'avait dû prendre le temps de les nettoyer depuis, leurs couleurs égayaient encore joliment l'entrée de la vaste salle.

Théodosia était aussi belle que Valeria l'avait craint. Sa peau était parfaite et ses traits étaient fins et harmonieux. Chacun de ses gestes était le fruit de plusieurs siècles d'éducation familiale et d'une vie entière consacrée à l'étiquette, Valeria suspectait que même le petit cil égaré sur sa pommette était là à dessein. La cavalière se refusa à se lancer dans le jeu vain des comparaisons ; elle était qui elle était, point final. Pourtant elle ne put s'empêcher de ressentir à quel point elle était gauche, massive et mal dégrossie, tandis qu'elle se tenait à l'ombre d'un pilier, observant l'épouse de Kerrec diriger son petit monde.

Ce palais était le reflet de sa personnalité et tout comme ses jardins et ses pièces vastes et tranquilles, la présence de la princesse lui était étrangement agréable, or elle ne voulait pas l'apprécier ! Elle voulait la haïr au contraire, de toutes ses forces ! Mais cela aurait été bien trop commode... Les conseillers de Briana avaient bien fait leur travail. La plupart étaient des mages de grand talent et ils avaient connu Kerrec bien avant qu'il n'ait reçu l'Appel, ils avaient tous conscience qu'il aurait été impossible de le marier à une femme qui lui aurait été insupportable. Comment ne pas aimer cette princesse qu'ils avaient choisie pour lui ? Elle avait une main d'acier dans un gant de velours, Valeria le constata en la regardant rendre la justice auprès d'un homme coupable d'avoir volé un mouton. L'homme jura ses grands dieux que le mouton lui appartenait et Théodosia acquiesça.

— Est-ce vrai ? lui avait-elle alors demandé, imposant à son esprit l'image divine du soleil et de la lune, tenant la main de l'homme entre les siennes.

— Aussi vrai que le soleil se lève, votre grandeur ! répondit l'homme en essayant de dégager doucement ses doigts de la poigne de Théodosia.

Le soleil sembla alors irradier contre sa paume et l'homme lâcha un cri de fillette en retirant vivement sa main.

— Seriez-vous prêt à en faire serment ? reprit Théodosia d'une voix à la fois suave et froide comme la glace.

L'homme se mit à transpirer à grosses gouttes et devint pâle comme la craie. Il ouvrit la bouche pour parler mais laissa échapper un cri, écrasé par le symbole solaire.

— Je vous crois, conclut Théodosia en le libérant.

L'homme s'enfuit sans attendre son reste et sans même entendre le verdict.

*Un peu grand guignol, mais c'est efficace,* songea Valeria. *Après ça, personne ne s'avisera de mettre sa patience à l'épreuve.* Deux têtes émergèrent pourtant de l'autre bout de la salle, puis disparurent, se ravisant sans doute après ce qu'ils venaient de voir. Lorsque tous les jugements de la matinée furent rendus, Théodosia se tourna calmement vers Valeria.

— Je vous souhaite le bonjour, cavalière.

Valeria n'avait pas réellement essayé de se cacher, si elle l'avait vraiment voulu, personne n'aurait suspecté sa présence. Elle sortit de l'ombre du pilier, hésita sur la salutation d'usage en cette circonstance, avant d'opter pour un laconique signe de tête, accompagné d'un :

— A vous également, princesse.

Théodosia défroissa sa robe, premier geste, nota Valeria, qui n'était pas parfaitement calculé, mais ses yeux trahissaient un sang-froid absolu. Valeria ne pouvait pas en dire autant. La cavalière resta donc debout face à la princesse, et laissa le silence devenir pesant ; voilà un exercice dans lequel elle excellait.

Théodosia eut un petit sourire.

— Alors, cavalière, dites-moi, êtes-vous venue me défier ?

— Non, et je ne suis pas davantage venue vous demander de vous éloigner de lui, je voulais simplement savoir qui vous étiez.

Le sourcil à la courbe parfaite se souleva légèrement.

— Et alors ?

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez été choisie.

— Vous me flattez.

Valeria grimaça.

— Je ne crois pas que nous puissions devenir amies, continua-t-elle.

— Ce ne serait pas très orthodoxe, en effet, admit la princesse.

— Toutefois, je pense qu'il serait dans notre intérêt mutuel de nous allier. Pensez-vous que cela soit envisageable ?

— Parfaitement. Même les pires ennemis s'unissent parfois contre un même péril.

— Sommes-nous ennemies ?

— Je ne le crois pas, la rassura-t-elle avant d'ajouter avec malice :

— Pas plus que vous-même n'êtes l'ennemie de l'Ard Ri.

Valeria ne broncha pas.

— Alors vous étiez mêlée à tout ça ?

— Non, mais nous avons un ami commun.

— Euan ?

Alors même qu'elle posait la question, Valeria sut que c'était impossible.

— ... Pretor ius ! souffla-t-elle d'une voix blanche.

Théodosia acquiesça d'un subtil mouvement des yeux.

— Cet homme n'est pas mon ami, corrigea Valeria d'une voix où perçait la colère.

— Alors nous parlerons simplement d'allié, poursuivit Théodosia avec un aplomb absolu.

— Le terme ne me convient pas davantage.

— Sa loyauté envers l'empire est absolue, lui assura Théodosia.

— En êtes-vous bien certaine ?

— Je le suis, mais je constate que vous avez un contentieux avec lui. Il n'en demeure pas moins qu'il est un allié fiable, un mage de grand pouvoir et un ami sur qui l'on peut compter dans la tourmente.

Valeria se pinça les lèvres. Sans doute avait-ce été par pure amitié qu'il avait disloqué le sol sous les pieds d'Euan et de ses hommes afin qu'elle puisse s'échapper, mais le lui pardonner... c'était au-dessus de ses forces. Jamais elle ne pourrait se fier à lui, jamais elle ne pourrait être certaine de ses motivations ou de ses allégeances, il servait son propre intérêt, mais en dehors de ça...

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était se montrer courtoise avec la femme de Kerrec. Elle avait confiance en Théodosia. C'était davantage une réaction instinctive qu'une décision raisonnée, même si elle savait que la princesse n'hésiterait pas à l'occasion à agir contre elle si le besoin s'en faisait sentir. Mais Valeria savait qu'elle le ferait alors au grand jour, que jamais elle ne la prendrait en traître. Derrière les apparences et le masque social, Théodosia était une honnête femme.

Valeria revint vers l'école le cœur presque léger, en paix avec elle-même. Les cavaliers étaient revenus entretemps et vaquaient à leurs occupations, mangeant, se reposant ou reprenant leur entraînement. Elle trouva Kerrec dans la salle d'études, occupé à noircir des colonnes de chiffres. Valeria posa sa tête contre son épaule et en désigna un du doigt.

— Voilà ton problème, celui-là fait doublon.

Il la fixa, interdit.

— Comment as-tu fait ça ?

— Je n'ai pas le nez dessus, c'est tout.

Elle laissa courir ses doigts sur la cicatrice à son épaule.

— Je viens de rendre visite à Théodosia.

Elle sentit ses muscles se contracter sous ses doigts et appuya sur la cicatrice. Kerrec étouffa un juron.

— Par les dieux ! Tu veux me tuer ou quoi ?

— Non, je n'en ai pas l'intention. Et je ne compte pas tuer Théodosia non plus. Je l'aime bien.

— Vraiment ?

— Tu savais que vous alliez avoir des jumeaux ?

Il se dégagea de son étreinte, le regard méfiant.

— Donc tu l'ignorais. Ne me dis pas que tu évites ta propre femme ?

— Ce n'est pas volontaire, siffla-t-il entre ses dents, j'ai eu à gérer un petit souci, un monde qui s'effondrait...

— ... et qui a été rebâti, soupira Valeria. Ecoute, il y a quelque chose que tu dois savoir.

— Tu avais accepté de devenir la reine des barbares.

— Tu le savais ?

— Je l'ignorais jusqu'à ce matin, c'est Briana qui m'a mis au courant. Elle a précisé que ce n'était sans doute pas à elle de me le dire, mais elle a estimé que quelqu'un devait le faire avant que tu ne t'en charges, au cas où j'aurais dit quelque chose de déplacé.

— Et alors ?

— Je ne me souviens pas d'avoir dit quoi que ce soit.

Valeria essaya d'attraper son regard. Il ne semblait pas furieux et il n'avait pas l'air de quelqu'un qui se sent trahi.

— J'ai accepté de mon plein gré de l'épouser, c'est vrai.

— Mais tu n'es pas restée auprès de lui.

— Quelle importance ça peut bien avoir ?

— C'est important pour moi. Je n'ai pas oublié ce que j'ai fait, ni les raisons qui t'ont poussée à partir. Alors on peut se disputer comme des chiffonniers, ou bien on peut se souvenir que le monde a eu une deuxième chance.

— Et nous aussi ?

— Surtout nous.

Manifestement il avait beaucoup réfléchi à la question, bien plus qu'elle ne l'avait fait. Elle effleura sa joue, et il dessina en retour le contour de son menton. Elle approcha légèrement sa bouche au moment précis où, avec un sourire, il faisait de même. Non, décidément rien ne pourrait jamais les séparer, même leurs pensées étaient au diapason.

— Tu te sens prête à me supporter ? lui demanda-t-elle.

— C'est à toi qu'il faut poser la question.

Elle l'attira à elle et plaqua sa bouche contre la sienne.



Morag avait gagné Aurelia à bord d'un chariot. Son époux était assis près d'elle sur la banquette tandis que Grania dormait confortablement à l'arrière dans les bras de Portia. Le bébé avait babillé durant une bonne partie du voyage, mais elle avait fini par s'endormir alors qu'ils sortaient des collines pour rejoindre les plaines. C'était une petite fille vive et en excellente santé, et Morag s'en assurait régulièrement, c'est-à-dire à peu près toutes les heures. Elle mangeait et dormait normalement, elle crapahutait allègrement dans le chariot et discutait avec tous ceux qu'elle croisait, humains comme animaux, avec toutefois une préférence marquée pour ces derniers. Elle ne pleurait jamais, comme si elle avait pleuré son comptant de larmes durant les premiers jours de sa vie. Trois jours de calme ! C'était plus que la plupart des parents ne pouvaient rêver. Morag prit Grania dans ses bras tandis que Titus dirigeait mule et chariot au milieu de la foule qui se pressait aux portes de la ville.

— La dernière fois que je suis venu, il y avait moitié moins de monde.

— C'était il y a plus de vingt ans, répliqua Morag, et cette fois-là tu n'essayais pas d'entrer en ville la semaine précédant un couronnement.

— Ah oui ? Et qui est-ce qui a eu cette brillante idée, hein ? rétorqua-t-il. Si on m'avait écouté, on aurait attendu, et on serait venus APRÈS la cérémonie, ça nous aurait évité de batailler pour se frayer un chemin. Sans compter que toutes les auberges vont afficher complet ! Et si...

— Nous nous passerons très bien d'une auberge, on a prévu un toit pour nous, je te rappelle.

— Ah oui ? Et si ce n'est pas le cas, où est-ce qu'on ira dormir ? Cette ville est remplie jusqu'à la gueule de gens venus voir l'impératrice poser sa couronne sur sa tête.

— Cesse donc de t'inquiéter, vieux ronchon, je sais parfaitement ce que je fais.

Il lui jeta un regard en biais, mais n'ajouta rien, ce qui prouvait qu'il était un homme et surtout un époux avisé.

Le chariot se fraya un chemin jusqu'aux portes et au-delà, dans un dédale de rues aussi encombrées que Titus l'avait craint. Morag, quant à elle, se souvenait précisément du chemin que lui avait indiqué Maître Nikos : tout droit le long de l'allée des processionnaires, à gauche à travers le marché aux bestiaux. Il fallait ensuite remonter une rue puis redescendre jusqu'à un grand bâtiment carré, ceinturé de murs blancs.

Cette partie de la ville était moins bondée, la plupart des gens étant surtout réunis autour des temples, des palais et des marchés. Les rues où le chariot évoluait désormais étaient surtout empruntées par des personnes de haut lignage ou des domestiques au service de grandes maisons

vaquant à leurs occupations, et un chariot venu des provinces agricoles ne manqua pas d'attirer les regards courroucés. Morag les soutint sans faiblir et bientôt ce furent eux qui baissèrent les yeux, au grand plaisir de Grania qui remuait et riait aux éclats dans les bras de Morag, les invectivant dans son charmant et incompréhensible babil.

L'Ecole ne payait effectivement pas de mine, Nikos n'avait pas menti et Morag en fut soulagée ; elle détestait la vantardise et l'ostentation. Le chariot se glissa entre les lourdes portes, et Titus constata avec un soupir d'aise que la cour intérieure était largement assez vaste pour les accueillir. Un homme se tenait en son centre, il était bien bâti et il dégageait une odeur de cheval. Il ne possédait pas l'aura magique des cavaliers, mais il avait malgré tout un talent prononcé pour la chose.

— Madame, monsieur, salua-t-il avec courtoisie, nous vous attendions.

Morag hocha la tête. Le palefrenier se chargea de la mule et du chariot et confia ses passagers aux bons soins des serviteurs... que Morag se chargea bien vite de prendre en main. Elle les congédia tous sauf trois. L'un devrait les accompagner à leurs appartements, tandis que le second leur ferait couler un bain. Le troisième, quant à lui, était chargé de faire savoir à son maître que ses hôtes étaient arrivés. Ils firent diligence avec le professionnalisme qu'on était en droit d'attendre de domestiques au service des cavaliers. Quelques minutes à peine après leur arrivée, les quatre invités avaient pu se restaurer, prendre un bain et déposer leurs affaires dans une chambre de bonne taille, dotée d'un minimum de confort. L'estafette improvisée revint trouver Morag, porteur d'un message de la part du Maître.

— Certainement, avec joie, lui répondit Morag.

Elle jeta un regard en direction de Portia qui était occupée à habiller le bébé. Elle prit la petite fille dans ses bras et donna son congé à Portia d'un simple geste de la tête. La jeune femme sembla apprécier la perspective d'une heure de tranquillité.

\* \* \*

L'Ecole semblait être en effervescence. Le cirque d'entraînement était encombré de montures et de jeunes cavaliers, constata Morag qui, suivie de Titus, se laissait guider par un serviteur vers le second cirque.

Kerrec et Valeria s'occupaient chacun d'un groupe d'étudiants. Ils enseignaient chacun à sa manière, mais inconsciemment, ils bougeaient à l'unisson, leurs mouvements étaient en harmonie comme deux danseurs habitués l'un à l'autre. Leurs voix se mêlaient et les conseils et les ordres qu'ils donnaient se faisaient bien souvent selon les mêmes intonations et en utilisant le même vocabulaire. Morag souleva un sourcil étonné. Depuis qu'elle avait quitté la Montagne, ses rêves s'étaient révélés assez troublants et les augures qui se dégageaient des motifs demeuraient sujets à controverse. Depuis qu'elle avait entendu dire que le Premier Cavalier avait épousé une princesse et que Valeria s'était enfuie par-delà la frontière, elle en avait presque perdu le sommeil, et c'étaient ces mêmes augures qui l'avaient dissuadée de partir sur-le-champ les retrouver. Grania était en sécurité tant qu'elle veillait sur elle, si elle la laissait seule, les dieux seuls savaient quelle abomination se mettrait à sa recherche.

Elle était donc restée à Imbria jusqu'à ce que l'orage céleste s'abatte sur le monde. Au beau milieu du grand bouleversement, elle avait senti la terre se soulever avant de retomber, comme un tapis que l'on époussette. Le calme qui avait suivi ce déchaînement de puissance avait été

impressionnant. Tous les augures en avaient été modifiés et la circulation des courants magiques à la surface du monde avait été purifiée. Elle avait alors demandé immédiatement à Titus de préparer le chariot ; ils partaient pour Aurelia sur-le-champ.

Il n'avait posé qu'une seule question :

— On y va pour une raison en particulier ?

— Le couronnement, avait-elle répondu.

Il avait grommelé quelque chose, mais n'avait pas cherché à discuter ; il savait que c'était inutile lorsqu'elle était dans cette humeur, mais à voir l'empressement qu'il mettait à préparer le chariot, Morag avait compris à quel point lui-même était inquiet.

Titus pratiquait sa propre forme de magie, même s'il l'utilisait fort peu. Ils avaient passé huit jours sur la route et enfin ils avaient sous les yeux celle pour qui ils avaient entrepris ce voyage : Valeria et son homme, unis dans une complicité manifeste qui, à elle seule, répondit à toutes les questions que pouvait se poser Morag. La tension qui l'habitait la quitta enfin. Grania avait observé chaque détail avec calme tandis qu'ils traversaient l'Ecole, mais dès qu'elle vit un cheval, elle se mit à hennir, comme une jument miniature. Lorsque son regard se posa enfin sur son père, elle sauta littéralement des bras de sa grand-mère en hurlant :

— Pa ! Pa !

Cette petite avait vraiment du coffre. Tous les chevaux à proximité se figèrent, parfois au grand désarroi de leurs cavaliers, pris au dépourvu. Les mages équins échangèrent des sourires entendus, à l'exception de Valeria dont les traits demeurèrent impassibles, et de Kerrec qui abandonna ses élèves pour courir vers sa fille.

*Voilà qui efface huit jours de voyage pénible*, songea Morag en voyant ce grand mage à la rigueur légendaire saisir sa fille des bras de sa grand-mère et la couvrir de baisers. L'enfant se mit à rire aux éclats, répétant à l'envi son sonore :

— Pa, Pa, Pa !

Valeria s'approcha lentement. Morag l'épia à la dérobée, mais la jeune femme ne semblait pas prendre ombrage que Grania, à l'évidence, lui préfère son père. Morag laissa enfin échapper le soupir de soulagement qu'elle retenait depuis si longtemps en étreignant sa fille. Titus les enlaça toutes deux et les souleva du sol en riant, comme le jeune garçon turbulent qu'il avait été cinquante ans plus tôt. Valeria se laissa gagner par son hilarité, mais Morag resta de marbre. Elle aurait deux mots à lui dire... un peu plus tard. Kerrec mit Grania dans les bras de sa mère, et à son grand soulagement, elle ne protesta pas. Valeria n'avait pas l'aisance de Kerrec avec les enfants. Elle savait comment manipuler un bébé, bien sûr, on le lui avait suffisamment enseigné à Imbria à l'époque où elle apprenait à devenir sage-femme, mais pour elle, cela n'avait rien d'inné. Kerrec, lui, savait simplement s'y prendre. Elle embrassa la petite joue potelée et s'enivra furtivement de l'odeur de ses boucles brunes avant de rendre l'enfant à son père.

Les cavaliers continuaient à s'occuper de leurs chevaux, mais ils faisaient de nombreuses pauses pour venir voir le bébé ; tous étaient aussi gâteux que Kerrec. Le Premier Cavalier détacha son attention de l'enfant, se rappelant soudain le travail qui restait à faire, mais un cavalier blond gigantesque à la carrure d'ours l'en dissuada.

— On finira ça pour toi. Reste avec ta fille.

Kerrec ne fit même pas mine de décliner l'offre. Il laissa les cavaliers à leur entraînement et emmena sa fille visiter le bâtiment. Et pour autant que Morag pouvait en juger, ces deux-là semblaient

discuter ensemble à bâtons rompus, Kerrec en aurélien, et Grania dans sa propre langue.

\* \* \*

— Cette enfant va être pourrie gâtée, soupira Valeria avec un sourire.

Elle vint rejoindre sa mère près du feu dans la salle d'études de Kerrec où elles s'étaient installées, et qui était la pièce la plus confortable de l'Ecole. La lune était haut dans le ciel et sa lumière argentée pénétrait par la fenêtre close. Le feu n'était pas superflu. Les journées étaient encore chaudes, mais les nuits commençaient à se faire plus fraîches.

Le Maître avait fait dresser un banquet en leur honneur. Les deux femmes étaient parfaitement repues, et elles avaient avec elles une bouteille de vin afin de terminer la soirée d'agréable manière. Morag avait posé sa coupe et Valeria tournait la sienne entre ses paumes, le regard perdu dans les flammes, songeuse.

Les hommes étaient déjà partis se coucher. Kerrec avait pris Grania avec lui et l'avait bercée jusqu'à ce qu'elle s'endorme dans le berceau que Morag et Titus avaient apporté avec eux. Morag se demandait combien de temps Kerrec resterait collé à sa fille, à présent qu'il l'avait retrouvée. Si elle avait dû faire un pronostic, elle aurait dit plusieurs années, au moins une dizaine sans doute.

— Entre son père et sa centaine d'oncles, elle n'aura jamais à demander quoi que ce soit, elle aura tout ce qu'elle veut avant de le savoir elle-même.

— C'est probable, mais ce sont tous également des entraîneurs de chevaux et leur instinct finira par resurgir tôt ou tard.

— Comment ça ? Tu penses qu'ils la mettront de force sur une selle ?

Valeria avala une gorgée du liquide épicé, fit une grimace de contentement et reposa sa soupe sur la petite table près d'elle.

— Quand je la regarde, c'est avec le regard d'une professionnelle ayant vingt ans d'expérience derrière elle, alors qu'aux yeux de Kerrec, cette enfant est l'amour de sa vie.

— C'est toi, l'amour de sa vie. C'est son premier enfant, les sentiments qu'il a pour elle sont différents, même s'ils sont aussi puissants.

Valeria eut un reniflement sceptique.

— Tu vas encore me dire que je ne suis pas une mauvaise mère... Je pensais vraiment ressentir autre chose pour elle après une si longue séparation, mais rien n'a changé ; je ne ressens pas d'amour pour cette enfant.

— C'est vrai, tu n'es pas une mauvaise mère, pas davantage que je ne le suis. Moi non plus je n'aime pas mes enfants de cette façon-là. Je les aime de tout mon cœur, mais je ne les idéalise pas pour autant.

Valeria s'adossa lourdement au dossier de sa chaise avec un soupir de désespoir.

— Oh dieux, je suis devenu ma propre mère !

— Ça arrive aux meilleures d'entre nous.

— Mais je ne voulais pas que ça m'arrive à *moi* !

— Personne n'en a envie, tu sais.

Morag se pencha vers Valeria et prit sa main dans la sienne. C'était un geste rare et Valeria grava ce moment dans sa mémoire tandis que ses doigts se refermaient sur ceux de sa mère.

— Mon enfant, je suis fière de toi.

Valeria haussa les sourcils.

— Pourtant j'ai déçu tous tes espoirs !

— Tu les as tous comblés au contraire, tu l'as simplement fait à ta manière. C'est toujours comme ça avec les enfants, et la tienne ne sera pas différente en grandissant. Elle tracera sa propre route et ce ne sera probablement pas celle que tu aurais choisie pour elle, mais au bout du compte, si tu l'élèves selon ta conscience, tout ira bien.

— Je l'espère, mais ça m'effraie tellement de savoir comme il serait facile de lui faire du mal... J'ai ma part d'ombre, et je sais que je peux être quelqu'un d'horrible.

Malgré elle, Valeria mettait sa magie en branle, dessinant des motifs dans les ombres et ravivant la flamme du foyer dont les flammes prirent une teinte bleutée, ressemblant aux souvenirs qu'elles ne souhaitaient évoquer à aucun prix ce soir-là. Morag dissipa le charme d'un souffle.

— Ah ! soupira-t-elle en tapant sur la main de sa fille si fort qu'elle laissa échapper un petit cri, les bébés sont plus solides qu'ils n'en ont l'air. Nourris-la bien, apprends-lui à monter, à danser et à dire la vérité et le reste ira tout seul.

Valeria massa sa main douloureuse, partagée entre la gratitude et la rancœur, comme c'était toujours le cas entre elles. Morag ne s'attendait pas à ce que leur relation évolue, mais au moins pouvaient-elles désormais marcher côte à côte comme mère et fille et non plus comme ravisseur et otage.

— Tu es une sage femme, la complimenta Valeria, à la grande surprise de Morag, on te l'a déjà dit ?

— Ça vaudrait mieux, puisque c'est mon métier.

— Tu comprends très bien ce que j'ai voulu dire, s'agaça Valeria.

Elle retrouva son calme et demanda :

— Vas-tu rester un peu avec nous ?

Morag sentit sa gorge se serrer. C'était ridicule de s'émouvoir ainsi au simple motif que son enfant le plus rebelle se mettait ainsi à la vouloir près d'elle, mais c'était ainsi. Elle parvint à se reprendre et répondit d'une voix égale :

— Nous pouvons rester quelques jours, nous avons prévu d'assister à la Danse et au couronnement, de toute façon.

— Je ne participerai pas à la Danse.

— Je ne m'y attendais pas, sois sans crainte. Tu n'es pas encore une cavalière de plein droit, après tout. Mais je veux voir ça malgré tout, c'est un privilège rare pour les gens comme nous d'assister à ça. Ce n'est pas juste une Danse du Temps, c'est une Danse de couronnement.

— C'est un privilège pour nous tous, et c'en est un aussi d'avoir vu le dernier des grands bouleversements. Les dieux nous ont garanti qu'il n'y en aurait pas d'autres.

— Je sais.

Valeria lui adressa un regard interrogatif, mais ne lui posa aucune question. Elle porta la main de sa mère à ses lèvres, l'embrassa et la posa contre son cœur.

*Maudite gamine, elle veut vraiment me faire pleurer !* Morag aurait dû retirer sa main et se retirer dans sa chambre, comme une femme sensée, mais elle ne parvint pas à s'y résoudre. Elle demeura assise là, victime consentante, couvant du regard sa fille qui avait les yeux fixés sur les flammes. Elle sentait le cœur de Valeria battre dans ses doigts comme elle l'avait jadis senti battre dans son ventre. A l'époque, déjà, il avait un rythme bien à lui.

Morag ferma les yeux. Elle se souviendrait longtemps de ce moment. La prochaine fois qu'elles se disputeraient, ce qui arriverait inévitablement, ce souvenir l'apaiserait... pour un temps. *Tout a changé*, songea-t-elle, *et tout est identique*. Ainsi allait le monde.

Oui, Morag était une femme sage, Valeria l'avait dit elle-même... Valeria qui était aussi sage qu'on pouvait l'être à son âge.

*TITRE ORIGINAL* : SHATTERED DANCE  
PUBLIÉ PAR LUNA®

*Traduction française* : YOHAN LEMONNIER-MEHEU

Luna® est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2006, Judith Tarr.


© 2009, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7645-0

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*



CAITLIN BRENNAN  
La montagne sacrée

**F**uir ! Mettre le plus de distance possible entre elle et l'Empire. Tandis qu'elle galope vers la Montagne Sacrée, Valéria laisse libre cours à son désespoir. Ainsi Kerrec, son compagnon, l'a abandonnée. Trahissant le serment qui les liait, il s'est soumis à la volonté de l'Impératrice, sa sœur, qui, ne pouvant plus avoir d'enfants, l'a obligé à épouser une femme de haut rang afin d'assurer la descendance de la lignée.

Au-delà des cimes enneigées, poussée par la fureur et le désespoir, Valéria arrive au royaume des Barbares et se retrouve, stupéfaite, face à Gothard, le traître qu'elle croyait à jamais disparu. A ses côtés se tient un homme dont elle reconnaît aussitôt la silhouette altière : Euan, l'amant fougueux de sa jeunesse. Euan qu'elle a quitté autrefois pour Kerrec et qui, devenu roi en ces terres lointaines, lui offre aujourd'hui de devenir sa reine...